RB156, 925

Presented to the
LIBRARY *of the*
UNIVERSITY OF TORONTO
by

Prof. Robert Finch

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/oeuvresdejjrouss19rous

ŒUVRES

DE

J. J. ROUSSEAU,

DE GENEVE.

AVEC FIGURES.

TOME DIX-NEUVIEME.

ŒUVRES
POSTHUMES
DE J. J. ROUSSEAU.

TOME PREMIER.

CONTENANT ſes Confeſſions.

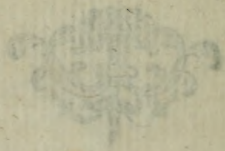
A PARIS,
Chez DEFER DE MAISONNEUVE,
Libraire, rue du Foin.

1791.

ŒUVRES
POSTHUMES
DE J. J. ROUSSEAU.

TOME PREMIER.

Contenant les Confessions.



A PARIS,
Chez DEFER de MAISONNEUVE,
Quai des Augustins.

1789.

LES CONFESSIONS DE J. J. ROUSSEAU.

LIVRE PREMIER.

Je forme une entrepriſe qui n'eut jamais d'exemple, & dont l'exécution n'aura point d'imitateur. Je veux montrer à mes ſemblables un homme dans toute la vérité de la nature; & cet homme, ce ſera moi.

Moi ſeul. Je ſens mon cœur & je connois les hommes. Je ne ſuis fait comme aucun de ceux que j'ai vus; j'oſe croire n'être fait comme aucun de ceux qui exiſtent. Si je ne vaux pas mieux, au

moins je suis autre. Si la nature a bien ou mal fait de briser le moule dans lequel elle m'a jetté, c'est ce dont on ne peut juger qu'après m'avoir lu.

Que la trompette du jugement dernier sonne quand elle voudra ; je viendrai ce livre à la main me présenter devant le souverain Juge. Je dirai hautement : voilà ce que j'ai fait, ce que j'ai pensé, ce que je fus. J'ai dit le bien & le mal avec la même franchise. Je n'ai rien tu de mauvais, rien ajouté de bon, & s'il m'est arrivé d'employer quelque ornement indifférent, ce n'a jamais été que pour remplir un vide occasionné par mon défaut de mémoire ; j'ai pu supposer vrai ce que je savois avoir pu l'être, jamais ce que je savois être faux. Je me suis montré tel que je fus, méprisable & vil quand je l'ai été, bon, généreux, sublime, quand je l'ai été : j'ai dévoilé mon intérieur tel que tu l'as vu toi-même. Etre éternel, rassemble autour de moi l'innombrable foule de mes semblables : qu'ils écoutent mes Confessions, qu'ils gémissent de mes indignités, qu'ils rougissent de mes miseres. Que chacun d'eux découvre à son tour son cœur aux pieds de ton trône avec la même sincérité, &

puis qu'un seul te dise, s'il l'ose; *je fus meilleur que cet homme-là.*

Je suis né à Geneve en 1712 d'*Isaac Rousseau* Citoyen, & de *Suzanne Bernard* Citoyenne; un bien fort médiocre à partager entre quinze enfans, ayant réduit presqu'à rien la portion de mon pere, il n'avoit pour subsister que son métier d'Horloger, dans lequel il étoit, à la vérité, fort habile. Ma mere, fille du Ministre *Bernard*, étoit plus riche, elle avoit de la sagesse & de la beauté: ce n'étoit pas sans peine que mon pere l'avoit obtenue. Leurs amours avoient commencé presque avec leur vie: dès l'âge de huit à neuf ans ils se promenoient ensemble tous les soirs sur la Treille; à dix ans ils ne pouvoient plus se quitter. La sympathie, l'accord des ames affermit en eux le sentiment qu'avoit produit l'habitude. Tous deux, nés tendres & sensibles, n'attendoient que le moment de trouver dans un autre la même disposition, ou plutôt ce moment les attendoit eux-mêmes, & chacun d'eux jetta son cœur dans le premier qui s'ouvrit pour le recevoir. Le sort qui sembloit contrarier leur passion, ne fit que l'animer. Le jeune amant ne pouvant

obtenir sa maîtresse, se consumoit de douleur; elle lui conseilla de voyager pour l'oublier. Il voyagea sans fruit & revint plus amoureux que jamais. Il retrouva celle qu'il aimoit tendre & fidelle. Après cette épreuve il ne restoit qu'à s'aimer toute la vie; ils le jurerent, & le Ciel bénit leur serment.

Gabriel Bernard, frere de ma mere, devint amoureux d'une des sœurs de mon pere, mais elle ne consentit à épouser le frere qu'à condition que son frere épouseroit la sœur. L'amour arrangea tout, & les deux mariages se firent le même jour. Ainsi mon oncle étoit le mari de ma tante, & leurs enfans furent doublement mes cousins germains. Il en naquit un de part & d'autre au bout d'une année; ensuite il fallut encore se séparer.

Mon oncle *Bernard* étoit Ingénieur: il alla servir dans l'Empire & en Hongrie sous le Prince Eugene. Il se distingua au siége & à la bataille de Belgrade. Mon pere, après la naissance de mon frere unique, partit pour Constantinople où il étoit appellé, & devint Horloger du Sérail. Durant son absence, la beauté de ma mere, son esprit,

ſes talens (*), lui attirerent des hommages. Monſieur de la Cloſure, Réſident de France, fut des plus empreſſés à lui en offrir. Il falloit que ſa paſſion fût vive, puiſqu'au bout de trente ans je l'ai vu s'attendrir en me parlant d'elle. Ma mere avoit plus que de la vertu pour s'en défendre, elle aimoit tendrement ſon mari; elle le preſſa de revenir. Il quitta tout & revint. Je fus le triſte fruit de ce retour. Dix mois après, je naquis infirme & malade; je coûtai la vie à ma mere, & ma naiſſance fut le premier de mes malheurs.

(*) Elle en avoit de trop brillans pour ſon état; le Miniſtre ſon pere qui l'adoroit, ayant pris grand ſoin de ſon éducation. Elle deſſinoit, elle chantoit, elle s'accompagnoit du Théorbe, elle avoit de la lecture & faiſoit des vers paſſables. En voici qu'elle fit impromptu dans l'abſence de ſon frere & de ſon mari, ſe promenant avec ſa belle-ſœur & leurs deux enfans, ſur un propos que quelqu'un lui tint à leur ſujet.

Ces deux Meſſieurs qui ſont abſens
Nous ſont chers de bien des manieres:
Ce ſont nos amis, nos amans;
Ce ſont nos maris & nos freres;
Et les peres de ces enfans.

Je n'ai pas ſu comment mon pere ſupporta cette perte; mais je ſais qu'il ne s'en conſola jamais. Il croyoit la revoir en moi, ſans pouvoir oublier que je la lui avois ôtée; jamais il ne m'embraſſa que je ne ſentiſſe à ſes ſoupirs, à ſes convulſives étreintes, qu'un regret amer ſe mêloit à ſes careſſes; elles n'en étoient que plus tendres. Quand il me diſoit : Jean Jacques, parlons de ta mere; je lui diſois; hé bien, mon pere, nous allons donc pleurer; & ce mot ſeul lui tiroit déja des larmes. Ah! diſoit-il en gémiſſant; rends-la moi, conſole-moi d'elle, remplis le vide qu'elle a laiſſé dans mon ame. T'aimerois-je ainſi ſi tu n'étois que mon fils? Quarante ans après l'avoir perdue, il eſt mort dans les bras d'une ſeconde femme, mais le nom de la premiere à la bouche, & ſon image au fond du cœur.

Tels furent les auteurs de mes jours. De tous les dons que le Ciel leur avoit départis, un cœur ſenſible eſt le ſeul qu'ils me laiſſerent; mais il avoit fait leur bonheur, & fit tous les malheurs de ma vie.

J'étois né preſque mourant; on eſpéroit peu de me conſerver. J'apportai le

germe d'une incommodité que les ans ont renforcée, & qui maintenant ne me donne quelquefois des relâches que pour me laiſſer ſouffrir plus cruellement d'une autre façon. Une ſœur de mon pere, fille aimable & ſage, prit ſi grand ſoin de moi qu'elle me ſauva. Au moment où j'écris ceci elle eſt encore en vie, ſoignant à l'âge de quatre-vingt ans un mari plus jeune qu'elle, mais uſé par la boiſſon. Chere tante, je vous pardonne de m'avoir fait vivre, & je m'afflige de ne pouvoir vous rendre à la fin de vos jours les tendres ſoins que vous m'avez prodigués au commencement des miens. J'ai auſſi ma mie Jaqueline encore vivante, ſaine & robuſte. Les mains qui m'ouvrirent les yeux à ma naiſſance, pourront me les fermer à ma mort.

Je ſentis avant de penſer ; c'eſt le ſort commun de l'humanité. Je l'éprouvai plus qu'un autre. J'ignore ce que je fis juſqu'à cinq ou ſix ans : je ne ſais comment j'appris à lire ; je ne me ſouviens que de mes premieres lectures & de leur effet ſur moi : c'eſt le tems d'où je date ſans interruption la conſcience de moi-même. Ma mere avoit laiſſé des Romans. Nous nous mîmes à les lire après

ſoupé, mon pere & moi. Il n'étoit queſtion d'abord que de m'exercer à la lecture par des livres amuſans; mais bientôt l'intérêt devint ſi vif que nous liſions tour-à-tour ſans relâche, & paſſions les nuits à cette occupation. Nous ne pouvions jamais quitter qu'à la fin du volume. Quelquefois mon pere, entendant le matin les hirondelles, diſoit tout honteux: allons nous coucher, je ſuis plus enfant que toi.

En peu de tems j'acquis par cette dangereuſe méthode, non-ſeulement une extrême facilité à lire & à m'entendre, mais une intelligence unique à mon âge ſur les paſſions. Je n'avois aucune idée des choſes, que tous les ſentimens m'étoient déjà connus. Je n'avois rien conçu; j'avois tout ſenti. Ces émotions confuſes que j'éprouvai coup ſur coup n'altéroient point la raiſon que je n'avois pas encore; mais elles m'en formerent une d'une autre trempe, & me donnerent de la vie humaine des notions bizarres & romaneſques, dont l'expérience & la réflexion n'ont jamais bien pu me guérir.

Les Romans finirent avec l'été de 1719. L'hiver ſuivant ce fut autre cho-

ſe. La bibliothéque de ma mere épuiſée, on eut recours à la portion de celle de ſon pere qui nous étoit échue. Heureuſement il s'y trouva de bons livres; & cela ne pouvoit gueres être autrement; cette bibliothéque ayant été formée par un Miniſtre, à la vérité, & ſavant même; car c'étoit la mode alors, mais homme de goût & d'eſprit. L'hiſtoire de l'Egliſe & de l'Empire par le Sueur, le diſcours de Boſſuet ſur l'hiſtoire univerſelle, les hommes illuſtres de Plutarque, l'hiſtoire de Veniſe par Nani, les métamorphoſes d'Ovide, La Bruyere, les mondes de Fontenelle, ſes Dialogues des morts, & quelques tomes de Moliere, furent tranſportés dans le cabinet de mon pere, & je les lui liſois tous les jours durant ſon travail. J'y pris un goût rare & peut être unique à cet âge. Plutarque, ſur-tout, devint ma lecture favorite. Le plaiſir que je prenois à le relire ſans ceſſe me guérit un peu des Romans, & je préférai bientôt Ageſilas, Brutus, Ariſtide, à Orondate, Artamene & Juba. De ces intéreſſantes lectures, des entretiens qu'elles occaſionnoient entre mon pere & moi ſe forma cet eſprit libre &

républicain, ce caractere indomptable & fier, impatient de joug & de servitude qui m'a tourmenté tout le tems de ma vie dans les situations les moins propres à lui donner l'essor. Sans cesse occupé de Rome & d'Athenes ; vivant, pour ainsi dire, avec leurs grands hommes, né moi-même Citoyen d'une république, & fils d'un pere dont l'amour de la patrie étoit la plus forte passion, je m'en enflammois à son exemple; je me croyois Grec ou Romain ; je devenois le personnage dont je lisois la vie : le récit des traits de constance & d'intrépidité qui m'avoient frappé me rendoit les yeux étincelans & la voix forte. Un jour que je racontois à table l'avanture de Scevola, on fut effrayé de me voir avancer & tenir la main sur un réchaud pour représenter son action.

J'avois un frere plus âgé que moi de sept ans. Il apprenoit la profession de mon pere. L'extrême affection qu'on avoit pour moi le faisoit un peu négliger, & ce n'est pas cela que j'approuve. Son éducation se sentit de cette négligence. Il prit le train du libertinage, même avant l'âge d'être un vrai libertin. On le mit chez un autre maître,

d'où il faisoit des escapades, comme il en avoit fait de la maison paternelle. Je ne le voyois presque point : à peine puis-je dire avoir fait connoissance avec lui : mais je ne laissois pas de l'aimer tendrement, & il m'aimoit, autant qu'un polisson peut aimer quelque chose. Je me souviens qu'une fois que mon pere le châtioit rudement & avec colere, je me jettai impétueusement entre deux l'embrassant étroitement. Je le couvris ainsi de mon corps recevant les coups qui lui étoient portés, & je m'obstinai si bien dans cette attitude qu'il fallut enfin que mon pere lui fît grace, soit désarmé par mes cris & mes larmes, soit pour ne pas me maltraiter plus que lui. Enfin mon frere tourna si mal qu'il s'enfuit & disparut tout à-fait. Quelque tems après on sut qu'il étoit en Allemagne. Il n'écrivit pas une seule fois. On n'a plus eu de ses nouvelles depuis ce tems-là, & voilà comment je suis demeuré fils unique.

Si ce pauvre garçon fut élevé négligemment, il n'en fut pas ainsi de son frere, & les enfans des Rois ne sauroient être soignés avec plus de zele que je le fus durant mes premiers ans, ido-

lâtré de tout ce qui m'environnoit, & toujours, ce qui eſt bien plus rare, traité en enfant chéri, jamais en enfant gâté. Jamais une ſeule fois, juſqu'à ma ſortie de la maiſon paternelle, on ne m'a laiſſé courir ſeul dans la rue avec les autres enfans : jamais on n'eut à réprimer en moi ni à ſatisfaire aucune de ces fantaſques humeurs qu'on impute à la nature, & qui naiſſent toutes de la ſeule éducation. J'avois les défauts de mon âge ; j'étois babillard, gourmand, quelquefois menteur. J'aurois volé des fruits, des bonbons, de la mangeaille ; mais jamais je n'ai pris plaiſir à faire du mal, du dégat, à charger les autres, à tourmenter de pauvres animaux. Je me ſouviens pourtant d'avoir une fois piſſé dans la marmite d'une de nos voiſines appellée Madame Clot ; tandis qu'elle étoit au prêche. J'avoue même que ce ſouvenir me fait encore rire, parce que Madame Clot, bonne femme au demeurant, étoit bien la vieille la plus grognon que je connus de ma vie. Voilà la courte & véridique hiſtoire de tous mes méfaits enfantins.

Comment ſerois-je devenu méchant, quand je n'avois ſous les yeux que des

exemples de douceur, & autour de moi que les meilleures gens du monde? Mon pere, ma tante, ma mie, mes parens, nos amis, nos voisins, tout ce qui m'environnoit ne m'obéissoit pas à la vérité, mais m'aimoit; & moi je les aimois de même. Mes volontés étoient si peu excitées & si peu contrariées qu'il ne me venoit pas dans l'esprit d'en avoir. Je puis jurer que jusqu'à mon asservissement sous un maître, je n'ai pas su ce que c'étoit qu'une fantaisie. Hors le tems que je passois à lire ou écrire auprès de mon pere, & celui où ma mie me menoit promener, j'étois toujours avec ma tante, à la voir broder, à l'entendre chanter, assis ou debout à côté d'elle, & j'étois content. Son enjouement, sa douceur, sa figure agréable, m'ont laissé de si fortes impressions, que je vois encore son air, son regard, son attitude; je me souviens de ses petits propos caressans: je dirois comment elle étoit vêtue & coiffée, sans oublier les deux crochets que ses cheveux noirs faisoient sur ses tempes, selon la mode de ce tems-là.

Je suis persuadé que je lui dois le goût ou plutôt la passion pour la mu-

lique qui ne s'eſt bien développée en moi que long-tems après. Elle ſavoit une quantité prodigieuſe d'airs & de chanſons qu'elle chantoit avec un filet de voix fort douce. La ſérénité d'ame de cette excellente fille éloignoit d'elle & de tout ce qui l'environnoit la rêverie & la triſteſſe. L'attrait que ſon chant avoit pour moi fut tel que non-ſeulement pluſieurs de ſes chanſons me ſont toujours reſtées dans la mémoire; mais qu'il m'en revient même, aujourd'hui que je l'ai perdue, qui, totalement oubliées depuis mon enfance, ſe retracent à meſure que je vieillis, avec un charme que je ne puis exprimer. Diroit-on que moi, vieux radoteur, rongé de ſoucis & de peines, je me ſurprends quelquefois à pleurer comme un enfant en marmotant ces petits airs d'une voix déjà caſſée & tremblante? Il y en a un ſurtout, qui m'eſt bien revenu tout entier, quant à l'air; mais la ſeconde moitié des paroles s'eſt conſtamment refuſée à tous mes efforts pour me la rappeller, quoiqu'il m'en revienne confuſément les rimes. Voici le commencement, & ce que j'ai pu me rappeller du reſte.

Tircis, je n'oſe
Ecouter ton chalumeau
Sous l'Ormeau ;
Car on en cauſe
Déja dans notre hameau.
. . . . . .
. . . . un Berger
. . . . s'engager
. . . . ſans danger ;
Et toujours l'épine eſt ſous la roſe.

Je cherche où eſt le charme attendriſſant que mon cœur trouve à cette chanſon : c'eſt un caprice auquel je ne comprends rien ; mais il m'eſt de toute impoſſibilité de la chanter juſqu'à la fin, ſans être arrêté par mes larmes. J'ai cent fois projetté d'écrire à Paris pour faire chercher le reſte des paroles, ſi tant eſt que quelqu'un les connoiſſe encore. Mais je ſuis preſque ſûr que le plaiſir que je prends à me rappeller cet air s'évanouiroit en partie, ſi j'avois la preuve que d'autres que ma pauvre tante *Suſon* l'ont chanté.

Telles furent les premieres affections de mon entrée à la vie ; ainſi commençoit à ſe former ou à ſe montrer en moi ce cœur à la fois ſi fier & ſi tendre, ce caractere efféminé, mais pour-

tant indomptable, qui, flottant toujours entre la foibleſſe & le courage, entre la molleſſe & la vertu, m'a juſqu'au bout mis en contradiction avec moi-même, & a fait que l'abſtinence & la jouiſſance, le plaiſir & la ſageſſe, m'ont également échappé.

Ce train d'éducation fut interrompu par un accident dont les ſuites ont influé ſur le reſte de ma vie. Mon pere eut un démêlé avec un M. *G****., Capitaine en France, & apparenté dans le Conſeil. Ce *G****., homme inſolent & lâche, ſaigna du nez, & pour ſe venger accuſa mon pere d'avoir mis l'épée à la main dans la ville. Mon pere, qu'on voulut envoyer en priſon, s'obſtinoit à vouloir que, ſelon la loi, l'accuſateur y entrât auſſi bien que lui. N'ayant pu l'obtenir, il aima mieux ſortir de Geneve & s'expatrier pour le reſte de ſa vie, que de céder ſur un point où l'honneur & la liberté lui paroiſſoient compromis.

Je reſtai ſous la tutelle de mon oncle *Bernard* alors employé aux fortifications de Geneve. Sa fille aînée étoit morte, mais il avoit un fils de même âge que moi. Nous fûmes mis enſem-

ble à Boſſey en penſion chez le Miniſtre *Lambercier*, pour y apprendre, avec le latin, tout le menu fatras dont on l'accompagne ſous le nom d'éducation.

Deux ans paſſés au village adoucirent un peu mon âpreté romaine, & me ramenerent à l'état d'enfant. A Geneve où l'on ne m'impoſoit rien, j'aimois l'application, la lecture, c'étoit preſque mon ſeul amuſement. A Boſſey le travail me fit aimer les jeux qui lui ſervoient de relâche. La campagne étoit pour moi ſi nouvelle que je ne pouvois me laſſer d'en jouir. Je pris pour elle un goût ſi vif qu'il n'a jamais pu s'éteindre. Le ſouvenir des jours heureux que j'y ai paſſés m'a fait regretter ſon ſéjour & ſes plaiſirs dans tous les âges, juſqu'à celui qui m'y a ramené. M. *Lambercier* étoit un homme fort raiſonnable, qui, ſans négliger notre inſtruction, ne nous chargeoit point de devoirs extremes. La preuve qu'il s'y prenoit bien eſt que, malgré mon averſion pour la gêne, je ne me ſuis jamais rappellé avec dégoût mes heures d'étude, & que, ſi je n'appris pas de lui beaucoup de choſes, ce que j'ap-

pris je l'appris sans peine, & n'en ai rien oublié.

La simplicité de cette vie champêtre me fit un bien d'un prix inestimable en ouvrant mon cœur à l'amitié. Jusqu'alors je n'avois connu que des sentimens élevés, mais imaginaires. L'habitude de vivre ensemble dans un état paisible m'unit tendrement à mon cousin *Bernard*. En peu de tems j'eus pour lui des sentimens plus affectueux que ceux que j'avois eu pour mon frere, & qui ne se sont jamais effacés. C'étoit un grand garçon fort efflanqué, fort fluet, aussi doux d'esprit que foible de corps, & qui n'abusoit pas trop de la prédilection qu'on avoit pour lui dans la maison, comme fils de mon tuteur. Nos travaux, nos amusemens, nos goûts étoient les mêmes; nous étions seuls; nous étions de même âge; chacun des deux avoit besoin d'un camarade : nous séparer étoit en quelque sorte nous anéantir. Quoique nous eussions peu d'occasions de faire preuve de notre attachement l'un pour l'autre, il étoit extrême, & non-seulement nous ne pouvions vivre un instant séparés, mais nous n'imaginions pas que nous pussions jamais l'être.

Tous deux d'un esprit facile à céder aux caresses, complaisans quand on ne vouloit pas nous contraindre, nous étions toujours d'accord sur tout. Si, par la faveur de ceux qui nous gouvernoient, il avoit sur moi quelque ascendant sous leurs yeux; quand nous étions seuls j'en avois un sur lui qui rétablissoit l'équilibre. Dans nos études, je lui soufflois sa leçon quand il hésitoit; quand mon thème étoit fait, je lui aidois à faire le sien, & dans nos amusemens mon goût plus actif lui servoit toujours de guide. Enfin nos deux caracteres s'accordoient si bien, & l'amitié qui nous unissoit étoit si vraie, que dans plus de cinq ans que nous fûmes presque inséparables tant à Bossey qu'à Geneve, nous nous battîmes souvent, je l'avoue; mais jamais on n'eut besoin de nous séparer, jamais une de nos querelles ne dura plus d'un quart-d'heure, & jamais une seule fois nous ne portâmes l'un contre l'autre aucune accusation. Ces remarques sont, si l'on veut, puériles, mais il en résulte pourtant un exemple peut être unique, depuis qu'il existe des enfans.

La maniere dont je vivois à Bossey,

me convenoit si bien, qu'il ne lui a manqué que de durer plus long-tems pour fixer absolument mon caractere. Les sentimens tendres, affectueux, paisibles, en faisoient le fond. Je crois que jamais individu de notre espece n'eut naturellement moins de vanité que moi. Je m'élevois par élans à des mouvemens sublimes, mais je retombois aussi-tôt dans ma langueur. Etre aimé de tout ce qui m'approchoit étoit le plus vif de mes desirs. J'étois doux, mon cousin l'étoit; ceux qui nous gouvernoient l'étoient eux-mêmes. Pendant deux ans entiers je ne fus ni témoin ni victime d'un sentiment violent. Tout nourrissoit dans mon cœur les dispositions qu'il reçut de la nature. Je ne connoissois rien d'aussi charmant que de voir tout le monde content de moi & de toute chose. Je me souviendrai toujours qu'au temple répondant au catéchisme, rien ne me troubloit plus quand il m'arrivoit d'hésiter, que de voir sur le visage de Mlle. *Lambercier* des marques d'inquiétude & de peine. Cela seul m'affligeoit plus que la honte de manquer en public, qui m'affectoit pourtant extrémement : car quoique peu sensible aux

louanges, je le fus toujours beaucoup à la honte, & je puis dire ici que l'attente des réprimandes de Mlle. *Lambercier* me donnoit moins d'alarmes que la crainte de la chagriner.

Cependant elle ne manquoit pas au beſoin de ſévérité, non plus que ſon frere : mais comme cette ſévérité, preſque toujours juſte, n'étoit jamais emportée, je m'en affligeois & ne m'en mutinois point. J'étois plus fâché de déplaire que d'être puni, & le ſigne du mécontentement m'étoit plus cruel que la peine afflictive. Il eſt embarraſſant de m'expliquer mieux, mais cependant il le faut. Qu'on changeroit de méthode avec la jeuneſſe ſi l'on voyoit mieux les effets éloignés de celle qu'on employe toujours indiſtinctement & ſouvent indiſcrétement ! La grande leçon qu'on peut tirer d'un exemple auſſi commun que funeſte, me fait réſoudre à le donner.

Comme Mlle. *Lambercier* avoit pour nous l'affection d'une mere, elle en avoit auſſi l'autorité, & la portoit quelquefois juſqu'à nous infliger la punition des enfans, quand nous l'avions méri-

tée. Assez long-tems elle s'en tint à la menace, & cette menace d'un châtiment tout nouveau pour moi me sembloit très-effrayante ; mais après l'exécution, je la trouvai moins terrible à l'épreuve que l'attente ne l'avoit été, & ce qu'il y a de plus bizarre est que ce châtiment m'affectionna davantage encore à celle qui me l'avoit imposé. Il falloit même toute la vérité de cette affection & toute ma douceur naturelle pour m'empêcher de chercher le retour du même traitement en le méritant : car j'avois trouvé dans la douleur, dans la honte même, un mélange de sensualité qui m'avoit laissé plus de desir que de crainte de l'éprouver de rechef par la même main. Il est vrai que, comme il se mêloit sans doute à cela quelque instinct précoce du sexe, le même châtiment reçu de son frere, ne m'eût point du tout paru plaisant. Mais de l'humeur dont il étoit, cette substitution n'étoit gueres à craindre, & si je m'abstenois de mériter la correction, c'étoit uniquement de peur de fâcher Mlle. *Lambercier ;* car tel est en moi l'empire de la bienveillance, & même

de celle que les sens ont fait naître, qu'elle leur donna toujours la loi dans mon cœur.

Cette récidive que j'éloignois sans la craindre arriva sans qu'il y eût de ma faute, c'est-à-dire de ma volonté, & j'en profitai, je puis dire, en sûreté de conscience. Mais cette seconde fois fut aussi la derniere : car Mlle. *Lambercier* s'étant sans doute apperçue à quelques signes que ce châtiment n'alloit pas à son but, déclara qu'elle y renonçoit & qu'il la fatiguoit trop. Nous avions jusques-là couché dans sa chambre, & même en hiver quelquefois dans son lit. Deux jours après on nous fit coucher dans une autre chambre, & j'eus désormais l'honneur, dont je me serois bien passé, d'être traité par elle en grand garçon.

Qui croiroit que ce châtiment d'enfant, reçu à huit ans par la main d'une fille de trente, a décidé de mes goûts, de mes desirs, de mes passions, de moi pour le reste de ma vie, & cela, précisément dans le sens contraire à ce qui devoit s'ensuivre naturellement? En même tems que mes sens furent allumés, mes desirs prirent si bien le

change, que, bornés à ce que j'avois éprouvé, ils ne s'aviſerent point de chercher autre choſe. Avec un ſang brûlant de ſenſualité preſque dès ma naiſſance, je me conſervai pur de toute ſouillure juſqu'à l'âge où les tempéramens les plus froids & les plus tardifs ſe développent. Tourmenté long-tems, ſans ſavoir de quoi, je dévorois d'un œil ardent les belles perſonnes ; mon imagination me les rappelloit ſans ceſſe ; uniquement pour les mettre en œuvre à ma mode, & en faire autant de Demoiſelles *Lambercier*.

Même après l'âge nubile, ce goût bizarre toujours perſiſtant, & porté juſqu'à la dépravation, juſqu'à la folie, m'a conſervé les mœurs honnêtes qu'il ſembleroit avoir dû m'ôter. Si jamais éducation fut modeſte & chaſte, c'eſt aſſurément celle que j'ai reçue. Mes trois tantes n'étoient pas ſeulement des perſonnes d'une ſageſſe exemplaire, mais d'une réſerve que depuis long-tems les femmes ne connoiſſent plus. Mon pere, homme de plaiſir, mais galant à la vieille mode, n'a jamais tenu près des femmes qu'il aimoit le plus des propos dont une vierge eût pu rougir ; & jamais on n'a

pouſſé

pouſſé plus loin que dans ma famille & devant moi le reſpect qu'on doit aux enfans. Je ne trouvai pas moins d'attention chez M. *Lambercier* ſur le même article, & une fort bonne ſervante y fut miſe à la porte, pour un mot un peu gaillard qu'elle avoit prononcé devant nous. Non-ſeulement je n'eus juſqu'à mon adoleſcence aucune idée diſtincte de l'union des ſexes; mais jamais cette idée confuſe ne s'offrit à moi que ſous une image odieuſe & dégoûtante. J'avois pour les filles publiques une horreur qui ne s'eſt jamais effacée; je ne pouvois voir un débauché ſans dédain, ſans effroi même: car mon averſion pour la débauche alloit juſques-là, depuis qu'allant un jour au petit Sacconex par un chemin creux, je vis des deux côtés des cavités dans la terre où l'on me dit que ces gens là faiſoient leurs accouplemens. Ce que j'avois vu de ceux des chiennes, me revenoit auſſi toujours à l'eſprit en penſant aux autres, & le cœur me ſoulevoit à ce ſeul ſouvenir.

Ces préjugés de l'éducation, propres par eux-mêmes à retarder les premieres exploſions d'un tempérament combuſtible, furent aidés, comme j'ai dit, par

la diverſion que firent ſur moi les premieres pointes de la ſenſualité. N'imaginant que ce que j'avois ſenti; malgré des effervescences de ſang très incommodes, je ne ſavois porter mes deſirs que vers l'eſpece de volupté qui m'étoit connue, ſans aller jamais juſqu'à celle qu'on m'avoit rendue haïſſable, & qui tenoit de ſi près à l'autre, ſans que j'en euſſe le moindre ſoupçon. Dans mes ſottes fantaiſies, dans mes érotiques fureurs, dans les actes extravagans auxquels elles me portoient quelquefois, j'empruntois imaginairement le ſecours de l'autre ſexe, ſans penſer jamais qu'il fût propre à nul autre uſage qu'à celui que je brûlois d'en tirer.

Non-ſeulement donc c'eſt ainſi qu'avec un tempérament très-ardent, très-laſcif, très-précoce, je paſſai toutefois l'âge de puberté ſans deſirer, ſans connoître d'autres plaiſirs des ſens que ceux dont Mlle *Lambercier* m'avoit très innocemment donné l'idée; mais quand enfin le progrès des ans m'eut fait homme, c'eſt encore ainſi que ce qui devoit me perdre, me conſerva. Mon ancien goût d'enfant, au lieu de s'évanouir s'aſſocia tellement à l'autre, que je ne pus jamais

l'écarter des desirs allumés par mes sens; & cette folie, jointe à ma timidité naturelle, m'a toujours rendu très peu entreprenant près des femmes, faute d'oser tout dire ou de pouvoir tout faire; l'espece de jouissance dont l'autre n'étoit pour moi que le dernier terme ne pouvant être usurpée par celui qui la desire, ni devinée par celle qui peut l'accorder. J'ai ainsi passé ma vie à convoiter & à me taire auprès des personnes que j'aimois le plus. N'osant jamais déclarer mon goût je l'amusois du moins par des rapports qui m'en conservoient l'idée. Etre aux genoux d'une maîtresse impérieuse, obéir à ses ordres, avoir des pardons à lui demander, étoient pour moi de très-douces jouissances, & plus ma vive imagination m'enflammoit le sang, plus j'avois l'air d'un amant transi. On conçoit que cette maniere de faire l'amour n'amene pas des progrès bien rapides, & n'est pas fort dangereuse à la vertu de celles qui en sont l'objet. J'ai donc fort peu possédé, mais je n'ai pas laissé de jouir beaucoup à ma maniere; c'est-à-dire, par l'imagination. Voilà comment mes sens, d'accord avec mon humeur timide & mon

esprit romanesque, m'ont conservé des sentimens purs & des mœurs honnêtes, par les mêmes goûts qui, peut-être avec un peu plus d'effronterie, m'auroient plongé dans les plus brutales voluptés.

J'ai fait le premier pas & le plus pénible dans le labyrinthe obscur & fangeux de mes confessions. Ce n'est pas ce qui est criminel qui coûte le plus à dire, c'est ce qui est ridicule & honteux. Dès à présent je suis sûr de moi; après ce que je viens d'oser dire, rien ne peut plus m'arrêter. On peut juger de ce qu'ont pu me coûter de semblables aveux, sur ce que dans tout le cours de ma vie, emporté quelquefois près de celles que j'aimois par les fureurs d'une passion qui m'ôtoit la faculté de voir, d'entendre, hors de sens, & saisi d'un tremblement convulsif dans tout mon corps; jamais je n'ai pû prendre sur moi de leur déclarer ma folie, & d'implorer d'elles dans la plus intime familiarité la seule faveur qui manquoit aux autres. Cela ne m'est jamais arrivé qu'une fois dans l'enfance, avec un enfant de mon âge; encore fut-ce elle qui en fit la premiere proposition.

En remontant de cette sorte aux pre-

mieres traces de mon être sensible, je trouve des élémens qui, semblant quelquefois incompatibles, n'ont pas laissé de s'unir pour produire avec force un effet uniforme & simple, & j'en trouve d'autres qui, les mêmes en apparence, ont formé par le concours de certaines circonstances de si différentes combinaisons, qu'on n'imagineroit jamais qu'ils eussent entr'eux aucun rapport. Qui croiroit, par exemple, qu'un des ressorts les plus vigoureux de mon ame fût trempé dans la même source d'où la luxure & la molleſſe ont coulé dans mon sang? Sans quitter le sujet dont je viens de parler, on en va voir sortir une impression bien différente.

J'étudiois un jour seul ma leçon dans la chambre contigue à la cuisine. La servante avoit mis sécher à la plaque les peignes de Mlle *Lambercier*. Quand elle revint les prendre, il s'en trouva un dont tout un côté de dents étoit brisé. A qui s'en prendre de ce dégât? personne autre que moi n'étoit entré dans la chambre. On m'interroge; je nie d'avoir touché le peigne. M. & Mlle *Lambercier* se réunissent; m'exhortent, me pressent, me menacent; je persiste avec

opiniâtreté ; mais la conviction étoit trop forte, elle l'emporta sur toutes mes protestations, quoique ce fût la premiere fois qu'on m'eût trouvé tant d'audace à mentir. La chose fut prise au sérieux, elle méritoit de l'être. La méchanceté, le mensonge, l'obstination parurent également dignes de punition : mais pour le coup ce ne fut pas par Mlle *Lambercier* qu'elle me fut infligée. On écrivit à mon oncle *Bernard* ; il vint. Mon pauvre cousin étoit chargé d'un autre délit non moins grave : nous fûmes enveloppés dans la même exécution. Elle fut terrible. Quand, cherchant le remede dans le mal même, on eût voulu pour jamais amortir mes sens dépravés, on n'auroit pu mieux s'y prendre. Aussi me laisserent-ils en repos pour long-tems.

On ne put m'arracher l'aveu qu'on exigeoit. Repris à plusieurs fois, & mis dans l'état le plus affreux, je fus inébranlable. J'aurois souffert la mort & j'y étois résolu. Il fallut que la force même cédât au diabolique entêtement d'un enfant ; car on n'appella pas autrement ma constance. Enfin je sortis de cette cruelle épreuve en pieces, mais triomphant.

Il y a maintenant près de cinquante ans de cette avanture, & je n'ai pas peur d'être puni de rechef pour le même fait. Hé bien, je déclare à la face du Ciel que j'en étois innocent, que je n'avois ni cassé ni touché le peigne, que je n'avois pas approché de la plaque, & que je n'y avois pas même songé. Qu'on ne me demande pas comment ce dégât se fit; je l'ignore, & ne puis le comprendre; ce que je sais très-certainement, c'est que j'en étois innocent.

Qu'on se figure un caractere timide & docile dans la vie ordinaire, mais ardent, fier, indomptable dans les passions; un enfant toujours gouverné par la voix de la raison, toujours traité avec douceur, équité, complaisance; qui n'avoit pas même l'idée de l'injustice, & qui, pour la premiere fois, en éprouve une si terrible, de la part précisément des gens qu'il chérit & qu'il respecte le plus. Quel renversement d'idées! quel désordre de sentimens! quel bouleversement dans son cœur, dans sa cervelle, dans tout son petit être intelligent & moral! Je dis qu'on s'imagine tout cela, s'il est possible; car pour moi, je ne me sens pas capable de

démêler, de suivre la moindre trace de ce qui se passoit alors en moi.

Je n'avois pas encore assez de raison pour sentir combien les apparences me condamnoient, & pour me mettre à la place des autres. Je me tenois à la mienne, & tout ce que je sentois, c'étoit la rigueur d'un châtiment effroyable pour un crime que je n'avois pas commis. La douleur du corps, quoique vive, m'étoit peu sensible, je ne sentois que l'indignation, la rage, le désespoir. Mon cousin, dans un cas à peu près semblable, & qu'on avoit puni d'une faute involontaire comme d'un acte prémédité, se mettoit en fureur à mon exemple, & se montoit, pour ainsi dire, à mon unisson. Tous deux dans le même lit nous nous embrassions avec des transports convulsifs, nous étouffions; & quand nos jeunes cœurs un peu soulagés, pouvoient exhaler leur colere, nous nous levions sur notre séant, & nous nous mettions tous deux à crier cent fois de toute notre force: *Carnifex, Carnifex, Carnifex.*

Je sens en écrivant ceci que mon pouls s'éleve encore; ces momens me seront toujours présens, quand je vi-

vrois cent mille ans. Ce premier sentiment de la violence & de l'injustice est resté si profondément gravé dans mon ame, que toutes les idées qui s'y rapportent me rendent ma premiere émotion ; & ce sentiment, relatif à moi dans son origine, a pris une telle consistance en lui-même, & s'est tellement détaché de tout intérêt personnel, que mon cœur s'enflamme au spectacle ou au récit de toute action injuste, quel qu'en soit l'objet & en quelque lieu qu'elle se commette, comme si l'effet en retomboit sur moi. Quand je lis les cruautés d'un tyran féroce, les subtiles noirceurs d'un fourbe de prêtre, je partirois volontiers pour aller poignarder ces misérables, dussai-je cent fois y périr. Je me suis souvent mis en nage, à poursuivre à la course, ou à coups de pierre un coq, une vache, un chien, un animal que j'en voyois tourmenter un autre, uniquement parce qu'il se sentoit le plus fort. Ce mouvement peut m'être naturel, & je crois qu'il l'est ; mais le souvenir profond de la premiere injustice que j'ai soufferte y fut trop longtems & trop fortement lié, pour ne l'avoir pas beaucoup renforcé.

Là fut le terme de la sérénité de ma vie enfantine. Dès ce moment je cessai de jouir d'un bonheur pur, & je sens aujourd'hui même que le souvenir des charmes de mon enfance s'arrête là. Nous restâmes encore à Bossey quelques mois. Nous y fûmes comme on nous représente le premier homme encore dans le paradis terrestre, mais ayant cessé d'en jouir. C'étoit en apparence la même situation, & en effet une toute autre maniere d'être. L'attachement, le respect, l'intimité, la confiance, ne lioient plus les éleves à leurs guides; nous ne les regardions plus comme des Dieux qui lisoient dans nos cœurs : nous étions moins honteux de mal faire, & plus craintifs d'être accusés : nous commencions à nous cacher, à nous mutiner, à mentir. Tous les vices de notre âge corrompoient notre innocence & enlaidissoient nos jeux. La campagne même perdit à nos yeux cet attrait de douceur & de simplicité qui va au cœur. Elle nous sembloit déserte & sombre; elle s'étoit comme couverte d'un voile qui nous en cachoit les beautés. Nous cessâmes de cultiver nos petits jardins, nos herbes, nos fleurs. Nous n'allions

plus gratter légérement la terre & crier de joie, en découvrant le germe du grain que nous avions semé. Nous nous dégoutâmes de cette vie; on se dégoûta de nous; mon oncle nous retira, & nous nous séparâmes de M. & Mlle *Lambercier*, rassasiés les uns des autres, & regrettant peu de nous quitter.

Près de trente ans se sont passés depuis ma sortie de Bosley, sans que je m'en sois rappellé le séjour d'une maniere agréable par des souvenirs un peu liés: mais depuis qu'ayant passé l'âge mûr je décline vers la vieillesse, je sens que ces mêmes souvenirs renaissent, tandis que les autres s'effacent, & se grave dans ma mémoire avec des traits dont le charme & la force augmentent de jour en jour; comme si sentant déja la vie qui s'échappe, je cherchois à la resaisir par ses commencemens. Les moindres faits de ce tems-là me plaisent par cela seul qu'ils sont de ce tems-là. Je me rappelle toutes les circonstances des lieux, des personnes, des heures. Je vois la servante ou le valet agissant dans la chambre, une hirondelle entrant par la fenêtre, une mouche se poser sur ma main, tandis que je récitois ma leçon;

je vois tout l'arrangement de la chambre où nous étions; le cabinet de M. *Lambercier* à main droite, une estampe représentant tous les Papes, un baromètre, un grand calendrier; des framboisiers qui, d'un jardin fort élevé dans lequel la maison s'enfonçoit sur le derriere, venoient ombrager la fenêtre, & passoient quelquefois jusqu'en dedans. Je sais bien que le lecteur n'a pas grand besoin de savoir tout cela; mais j'ai besoin, moi, de le lui dire. Que n'osé-je lui raconter de même toutes les petites anecdotes de cet heureux âge, qui me font encore tressaillir d'aise quand je me les rappelle. Cinq ou six sur-tout..... composons. Je vous fais grace de cinq, mais j'en veux une, une seule; pourvu qu'on me la laisse conter le plus longuement qu'il me sera possible, pour prolonger mon plaisir.

Si je ne cherchois que le vôtre, je pourrois choisir celle du derriere de Mlle. *Lambercier*, qui, par une malheureuse culbute au bas du pré, fut étalé tout en plein devant le Roi de Sardaigne à son passage; mais celle du noyer de la terrasse est plus amusante pour moi qui fus acteur, au lieu que je ne fus que spectateur de la culbute, & j'avoue que

je ne trouvai pas le moindre mot pour rire à un accident qui, bien que comique en lui même, m'alarmoit pour une perſonne que j'aimois comme une mere, & peut-être plus.

O vous, lecteurs curieux de la grande hiſtoire du noyer de la terraſſe, écoutez-en l'horrible tragédie, & vous abſtenez de frémir ſi vous pouvez.

Il y avoit hors la porte de la cour une terraſſe à gauche en entrant, ſur laquelle on alloit ſouvent s'aſſeoir l'après-midi, mais qui n'avoit point d'ombre. Pour lui en donner M. *Lambercier* y fit planter un noyer. La plantation de cet arbre ſe fit avec ſolemnité. Les deux penſionnaires en furent les parrains, & tandis qu'on combloit le creux, nous tenions l'arbre chacun d'une main, avec des chants de triomphe. On fit pour l'arroſer une eſpece de baſſin tout autour du pied. Chaque jour, ardens ſpectateurs de cet arroſement, nous nous confirmions mon couſin & moi, dans l'idée tres-naturelle qu'il étoit plus beau de planter un arbre ſur la terraſſe qu'un drapeau ſur la bréche; & nous réſolûmes de nous procurer cette gloire, ſans la partager avec qui que ce fût.

Pour cela, nous allâmes couper une bouture d'un jeune saule, & nous la plantâmes sur la terrasse, à huit ou dix pieds de l'auguste noyer. Nous n'oubliâmes pas de faire aussi un creux autour de notre arbre : la difficulté étoit d'avoir de quoi le remplir ; car l'eau venoit d'assez loin, & on ne nous laissoit pas courir pour en aller prendre. Cependant il en falloit absolument pour notre saule. Nous employâmes toutes sortes de ruses pour lui en fournir durant quelques jours, & cela nous réussit si bien que nous le vîmes bourgeonner & pousser de petites feuilles dont nous mesurions l'accroissement d'heure en heure ; persuadés, quoiqu'il ne fût pas à un pied de terre, qu'il ne tarderoit pas à nous ombrager.

Comme notre arbre, nous occupant tout entiers, nous rendoit incapables de toute application, de toute étude, que nous étions comme en délire, & que ne sachant à qui nous en avions, on nous tenoit de plus court qu'auparavant ; nous vîmes l'instant fatal où l'eau nous alloit manquer, & nous nous désolions dans l'attente de voir notre arbre périr de sécheresse. Enfin la né-

ceſſité, mere de l'induſtrie, nous ſuggéra une invention pour garantir l'arbre & nous d'une mort certaine : ce fut de faire par deſſous terre une rigole qui conduisît ſecrétement au ſaule une partie de l'eau dont on arroſoit le noyer. Cette entrepriſe, exécutée avec ardeur, ne réuſſit pourtant pas d'abord. Nous avions ſi mal pris la pente que l'eau ne couloit point. La terre s'ébouloit & bouchoit la rigole ; l'entrée ſe rempliſſoit d'ordures ; tout alloit de travers. Rien ne nous rebuta. *Omnia vincit labor improbus.* Nous creuſâmes davantage la terre & notre baſſin pour donner à l'eau ſon écoulement ; nous coupâmes des fonds de boîtes en petites planches étroites, dont les unes miſes de plat à la file, & d'autres poſées en angle des deux côtés ſur celles-là nous firent un canal triangulaire pour notre conduit. Nous plantâmes à l'entrée de petits bouts de bois minces & à claire voie qui, faiſant une eſpece de grillage ou de crapaudine, retenoient le limon & les pierres, ſans boucher le paſſage à l'eau. Nous recouvrîmes ſoigneuſement notre ouvrage de terre bien foulée, & le jour où tout fut fait, nous attendîmes dans des tranſes

d'eſpérance & de crainte l'heure de l'arroſement. Après des ſiecles d'attente cette heure vint enfin : M. *Lambercier* vint auſſi à ſon ordinaire aſſiſter à l'opération, durant laquelle nous nous tenions tous deux derriere lui pour cacher notre arbre, auquel très-heureuſement il tournoit le dos.

A peine achevoit on de verſer le premier ſceau d'eau que nous commençâmes d'en voir couler dans notre baſſin. A cet aſpect la prudence nous abandonna ; nous nous mîmes à pouſſer des cris de joie qui firent retourner M. *Lambercier* & ce fut dommage : car il prenoit grand plaiſir à voir comment la terre du noyer étoit bonne & buvoit avidement ſon eau. Frappé de la voir ſe partager entre deux baſſins, il s'écrie à ſon tour, regarde, apperçoit la friponnerie, ſe fait bruſquement apporter une pioche, donne un coup, fait voler deux ou trois éclats de nos planches, & criant à pleine tête : *un aqueduc*, *un aqueduc !* il frappe de toutes parts des coups impitoyables, dont chacun portoit au milieu de nos cœurs. En un moment les planches, le conduit, le baſſin, le ſaule, tout fut détruit, tout fut labouré ; ſans qu'il y eût

durant cette expédition terrible, nul autre mot prononcé, sinon l'exclamation qu'il répétoit sans cesse. *Un aqueduc*, s'écrioit-il en brisant tout, *un aqueduc*, *un aqueduc !*

On croira que l'aventure finit mal pour les petits architectes. On se trompera : tout fut fini. M. *Lambercier* ne nous dit pas un mot de reproche, ne nous fit pas plus mauvais visage, & ne nous en parla plus ; nous l'entendîmes même un peu après rire auprès de sa sœur à gorge déployée ; car le rire de M. *Lambercier* s'entendoit de loin ; & ce qu'il y eut de plus étonnant encore, c'est que, passé le premier saisissement, nous ne fûmes pas nous-mêmes fort affligés. Nous plantâmes ailleurs un autre arbre, & nous nous rappellions souvent la catastrophe du premier, en répétant entre nous avec emphase ; *un aqueduc*, *un aqueduc !* Jusques-là j'avois eu des accès d'orgueil par intervalles quand j'étois Aristide ou Brutus. Ce fut ici mon premier mouvement de vanité bien marquée. Avoir pu construire un aqueduc de nos mains, avoir mis une bouture en concurrence avec un grand arbre, me paroissoit le suprême degré de la

gloire. A dix ans j'en jugeois mieux que Céſar à trente.

L'idée de ce noyer & la petite hiſtoire qui s'y rapporte m'eſt ſi bien reſtée ou revenue, qu'un de mes plus agréables projets dans mon voyage de Geneve en 1754, étoit d'aller à Boſſey revoir les monumens des jeux de mon enfance, & ſur-tout le cher noyer qui devoit alors avoir déjà le tiers d'un ſiecle. Je fus ſi continuellement obſédé, ſi peu maître de moi-même, que je ne pus trouver le moment de me ſatisfaire. Il y a peu d'apparence que cette occaſion renaiſſe jamais pour moi. Cependant je n'en ai pas perdu le deſir avec l'eſpérance; & je ſuis preſque ſûr, que ſi jamais, retournant dans ces lieux chéris, j'y retrouvois mon cher noyer encore en être, je l'arroſerois de mes pleurs.

De retour à Geneve, je paſſai deux ou trois ans chez mon oncle en attendant qu'on réſolût ce que l'on feroit de moi. Comme il deſtinoit ſon fils au génie, il lui fit apprendre un peu de deſſin & lui enſeignoit les élémens d'Euclide. J'apprenois tout cela par compagnie, & j'y pris goût, ſur-tout

au deſſin. Cependant on délibéroit ſi l'on me feroit horloger, procureur ou miniſtre. J'aimois mieux être miniſtre, car je trouvois bien beau de prêcher. Mais le petit revenu du bien de ma mere, à partager entre mon frere & moi, ne ſuffiſoit pas pour pouſſer mes études. Comme l'âge où j'étois ne rendoit pas ce choix bien preſſant encore, je reſtois en attendant chez mon oncle, perdant à peu près mon tems, & ne laiſſant pas de payer, comme il étoit juſte, une aſſez forte penſion.

Mon oncle, homme de plaiſir, ainſi que mon pere, ne ſavoit pas comme lui ſe captiver pour ſes devoirs, & prenoit aſſez peu de ſoin de nous. Ma tante étoit une dévote un peu piétiſte, qui aimoit mieux chanter les pſeaumes que veiller à notre éducation. On nous laiſſoit preſque une liberté entiere dont nous n'abuſâmes jamais. Toujours inſéparables, nous nous ſuffiſions l'un à l'autre, & n'étant point tentés de fréquenter les poliſſons de notre âge, nous ne prîmes aucune des habitudes libertines que l'oiſiveté nous pouvoit inſpirer. J'ai même tort de nous ſuppoſer oiſifs, car de la vie nous ne le fûmes

moins, & ce qu'il y avoit d'heureux étoit que tous les amuſemens dont nous nous paſſionnions ſucceſſivement nous tenoient enſemble occupés dans la maiſon, ſans que nous fuſſions même tentés de deſcendre à la rue. Nous faiſions des cages, des flûtes, des volans, des tambours, des maiſons, des *équiffles*, des arbalêtres. Nous gâtions les outils de mon bon vieux grand pere, pour faire des montres à ſon imitation. Nous avions ſur-tout un goût de préférence, pour barbouiller du papier, deſſiner, laver, enluminer, faire un dégât de couleurs. Il vint à Geneve un charlatan Italien, appellé *Gamba-corta ;* nous allâmes le voir une fois, & puis nous n'y voulûmes plus aller : mais il avoit des marionettes, & nous nous mîmes à faire des marionettes ; ſes marionettes jouoient des manieres de comédies, & nous fîmes des comédies pour les nôtres. Faute de pratiques nous contrefaiſions du goſier la voix de polichinelle, pour jouer ces charmantes comédies que nos pauvres bons parens avoient la patience de voir & d'entendre. Mais mon oncle *Bernard* ayant un jour lu dans la famille un très-beau ſermon de ſa façon, nous quit-

tâmes les comédies, & nous nous mîmes à compoſer des ſermons. Ces détails ne ſont pas fort intéreſſans, je l'avoue; mais ils montrent à quel point il falloit que notre premiere éducation eût été bien dirigée pour que, maîtres preſque de notre tems & de nous dans un âge ſi tendre, nous fuſſions ſi peu tentés d'en abuſer. Nous avions ſi peu beſoin de nous faire des camarades, que nous en négligions même l'occaſion. Quand nous allions nous promener nous regardions en paſſant leurs jeux ſans convoitiſe, ſans ſonger même à y prendre part. L'amitié rempliſſoit ſi bien nos cœurs, qu'il nous ſuffiſoit d'être enſemble, pour que les plus ſimples goûts fiſſent nos délices.

A force de nous voir inſéparables on y prit garde; d'autant plus que mon couſin étant très-grand & moi très-petit, cela faiſoit un couple aſſez plaiſamment aſſorti. Sa longue figure effilée, ſon petit viſage de pomme cuite, ſon air mou, ſa démarche nonchalante excitoient les enfans à ſe moquer de lui. Dans le patois du pays on lui donna le ſurnom de *Barnâ Bredanna*, & ſitôt que nous ſortions nous n'entendions

que *Barnâ Bredanna* tout autour de nous. Il enduroit cela plus tranquillement que moi. Je me fâchois, je voulus me battre ; c'étoit ce que les petits coquins demandoient. Je battis, je fus battu. Mon pauvre couſin me ſoutenoit de ſon mieux; mais il étoit foible, d'un coup de poing on le renverſoit. Alors je devenois furieux. Cependant quoique j'attrapaſſe force horions, ce n'étoit pas à moi qu'on en vouloit, c'étoit à *Barnâ Bretanna* ; mais j'augmentai tellement le mal par ma mutine colere, que nous n'oſions plus ſortir qu'aux heures où l'on étoit en claſſe, de peur d'être hués & ſuivis par les écoliers.

Me voilà déjà redreſſeur des torts. Pour être un paladin dans les formes il ne me manquoit que d'avoir une Dame ; j'en eus deux. J'allois de tems en tems voir mon pere à Nion, petite ville du pays de Vaud où il s'étoit établi. Mon pere étoit fort aimé, & ſon fils ſe ſentoit de cette bienveillance. Pendant le peu de ſéjour que je faiſois près de lui, c'étoit à qui me féteroit. Une Madame de Vulſon ſur-tout me faiſoit mille careſſes, & pour y mettre le comble, ſa fille me prit pour ſon ga-

lant. On ſent ce que c'eſt qu'un galant d'onze ans, pour une fille de vingt-deux. Mais toutes ces friponnes ſont ſi aiſes de mettre ainſi de petites poupées en avant pour cacher les grandes, ou pour les tenter par l'image d'un jeu qu'elles ſavent rendre attirant. Pour moi qui ne voyois point entre elle & moi de diſconvenance, je pris la choſe au ſérieux; je me livrai de tout mon cœur, ou plutôt de toute ma tête; car je n'étois gueres amoureux que par-là, quoique je le fuſſe à la folie, & que mes tranſports, mes agitations, mes fureurs donnaſſent des ſcenes à pâmer de rire.

Je connois deux ſortes d'amours très-diſtincts, très-réels, & qui n'ont preſque rien de commun, quoique très-vifs l'un & l'autre, & tous deux différens de la tendre amitié. Tout le cours de ma vie s'eſt partagé entre ces deux amours de ſi diverſes natures, & je les ai même éprouvés tous deux à la fois; car, par exemple, au moment dont je parle, tandis que je m'emparois de Mlle. de *Vulſon* ſi publiquement & ſi tyranniquement que je ne pouvois ſouffrir qu'aucun homme approchât d'elle,

j'avois avec une petite Mlle. *Goton* des tête-à-têtes assez courts mais assez vifs, dans lesquels elle daignoit faire la maîtresse d'école, & c'étoit tout; mais ce tout, qui en effet étoit tout pour moi, me paroissoit le bonheur suprême, & sentant déjà le prix du mystere, quoique je n'en fusse user qu'en enfant, je rendois à Mlle. *Vulson*, qui ne s'en doutoit gueres, le soin qu'elle prenoit de m'employer à cacher d'autres amours. Mais à mon grand regret mon secret fut découvert ou moins bien gardé de la part de ma petite maîtresse d'école que de la mienne; car on ne tarda pas à nous séparer.

C'étoit en vérité une singuliere personne que cette petite Mlle. *Goton*. Sans être belle elle avoit une figure difficile à oublier, & que je me rappelle encore, souvent beaucoup trop pour un vieux fou. Ses yeux sur-tout n'étoient pas de son âge, ni sa taille, ni son maintien. Elle avoit un petit air imposant & fier, très-propre à son rôle, & qui en avoit occasionné la premiere idée entre nous. Mais ce qu'elle avoit de plus bizarre étoit un mélange d'audace & de réserve difficile à concevoir.

Elle

Elle se permettoit avec moi les plus grandes privautés sans jamais m'en permettre aucune avec elle ; elle me traitoit exactement en enfant. Ce qui me fait croire, ou qu'elle avoit déjà cessé de l'être, ou qu'au contraire elle l'étoit encore assez elle-même pour ne voir qu'un jeu dans le péril auquel elle s'exposoit.

J'étois tout entier pour ainsi dire à chacune de ces deux personnes, & si parfaitement qu'avec aucune des deux il ne m'arrivoit jamais de songer à l'autre. Mais du reste rien de semblable en ce qu'elles me faisoient éprouver. J'aurois passé ma vie entiere avec Mlle de *Vulson* sans songer à la quitter ; mais en l'abordant ma joie étoit tranquille & n'alloit pas à l'émotion. Je l'aimois surtout en grande compagnie ; les plaisanteries, les agaceries, les jalousies mêmes m'attachoient, m'intéressoient ; je triomphois avec orgueil de ses préférences, près des grands rivaux qu'elle paroissoit maltraiter. J'étois tourmenté, mais j'aimois ce tourment. Les applaudissemens, les encouragemens, les ris m'échauffoient, m'animoient. J'avois des emportemens, des saillies ; j'étois

transporté d'amour dans un cercle. Tête-à-tête j'aurois été contraint, froid, peut-être ennuyé. Cependant je m'intéressois tendrement à elle, je souffrois quand elle étoit malade : j'aurois donné ma santé pour rétablir la sienne, & notez que je savois très-bien par expérience ce que c'étoit que maladie, & ce que c'étoit que santé. Absent d'elle j'y pensois, elle me manquoit ; présent, ses caresses m'étoient douces au cœur, non aux sens. J'étois impunément familier avec elle ; mon imagination ne me demandoit que ce qu'elle m'accordoit : cependant je n'aurois pu supporter de lui en voir faire autant à d'autres. Je l'aimois en frere ; mais j'en étois jaloux en amant.

Je l'eusse été de Mlle. *Goton* en Turc, en furieux, en tigre, si j'avois seulement imaginé qu'elle pût faire à un autre le même traitement qu'elle m'accordoit ; car cela même étoit une grace qu'il falloit demander à genoux. J'abordois Mlle. de *Vulson* avec un plaisir très vif, mais sans trouble ; au lieu qu'en voyant seulement Mlle. *Goton*, je ne voyois plus rien ; tous mes sens étoient bouleversés. J'étois familier avec la pre-

miere, ſans avoir de familiarités; au contraire j'étois auſſi tremblant qu'agité devant la ſeconde, même au fort des plus grandes familiarités. Je crois que ſi j'avois reſté trop long-tems avec elle je n'aurois pu vivre; les palpitations m'auroient étouffé. Je craignois également de leur déplaire; mais j'étois plus complaiſant pour l'une & plus obéiſſant pour l'autre. Pour rien au monde je n'aurois voulu fâcher Mlle. de *Vulſon*, mais ſi Mlle. *Goton* m'eût ordonné de me jetter dans les flammes, je crois qu'à l'inſtant j'aurois obéi.

Mes amours ou plutôt mes rendez-vous avec celle-ci durerent peu, très-heureuſement pour elle & pour moi. Quoique mes liaiſons avec Mlle. de *Vulſon* n'euſſent pas le même danger, elles ne laiſſerent pas d'avoir auſſi leur cataſtrophe, après avoir un peu plus long-tems duré. Les fins de tout cela devoient toujours avoir l'air un peu romaneſque & donner priſe aux exclamations. Quoique mon commerce avec Mlle. de *Vulſon* fût moins vif, il étoit plus attachant peut-être. Nos ſéparations ne ſe faiſoient jamais ſans larmes, & il eſt ſingulier dans quel vide acca-

blant je me sentois plongé après l'avoir quittée. Je ne pouvois parler que d'elle, ni penser qu'à elle; mes regrets étoient vrais & vifs : mais je crois qu'au fond ces héroïques regrets n'étoient pas tous pour elle, & que, sans que je m'en apperçusse, les amusemens dont elle étoit le centre y avoient leur bonne part. Pour tempérer les douleurs de l'absence, nous nous écrivions des lettres d'un pathétique à faire fendre les rochers. Enfin j'eus la gloire qu'elle n'y put plus tenir & qu'elle vint me voir à Geneve. Pour le coup la tête acheva de me tourner; je fus ivre & fou les deux jours qu'elle y resta. Quand elle partit, je voulois me jetter dans l'eau après elle, & je fis long-tems retentir l'air de mes cris. Huit jours après elle m'envoya des bonbons & des gants; ce qui m'eût paru fort galant, si je n'eusse appris en même tems qu'elle étoit mariée, & que ce voyage dont il lui avoit plû de me faire honneur, étoit pour acheter ses habits de noces. Je ne décrirai pas ma fureur; elle se conçoit. Je jurai dans mon noble courroux de ne plus revoir la perfide, n'imaginant pas pour elle de plus terrible punition. Elle n'en mourut pas,

cependant ; car vingt ans après, étant allé voir mon pere, & me promenant avec lui ſur le lac, je demandai qui étaient des Dames que je voyois dans un bateau peu loin du nôtre. Comment, me dit mon pere en ſouriant, le cœur ne te le dit-il pas ? Ce ſont tes anciennes amours ; c'eſt Madame *Criſtin*, c'eſt Mlle. de *Vulſon*. Je treſſaillis à ce nom preſque oublié : mais je dis aux bateliers de changer de route ; ne jugeant pas, quoique j'euſſe aſſez beau jeu pour prendre alors ma revanche, que ce fût la peine d'être parjure, & de renouveller une querelle de vingt ans avec une femme de quarante.

Ainſi ſe perdoit en niaiſeries le plus précieux tems de mon enfance, avant qu'on eût décidé de ma deſtination. Après de longues délibérations pour ſuivre mes diſpoſitions naturelles, on prit enfin le parti pour lequel j'en avois le moins, & l'on me mit chez M. *Maſſeron*, greffier de la ville, pour apprendre ſous lui, comme diſoit M. *Bernard*, l'utile métier de grapignan. Ce ſurnom me déplaiſoit ſouverainement ; l'eſpoir de gagner force écus par une voie ignoble flattoit peu mon humeur

hautaine ; l'occupation me paroiſſoit ennuyeuſe, inſupportable ; l'aſſiduité, l'aſſujettiſſement acheverent de m'en rebuter, & je n'entrois jamais au greffe qu'avec une horreur qui croiſſoit de jour en jour. M. *Maſſeron*, de ſon côté, peu content de moi, me traitoit avec mépris, me reprochant ſans ceſſe mon engourdiſſement, ma bêtiſe ; me répétant tous les jours que mon oncle l'avoit aſſuré, *que je ſavois, que je ſavois*, tandis que dans le vrai je ne ſavois rien ; qu'il lui avoit promis un joli garçon, & qu'il ne lui avoit donné qu'un âne. Enfin je fus renvoyé du greffe ignominieuſement pour mon ineptie, & il fut prononcé par les clercs de M. *Maſſeron* que je n'étois bon qu'à mener la lime.

Ma vocation ainſi déterminée, je fus mis en apprentiſſage ; non toutefois chez un horloger, mais chez un graveur. Les dédains du greffier m'avoient extrêmement humilié, & j'obéis ſans murmure. Mon maître appellé M. *Ducommun* étoit un jeune homme ruſtre & violent, qui vint à bout en très-peu de tems de ternir tout l'éclat de mon enfance, d'abrutir mon caractere aimant

& vif, & de me réduire par l'esprit ainsi que par la fortune à mon véritable état d'apprentif. Mon latin, mes antiquités, mon histoire, tout fut pour long-tems oublié : je ne me souvenois pas même qu'il y eût eu des Romains au monde. Mon pere, quand je l'allois voir, ne trouvoit plus en moi son idole ; je n'étois plus pour les Dames le galant *Jean-Jacques*, & je sentois si bien moi-même que M. & Mlle. *Lambercier* n'auroient plus reconnu en moi leur éleve, que j'eus honte de me représenter à eux, & ne les ai plus revus depuis lors. Les goûts les plus vils, la plus basse polissonnnerie succéderent à mes aimables amusemens, sans m'en laisser même la moindre idée. Il faut que malgré l'éducation la plus honnête, j'eusse un grand penchant à dégénérer ; car cela se fit très-rapidement, sans la moindre peine, & jamais César si précoce ne devint si promptement Laridon.

Le métier ne me déplaisoit pas en lui-même ; j'avois un goût vif pour le dessin ; le jeu du burin m'amusoit assez, & comme le talent du graveur pour l'horlogerie est très-borné, j'avois l'es-

poir d'en atteindre la perfection. J'y ſerois parvenu, peut-être, ſi la brutalité de mon maître & la gêne exceſſive ne m'avoient rebuté du travail. Je lui dérobois mon tems, pour l'employer en occupations du même genre, mais qui avoient pour moi l'attrait de la liberté. Je gravois des eſpeces de médailles pour nous ſervir à moi & à mes camarades d'ordre de Chevalerie. Mon maître me ſurprit à ce travail de contrebande, & me roua de coups, diſant que je m'exerçois à faire de la fauſſe monnoie, parce que nos médailles avoient les armes de la République. Je puis bien jurer que je n'avois nulle idée de la fauſſe monnoie, & très-peu de la véritable. Je ſavois mieux comment ſe faiſoient les As romains que nos pieces de trois ſous.

La tyrannie de mon maître finit par me rendre inſupportable le travail que j'aurois aimé, & par me donner des vices que j'aurois haïs, tels que le menſonge, la fainéantiſe, le vol. Rien ne m'a mieux appris la différence qu'il y a de la dépendance filiale à l'eſclavage ſervile, que le ſouvenir des changemens que produiſit en moi cette époque.

Naturellement timide & honteux, je n'eus jamais plus d'éloignement pour aucun défaut que pour l'effronterie. Mais j'avois joui d'une liberté honnête qui seulement s'étoit restreinte jusques-là par degrés, & s'évanouit enfin tout-à-fait. J'étois hardi chez mon pere, libre chez M. *Lambercier*, discret chez mon oncle; je devins craintif chez mon maître, & dès-lors je fus un enfant perdu. Accoutumé à une égalité parfaite avec mes supérieurs dans la maniere de vivre, à ne pas connoître un plaisir qui ne fut à ma portée, à ne pas voir un mets dont je n'eusse ma part, à n'avoir pas un desir que je ne témoignasse, à mettre enfin tous les mouvemens de mon cœur sur mes levres, qu'on juge de ce que je dus devenir dans une maison où je n'osois pas ouvrir la bouche, où il falloit sortir de table au tiers du repas, & de la chambre aussi-tôt que je n'y avois rien à faire, où sans cesse enchaîné à mon travail, je ne voyois qu'objets de jouissances pour d'autres & de privations pour moi seul, où l'image de la liberté du maître & des compagnons augmentoit le poids de mon assujettissement, où, dans les disputes sur

ce que je savois le mieux je n'osois ouvrir la bouche, où tout enfin ce que je voyois devenoit pour mon cœur un objet de convoitise, uniquement parce que j'étois privé de tout. Adieu, l'aisance, la gaîté, les mots heureux qui jadis souvent dans mes fautes m'avoient fait échapper au châtiment. Je ne puis me rappeller sans rire qu'un soir chez mon pere, étant condamné pour quelque espiéglerie à m'aller coucher sans souper, & passant par la cuisine avec mon triste morceau de pain, je vis & flairai le rôti tournant à la broche. On étoit autour du feu; il fallut en passant saluer tout le monde. Quand la ronde fut faite, lorgnant du coin de l'œil ce rôti qui avoit si bonne mine & qui sentoit si bon, je ne pus m'abstenir de lui faire aussi la révérence & de lui dire d'un ton piteux : *adieu rôti*. Cette saillie de naïveté parut si plaisante qu'on me fit rester à souper. Peut être eût-elle eu le même bonheur chez mon maître, mais il est sûr qu'elle ne m'y seroit pas venue, ou que je n'aurois osé m'y livrer.

Voilà comment j'appris à convoiter en silence, à me cacher, à dissimuler, à mentir, & à dérober, enfin; fantaisie

qui jusqu'alors ne m'étoit pas venue, & dont je n'ai pu depuis lors bien me guérir. La convoitise & l'impuissance menent toujours là. Voilà pourquoi tous les laquais sont fripons, & pourquoi tous les apprentifs doivent l'être; mais dans un état égal & tranquille, où tout ce qu'ils voyent est à leur portée, ces derniers perdent en grandissant ce honteux penchant. N'ayant pas eu le même avantage, je n'en ai pu tirer le même profit.

Ce sont presque toujours de bons sentimens mal dirigés qui font faire aux enfans le premier pas vers le mal. Malgré les privations & les tentations continuelles, j'avois demeuré plus d'un an chez mon maître sans pouvoir me résoudre à rien prendre, pas même des choses à manger. Mon premier vol fut une affaire de complaisance; mais il ouvrit la porte à d'autres, qui n'avoient pas une si louable fin.

Il y avoit chez mon maître un compagnon appellé M. *Verrat*, dont la maison, dans le voisinage, avoit un jardin assez éloigné qui produisoit de très-belles asperges. Il prit envie à M. *Verrat*, qui n'avoit pas beaucoup d'argent, de voler à sa mere des asperges dans

leur primeur, & de les vendre pour faire quelques bons déjeûnés. Comme il ne vouloit pas s'expoſer lui-même & qu'il n'étoit pas fort imgambe, il me choiſit pour cette expédition. Après quelques cajoleries préliminaires qui me gagnerent d'autant mieux que je n'en voyois pas le but, il me la propoſa comme une idée qui lui venoit ſur le champ. Je diſputai beaucoup ; il inſiſta. Je n'ai jamais pu réſiſter aux careſſes ; je me rendis. J'allois tous les matins moiſſonner les plus belles aſperges ; je les portois au Molard, où quelque bonne femme qui voyoit que je venois de les voler, me le diſoit pour les avoir à meilleur compte. Dans ma frayeur je prenois ce qu'elle vouloit bien me donner ; je le portois à M. *Verrat*. Cela ſe changeoit promptement en un déjeûné dont j'étois le pourvoyeur, & qu'il partageoit avec un autre camarade ; car pour moi, très-content d'en avoir quelque bribe, je ne touchois pas même à leur vin.

Ce petit manege dura pluſieurs jours ſans qu'il me vînt même à l'eſprit de voler le voleur, & de dîmer ſur M. *Verrat* le produit de ſes aſperges. J'exécutois ma friponnerie avec la plus grande fidé-

lité; mon seul motif étoit de complaire à celui qui me la faisoit faire. Cependant si j'eusse été surpris, que de coups, que d'injures, quels traitemens cruels n'eussai-je point essuyés, tandis que le misérable en me démentant eut été cru sur sa parole, & moi doublement puni pour avoir osé le charger, attendu qu'il étoit compagnon, & que je n'étois qu'apprentif. Voilà comment en tout état le fort coupable se sauve aux dépens du foible innocent.

J'appris ainsi qu'il n'étoit pas si terrible de voler que je l'avois cru, & je tirai bientôt si bon parti de ma science, que rien de ce que je convoitois n'étoit à ma portée en sûreté. Je n'étois pas absolument mal nourri chez mon maître, & la sobriété ne m'étoit pénible qu'en la lui voyant si mal garder. L'usage de faire sortir de table les jeunes gens quand on y sert ce qui les tente le plus, me paroît très-bien entendu pour les rendre aussi friands que fripons. Je devins en peu de tems l'un & l'autre, & je m'en trouvois fort bien pour l'ordinaire, quelquefois fort mal, quand j'étois surpris.

Un souvenir qui me fait fremir en-

core & rire tout à la fois, eſt celui d'une chaſſe aux pommes qui me coûta cher. Ces pommes étoient au fond d'une dépenſe, qui par une jalouſie élevée recevoit du jour de la cuiſine. Un jour que j'étois ſeul dans la maiſon, je montai ſur la may pour regarder dans le jardin des Heſpérides ce précieux fruit dont je ne pouvois approcher. J'allai chercher la broche pour voir ſi elle y pourroit atteindre : elle étoit trop courte. Je l'allongeai par une autre petite broche qui ſervoit pour le menu gibier ; car mon maître aimoit la chaſſe. Je piquai pluſieurs fois ſans ſuccès ; enfin je ſentis avec tranſport que j'amenois une pomme ; je tirai très-doucement ; déja la pomme touchoit à la jalouſie ; j'étois prêt à la ſaiſir. Qui dira ma douleur. La pomme étoit trop groſſe ; elle ne put paſſer par le trou. Que d'inventions ne mis-je point en uſage pour la tirer ? Il fallut trouver des ſupports pour tenir la broche en état, un couteau aſſez long pour fendre la pomme, une latte pour la ſoutenir. A force d'adreſſe & de tems je parvins à la partager, eſpérant tirer enſuite les pieces l'une après l'autre. Mais à peine furent-elles ſéparées qu'elles tom-

berent toutes deux dans la dépense. Lecteur pitoyable, partagez mon affliction!

Je ne perdis point courage; mais j'avois perdu beaucoup de tems. Je craignois d'être surpris; je renvoie au lendemain une tentative plus heureuse, & je me remets à l'ouvrage tout aussi tranquillement que si je n'avois rien fait, sans songer aux deux témoins indiscrets qui déposoient contre moi dans la dépense.

Le lendemain retrouvant l'occasion belle, je tente un nouvel essai. Je monte sur mes tretaux, j'allonge la broche, je l'ajuste, j'étois prêt à piquer..... malheureusement le dragon ne dormoit pas; tout-à-coup la porte de la dépense s'ouvre; mon maître en sort, croise les bras, me regarde, & me dit : courage..... La plume me tombe des mains.

Bientôt à force d'essuyer de mauvais traitemens, j'y devins moins sensible; ils me parurent enfin une sorte de compensation du vol, qui me mettoit en droit de le continuer. Au lieu de retourner les yeux en arriere & de regarder la punition, je les portois en avant & je regardois la vengeance. Je jugeois

que me battre comme fripon, c'étoit m'autoriser à l'être. Je trouvois que voler & être battu alloient ensemble, & constituoient en quelque sorte un état, & qu'en remplissant la partie de cet état qui dépendoit de moi, je pouvois laisser le soin de l'autre à mon maître. Sur cette idée, je me mis à voler plus tranquillement qu'auparavant. Je me disois ; qu'en arrivera-t-il enfin ? Je serai battu. Soit : je suis fait pour l'être.

J'aime à manger sans être avide ; je suis sensuel & non pas gourmand. Trop d'autres goûts me distraisent de celui-là. Je ne me suis jamais occupé de ma bouche que quand mon cœur étoit oisif, & cela m'est si rarement arrivé dans ma vie, que je n'ai gueres eu le tems de songer aux bons morceaux. Voilà pourquoi je ne bornai pas long-tems ma friponnerie au comestible, je l'étendis bientôt à tout ce qui me tentoit, & si je ne devins pas un voleur en forme, c'est que je n'ai jamais été beaucoup tenté d'argent. Dans le cabinet commun mon maître avoit un autre cabinet à part, qui fermoit à clef ; je trouvai le moyen d'en ouvrir la porte & de la refermer sans qu'il y parût. Là je mettois à con-

tribution ſes bons outils, ſes meilleurs deſſins, ſes empreintes, tout ce qui me faiſoit envie & qu'il affectoit d'éloigner de moi. Dans le fond ces vols étoient bien innocens, puiſqu'ils n'étoient faits que pour être employés à ſon ſervice : mais j'étois tranſporté de joie d'avoir ces bagatelles en mon pouvoir ; je croyois voler le talent avec ſes productions. Du reſte il y avoit dans des boîtes des recoupes d'or & d'argent, de petits bijoux, des pieces de prix, de la monnoie. Quand j'avois quatre ou cinq ſols dans ma poche, c'étoit beaucoup : cependant loin de toucher à rien de tout cela, je ne me ſouviens pas même d'y avoir jetté de ma vie un regard de convoitiſe. Je le voyois avec plus d'effroi que de plaiſir. Je crois bien que cette horreur du vol de l'argent & de ce qui en produit me venoit en grande partie de l'éducation. Il ſe mêloit à cela des idées ſecretes d'infamie, de priſon, de châtiment, de potence, qui m'auroient fait frémir ſi j'avois été tenté, au lieu que mes tours ne me ſembloient que des eſpiégleries, & n'étoient pas autre choſe en effet. Tout cela ne pouvoit valoir que d'être bien étrillé par mon mai-

tre, & d'avance je m'arrangeois là-dessus.

Mais encore une fois, je ne connoissois pas même assez pour avoir à m'abstenir; je ne sentois rien à combattre. Une seule feuille de beau papier à dessiner me tentoit plus que l'argent pour en payer une rame. Cette bizarrerie tient à une des singularités de mon caractere; elle a eu tant d'influence sur ma conduite, qu'il importe de l'expliquer.

J'ai des passions très-ardentes, & tandis qu'elles m'agitent rien n'égale mon impétuosité; je ne connois plus ni ménagement ni respect, ni crainte ni bienséance; je suis cynique, effronté, violent, intrépide: il n'y a ni honte qui m'arrête ni danger qui m'effraye. Hors le seul objet qui m'occupe, l'univers n'est plus rien pour moi: mais tout cela ne dure qu'un moment, & le moment qui suit me jette dans l'anéantissement. Prenez-moi dans le calme je suis l'indolence & la timidité même: tout m'effarouche, tout me rebute, une mouche en volant me fait peur; un mot à dire, un geste à faire épouvante ma paresse, la crainte & la honte me subjuguent à tel point, que je voudrois m'éclipser aux yeux

de tous les mortels. S'il faut agir je ne sais que faire ; s'il faut parler je ne sais que dire ; si l'on me regarde je suis décontenancé. Quand je me passionne je sais trouver quelquefois ce que j'ai à dire ; mais dans les entretiens ordinaires je ne trouve rien, rien du tout ; ils me sont insupportables par cela seul que je suis obligé de parler.

Ajoutez qu'aucun de mes goûts dominans ne consiste en choses qui s'achetent. Il ne me faut que des plaisirs purs, & l'argent les empoisonne tous. J'aime, par exemple, ceux de la table ; mais ne pouvant souffrir, ni la gêne de la bonne compagnie, ni la crapule du cabaret, je ne puis les goûter qu'avec un ami, car seul, cela ne m'est pas possible : mon imagination s'occupe alors d'autre chose, & je n'ai pas le plaisir de manger. Si mon sang allumé me demande des femmes, mon cœur ému me demande encore plus de l'amour. Des femmes à prix d'argent perdroient pour moi tous leurs charmes ; je doute même s'il seroit en moi d'en profiter. Il en est ainsi de tous les plaisirs à ma portée : s'ils ne sont gratuits je les trouve insipides. J'aime les seuls biens qui ne sont à

perſonne qu'au premier qui ſait les goûter.

Jamais l'argent ne me parut une choſe auſſi précieuſe qu'on la trouve. Bien plus : il ne m'a même jamais paru fort commode ; il n'eſt bon à rien par lui-même ; il faut le transformer pour en jouir ; il faut acheter, marchander, ſouvent être dupe, bien payer, être mal ſervi. Je voudrois une choſe bonne dans ſa qualité : avec mon argent je ſuis ſûr de l'avoir mauvaiſe. J'achete cher un œuf frais, il eſt vieux ; un beau fruit, il eſt verd ; une fille, elle eſt gâtée. J'aime le bon vin ; mais où en prendre ? Chez un marchand de vin ? Comme que je faſſe il m'enpoiſonnera. Veux-je abſolument être bien ſervi ? Que de ſoins, que d'embarras ! avoir des amis, des correſpondans, donner des commiſſions, écrire, aller, venir, attendre, & ſouvent au bout être encore trompé. Que de peine avec mon argent ! je la crains plus que je n'aime le bon vin.

Mille fois durant mon apprentiſſage & depuis, je ſuis ſorti dans le deſſein d'acheter quelque friandiſe. J'approche de la boutique d'un pâtiſſier, j'apperçois des femmes au comptoir ; je crois déjà les voir rire & ſe moquer entr'elles du

petit gourmand. Je passe devant une fruitiere, je lorgne du coin de l'œil de belles poires, leur parfum me tente ; deux ou trois jeunes gens tout près de-là me regardent ; un homme qui me connoît est devant sa boutique ; je vois de loin venir une fille ; n'est-ce point la servante de la maison ? Ma vue courte me fait mille illusions. Je prends tous ceux qui passent pour des gens de ma connoissance : partout je suis intimidé, retenu par quelqu'obstacle : mon desir croît avec ma honte, & je rentre enfin comme un sot, dévoré de convoitise, ayant dans ma poche de quoi la satisfaire, & n'ayant osé rien acheter.

J'entrerois dans les plus insipides détails, si je suivois dans l'emploi de mon argent, soit par moi soit par d'autres, l'embarras, la honte, la répugnance, les inconvéniens, les dégoûts de toute espece que j'ai toujours éprouvés. A mesure qu'avançant dans ma vie le lecteur prendra connoissance de mon humeur, il sentira tout cela sans que je m'appésantisse à le lui dire.

Cela compris, on comprendra sans peine une de mes prétendues contradictions ; celle d'allier une avarice presque

sordide avec le plus grand mépris pour l'argent. C'est un meuble pour moi si peu commode, que je ne m'avise pas même de desirer celui que je n'ai pas, & que quand j'en ai je le garde long-tems sans le dépenser, faute de savoir l'employer à ma fantaisie : mais l'occasion commode & agréable se présente-t-elle? j'en profite si bien que ma bourse se vuide avant que je m'en sois apperçu. Du reste, ne cherchez pas en moi le tic des avares, celui de dépenser pour l'ostentation; tout au contraire, je dépense en secret & pour le plaisir : loin de me faire gloire de dépenser, je m'en cache. Je sens si bien que l'argent n'est pas à mon usage, que je suis presque honteux d'en avoir, encore plus de m'en servir. Si j'avois eu jamais un revenu suffisant pour vivre commodément, je n'aurois point été tenté d'être avare, j'en suis très-sûr. Je dépenserois tout mon revenu sans chercher à l'augmenter; mais ma situation précaire me tient en crainte. J'adore la liberté : j'abhorre la gêne, la peine, l'assujettissement. Tant que dure l'argent que j'ai dans ma bourse, il assure mon indépendance, il me dispense de m'intriguer pour en trouver

d'autre; néceſſité que j'eus toujours en horreur : mais de peur de le voir finir, je le choye : l'argent qu'on poſſede eſt l'inſtrument de la liberté; celui qu'on pourchaſſe eſt celui de la ſervitude. Voilà pourquoi je ſerre bien & ne convoite rien.

Mon déſintéreſſement n'eſt donc que pareſſe; le plaiſir d'avoir ne vaut pas la peine d'acquérir ; & ma diſſipation n'eſt encore que pareſſe : quand l'occaſion de dépenſer agréablement ſe préſente, on ne peut trop la mettre à profit. Je ſuis moins tenté de l'argent que des choſes, parce qu'entre l'argent & la poſſeſſion deſirée, il y a toujours un intermédiaire, au lieu qu'entre la choſe même & ſa jouiſſance il n'y en a point. Je vois la choſe, elle me tente; ſi je ne vois que le moyen de l'acquérir, il ne me tente pas. J'ai donc été fripon, & quelquefois je le ſuis encore de bagatelles qui me tentent & que j'aime mieux prendre que demander. Mais, petit ou grand, je ne me ſouviens pas d'avoir pris de ma vie un liard à perſonne : hors une ſeule fois, il n'y a pas quinze ans, que je volai ſept livres dix ſous. L'aventure vaut la peine d'être contée; car il s'y trouve un cor-

cours impayable d'effronterie & de bêtise, que j'aurois peine moi-même à croire, s'il regardoit un autre que moi.

C'étoit à Paris. Je me promenois avec M. de *Francueil* au Palais-Royal sur les cinq heures. Il tire sa montre, la regarde, & me dit; allons à l'Opéra: je le veux bien; nous allons. Il prend deux billets d'amphithéâtre, m'en donne un, & passe le premier avec l'autre; je le suis, il entre. En entrant après lui, je trouve la porte embarrassée. Je regarde, je vois tout le monde debout, je juge que je pourrai bien me perdre dans cette foule, ou du moins laisser supposer à M. de *Francueil* que j'y suis perdu. Je sors, je reprends ma contremarque, puis mon argent, & je m'en vais, sans songer qu'à peine avois-je atteint la porte, que tout le monde étoit assis, & qu'alors M. de *Francueil* voyoit clairement que je n'y étois plus.

Comme jamais rien ne fut plus éloigné de mon humeur que ce trait-là, je le note, pour montrer qu'il y a des momens d'une espece de délire, où il ne faut point juger des hommes par leurs actions. Ce n'étoit pas précisément voler cet argent; c'étoit en voler l'emploi; moins

moins c'étoit un vol, plus c'étoit une infamie.

Je ne finirois pas ces détails, ſi je voulois ſuivre toutes les routes par leſquelles, durant mon apprentiſſage, je paſſai de la ſublimité de l'héroïſme à la baſſeſſe d'un vaurien. Cependant en prenant les vices de mon état, il me fut impoſſible d'en prendre tout-à-fait les goûts. Je m'ennuyois des amuſemens de mes camarades, & quand la trop grande gêne m'eut auſſi rebuté du travail, je m'ennuyai de tout. Cela me rendit le goût de la lecture que j'avois perdu depuis long-tems. Ces lectures, priſes ſur mon travail, devinrent un nouveau crime, qui m'attira de nouveaux châtimens. Ce goût irrité par la contrainte, devint paſſion, bientôt fureur. *La Tribu*, fameuſe loueuſe de livres, m'en fourniſſoit de toute eſpece. Bons & mauvais tout paſſoit, je ne choiſiſſois point; je liſois tout avec une égale avidité. Je liſois à l'établi, je liſois en allant faire mes meſſages, je liſois à la garderobe & m'y oubliois des heures entieres, la tête me tournoit de la lecture, je ne faiſois plus que lire. Mon maître m'épioit, me ſurprenoit, me bat-

toit, me prenoit mes livres. Que de volumes furent déchirés, brûlés, jettés par les fenêtres ! Que d'ouvrages reſterent dépareillés chez *la Tribu !* Quand je n'avois plus de quoi la payer, je lui donnois mes chemiſes, mes cravates, mes hardes, mes trois ſous d'étrennes tous les dimanches lui étoient réguliérement portés.

Voilà donc, me dira-t on, l'argent devenu néceſſaire. Il eſt vrai; mais ce fut quand la lecture m'eut ôté toute activité. Livré tout entier à mon nouveau goût, je ne faiſois plus que lire, je ne volois plus. C'eſt encore ici une de mes différences caractériſtiques. Au fort d'une certaine habitude d'être un rien me diſtrait, me change, m'attache, enfin me paſſionne, & alors tout eſt oublié. Je ne ſonge plus qu'au nouvel objet qui m'occupe. Le cœur me battoit d'impatience de feuilleter le nouveau livre que j'avois dans la poche; je le tirois auſſitôt que j'étois ſeul, & ne ſongeois plus à fouiller le cabinet de mon maître. J'ai même peine à croire que j'euſſe volé, quand même j'aurois eu des paſſions plus coûteuſes. Borné au moment préſent, il n'étoit pas dans mon tour d'eſprit de

m'arranger ainſi pour l'avenir. *La Tribu* me faiſoit crédit, les avances étoient petites, & quand j'avois empoché mon livre, je ne ſongeois plus à rien. L'argent qui me venoit naturellement paſſoit de même à cette femme, & quand elle devenoit preſſante, rien n'étoit plutôt ſous ma main, que mes propres effets.

Voler par avance, étoit trop de prévoyance, & voler pour payer n'étoit pas même une tentation.

A force de querelles, de coups, de lectures dérobées & mal choiſies, mon humeur devint taciturne, ſauvage, ma tête commençoit à s'altérer, & je vivois en vrai loup-garou. Cependant ſi mon goût ne me préſerva pas des livres plats & fades, mon bonheur me préſerva des livres obſcenes & licencieux; non que *la Tribu*, femme à tous égards très accommodante, ſe fît un ſcrupule de m'en prêter. Mais pour les faire valoir elle me les nommoit avec un air de myſtere, qui me forçoit préciſément à les refuſer, tant par dégoût que par honte, & le haſard ſeconda ſi bien mon humeur pudique, que j'avois plus de trente ans avant que j'euſſe jetté les yeux ſur aucun de ces dangereux livres.

En moins d'un an j'épuisai la mince boutique de *la Tribu*, & alors je me trouvai dans mes loisirs cruellement désœuvré. Guéri de mes goûts d'enfant & de polisson par celui de la lecture, & même par mes lectures, qui, bien que sans choix & souvent mauvaises, ramenoient pourtant mon cœur à des sentimens plus nobles que ceux que m'avoit donné mon état. Dégoûté de tout ce qui étoit à ma portée, & sentant trop loin de moi tout ce qui m'auroit tenté, je ne voyois rien de possible qui pût flatter mon cœur. Mes sens émus depuis long tems me demandoient une jouissance dont je ne savois pas même imaginer l'objet. J'étois aussi loin du véritable que si je n'avois point eu de sexe, & déjà pubere & sensible, je pensois quelquefois à mes folies, mais je ne voyois rien au-delà. Dans cette étrange situation, mon inquiete imagination prit un parti qui me sauva de moi-même & calma ma naissante sensualité. Ce fut de se nourrir des situations qui m'avoient intéressé dans mes lectures, de les rappeller, de les varier, de les combiner, de me les approprier tellement que je devinsse un des personnages que j'imaginois, que

je me visse toujours dans les positions les plus agréables selon mon goût; enfin que l'état fictif où je venois à bout de me mettre, me fît oublier mon état réel dont j'étois si mécontent. Cet amour des objets imaginaires & cette facilité de m'en occuper, acheverent de me dégoûter de tout ce qui m'entouroit, & déterminerent ce goût pour la solitude, qui m'est toujours resté depuis ce tems là. On verra plus d'une fois dans la suite les bizarres effets de cette disposition si misantrope & si sombre en apparence, mais qui vient en effet d'un cœur trop affectueux, trop aimant, trop tendre, qui, faute d'en trouver d'existans qui lui ressemblent, est forcé de s'alimenter de fictions. Il me suffit, quant à présent, d'avoir marqué l'origine & la premiere cause d'un penchant qui a modifié toutes mes passions, & qui, les contenant par elles-mêmes, m'a toujours rendu paresseux à faire, par trop d'ardeur à desirer.

J'atteignis ainsi ma seizieme année, inquiet, mécontent de tout & de moi, sans goûts de mon état, sans plaisirs de mon âge, dévoré de desirs dont j'ignorois l'objet, pleurant sans sujet de larmes, soupirant sans savoir de quoi; enfin

careſſant tendrement mes chimeres faute de rien voir autour de moi qui les valût. Les dimanches mes camarades venoient me chercher après le prêche pour aller m'ébattre avec eux. Je leur aurois volontiers échappé ſi j'avois pu : mais une fois en train dans leurs jeux, j'étois plus ardent & j'allois plus loin qu'aucun autre ; difficile à ébranler & à retenir. Ce fut-là de tout temps ma diſpoſition conſtante. Dans nos promenades hors de la ville, j'allois toujours en avant ſans ſonger au retour, à moins que d'autres n'y ſongeaſſent pour moi. J'y fus pris deux fois ; les portes furent fermées avant que je puſſe arriver. Le lendemain je fus traité comme on s'imagine, & la ſeconde fois il me fut promis un tel accueil pour la troiſieme, que je réſolus de ne m'y pas expoſer. Cette troiſieme fois ſi redoutée arriva pourtant. Ma vigilance fut miſe en défaut par un maudit Capitaine appellé M. *Minutoli*, qui fermoit toujours la porte où il étoit de garde une demie-heure avant les autres. Je revenois avec deux camarades. A demi-lieue de la ville j'entends ſonner la retraite; je double le pas; j'entends battre la caiſſe, je cours à toutes jambes:

j'arrive essoufflé, tout en nage : le cœur me bat; je vois de loin les soldats à leur poste; j'accours, je crie d'une voix étouffée. Il étoit trop tard. A vingt pas de l'avancée, je vois lever le premier pont. Je frémis en voyant en l'air ces cornes terribles, sinistre & fatal augure du sort inévitable que ce moment commençoit pour moi.

Dans le premier transport de ma douleur je me jettai sur le glacis & mordis la terre. Mes camarades riant de leur malheur, prirent à l'instant leur parti. Je pris aussi le mien, mais ce fut d'une autre maniere. Sur le lieu même je jurai de ne retourner jamais chez mon maître; & le lendemain, quand à l'heure de la découverte ils rentrerent en ville, je leur dis adieu pour jamais, les priant seulement d'avertir en secret mon cousin *Bernard* de la résolution que j'avois prise, & du lieu où il pourroit me voir encore une fois.

A mon entrée en apprentissage, étant plus séparé de lui, je le vis moins. Toutefois durant quelque tems nous nous rassemblions les dimanches : mais insensiblement chacun prit d'autres habitudes, & nous nous vîmes plus rarement.

Je ſuis perſuadé que ſa mere contribua beaucoup à ce changement. Il étoit, lui, un garçon *du haut;* moi, chétif apprentif, je n'étois plus qu'un enfant *de Saint Gervais.* Il n'y avoit plus entre nous d'égalité malgré la naiſſance; c'étoit déroger que de me fréquenter. Cependant les liaiſons ne ceſſerent point tout-à-fait entre nous, & comme c'étoit un garçon d'un bon naturel, il ſuivoit quelquefois ſon cœur malgré les leçons de ſa mere. Inſtruit de ma réſolution, il accourut, non pour m'en diſſuader ou la partager, mais pour jetter par de petits préſens quelque agrément dans ma fuite; car mes propres reſſources ne pouvoient me mener fort loin. Il me donna entr'autres une petite épée dont j'étois fort épris, & que j'ai portée juſqu'à Turin, où le beſoin m'en fit défaire, & où je me la paſſai, comme on dit, au travers du corps. Plus j'ai réfléchi depuis à la maniere dont il ſe conduiſit avec moi dans ce moment critique, plus je me ſuis perſuadé qu'il ſuivit les inſtructions de ſa mere & peut-être de ſon pere; car il n'eſt pas poſſible que de lui-même il n'eût fait quelque effort pour me retenir, ou qu'il n'eût été tenté de me ſuivre : mais point,

Il m'encouragea dans mon deſſein plutôt qu'il ne m'en détourna : puis quand il me vit bien réſolu, il me quitta ſans beaucoup de larmes. Nous ne nous ſommes jamais écrit ni revus; c'eſt dommage. Il étoit d'un caractere eſſentiellement bon : nous étions faits pour nous aimer.

Avant de m'abandonner à la fatalité de ma deſtinée, qu'on me permette de tourner un moment les yeux ſur celle qui m'attendoit naturellement, ſi j'étois tombé dans les mains d'un meilleur maître. Rien n'étoit plus convenable à mon humeur ni plus propre à me rendre heureux, que l'état tranquille & obſcur d'un bon artiſan, dans certaines claſſes ſurtout, telles qu'eſt à Geneve celle des graveurs. Cet état, aſſez lucratif pour donner une ſubſiſtance aiſée, & pas aſſez pour mener à la fortune, eût borné mon ambition pour le reſte de mes jours, & me laiſſant un loiſir honnête pour cultiver des goûts modérés, il m'eût contenu dans ma ſphere ſans m'offrir aucun moyen d'en ſortir. Ayant une imagination aſſez riche pour orner de ſes chimeres tous les états, aſſez puiſſante pour me tranſporter, pour ainſi dire, à mon gré de l'un à l'autre, il m'im-

portoit peu dans lequel je fusse en effet. Il ne pouvoit y avoir si loin du lieu où j'étois au premier château en Espagne, qu'il ne me fût aisé de m'y établir. De cela seul il suivoit que l'état le plus simple, celui qui donnoit le moins de tracas & de soins, celui qui laissoit l'esprit le plus libre, étoit celui qui me convenoit le mieux, & c'étoit précisément le mien. J'aurois passé dans le sein de ma religion, de ma patrie, de ma famille & de mes amis, une vie paisible & douce, telle qu'il la fallait à mon caractere, dans l'uniformité d'un travail de mon goût, & d'une société selon mon cœur. J'aurois été bon chrétien, bon citoyen, bon pere de famille, bon ami, bon ouvrier, bon homme en toute chose. J'aurois aimé mon état, je l'aurois honoré peut-être; & après avoir passé une vie obscure & simple, mais égale & douce, je serois mort paisiblement dans le sein des miens. Bientôt oublié, sans doute, j'aurois été regretté du moins aussi long-tems qu'on se seroit souvenu de moi.

Au lieu de cela... quel tableau vais-je faire? Ah! n'anticipons point sur les miseres de ma vie, je n'occuperai que trop mes lecteurs de ce triste sujet.

Fin du premier Livre.

LES CONFESSIONS DE J. J. ROUSSEAU.

LIVRE SECOND.

AUTANT le moment où l'effroi me ſuggéra le projet de fuir m'avoit paru triſte, autant celui où je l'exécutai me parut charmant. Encore enfant, quitter mon pays, mes parens, mes appuis, mes reſſources, laiſſer un apprentiſſage à moitié fait, ſans ſavoir mon métier aſſez pour en vivre ; me livrer aux horreurs de la miſere ſans voir aucun moyen d'en ſortir; dans l'âge de la foibleſſe & de l'innocence m'expoſer à toutes les tentations du vice & du déſeſpoir; chercher au loin les maux, les erreurs, les pieges, l'eſclavage & la mort, ſous un joug bien plus inflexible que celui que je n'avois pu ſouffrir;

c'étoit-là ce que j'allois faire, c'étoit la perſpective que j'aurois dû enviſager. Que celle que je me peignois étoit différente ! L'indépendance que je croyois avoir acquiſe, étoit le ſeul ſentiment qui m'affectoit. Libre & maître de moi-même, je croyois pouvoir tout faire, atteindre à tout : je n'avois qu'à m'élancer pour m'élever & voler dans les airs. J'entrois avec ſécurité dans le vaſte eſpace du monde ; mon mérite alloit le remplir : à chaque pas j'allois trouver des feſtins, des tréſors, des aventures, des amis prêts à me ſervir, des maîtreſſes empreſſées à me plaire : en me montrant, j'allois occuper de moi l'univers : non pas pourtant l'univers tout entier ; je l'en diſpenſois en quelque ſorte, il ne m'en falloit pas tant. Une ſociété charmante me ſuffiſoit ſans m'embarraſſer du reſte. Ma modération m'inſcrivoit dans une ſphere étroite, mais délicieuſement choiſie, où j'étois aſſuré de régner. Un ſeul château bornoit mon ambition. Favori du ſeigneur & de la dame, amant de la demoiſelle, ami du frere, & protecteur des voiſins, j'étois content ; il ne m'en falloit pas davantage.

En attendant ce modeſte avenir, j'errai quelques jours autour de la ville, logeant chez des payſans de ma connoiſſance, qui tous me reçurent avec plus de bonté que n'auroient fait des urbains. Ils m'accueilloient, me logeoient, me nourriſſoient trop bonnement pour en avoir le mérite. Cela ne pouvoit pas s'appeller faire l'aumône; ils n'y mettoient pas aſſez l'air de la ſupériorité.

A force de voyager & de parcourir le monde, j'allai juſqu'à Confignon, terres de Savoie, à deux lieues de Geneve. Le curé s'appelloit M. de *Pontverre*. Ce nom fameux dans l'hiſtoire de la République me frappa beaucoup. J'étois curieux de voir comment étoient faits les deſcendans des gentilshommes de la cuiller. J'allai voir M. de *Pontverre*. Il me reçut bien, me parla de l'héréſie de Geneve, de l'autorité de la ſainte mere Egliſe, & me donna à dîner. Je trouvai peu de choſes à répondre à des argumens qui finiſſoient ainſi, & je jugeai que des curés chez qui l'on dînoit ſi bien valoient tout au moins nos miniſtres. J'étois certainement plus ſavant que M. de *Pontverre*,

tout gentilhomme qu'il étoit; mais j'étois trop bon convive pour être si bon théologien; & son vin de Frangi, qui me parut excellent, argumentoit si victorieusement pour lui, que j'aurois rougi de fermer la bouche à un si bon hôte. Je cédois donc, ou du moins je ne résistois pas en face. A voir les ménagemens dont j'usois on m'auroit cru faux; on se fût trompé. Je n'étois qu'honnête, cela est certain. La flatterie, ou plutôt la condescendance n'est pas toujours un vice, elle est plus souvent une vertu, sur-tout dans les jeunes gens. La bonté avec laquelle un homme nous traite, nous attache à lui; ce n'est pas pour l'abuser qu'on lui cede, c'est pour ne pas l'attrister, pour ne pas lui rendre le mal pour le bien. Quel intérêt avoit M. de *Pontverre* à m'accueillir, à me bien traiter, à vouloir me convaincre? Nul autre que le mien propre. Mon jeune cœur se disoit cela. J'étois touché de reconnoissance & de respect pour le bon prêtre. Je sentois ma supériorité; je ne voulois pas l'en accabler pour prix de son hospitalité. Il n'y avoit point de motif hypocrite à cette conduite : je ne songeois point à changer

de religion ; & bien loin de me familiariſer ſi vîte avec cette idée, je ne l'enviſageois qu'avec une horreur qui devoit l'écarter de moi pour long-tems ; je voulois ſeulement ne point fâcher ceux qui me careſſoient dans cette vue ; je voulois cultiver leur bienveillance & leur laiſſer l'eſpoir du ſuccès, en paroiſſant moins armé que je ne l'étois en effet. Ma faute en cela reſſembloit à la coquetterie des honnêtes femmes, qui quelquefois pour parvenir à leurs fins, ſavent, ſans rien permettre ni rien promettre, faire eſpérer plus qu'elles ne veulent tenir.

La raiſon, la pitié, l'amour de l'ordre exigeoient aſſurément que loin de ſe prêter à ma folie, on m'éloignât de ma perte où je courois, en me renvoyant dans ma famille. C'eſt là ce qu'auroit fait ou tâché de faire tout homme vraiment vertueux. Mais quoique M. de *Pontverre* fût un bon homme, ce n'étoit aſſurément pas un homme vertueux. Au contraire, c'étoit un dévot qui ne connoiſſoit d'autre vertu que d'adorer les images & de dire le roſaire ; une eſpece de miſſionnaire qui n'imaginoit rien de mieux pour le bien de la foi,

que de faire des libelles contre les ministres de Geneve. Loin de penser à me renvoyer chez moi il profita du desir que j'avois de m'en éloigner, pour me mettre hors d'état d'y retourner, quand même il m'en prendroit envie. Il y avoit tout à parier qu'il m'envoyoit périr de misere ou devenir un vaurien. Ce n'étoit point-là ce qu'il voyoit. Il voyoit une ame ôtée à l'hérésie & rendue à l'Eglise. Honnête homme ou vaurien, qu'importoit cela pourvu que j'allasse à la messe? Il ne faut pas croire, au reste, que cette façon de penser soit particuliere aux catholiques; elle est celle de toute religion dogmatique où l'on fait l'essentiel, non de faire, mais de croire.

Dieu vous appelle, me dit M. de *Pontverre*. Allez à Annecy; vous y trouverez une bonne dame bien charitable, que les bienfaits du Roi mettent en état de retirer d'autres ames de l'erreur dont elle est sortie elle-même. Il s'agissoit de madame de *Warens*, nouvelle convertie, que les prêtres forçoient en effet de partager avec la canaille qui venoit vendre sa foi, une pension de deux mille francs que lui donnoit le roi

de Sardaigne. Je me sentois fort humilié d'avoir besoin d'une bonne dame bien charitable. J'aimois fort qu'on me donnât mon nécessaire, mais non pas qu'on me fît la charité, & une dévote n'étoit pas pour moi fort attirante. Toutefois pressé par M. de *Pontverre*, par la faim qui me talonnoit; bien aise aussi de faire un voyage & d'avoir un but, je prends mon parti, quoiqu'avec peine, & je pars pour Annecy. J'y pouvois être aisément en un jour; mais je ne me pressois pas, j'en mis trois. Je ne voyois pas un château à droite ou à gauche, sans aller chercher l'avanture que j'étois sûr qui m'y attendoit. Je n'osois entrer dans le château, ni heurter; car j'étois fort timide. Mais je chantois sous la fenêtre qui avoit le plus d'apparence, fort surpris, après m'être long-tems époumonné, de ne voir paroître ni dames ni demoiselles qu'attirât la beauté de ma voix, ou le sel de mes chansons; vu que j'en savois d'admirables que mes camarades m'avoient apprises, & que je chantois admirablement.

J'arrive enfin; je vois madame de *Warens*. Cette époque de ma vie a décidé de mon caractere; je ne

puis me réſoudre à la paſſer légérement. J'étois au milieu de ma ſeizieme année. Sans être ce qu'on appelle un beau garçon, j'étois bien pris dans ma petite taille ; j'avois un joli pied, la jambe fine, l'air dégagé, la phyſionomie animée, la bouche mignone, les ſourcils & les cheveux noirs, les yeux petits & même enfoncés, mais qui lançoient avec force le feu dont mon ſang étoit embrâſé. Malheureuſement je ne ſavois rien de tout cela, & de ma vie il ne m'eſt arrivé de ſonger à ma figure, que lorſqu'il n'étoit plus tems d'en tirer parti. Ainſi j'avois avec la timidité de mon âge celle d'un naturel très-aimant, toujours troublé par la crainte de déplaire. D'ailleurs, quoique j'euſſe l'eſprit aſſez orné, n'ayant jamais vu le monde je manquois totalement de manieres ; & mes connoiſſances loin d'y ſuppléer, ne ſervoient qu'à m'intimider davantage, en me faiſant ſentir combien j'en manquois.

Craignant donc que mon abord ne prévînt pas en ma faveur, je pris autrement mes avantages, & je fis une belle lettre en ſtyle d'orateur, où, couſant des phraſes des livres avec des locu-

tions d'apprentif, je déployois toute mon éloquence pour capter la bienveillance de madame de *Warens*. J'enfermai la lettre de M. de *Pontverre* dans la mienne, & je partis pour cette terrible audience. Je ne trouvai point madame de *Warens*; on me dit qu'elle venoit de sortir pour aller à l'Église. C'étoit le jour des Rameaux de l'année 1728. Je cours pour la suivre : je la vois, je l'atteins, je lui parle..... je dois me souvenir du lieu ; je l'ai souvent depuis mouillé de mes larmes & couvert de mes baisers. Que ne puis-je entourer d'un baluſtre d'or cette heureuse place ! que n'y puis-je attirer les hommages de toute la terre ! Quiconque aime à honorer les monumens du salut des hommes n'en devroit approcher qu'à genoux.

C'étoit un passage derriere sa maison, entre un ruisseau à main droite qui la séparoit du jardin, & le mur de la cour à gauche, conduisant par une fausse porte à l'église des Cordeliers. Prête à entrer dans cette porte, madame de *Warens* se retourne à ma voix. Que devins-je à cette vue ! Je m'étois figuré une vieille dévote bien réchignée : la

bonne dame de M. de *Pontverre* ne pouvoit être autre chose à mon avis. Je vois un visage pétri de graces, de beaux yeux bleus pleins de douceur, un teint éblouissant, le contour d'une gorge enchantereſſe. Rien n'échappa au rapide coup d'œil du jeune prosélyte; car je devins à l'instant le sien; sûr qu'une religion prêchée par de tels missionnaires ne pouvoit manquer de mener en paradis. Elle prend en souriant la lettre que je lui présente d'une main tremblante, l'ouvre, jette un coup-d'œil sur celle de M. de *Pontverre*, revient à la mienne qu'elle lit toute entiere, & qu'elle eût relue encore, si son laquais ne l'eût avertie qu'il étoit tems d'entrer. Eh! mon enfant, me dit-elle d'un ton qui me fit treſſaillir, vous voilà courant le pays bien jeune; c'eſt dommage, en vérité. Puis sans attendre ma réponse, elle ajouta : allez chez moi m'attendre; dites qu'on vous donne à déjeûner : après la meſſe j'irai causer avec vous.

Louise-Eléonore de *Warens* étoit une demoiselle de la Tour de Pil, noble & ancienne famille de Vevay, ville du pays de Vaud. Elle avoit épousé fort

jeune M. de *Warens* de la maiſon de *Loys*, fils aîné de M. de *Villardin* de Lauſanne. Ce mariage, qui ne produiſit point d'enfans, n'ayant pas trop réuſſi; madame de *Warens*, pouſſée par quelque chagrin domeſtique, prit le tems que le roi Victor-Amedée étoit à Evian pour paſſer le lac & venir ſe jetter aux pieds de ce Prince; abandonnant ainſi ſon mari, ſa famille & ſon pays, par une étourderie aſſez ſemblable à la mienne, & qu'elle a eu tout le tems de pleurer auſſi. Le Roi, qui aimoit à faire le zélé catholique, la prit ſous ſa protection, lui donna une penſion de quinze cents livres de Piémont, ce qui étoit beaucoup pour un Prince auſſi peu prodigue, & voyant que ſur cet accueil on l'en croyoit amoureux, il l'envoya à Annecy, eſcortée par un détachement de ſes Gardes, où, ſous la direction de *Michel Gabriel de Bernex*, Evêque titulaire de Geneve, elle fit abjuration au Couvent de la Viſitation.

Il y avoit ſix ans qu'elle y étoit quand j'y vins, & elle en avoit alors vingt-huit, étant née avec le ſiecle. Elle avoit de ces beautés qui ſe conſervent, parce

qu'elles ſont plus dans la phyſionomie que dans les traits; auſſi la ſienne étoit-elle encore dans tout ſon premier éclat. Elle avoit un air careſſant & tendre, un regard très-doux, un ſourire angélique, une bouche à la meſure de la mienne, des cheveux cendrés d'une beauté peu commune, & auxquels elle donnoit un tour négligé qui la rendoit très-piquante. Elle étoit petite de ſtature, courte même, & ramaſſée un peu dans ſa taille, quoique ſans difformité. Mais il étoit impoſſible de voir une plus belle tête, un plus beau ſein, de plus belles mains, & de plus beaux bras.

Son éducation avoit été fort mêlée. Elle avoit ainſi que moi perdu ſa mere dès ſa naiſſance, & recevant indifféremment des inſtructions comme elles s'étoient préſentées, elle avoit appris un peu de ſa gouvernante, un peu de ſon pere, un peu de ſes maîtres, & beaucoup de ſes amans; ſur-tout d'un M. de *Tavel*, qui, ayant du goût & des connoiſſances, en orna la perſonne qu'il aimoit. Mais tant de genres différens ſe nuiſirent les uns aux autres, & le peu d'ordre qu'elle y mit, empêcha que ſes diverſes études n'étendiſſent la juſteſſe

naturelle de ſon eſprit. Ainſi, quoiqu'elle eût quelques principes de philoſophie & de phyſique, elle ne laiſſa pas de prendre le goût que ſon pere avoit pour la médecine empyrique, & pour l'alchymie; elle faiſoit des élixirs, des teintures, des baumes, des magiſteres, elle prétendoit avoir des ſecrets. Les charlatans profitant de ſa foibleſſe s'emparerent d'elle, l'obſéderent, la ruinerent, & conſumerent au milieu des fournaux & des drogues ſon eſprit, ſes talens & ſes charmes, dont elle eût pu faire les délices des meilleures ſociétés.

Mais ſi de vils fripons abuſerent de ſon éducation mal dirigée pour obſcurcir les lumieres de ſa raiſon, ſon excellent cœur fut à l'épreuve & demeura toujours le même : ſon caractere aimant & doux, ſa ſenſibilité pour les malheureux, ſon inépuiſable bonté, ſon humeur gaie, ouverte & franche, ne s'altérerent jamais; & même aux approches de la vieilleſſe, dans le ſein de l'indigence, des maux, des calamités diverſes, la ſérénité de ſa belle ame lui conſerva juſqu'à la fin de ſa vie toute la gaîté de ſes plus beaux jours.

Ses erreurs lui vinrent d'un fond d'ac-

tivité inépuisable, qui vouloit sans cesse de l'occupation. Ce n'étoient pas des intrigues de femmes qu'il lui falloit, c'étoit des entreprises à faire & à diriger. Elle étoit née pour les grandes affaires. A sa place Madame de *Longueville* n'eût été qu'une tracassiere; à la place de Madame de *Longueville* elle eût gouverné l'Etat. Ses talens ont été déplacés, & ce qui eût fait sa gloire dans une situation plus élevée, a fait sa perte dans celle où elle a vécu. Dans les choses qui étoient à sa portée elle étendoit toujours son plan dans sa tête, & voyoit toujours son objet en grand. Cela faisoit qu'employant des moyens proportionnés à ses vues plus qu'à ses forces, elle échouoit par la faute des autres, & son projet venant à manquer, elle étoit ruinée ou d'autres n'auroient presque rien perdu. Ce goût des affaires qui lui fit tant de maux, lui fit du moins un grand bien dans son asyle monastique, en l'empêchant de s'y fixer pour le reste de ses jours, comme elle en étoit tentée. La vie uniforme & simple des Religieuses, leur petit cailletage de parloir, tout cela ne pouvoit flatter un esprit toujours en mouvement, qui, formant chaque jour de nouveaux

systêmes;

ſyſtêmes, avoit beſoin de liberté pour s'y livrer. Le bon Evêque de *Bernex*, avec moins d'eſprit que *François de Sales*, lui reſſembloit ſur bien des points, & Madame de *Warens* qu'il appelloit ſa fille, & qui reſſembloit à Madame de *Chantal* ſur beaucoup d'autres, eût pu lui reſſembler encore dans ſa retraite, ſi ſon goût ne l'eût détournée de l'oiſiveté d'un couvent. Ce ne fut point manque de zele, ſi cette aimable femme ne ſe livra pas aux menues pratiques de dévotion qui ſembloient convenir à une nouvelle convertie, vivant ſous la direction d'un Prélat. Quel qu'eût été le motif de ſon changement de religion, elle fut ſincere dans celle qu'elle avoit embraſſée. Elle a pu ſe repentir d'avoir commis la faute, mais non pas deſirer d'en revenir. Elle n'eſt pas ſeulement morte bonne catholique, elle a vécu telle de bonne foi, & j'oſe affirmer, moi qui penſe avoir lu dans le fond de ſon ame, que c'étoit uniquement par averſion pour les ſimagrées, qu'elle ne faiſoit point en public la dévote. Elle avoit une piété trop ſolide pour affecter de la dévotion. Mais ce n'eſt pas ici le lieu de

m'étendre sur ses principes ; j'aurai d'autres occasions d'en parler.

Que ceux qui nient la sympathie des ames expliquent, s'ils peuvent, comment de la premiere entrevue, du premier mot, du premier regard, Madame de *Warens* m'inspira, non-seulement le plus vif attachement, mais une confiance parfaite, & qui ne s'est jamais démentie. Supposons que ce que j'ai senti pour elle fût véritablement de l'amour ; ce qui paroîtra tout au moins douteux à qui suivra l'histoire de nos liaisons ; comment cette passion fut-elle accompagnée, dès sa naissance, des sentimens qu'elle inspire le moins ; la paix du cœur, le calme, la sérénité, la sécurité, l'assurance ? Comment en approchant pour la premiere fois d'une femme aimable, polie, éblouissante ; d'une Dame d'un état supérieur au mien, dont je n'avois jamais abordé la pareille, de celle dont dépendoit mon sort en quelque sorte, par l'intérêt plus ou moins grand qu'elle y prendroit ; comment, dis-je, avec tout cela me trouvai-je à l'instant aussi libre, aussi à mon aise, que si j'eusse été parfaitement sûr de lui plaire ? Comment n'eus-je pas un moment d'embarras,

de timidité, de gêne ? Naturellement honteux, décontenancé, n'ayant jamais vu le monde, comment pris-je avec elle du premier jour, du premier instant, les manieres faciles, le langage tendre, le ton familier que j'avois dix ans après, lorsque la plus grande intimité l'eut rendu naturel ? A-t-on de l'amour, je ne dis pas sans desirs, j'en avois; mais sans inquiétude, sans jalousie? Ne veut-on pas au moins apprendre de l'objet qu'on aime si l'on est aimé? C'est une question qui ne m'est pas plus venue dans l'esprit de lui faire une fois en ma vie, que de me demander à moi-même si je m'aimois, & jamais elle n'a été plus curieuse avec moi. Il y eut certainement quelque chose de singulier dans mes sentimens pour cette charmante femme, & l'on y trouvera dans la suite des bizarreries auxquelles on ne s'attend pas.

Il fut question de ce que je deviendrois, & pour en causer plus à loisir, elle me retint à dîner. Ce fut le premier repas de ma vie où j'eusse manqué d'appétit, & sa femme-de-chambre qui nous servoit, dit aussi que j'étois le premier voyageur de mon âge & de mon étoffe qu'elle en eût vu manquer. Cette remar-

que, qui ne me nuisit pas dans l'esprit de sa maîtresse, tomboit un peu à plomb sur un gros manan qui dînoit avec nous, & qui dévora lui tout seul un repas honnête pour six personnes. Pour moi j'étois dans un ravissement qui ne me permettoit pas de manger. Mon cœur se nourrissoit d'un sentiment tout nouveau dont il occupoit tout mon être : il ne me laissoit des esprits pour nulle autre fonction.

Madame de *Warens* voulut savoir les détails de ma petite histoire ; je retrouvai pour la lui conter, tout le feu que j'avois perdu chez mon maître. Plus j'intéressois cette excellente ame en ma faveur, plus elle plaignoit le sort auquel j'allois m'exposer. Sa tendre compassion se marquoit dans son air, dans son regard, dans ses gestes. Elle n'osoit m'exhorter à retourner à Geneve. Dans sa position, ç'eut été un crime de lèze-catholicité, & elle n'ignoroit pas combien elle étoit surveillée, & combien ses discours étoient pesés. Mais elle me parloit d'un ton si touchant de l'affliction de mon pere, qu'on voyoit bien qu'elle eût approuvé que j'allasse le consoler. Elle ne savoit pas combien sans y songer

elle plaidoit contre elle-même. Outre que ma résolution étoit prise comme je crois l'avoir dit ; plus je la trouvois éloquente persuasive, plus ses discours m'alloient au cœur, & moins je pouvois me résoudre à me détacher d'elle. Je sentois que retourner à Geneve étoit mettre entr'elle & moi une barriere presque insurmontable, à moins de revenir à la démarche que j'avois faite, & à laquelle mieux valoit me tenir tout d'un coup. Je m'y tins donc. Madame de *Warens* voyant ses efforts inutiles ne les poussa pas jusqu'à se compromettre, mais elle me dit avec un regard de commisération. Pauvre petit, tu dois aller où Dieu t'appelle ; mais quand tu seras grand tu te souviendras de moi. Je crois qu'elle ne pensoit pas elle-même que cette prédiction s'accompliroit si cruellement.

La difficulté restoit toute entiere. Comment subsister si jeune hors de mon pays ? A peine à la moitié de mon apprentissage, j'étois bien loin de savoir mon métier. Quand je l'aurois su, je n'en aurois pu vivre en Savoie, pays trop pauvre pour avoir des arts. Le manan qui dînoit pour nous, forcé de faire une pause pour reposer sa mâchoire, ou-

vrit un avis qu'il disoit venir du ciel, & qui, à juger par les suites, venoit plutôt du côté contraire. C'étoit que j'allasse à Turin, où, dans un Hospice établi pour l'instruction des cathécumenes, j'aurois, dit-il, la vie temporelle & spirituelle, jusqu'à ce qu'entré dans le sein de l'Eglise, je trouvasse par la charité des bonnes ames une place qui me convînt. A l'égard des frais du voyage, continua mon homme, sa Grandeur Monseigneur l'Evêque ne manquera pas, si Madame lui propose cette sainte œuvre, de vouloir charitablement y pourvoir, & Madame la Baronne qui est si charitable, dit-il en s'inclinant sur son assiette, s'empressera sûrement d'y contribuer aussi.

Je trouvois toutes ces charités bien dures; j'avois le cœur serré, je ne disois rien, & Madame de *Warens*, sans saisir ce projet avec autant d'ardeur qu'il étoit offert, se contenta de répondre que chacun devoit contribuer au bien selon son pouvoir, & qu'elle en parleroit à Monseigneur : mais mon diable d'homme, qui craignit qu'elle n'en parlât pas à son gré, & qui avoit son petit intérêt dans cette affaire, courut prévenir les aumôniers, & emboucha si bien les bons prê-

tres, que quand Madame de *Warens*, qui craignoit pour moi ce voyage, en voulut parler à l'Evêque, elle trouva que c'étoit une affaire arrangée, & il lui remit à l'instant l'argent destiné pour mon petit viatique. Elle n'osa insister pour me faire rester : j'approchois d'un âge où une femme du sien ne pouvoit décemment vouloir retenir un jeune homme auprès d'elle.

Mon voyage étant ainsi réglé par ceux qui prenoient soin de moi, il fallut bien me soumettre, & c'est même ce que je fis sans beaucoup de répugnance. Quoique Turin fût plus loin que Geneve, je jugeai qu'étant la capitale, elle avoit avec Annecy des relations plus étroites qu'une ville étrangere d'état & de religion, & puis, partant pour obéir à Madame de *Warens*, je me regardois comme vivant toujours sous sa direction; c'étoit plus que vivre à son voisinage. Enfin l'idée d'un grand voyage flattoit ma manie ambulante, qui déja commençoit à se déclarer. Il me paroissoit beau de passer les monts à mon âge, & de m'élever au-dessus de mes camarades de toute la hauteur des alpes. Voir du pays est un appât auquel un Genevois ne résiste

guères: je donnai donc mon consentement. Mon manan devoit partir dans deux jours avec sa femme. Je leur fus confié & recommandé. Ma bourse leur fut remise renforcée par Madame de *Warens*, qui de plus me donna secrétement un petit pécule auquel elle joignit d'amples instructions, & nous partîmes le Mercredi Saint.

Le lendemain de mon départ d'Annecy, mon pere y arriva courant à ma piste avec un M. *Rival* son ami, horloger comme lui, homme d'esprit, bel-esprit même, qui faisoit des vers mieux que la *Motte*, & parloit presque aussi bien que lui; de plus, parfaitement honnête homme, mais dont la littérature déplacée n'aboutit qu'à faire un de ses fils comédien.

Ces Messieurs virent Madame de *Warens*, & se contenterent de pleurer mon sort avec elle, au lieu de me suivre & de m'atteindre, comme ils l'auroient pu facilement, étant à cheval & moi à pied. La même chose étoit arrivée à mon oncle *Bernard*. Il étoit venu à Confignon, & de-là sachant que j'étois à Annecy, il s'en retourna à Geneve. Il sembloit que mes proches conspiraſſent avec mon

étoile, pour me livrer au deſtin qui m'attendoit. Mon frere s'étoit perdu par une ſemblable négligence, & ſi bien perdu, qu'on n'a jamais ſu ce qu'il étoit devenu.

Mon pere n'étoit pas ſeulement un homme d'honneur ; c'étoit un homme d'une probité ſure & il avoit une de ces ames fortes qui font les grandes vertus. De plus, il étoit bon pere, ſur-tout pour moi. Il m'aimoit très-tendrement, mais il aimoit auſſi ſes plaiſirs, & d'autres goûts avoient un peu attiédi l'affection paternelle depuis que je vivois loin de lui. Il s'étoit remarié à Nion, & quoique ſa femme ne fût plus en âge de me donner des freres, elle avoit des parens : cela faiſoit une autre famille, d'autres objets, un nouveau ménage, qui ne rappelloit plus ſi ſouvent mon ſouvenir. Mon pere vieilliſſoit & n'avoit aucun bien pour ſoutenir ſa vieilleſſe. Nous avions mon frere & moi quelque bien de ma mere dont le revenu devoit appartenir à mon pere durant notre éloignement. Cette idée ne s'offroit pas à lui directement & ne l'empêchoit pas de faire ſon devoir, mais elle agiſſoit ſourdement ſans qu'il s'en appercût lui-me-

me, & ralentiſſoit quelquefois ſon zèle qu'il eût pouſſé plus loin ſans cela. Voilà, je crois, pourquoi, venu d'abord à Annecy ſur mes traces, il ne me ſuivit pas juſqu'à Chamberi où il étoit moralement ſûr de m'atteindre. Voilà pourquoi encore l'étant allé voir ſouvent depuis ma fuite, je reçus toujours de lui des careſſes de pere, mais ſans grands efforts pour me retenir.

Cette conduite d'un pere dont j'ai ſi bien connu la tendreſſe & la vertu, m'a fait faire des réflexions ſur moi-même, qui m'ont pas peu contribué à me maintenir le cœur ſain. J'en ai tiré cette grande maxime de morale, la ſeule peut-être d'uſage dans la pratique, d'éviter les ſituations qui mettent nos devoirs en oppoſition avec nos intérêts, & qui nous montrent notre bien dans le mal d'autrui : ſûr que dans de telles ſituations, quelque ſincere amour de la vertu qu'on y porte, on foiblit tôt ou tard ſans s'en appercevoir, & l'on devient injuſte & méchant dans le fait, ſans avoir ceſſé d'être juſte & bon dans l'ame.

Cette maxime fortement imprimée au fond de mon cœur & miſe en pratique, quoiqu'un peu tard, dans toute ma

conduite, eſt une de celles qui m'ont donné l'air le plus bizarre & le plus fou dans le public, & ſur-tout parmi mes connoiſſances. On m'a imputé de vouloir être original & faire autrement que les autres. En vérité je ne ſongeois gueres à faire ni comme les autres ni autrement qu'eux. Je deſirois ſincerement de faire ce qui étoit bien. Je me dérobois de toute ma force à des ſituations qui me donnaſſent un intérêt contraire à l'intérêt d'un autre homme, & par conſéquent un deſir ſecret quoiqu'involontaire du mal de cet homme-là.

Il y a deux ans que Milord *Maréchal* me voulut mettre dans ſon teſtament. Je m'y oppoſai de toute ma force. Je lui marquai que je ne voudrois pour rien au monde me ſavoir dans le teſtament de qui que ce fût, & beaucoup moins dans le ſien. Il ſe rendit; maintenant il veut me faire une penſion viagere, & je ne m'y oppoſe pas. On dira que je trouve mon compte à ce changement: cela peut être. Mais ô mon bienfaiteur & mon pere, ſi j'ai le malheur de vous ſurvivre je ſais qu'en vous perdant j'ai tout à perdre, & que je n'ai rien à gagner.

C'eſt-là, ſelon moi, la bonne philoſophie, la ſeule vraiment aſſortie au cœur humain. Je me pénetre chaque jour davantage de ſa profonde ſolidité, & je l'ai retournée de différentes manieres dans tous mes derniers écrits ; mais le public qui eſt frivole ne l'y a pas ſu remarquer. Si je ſurvis aſſez à cette entrepriſe conſommée pour en reprendre une autre, je me propoſe de donner dans la ſuite de l'Emile un exemple ſi charmant & ſi frappant de cette méme maxime que mon lecteur ſoit forcé d'y faire attention. Mais c'eſt aſſez de réflexions pour un voyageur ; il eſt tems de reprendre ma route.

Je la fis plus agréablement que je n'aurois dû m'y attendre, & mon maman ne fut pas ſi bourru qu'il en avoit l'air. C'étoit un homme entre deux âges, portant en queue ſes cheveux noirs griſonnans ; l'air grenadier, la voix forte, aſſez gai, marchant bien, mangeant mieux, & qui faiſoit toute ſorte de métiers faute d'en ſavoir aucun. Il avoit propoſé, je crois, d'établir à Annecy, je ne ſais quelle manufacture. Madame de *Warens* n'avoit pas manqué de donner dans le projet, & c'étoit pour tâ-

cher de le faire agréer au Miniſtre, qu'il faiſoit, bien défrayé, le voyage de Turin. Notre homme avoit le talent d'intriguer en ſe fourrant toujours avec les prêtres, &, faiſant l'empreſſé pour les ſervir, il avoit pris à leur école un certain jargon dévot dont il uſoit ſans ceſſe, ſe piquant d'être un grand prédicateur. Il ſavoit même un paſſage latin de la bible, & s'étoit comme s'il en avoit ſu mille, parce qu'il le répétoit mille fois le jour. Du reſte, manquant rarement d'argent quand il en ſavoit dans la bourſe des autres. Plus adroit pourtant que fripon, & qui débitant d'un ton de racoleur ſes capucinades, reſſembloit à l'hermite *Pierre*, prêchant la croiſade le ſabre au côté.

Pour Madame *Sabran* ſon épouſe, c'étoit une aſſez bonne femme, plus tranquille le jour que la nuit. Comme je couchois toujours dans leur chambre, ſes bruyantes inſomnies m'éveilloient ſouvent, & m'auroient éveillé bien davantage ſi j'en avois compris le ſujet. Mais je ne m'en doutois pas même, & j'étois ſur ce chapitre d'une bêtiſe qui a laiſſé à la ſeule nature tout le ſoin de mon inſtruction.

Je m'acheminois gaîment avec mon dévot guide & ſa ſemillante compagne. Nul accident ne troubla mon voyage ; j'étois dans la plus heureuſe ſituation de corps & d'eſprit où j'aye été de mes jours. Jeune, vigoureux, plein de ſanté, de ſécurité, de confiance en moi & aux autres, j'étois dans ce court mais précieux moment de la vie où ſa plénitude expanſive étend pour ainſi-dire notre être par toutes nos ſenſations, & embellit à nos yeux la nature entiere du charme de notre exiſtence. Ma douce inquiétude avoit un objet qui la rendoit moins errante & fixoit mon imagination. Je me regardois comme l'ouvrage, l'éleve, l'ami, preſque l'amant de Madame de *Warens*. Les choſes obligeantes qu'elles m'avoit dites, les petites careſſes qu'elles m'avoit faites, l'intérêt ſi tendre qu'elle avoit paru prendre à moi, ſes regards charmans qui me ſembloient pleins d'amour parce qu'ils m'en inſpiroient : tout cela nourriſſoit mes idées durant la marche, & me faiſoit rêver délicieuſement. Nulle crainte, nul doute ſur mon ſort ne troubloit ces rêveries. M'envoyer à Turin c'étoit, ſelon moi, s'engager à m'y faire vivre,

à m'y placer convenablement. Je n'avois plus de souci sur moi-même ; d'autres s'étoient chargés de ce soin. Ainsi je marchois légérement allégé de ce poids ; les jeunes desirs, l'espoir enchanteur, les brillants projets rempliſſoient mon ame. Tous les objets que je voyois me sembloient les garans de ma prochaine félicité. Dans les maisons j'imaginois des festins rustiques, dans les prés de folâtres jeux, le long des eaux, les bains, des promenades, la pêche, sur les arbres des fruits délicieux, sous leur ombre de voluptueux tête-à-têtes, sur les montagnes des cuves de lait & de crême, une oisiveté charmante, la paix, la simplicité, le plaisir d'aller sans savoir où. Enfin rien ne frappoit mes yeux sans porter à mon cœur quelque attrait de jouissance. La grandeur, la variété, la beauté réelle du spectacle rendoit cet attrait digne de la raison ; la vanité même y méloit sa pointe. Si jeune, aller en Italie, avoir déjà vu tant de pays, suivre *Annibal* à travers les monts me paroissoit une gloire au dessus de mon âge. Joignez à tout cela des stations fréquentes & bonnes, un grand appétit & de quoi le contenter : car en

vérité ce n'étoit pas la peine de m'en faire faute, & sur le dîné de M. *Sabran* le mien ne paroissoit pas.

Je ne me souviens pas d'avoir eu dans tout le cours de ma vie d'intervalle plus parfaitement exempt de soucis & de peine, que celui des sept ou huit jours que nous mîmes à ce voyage ; car le pas de Madame *Sabran* sur lequel il falloit régler le nôtre n'en fit qu'une longue promenade. Ce souvenir m'a laissé le goût le plus vif pour tout ce qui s'y rapporte, sur-tout pour les montagnes & les voyages pédestres. Je n'ai voyagé à pied que dans mes beaux jours, & toujours avec délices. Bientôt les devoirs, les affaires, un bagage à porter m'ont forcé de faire le Monsieur, & de prendre des voitures, les soucis rongeans, les embarras, la gêne y sont montés avec moi, & dès-lors, au lieu qu'auparavant dans mes voyages je ne sentois que le plaisir d'aller, je n'ai plus senti que le besoin d'arriver. J'ai cherché long-temps à Paris deux camarades du même goût que moi, qui voulussent consacrer chacun cinquante louis de sa bourse & un an de son tems à faire ensemble à pied le tour de l'Italie, sans

autre équipage qu'un garçon qui portât avec nous un sac de nuit. Beaucoup de gens se sont présentés enchantés de ce projet en apparence : mais au fond le prenant tous pour un pur château en Espagne dont on cause en conversation sans vouloir l'exécuter en effet. Je me souviens que parlant avec passion de ce projet avec *Diderot* & *Grimm*, je leur en donnai enfin la fantaisie. Je crus une fois l'affaire faite ; mais le tout se réduisit à vouloir faire un voyage par écrit, dans lequel *Grimm* ne trouvoit rien de si plaisant que de faire faire à *Diderot* beaucoup d'impiétés, & de me faire fourrer à l'inquisition à sa place.

Mon regret d'arriver si vîte à Turin fut tempéré par le plaisir de voir une grande ville, & par l'espoir d'y faire bientôt une figure digne de moi ; car déjà les fumées de l'ambition me montoient à la tête ; déjà je me regardois comme infiniment au-dessus de mon ancien état d'apprentif ; j'étois bien loin de prévoir que dans peu j'allois être fort au dessous.

Avant que d'aller plus loin je dois au lecteur mon excuse ou ma justification tant sur les menus détails où

je viens d'entrer que sur ceux où j'entrerai dans la suite, & qui n'ont rien d'intéressant à ses yeux. Dans l'entreprise que j'ai faite de me montrer tout entier au public, il faut que rien de moi ne lui reste obscur ou caché ; il faut que je me tienne incessamment sous ses yeux, qu'il me suive dans tous les égaremens de mon cœur, dans tous les recoins de ma vie ; qu'il ne me perde pas de vue un seul instant, de peur que trouvant dans mon récit la moindre lacune, le moindre vide, & se demandant qu'a-t-il fait durant ce tems-là, il ne m'accuse de n'avoir pas voulu tout dire. Je donne assez de prise à la malignité des hommes par mes récits sans lui en donner encore par mon silence.

Mon petit pécule étoit parti ; j'avois jasé, & mon indiscrétion ne fut pas pour mes conducteurs à pure perte. Madame *Sabran* trouva le moyen de m'arracher jusqu'à un petit ruban glacé d'argent que Madame de *Warens* m'avoit donné pour ma petite épée, & que je regrettai plus que tout le reste : l'épée même eût resté dans leurs mains si je m'étois moins obstiné. Ils m'avoient fidellement défrayé dans la route, mais ils ne m'a-

voient rien laiſſé. J'arrive à Turin ſans habits, ſans argent, ſans linge, & laiſſant très-exactement à mon ſeul mérite tout l'honneur de la fortune que j'allois faire.

J'avois des lettres, je les portai, & tout de ſuite je fus mené à l'hoſpice des cathécumenes, pour y être inſtruit dans la religion pour laquelle on me vendoit ma ſubſiſtance. En entrant je vis une groſſe porte à barreaux de fer, qui dès que je fus paſſé, fut fermée à double tour ſur mes talons. Ce début me parut plus impoſant qu'agréable, & commençoit à me donner à penſer, quand on me fit entrer dans une aſſez grande piece. J'y vis pour tout meuble un autel de bois ſurmonté d'un grand crucifix au fond de la chambre, & autour, quatre ou cinq chaiſes auſſi de bois qui paroiſſoient avoir été cirées, mais qui ſeulement étoient luiſantes à force de s'en ſervir & de les frotter. Dans cette ſalle d'aſſemblée étoient quatre ou cinq affreux bandits, mes camarades d'inſtruction, & qui ſembloient plutôt des archers du Diable que des aſpirans à ſe faire enfans de Dieu. Deux de ces coquins étoient des Eſclavons qui ſe diſoient

Juifs & Maures, & qui comme ils me l'avouerent, paſſoient leur vie à courir l'Eſpagne & l'Italie, embraſſant le chriſtianiſme & ſe faiſant baptiſer, par-tout où le produit en valoit la peine. On ouvrit une autre porte de fer, qui partageoit en deux un grand balcon régnant ſur la cour. Par cette porte entrerent nos ſœurs les cathécumenes, qui comme moi s'alloient régénérer, non par le baptême, mais par une ſolemnelle abjuration. C'étoient bien les plus grandes ſalopes & les plus vilaines coureuſes qui jamais aient empuanti le bercail du ſeigneur. Une ſeule me parut jolie & aſſez intéreſſante. Elle étoit à-peu près de mon âge, peut-être un an ou deux de plus. Elle avoit des yeux fripons qui rencontroient quelquefois les miens. Cela m'inſpira quelque deſir de faire connoiſſance avec elle; mais pendant près de deux mois qu'elle demeura encore dans cette maiſon où elle étoit depuis trois, il me fut abſolument impoſſible de l'accoſter; tant elle étoit recommandée à notre vieille geoliere & obſédée par le ſaint miſſionnaire qui travailloit à ſa converſion avec plus de zele que de diligence. Il falloit qu'elle fût extrémement ſtu-

pide; quoiqu'elle n'en eût pas l'air; car jamais instruction ne fut plus longue. Le saint homme ne la trouvoit toujours point en état d'abjurer; mais elle s'ennuya de sa clôture, & dit qu'elle vouloit sortir, chrétienne ou non. Il fallut la prendre au mot, tandis qu'elle consentoit encore à l'être, de peur qu'elle ne se mutinât & qu'elle ne le voulût plus.

La petite communauté fut assemblée en l'honneur du nouveau venu. On nous fit une courte exhortation, à moi pour m'engager à répondre à la grace que Dieu me faisoit, aux autres pour les inviter à m'accorder leurs prieres & à m'édifier par leurs exemples. Après quoi, nos vierges étant rentrées dans leur clôture, j'eus le tems de m'étonner tout à mon aise de celle où je me trouvois.

Le lendemain matin on nous assembla de nouveau pour l'instruction, & ce fut alors que je commençai à réfléchir pour la premiere fois sur le pas que j'allois faire, & sur les démarches qui m'y avoient entraîné.

J'ai dit, je répete, & je répéterai peut-être une chose dont je suis tous les jours plus pénétré; c'est que si jamais en-

fant reçut une éducation raisonnable & saine, ç'a été moi. Né dans une famille que ses mœurs distinguoient du peuple, je n'avois reçu que des leçons de sagesse & des exemples d'honneur de tous mes parens. Mon pere, quoique homme de plaisir, avoit non-seulement une probité sûre, mais beaucoup de religion. Galant homme dans le monde & chrétien dans l'intérieur, il m'avoit inspiré de bonne heure les sentimens dont il étoit pénétré. De mes trois tantes, toutes sages & vertueuses, les deux aînées étoient dévotes, & la troisieme, fille à la fois pleine de graces, d'esprit & de sens, l'étoit peut-être encore plus qu'elles, quoiqu'avec moins d'ostentation. Du sein de cette estimable famille je passai chez M. *Lambercier*, qui, bien qu'homme d'église & prédicateur, étoit croyant en dedans, & faisoit presque aussi bien qu'il disoit. Sa sœur & lui cultiverent par des instructions douces & judicieuses les principes de piété qu'ils trouverent dans mon cœur. Ces dignes gens employerent pour cela des moyens si vrais, si discrets, si raisonnables, que loin de m'ennuyer au sermon, je n'en sortois jamais sans être intérieurement touché & sans faire des

réſolutions de bien vivre auxquelles je manquois rarement en y penſant. Chez ma tante *Bernard* la dévotion m'ennuyoit un peu plus, parce qu'elle en faiſoit un métier. Chez mon maître je n'y penſois plus gueres, ſans pourtant penſer différemment. Je ne trouvai point de jeunes gens qui me pervertiſſent. Je devins poliſſon, mais non libertin.

J'avois donc de la religion tout ce qu'un enfant à l'âge où j'étois en pouvoit avoir. J'en avois même davantage, car pourquoi déguiſer ici ma penſée? Mon enfance ne fut point d'un enfant. Je ſentis, je penſai toujours en homme. Ce n'eſt qu'en grandiſſant que je ſuis rentré dans la claſſe ordinaire, en naiſſant j'en étois ſorti. L'on rira de me voir me donner modeſtement pour un prodige. Soit; mais quand on aura bien ri, qu'on trouve un enfant qu'à ſix ans les romans attachent, intéreſſent, tranſportent, au point d'en pleurer à chaudes larmes; alors je ſentirai ma vanité ridicule, & je conviendrai que j'ai tort.

Ainſi quand j'ai dit qu'il ne falloit point parler aux enfans de religion ſi l'on vouloit qu'un jour ils en euſſent,

& qu'ils étoient incapables de connoître Dieu, même à notre maniere, j'ai tiré mon sentiment de mes observations, non de ma propre expérience : je savois qu'elle ne concluoit rien pour les autres. Trouvez des J. J. *Rousseau* à six ans, & parlez leur de Dieu à sept, je vous réponds que vous ne courez aucun risque.

On sent, je crois, qu'avoir de la religion pour un enfant, & même pour un homme, c'est suivre celle où il est né. Quelquefois on en ôte; rarement on y ajoute; la foi dogmatique est un fruit de l'éducation. Outre ce principe commun qui m'attachoit au culte de mes peres, j'avois l'aversion particuliere à notre ville pour le catholicisme, qu'on nous donnoit pour une affreuse idolâtrie, & dont on nous peignoit le clergé sous les plus noires couleurs. Ce sentiment alloit si loin chez moi qu'au commencement je n'entrevoyois jamais le dedans d'une Eglise, je ne rencontrois jamais un prêtre en surplis, je n'entendois jamais la sonnette d'une procession sans un frémissement de terreur & d'effroi qui me quitta bientôt dans les villes, mais qui souvent m'a repris dans les

les paroiſſes de campagne, plus ſemblables à celles où je l'avois d'abord éprouvé. Il eſt vrai que cette impreſſion étoit ſinguliérement conſtatée par le ſouvenir des careſſes que les curés des environs de Geneve font volontiers aux enfans de la ville. En même-tems que la ſonnette du viatique me faiſoit peur, la cloche de la meſſe & de vêpres me rappelloit un déjeûner, un goûter, du beurre frais, des fruits, du laitage. Le bon dîné de M. *de Pontverre* avoit produit encore un grand effet. Ainſi je m'étois aiſément étourdi ſur tout cela. N'enviſageant le papiſme que par ſes liaiſons avec les amuſemens & la gourmandiſe, je m'étois apprivoiſé ſans peine avec l'idée d'y vivre; mais celle d'y entrer ſolemnellement ne s'étoit préſentée à moi qu'en fuyant & dans un avenir éloigné. Dans ce moment il n'y eut plus moyen de prendre le change : je vis avec l'horreur la plus vive l'eſpece d'engagement que j'avois pris & ſa ſuite inévitable. Les futurs néophytes que j'avois autour de moi n'étoient pas propres à ſoutenir mon courage par leur exemple, & je ne pus me diſſimuler que la ſainte œuvre que j'allois faire n'étoit au fond

que l'action d'un bandit. Tout jeune encore je sentis que quelque religion qui fût la vraie j'allois vendre la mienne, & que, quand même je choisirois bien, j'allois au fond de mon cœur mentir au Saint-Esprit, & mériter le mépris des hommes. Plus j'y pensois, plus je m'indignois contre moi-même, & je gémissois du sort qui m'avoit amené là, comme si ce sort n'eût pas été mon ouvrage. Il y eût des momens où ces réflexions devinrent si fortes que si j'avois un instant trouvé la porte ouverte, je me serois certainement évadé ; mais il ne me fut pas possible, & cette résolution ne tint pas non plus bien fortement.

Trop de desirs secrets la combattoient pour ne la pas vaincre. D'ailleurs l'obstination du dessein formé de ne pas retourner à Geneve ; la honte, la difficulté même de repasser les monts ; l'embarras de me voir loin de mon pays sans amis, sans ressources ; tout cela concouroit à me faire regarder comme un repentir tardif les remords de ma conscience ; j'affectois de me reprocher ce que j'avois fait, pour excuser ce que j'allois faire. En aggravant les torts du

passé, j'en regardois l'avenir comme une suite nécessaire. Je ne me disois pas ; rien n'est fait encore & tu peux être innocent si tu veux : mais je me disois : gémis du crime dont tu t'es rendu coupable, & que tu t'est mis dans la nécessité d'achever.

En effet, quelle rare force d'ame ne me falloit-il point à mon âge, pour révoquer tout ce que jusques-là j'avois pu promettre ou laisser espérer, pour rompre les chaînes que je m'étois données, pour déclarer avec intrépidité que je voulois rester dans la religion de mes peres, au risque de tout ce qui en pouvoit arriver ? Cette vigueur n'étoit pas de mon âge, & il est peu probable qu'elle eût eu un heureux succès. Les choses étoient trop avancées pour qu'on voulût en avoir le démenti, & plus ma résistance eût été grande, plus de maniere ou d'autre ou se fût fait une loi de la surmonter.

Le sophisme qui me perdit est celui de la plupart des hommes, qui se plaignent de manquer de force quand il est déjà trop tard pour en user. La vertu ne nous coûte que par notre faute, & si nous voulions être toujours sages, ra-

rement aurions-nous besoin d'être vertueux. Mais des penchans faciles à surmonter nous entraînent sans résistance : nous cédons à des tentations légeres dont nous mépriſons le danger. Insensiblement nous tombons dans des situations périlleuses dont nous pouvions aisément nous garantir, mais dont nous ne pouvons plus nous tirer sans des efforts héroïques qui nous effrayent, & nous tombons enfin dans l'abyme, en disant à Dieu, pourquoi m'as tu fait si foible ? Mais malgré nous il répond à nos consciences ; je t'ai fait trop foible pour sortir du gouffre, parce que je t'ai fait assez fort pour n'y pas tomber.

Je ne pris pas préciſément la résolution de me faire catholique : mais voyant le terme encore éloigné, je pris le tems de m'apprivoiser à cette idée, & en attendant je me figurois quelque événement imprévu qui me tireroit d'embarras. Je résolus pour gagner du tems de faire la plus belle défense qu'il me seroit possible. Bientôt ma vanité me dispensa de songer à ma résolution, & dès que je m'apperçus que j'embarrassois quelquefois ceux qui vouloient m'inſ-

truire, il ne m'en fallut pas davantage pour chercher à les terraſſer tout-à-fait. Je mis même à cette entrepriſe un zele bien ridicule : car tandis qu'ils travailloient ſur moi je voulus travailler ſur eux. Je croyois bonnement qu'il ne falloit que les convaincre, pour les engager à ſe faire proteſtans.

Ils ne trouverent donc pas en moi tout-à-fait autant de facilité qu'ils en attendoient, ni du côté des lumieres, ni du côté de la volonté. Les proteſtans ſont généralement mieux inſtruits que les catholiques. Cela doit être : la doctrine des uns exige la diſcuſſion, celle des autres la ſoumiſſion. Le catholique doit adopter la déciſion qu'on lui donne, le proteſtant doit apprendre à ſe décider. On ſavoit cela ; mais on n'attendoit ni de mon état, ni de mon âge de grandes difficultés pour des gens exercés. D'ailleurs, je n'avois point fait encore ma premiere communion, ni reçu les inſtructions qui s'y rapportent : on le ſavoit encore ; mais on ne ſavoit pas qu'en revanche j'avois été bien inſtruit chez M. *Lambercier* ; & que de plus, j'avois par devers moi un petit magaſin fort incommode à ces Meſſieurs dans

l'hiſtoire de l'Egliſe & de l'Empire que j'avois appriſe preſque par cœur chez mon pere, & depuis à peu près oubliée, mais qui me revint, à meſure que la diſpute s'échauffoit.

Un vieux prêtre, petit, mais aſſez vénérable, nous fit en commun la premiere conférence. Cette conférence étoit pour mes camarades un cathéchiſme plutôt qu'une controverſe, & il avoit plus à faire à les inſtruire qu'à réſoudre leurs objections. Il n'en fut pas de même avec moi. Quand mon tour vint, je l'arrêtai ſur tout, je ne lui ſauvai pas une des difficultés que je pus lui faire. Cela rendit la conférence fort longue, & fort ennuyeuſe pour les aſſiſtans. Mon vieux prêtre parloit beaucoup, s'échauffoit, battoit la campagne, & ſe tiroit d'affaire en diſant qu'il n'entendoit pas bien le françois. Le lendemain de peur que mes indiſcretes objections ne ſcandaliſaſſent mes camarades, on me mit à part dans une autre chambre avec un autre prêtre plus jeune, beau parleur, c'eſt-à-dire, faiſeur de longues phraſes & content de lui ſi jamais docteur le fut. Je ne me laiſſai pourtant pas trop ſubjuguer à ſa mine impoſante, & ſentant

qu'après tout je faisois ma tâche, je me mis à lui répondre avec assez d'assurance & à le bourrer par-ci par là du mieux que je pus. Il croyoit m'assommer avec Saint Augustin, Saint Grégoire & les autres Peres, & il trouvoit avec une surprise incroyable que je maniois tous ces Peres-là presque aussi légérement que lui ; ce n'étoit pas que je les eusse jamais lus, ni lui peut-être ; mais j'en avois retenu beaucoup de passages tirés de mon le Sueur ; & si-tôt qu'il m'en citoit un, sans disputer sur la citation je lui ripostois par un autre du même Pere, & qui souvent l'embarrassoit beaucoup. Il l'emportoit pourtant à la fin, par deux raisons. L'une qu'il étoit le plus fort, & que me sentant pour ainsi dire, je jugeois très bien à sa merci, quelque jeune que je fusse, qu'il ne falloit pas le pousser à bout ; car je voyois assez que le vieux petit prêtre n'avoit pris en amitié ni mon érudition ni moi. L'autre raison étoit que le jeune avoit de l'étude & que je n'en avois point. Cela faisoit qu'il mettoit dans sa maniere d'argumenter une méthode que je ne pouvois pas suivre, & que, si tôt qu'il se sentoit pressé d'une objection imprévue,

il la remettoit au lendemain, disant que je sortois du sujet présent. Il rejettoit même quelquefois toutes mes citations soutenant qu'elles étoient fausses, & s'offrant à m'aller chercher le livre, me défioit de les y trouver. Il sentoit qu'il ne risquoit pas grand'chose, & qu'avec toute mon érudition d'emprunt, j'étois trop peu exercé à manier les livres, & trop peu latiniste pour trouver un passage dans un gros volume, quand même je serois assuré qu'il y est. Je le soupçonne même d'avoir usé de l'infidélité dont il accusoit les Ministres, & d'avoir fabriqué quelquefois des passages pour se tirer d'une objection qui l'incommodoit.

Mais enfin le séjour de l'hospice me devenant chaque jour plus désagréable, & n'appercevant pour en sortir qu'une seule voie, je m'empressai de la prendre autant que jusques-là je m'étois efforcé de l'éloigner.

Les deux africains avoient été baptisés en grande cérémonie, habillés de blanc de la tête aux pieds pour représenter la candeur de leur ame régénérée. Mon tour vint un mois après; car il fallut tout ce tems-là pour donner à mes

directeurs l'honneur d'une conversion difficile, & l'on me fit passer en revue tous les dogmes pour triompher de ma nouvelle docilité.

Enfin, suffisamment instruit & suffisamment disposé au gré de mes maîtres, je fus mené processionnellement à l'église métropolitaine de St. Jean pour y faire une abjuration solemnelle, & recevoir les accessoires du baptême, quoiqu'on ne me rebaptisât pas réellement : mais comme ce sont à-peu près les mêmes cérémonies, cela sert à persuader au peuple que les protestans ne sont pas chrétiens. J'étois revêtu d'une certaine robe grise, garnie de brandebourgs blancs & destinée pour ces sortes d'occasions. Deux hommes portoient devant & derriere moi des bassins de cuivre sur lesquels ils frappoient avec une clef, & où chacun mettoit son aumône au gré de sa dévotion ou de l'intérêt qu'il prenoit au nouveau converti. Enfin rien du faste catholique ne fut omis pour rendre la solemnité plus édifiante pour le public, & plus humiliante pour moi. Il n'y eut que l'habit blanc qui m'eût été fort utile, & qu'on ne me donna pas comme au maure, at-

tendu que je n'avois pas l'honneur d'être Juif.

Ce ne fut pas tout. Il fallut enſuite aller à l'inquiſition recevoir l'abſolution du crime d'héréſie & rentrer dans le ſein de l'Egliſe avec la même cérémonie, à laquelle Henri IV fut ſoumis par ſon Ambaſſadeur. L'air & les manieres du très-révérend pere inquiſiteur, n'étoient pas propres à diſſiper la terreur ſecrete qui m'avoit ſaiſi en entrant dans cette maiſon. Après pluſieurs queſtions ſur ma foi, ſur mon état, ſur ma famille, il me demanda bruſquement ſi ma mere étoit damnée. L'effroi me fit réprimer le premier mouvement de mon indignation; je me contentai de répondre que je voulois eſpérer qu'elle ne l'étoit pas, & que Dieu avoit pu l'éclairer à ſa derniere heure. Le moine ſe tut, mais il fit une grimace qui ne me parut point du tout un ſigne d'approbation.

Tout cela fait; au moment où je penſois être enfin placé ſelon mes eſpérances, on me mit à la porte avec un peu plus de vingt francs en petite monnoie qu'avoit produit ma quête. On me recommanda de vivre en bon chrétien,

d'être fidele à la grace; on me souhaita bonne fortune, on ferma sur moi la porte, & tout disparut.

Ainsi s'éclipserent en un instant toutes mes grandes espérances, & il ne me resta de la démarche intéressée que je venois de faire, que le souvenir d'avoir été apostat & dupe tout à la fois. Il est aisé de juger quelle brusque révolution dut se faire dans mes idées, lorsque de mes brillans projets de fortune, je me vis tomber dans la plus complete misere, & qu'après avoir délibéré le matin sur le choix du palais que j'habiterois, je me vis le soir réduit à coucher dans la rue. On croira que je commençai par me livrer à un désespoir d'autant plus cruel que le regret de mes fautes devoit s'irriter en me reprochant que tout mon malheur étoit mon ouvrage. Rien de tout cela. Je venois pour la premiere fois de ma vie d'être enfermé pendant plus de deux mois. Le premier sentiment que je goutai fut celui de la liberté que j'avois recouvrée. Après un long esclavage, redevenu maître de moi-même & de mes actions, je me voyois au milieu d'une grande ville abondante en ressources, pleine de

gens de condition, dont mes talens & mon mérite ne pouvoient manquer de me faire accueillir ſi-tôt que j'en ſerois connu. J'avois, de plus, tout le tems d'attendre, & vingt francs que j'avois dans ma poche, me ſembloient un tréſor qui ne pouvoit s'épuiſer. J'en pouvois diſpoſer à mon gré, ſans rendre compte à perſonne. C'étoit la premiere fois que je m'étois vu ſi riche. Loin de me livrer au découragement & aux larmes, je ne fis que changer d'eſpérances; & l'amour-propre n'y perdit rien. Jamais je ne me ſentis tant de confiance & de ſécurité : je croyois déjà ma fortune faite, & je trouvois beau de n'en avoir l'obligation qu'à moi ſeul.

La premiere choſe que je fis, fut de ſatisfaire ma curioſité en parcourant toute la ville, quand ce n'eût été que pour faire un acte de ma liberté. J'allai voir monter la garde; les inſtrumens militaires me plaiſoient beaucoup. Je ſuivis des proceſſions; j'aimois le faux bourdon des prêtres. J'allai voir le palais du Roi : j'en approchois avec crainte; mais voyant d'autres gens entrer, je fis comme eux, on me laiſſa faire. Peut-être dus-je cette grace au petit paquet

que j'avois ſous le bras. Quoi qu'il en ſoit, je conçus une grande opinion de moi-même en me trouvant dans ce palais : déja je m'en regardois preſque comme un habitant. Enfin, à force d'aller & venir, je me laſſai, j'avois faim, il faiſoit chaud ; j'entrai chez une marchande de laitage : on me donna de la giuncà, du lait caillé, & avec deux griſſes de cet excellent pain de Piémont que j'aime plus qu'aucun autre, je fis pour mes cinq ou ſix ſols un des bons dînés que j'aye faits de mes jours.

Il fallut chercher un gîte. Comme je ſavois déja aſſez de piémontois pour me faire entendre, il ne me fut pas difficile à trouver, & j'eus la prudence de le choiſir, plus ſelon ma bourſe que ſelon mon goût. On m'enſeigna dans la rue du Pô la femme d'un ſoldat, qui retiroit à un ſou par nuit des domeſtiques hors de ſervice. Je trouvai chez elle un grabat vide, & je m'y établis. Elle étoit jeune, & nouvellement mariée, quoiqu'elle eût déja cinq ou ſix enfans. Nous couchâmes tous dans la même chambre, la mere, les enfans, les hôtes, & cela dura de cette façon

tant que je restai chez elle. Au demeurant c'étoit une bonne femme, jurant comme un charretier, toujours débraillée & décoiffée, mais douce de cœur, officieuse, qui me prit en amitié, & qui même me fut utile.

Je passai plusieurs jours à me livrer uniquement au plaisir de l'indépendance & de la curiosité. J'allois errant dedans & dehors la ville, furetant, visitant tout ce qui me paroissoit curieux & nouveau, & tout l'étoit pour un jeune homme sortant de sa niche qui n'avoit jamais vu de capitale. J'étois sur-tout fort exact à faire ma cour, & j'assistois régulièrement tous les matins à la messe du Roi. Je trouvois beau de me voir dans la même chapelle avec ce Prince & sa suite : mais ma passion pour la musique, qui commençoit à se déclarer, avoit plus de part à mon assiduité que la pompe de la cour qui bientôt vue & toujours la même, ne frappe pas long-tems. Le Roi de Sardaigne avoit alors la meilleure symphonie de l'Europe. Somis, Desjardins, les Bezuzzi y brilloient alternativement. Il n'en falloit pas tant pour attirer un jeune homme que le jeu du moindre instrument, pourvu qu'il fût

juſte, tranſportoit d'aiſe. Du reſte, je n'avois pour la magnificence qui frappoit mes yeux qu'une admiration ſtupide & ſans convoitiſe. La ſeule choſe qui m'intéreſsât dans tout l'éclat de la cour, étoit de voir s'il n'y auroit point là quelque jeune Princeſſe qui méritât mon hommage, & avec laquelle je puſſe faire un roman.

Je faillis en commencer un dans un état moins brillant, mais où, ſi je l'euſſe mis à fin, j'aurois trouvé des plaiſirs mille fois plus délicieux.

Quoique je vécuſſe avec beaucoup d'économie, ma bourſe inſenſiblement s'épuiſoit. Cette économie au reſte étoit moins l'effet de la prudence que d'une ſimplicité de goût que méme aujourd'hui l'uſage des grandes tables n'a point altéré. Je ne connoiſſois pas, & je ne connois pas encore de meilleure chere que celle d'un repas ruſtique. Avec du laitage, des œufs, des herbes, du fromage, du pain bis & du vin paſſable, on eſt toujours ſûr de me bien régaler ; mon bon appétit fera le reſte quand un maître d'hôtel & des laquais autour de moi ne me raſſaſieront pas de leur importun aſpect. Je faiſois alors de beaucoup meil-

leurs repas avec six ou sept sols de dépense que je ne les ai fait depuis à six ou sept francs. J'étois donc sobre faute d'être tenté de ne pas l'être ; encore ai-je tort d'appeller tout cela sobriété ; car j'y mettois toute la sensualité possible. Mes poires, ma giuncà, mon fromage, mes grisses, & quelques verres d'un gros vin de Monferrat à couper par tranches, me rendoient le plus heureux des gourmands. Mais encore avec tout cela pouvoit-on voir la fin de vingt livres. C'étoit ce que j'appercevois plus sensiblement de jour en jour, & malgré l'étourderie de mon âge, mon inquiétude sur l'avenir, alla bientôt jusqu'à l'effroi. De tous mes châteaux en Espagne, il ne me resta que celui de chercher une occupation qui me fît vivre, encore n'étoit-il pas facile à réaliser. Je songeai à mon ancien métier ; mais je ne le savois pas assez pour aller travailler chez un maître, & les maîtres même n'abondoient pas à Turin. Je pris donc en attendant mieux le parti d'aller m'offrir de boutique en boutique pour graver un chiffre ou des armes sur de la vaisselle, espérant tenter les gens par le bon marché, en me mettant à leur

discrétion. Cet expédient ne fut pas fort heureux. Je fus presque par-tout éconduit, & ce que je trouvois à faire étoit si peu de chose, qu'à peine y gagnai-je quelques repas. Un jour, cependant, passant d'assez bon matin dans la contrà nova, je vis à travers les vitres d'un comptoir une jeune marchande de si bonne grace, & d'un air si attirant, que malgré ma timidité près des dames, je n'hésitai pas d'entrer & de lui offrir mon petit talent. Elle ne me rebuta point, me fit asseoir, conter ma petite histoire, me plaignit, me dit d'avoir bon courage, & que les bons chrétiens ne m'abandonneroient pas : puis, tandis qu'elle envoyoit chercher chez un orfèvre du voisinage les outils dont j'avois dit avoir besoin, elle monta dans sa cuisine & m'apporta elle même à déjeûner. Ce début me parut de bon augure; la suite ne le démentit pas. Elle parut contente de mon petit travail; encore plus de mon petit babil quand je me fus un peu rassuré : car elle étoit brillante & parée, & malgré son air gracieux, cet éclat m'en avoit imposé. Mais son accueil plein de bonté, son ton compatissant, ses manieres douces & ca-

ressantes me mirent bientôt à mon aise. Je vis que je réussissois, & cela me fit réussir davantage. Mais quoiqu'Italienne, & trop jolie pour n'être pas un peu coquette, elle étoit pourtant si modeste, & moi si timide, qu'il étoit difficile que cela vînt sitôt à bien. On ne nous laissa pas le tems d'achever l'aventure. Je ne m'en rappelle qu'avec plus de charmes les courts momens que j'ai passés auprès d'elle, & je puis dire y avoir goûté dans leurs prémices les plus doux ainsi que les plus purs plaisirs de l'amour.

C'étoit une brune extrêmement piquante, mais dont le bon naturel peint sur son joli visage, rendoit la vivacité touchante. Elle s'appelloit Madame *Basile*. Son mari, plus âgé qu'elle & passablement jaloux, la laissoit durant ses voyages sous la garde d'un commis trop maussade pour être séduisant, & qui ne laissoit pas d'avoir des prétentions pour son compte, qu'il ne montroit gueres que par sa mauvaise humeur. Il en prit beaucoup contre moi, quoique j'aimasse à l'entendre jouer de la flûte, dont il jouoit assez bien. Ce nouvel Egiste grognoit toujours quand il me voyoit entrer chez sa Dame; il me traitoit avec

un dédain qu'elle lui rendoit bien. Il sembloit même qu'elle se plût pour le tourmenter à me caresser en sa présence, & cette sorte de vengeance, quoique fort de mon goût, l'eût été bien plus dans le tête-à-tête. Mais elle ne la poussoit pas jusques-là, ou du moins ce n'étoit pas de la même maniere. Soit qu'elle me trouvât trop jeune, soit qu'elle ne sût point faire les avances, soit qu'elle voulût sérieusement être sage, elle avoit alors une sorte de réserve qui n'étoit pas repoussante, mais qui m'intimidoit sans que je susse pourquoi. Quoique je ne me sentisse pas pour elle ce respect aussi vrai que tendre que j'avois pour Madame de *Warens*, je me sentois plus de crainte & bien moins de familiarité. J'étois embarrassé, tremblant, je n'osois la regarder, je n'osois respirer auprès d'elle; cependant je craignois plus que la mort de m'en éloigner. Je dévorois d'un œil avide tout ce que je pouvois regarder sans être apperçu: les fleurs de sa robe, le bout de son joli pied, l'intervalle d'un bras ferme & blanc qui paroissoit entre son gant & sa manchette, & celui qui se faisoit quelquefois entre son tour de gorge & son mouchoir. Chaque objet

ajoutoit à l'impreſſion des autres. A force de regarder ce que je pouvois voir & même au-delà, mes yeux ſe troubloient, ma poitrine s'oppreſſoit, ma reſpiration d'inſtant en inſtant plus embarraſſée, me donnoit beaucoup de peine à gouverner, & tout ce que je pouvois faire étoit de filer ſans bruit des ſoupirs fort incommodes dans le ſilence où nous étions aſſez ſouvent. Heureuſement Madame *Baſile*, occupée à ſon ouvrage, ne s'en appercevoit pas à ce qu'il me ſembloit. Cependant je voyois quelquefois par une ſorte de ſympathie, ſon fichu ſe renfler aſſez fréquemment. Ce dangereux ſpectacle achevoit de me perdre, & quand j'étois prêt à céder à mon tranſport, elle m'adreſſoit quelque mot d'un ton tranquille, qui me faiſoit rentrer en moi-même à l'inſtant.

Je la vis pluſieurs fois ſeule de cette maniere, ſans que jamais un mot, un geſte, un regard même trop expreſſif, marquât entre nous la moindre intelligence. Cet état, très-tourmentant pour moi, faiſoit cependant mes délices, & à peine dans la ſimplicité de mon cœur pouvois-je imaginer pourquoi j'étois ſi tourmenté. Il paroiſſoit que ces petits

tête-à-têtes ne lui déplaiſoient pas non plus; du moins elle en rendoit les occaſions aſſez fréquentes; ſoin bien gratuit aſſurément de ſa part, pour l'uſage qu'elle en faiſoit, & qu'elle m'en laiſſoit faire.

Un jour qu'ennuyée des ſots colloques du commis, elle avoit monté dans ſa chambre, je me hâtai dans l'arrière-boutique où j'étois d'achever ma petite tâche, & je la ſuivis. Sa chambre étoit entr'ouverte; j'y entrai ſans être apperçu. Elle brodoit près d'une fenêtre ayant en face le côté de la chambre oppoſé à la porte. Elle ne pouvoit me voir entrer, ni m'entendre, à cauſe du bruit que des chariots faiſoient dans la rue. Elle ſe mettoit toujours bien : ce jour-là ſa parure approchoit de la coquetterie. Son attitude étoit gracieuſe, ſa tête un peu baiſſée laiſſoit voir la blancheur de ſon cou, ſes cheveux relevés avec élégance étoient ornés de fleurs. Il régnoit dans toute ſa figure un charme que j'eus le tems de conſidérer, & qui me mit hors de moi. Je me jettai à genoux à l'entrée de la chambre, en tendant les bras vers elle d'un mouvement paſſionné, bien ſûr qu'elle ne pouvoit m'entendre, & ne penſant pas qu'elle pût me voir : mais

il y avoit à la cheminée une glace qui me trahit. Je ne sais quel effet ce transport fit sur elle; elle ne me regarda point, ne me parla point; mais tournant à demi la tête, d'un simple mouvement de doigt elle me montra la natte à ses pieds. Tressaillir, pousser un cri, m'élancer à la place qu'elle m'avoit marquée ne fut pour moi qu'une même chose: mais ce qu'on auroit peine à croire, est que dans cet état je n'osai rien entreprendre au-delà, ni dire un seul mot, ni lever les yeux sur elle, ni la toucher même dans une attitude aussi contrainte, pour m'appuyer un instant sur ses genoux. J'étois muet, immobile; mais non pas tranquille assurément: tout marquoit en moi l'agitation, la joie, la reconnoissance, les ardens desirs incertains dans leur objet, & contenus par la frayeur de déplaire, sur laquelle mon jeune cœur ne pouvoit se rassurer.

Elle ne paroissoit ni plus tranquille ni moins timide que moi. Troublée de me voir là, interdite de m'y avoir attiré, & commençant à sentir toute la conséquence d'un signe parti sans doute avant la réflexion, elle ne m'accueilloit ni me repoussoit; elle n'ôtoit pas les yeux

de dessus son ouvrage ; elle tâchoit de faire comme si elle ne m'eût pas vu à ses pieds, mais toute ma bêtise ne m'empêchoit pas de juger qu'elle partageoit mon embarras, peut-être mes désirs & qu'elle étoit retenue par une honte semblable à la mienne, sans que cela me donnât la force de la surmonter. Cinq ou six ans qu'elle avoit de plus que moi, devoient, selon moi, mettre de son côté toute la hardiesse, & je me disois que puisqu'elle ne faisoit rien pour exciter la mienne, elle ne vouloit pas que j'en eusse. Même encore aujourd'hui je trouve que je pensois juste, & sûrement elle avoit trop d'esprit pour ne pas voir qu'un novice tel que moi avoit besoin, non-seulement d'être encouragé, mais d'être instruit.

Je ne sais comment eût fini cette scene vive & muette, ni combien de tems j'aurois demeuré immobile dans cet état ridicule & délicieux, si nous n'eussions été interrompus. Au plus fort de mes agitations, j'entendis ouvrir la porte de la cuisine qui touchoit la chambre où nous étions, & Madame *Basile* alarmée me dit vivement de la voix & du geste ; levez-vous, voici *Rosina*. En me levant

en hâte, je saisis une main qu'elle me tendoit, & j'y appliquai deux baisers brûlans, au second desquels je sentis cette charmante main se presser un peu contre mes levres. De mes jours je n'eus un si doux moment : mais l'occasion que j'avois perdue ne revint plus, & nos jeunes amours en resterent là.

C'est peut-être pour cela même que l'image de cette aimable femme est restée empreinte au fonds de mon cœur en traits si charmans. Elle s'y est même embellie à mesure que j'ai mieux connu le monde & les femmes. Pour peu qu'elle eût eu d'expérience, elle s'y fût prise autrement pour animer un petit garçon : mais si son cœur étoit foible, il étoit honnête; elle cédoit involontairement au penchant qui l'entraînoit, c'étoit selon toute apparence sa premiere infidélité, & j'aurois peut-être eu plus à faire à vaincre sa honte, que la mienne. Sans en être venu là j'ai goûté près d'elle des douceurs inexprimables. Rien de tout ce que m'a fait sentir la possession des femmes ne vaut les deux minutes que j'ai passées à ses pieds, sans même oser toucher à sa robe. Non, il n'y a point de jouissances pareilles à celles que peut donner

donner une honnête femme qu'on aime: tout eſt faveur auprès d'elle. Un petit ſigne du doigt, une main légérement preſſée contre ma bouche, ſont les ſeules faveurs que je reçus jamais de Madame *Baſile*, & le ſouvenir de ſes faveurs ſi légeres me tranſporte encore en y penſant.

Les deux jours ſuivans j'eus beau guetter un nouveau tête-à-tête; il me fut impoſſible d'en trouver le moment, & je n'apperçus de ſa part aucun ſoin pour le ménager. Elle eut même le maintien, non plus froid, mais plus retenu qu'à l'ordinaire, & je crois qu'elle évitoit mes regards de peur de ne pouvoir aſſez gouverner les ſiens. Son maudit commis fut plus déſolant que jamais. Il devint même railleur, goguenard; il me dit que je ferois mon chemin près des Dames. Je tremblois d'avoir commis quelque indiſcrétion, & me regardant déjà comme d'intelligence avec elle, je voulus couvrir du myſtere un goût qui juſqu'alors n'en avoit pas grand beſoin. Cela me rendit plus circonſpect à ſaiſir les occaſions de le ſatisfaire, & à force de les vouloir ſûres, je n'en trouvai plus du tout.

Voici encore une autre folie romaneſque dont jamais je n'ai pu me guérir,

& qui, jointe à ma timidité naturelle, a beaucoup démenti les prédictions du commis. J'aimois trop ſincérement, trop parfaitement, j'oſe dire, pour pouvoir aiſément être heureux. Jamais paſſions ne furent en même tems plus vives & plus pures que les miennes; jamais amour ne fut plus tendre, plus vrai, plus déſintéreſſé. J'aurois mille fois ſacrifié mon bonheur à celui de la perſonne que j'aimois; ſa réputation m'étoit plus chere que ma vie, & jamais pour tous les plaiſirs de la jouiſſance, je n'aurois voulu compromettre un moment ſon repos. Cela m'a fait apporter tant de ſoins, tant de ſecret, tant de précaution dans mes entrepriſes, que jamais aucune n'a pu réuſſir. Mon peu de ſuccès près des femmes eſt toujours venu de les trop aimer.

Pour revenir au flûteur Egiſte, ce qu'il y avoit de ſingulier étoit qu'en devenant plus inſupportable, le traître ſembloit devenir plus complaiſant. Dès le premier jour que ſa dame m'avoit pris en affection, elle avoit ſongé à me rendre utile dans le magaſin. Je ſavois paſſablement l'arithmétique; elle lui avoit propoſé de m'apprendre à tenir les li-

vres : mais mon bourru reçut très-mal la propoſition, craignant peut-être d'être ſupplanté. Ainſi tout mon travail, après mon burin, étoit de tranſcrire quelques comptes & mémoires, de mettre au net quelques livres, & de traduire quelques lettres de commerce d'italien en françois. Tout d'un coup mon homme s'aviſa de revenir à la propoſition faite & rejettée, & dit qu'il m'apprendroit les comptes à parties doubles, & qu'il vouloit me mettre en état d'offrir mes ſervices à M. *Baſile*, quand il ſeroit de retour. Il y avoit dans ſon ton, dans ſon air, je ne ſais quoi de faux, de malin, d'ironique, qui ne me donnoit pas de la confiance. Madame *Baſile* ſans attendre ma réponſe lui dit ſéchement que je lui étois obligé de ſes offres; qu'elle eſpéroit que la fortune favoriſeroit enfin mon mérite, & que ce ſeroit grand dommage qu'avec tant d'eſprit je ne fuſſe qu'un commis.

Elle m'avoit dit pluſieurs fois qu'elle vouloit me faire faire une connoiſſance qui pourroit m'être utile. Elle penſoit aſſez ſagement pour ſentir qu'il étoit tems de me détacher d'elle. Nos muettes déclarations s'étoient faites le jeudi. Le dimanche elle donna un dîné où je me

trouvai; & où se trouva aussi un Jacobin de bonne mine, auquel elle me présenta. Le moine me traita très-affectueusement, me félicita sur ma conversion, & me dit plusieurs choses sur mon histoire qui m'apprirent qu'elle la lui avoit détaillée: puis me donnant deux petits coups d'un revers de main sur la joue, il me dit d'être sage, d'avoir bon courage & de l'aller voir, que nous causerions plus à loisir ensemble. Je jugeai par les égards que tout le monde avoit pour lui, que c'étoit un homme de considération, & par le ton paternel qu'il prenoit avec Madame *Basile* qu'il étoit son confesseur. Je me rappelle bien aussi que sa décente familiarité étoit mêlée de marques d'estime & même de respect pour sa pénitente, qui me firent alors moins d'impression qu'elle ne m'en font aujourd'hui. Si j'avois eu plus d'intelligence, combien j'eusse été touché d'avoir pu rendre sensible une jeune femme respectée par son confesseur!

La table ne se trouva pas assez grande pour le nombre que nous étions. Il en fallut une petite où j'eus l'agréable tête-à-tête de Monsieur le commis. Je n'y perdis rien du côté des attentions & de

la bonne chere ; il y eut bien des assiettes envoyées à la petite table dont l'intention n'étoit sûrement pas pour lui. Tout alloit très-bien jusques-là ; les femmes étoient fort gaies, les hommes fort galans, Madame *Basile* faisoit ses honneurs avec une grace charmante. Au milieu du dîné on entend arrêter une chaise à la porte, quelqu'un monte ; c'est M. *Basile*. Je le vois comme s'il entroit actuellement, en habit d'écarlate à boutons d'or ; couleur que j'ai prise en aversion depuis ce jour là. M. *Basile* étoit un grand & bel homme, qui se présentoit très-bien. Il entre avec fracas, & de l'air de quelqu'un qui surprend son monde, quoiqu'il n'y eût là que de ses amis. Sa femme lui saute au cou, lui prend les mains, lui fait mille caresses qu'il reçoit sans les lui rendre. Il salue la compagnie, on lui donne un couvert, il mange. A peine avoit-on commencé de parler de son voyage, que jettant les yeux sur la petite table, il demande d'un ton sévere, ce que c'est que ce petit garçon qu'il apperçoit là. Madame *Basile* le lui dit tout naivement. Il demande si je loge dans la maison ? On lui dit que non. Pourquoi non ? reprend-il

grossiérement : puisqu'il s'y tient le jour il peut bien y rester la nuit. Le moine prit la parole, & après un éloge grave & vrai de Madame *Basile*, il fit le mien en peu de mots ; ajoutant que loin de blâmer la pieuse charité de sa femme, il devoit s'empresser d'y prendre part ; puisque rien n'y passoit les bornes de la discrétion. Le mari répliqua d'un ton d'humeur dont il cachoit la moitié, contenu par la présence du moine, mais qui suffit pour me faire sentir qu'il avoit des instructions sur mon compte, & que le commis m'avoit servi de sa façon.

A peine étoit on hors de table, que celui-ci dépêché par son bourgeois, vint en triomphe me signifier de sa part de sortir à l'instant de chez lui & de n'y remettre les pieds de ma vie. Il assaisonna sa commission de tout ce qui pouvoit la rendre insultante & cruelle. Je partis sans rien dire, mais le cœur navré, moins de quitter cette aimable femme, que de la laisser en proie à la brutalité de son mari. Il avoit raison, sans doute, de ne vouloir pas qu'elle fût infidelle ; mais quoique sage & bien née, elle étoit italienne, c'est-à-dire, sensible & vindicative, & il avoit tort,

ce me semble, de prendre avec elle les moyens les plus propres à s'attirer le malheur qu'il craignoit.

Tel fut le succès de ma premiere avanture. Je voulus essayer de repasser deux ou trois fois dans la rue, pour revoir au moins celle que mon cœur regrettoit sans cesse : mais au lieu d'elle je ne vis que son mari & le vigilant commis, qui m'ayant apperçu, me fit avec l'aune de la boutique un geste plus expressif qu'attirant. Me voyant si bien guetté, je perdis courage & n'y passai plus. Je voulus aller voir au moins le patron qu'elle m'avoit ménagé. Malheureusement je ne savois pas son nom. Je rôdai plusieurs fois inutilement autour du couvent pour tâcher de le rencontrer. Enfin d'autres événemens m'ôterent les charmans souvenirs de Madame *Basile*, & dans peu je l'oubliai si bien, qu'aussi simple & aussi novice qu'auparavant, je ne restai pas même affriandé de jolies femmes.

Cependant ses libéralités avoient un peu remonté mon petit équipage; très-modestement toutefois, & avec la précaution d'une femme prudente, qui regardoit plus à la propreté qu'à la parure,

& qui vouloit m'empêcher de souffrir, & non pas me faire briller. Mon habit que j'avois apporté de Geneve, étoit bon & portable encore; elle y ajouta seulement un chapeau & quelque linge. Je n'avois point de manchettes; elle ne voulut point m'en donner, quoique j'en eusse bonne envie. Elle se contenta de me mettre en état de me tenir propre, & c'est un soin qu'il ne fallut pas me recommander, tant que je parus devant elle.

Peu de jours après ma catastrophe, mon hôtesse qui, comme j'ai dit, m'avoit pris en amitié, me dit qu'elle m'avoit peut-être trouvé une place, & qu'une dame de condition vouloit me voir. A ce mot, je me crus tout de bon dans les hautes aventures; car j'en revenois toujours-là. Celle-ci ne se trouva pas aussi brillante que je me l'étois figurée. Je fus chez cette dame avec le domestique qui lui avoit parlé de moi. Elle m'interrogea, m'examina; je ne lui déplus pas; & tout de suite j'entrai à son service, non pas tout-à-fait en qualité de favori, mais en qualité de laquais. Je fus vêtu de la couleur de ses gens : la seule distinction fut qu'ils portoient l'éguillette,

& qu'on ne me la donna pas : comme il n'y avoit point de galons à sa livrée, cela faisoit à-peu-près un habit bourgeois. Voilà le terme inattendu auquel aboutirent enfin toutes mes grandes espérances.

Madame la comtesse de *Vercellis*, chez qui j'entrai, étoit veuve & sans enfans, son mari étoit piémontois ; pour elle, je l'ai toujours crue savoyarde, ne pouvant imaginer qu'une piémontoise parlât si bien françois & eût un accent si pur. Elle étoit entre deux âges, d'une figure fort noble, d'un esprit orné, aimant la littérature françoise, & s'y connoissant. Elle écrivoit beaucoup, & toujours en françois. Ses lettres avoient le tour & presque la grace de celles de Madame de *Sévigné* ; on auroit pu s'y tromper à quelques-unes. Mon principal emploi, & qui ne me déplaisoit pas, étoit de les écrire sous sa dictée ; un cancer au sein qui la faisoit beaucoup souffrir, ne lui permettant plus d'écrire elle même.

Madame de *Vercellis* avoit, non-seulement beaucoup d'esprit, mais une ame élevée & forte. J'ai suivi sa derniere maladie, je l'ai vue souffrir & mourir sans

jamais marquer un instant de foiblesse, sans faire le moindre effort pour se contraindre, sans sortir de son rôle de femme, & sans se douter qu'il y eût à cela de la philosophie; mot qui n'étoit pas encore à la mode, & qu'elle ne connoissoit même pas dans le sens qu'il porte aujourd'hui. Cette force de caractere alloit quelquefois jusqu'à la sécheresse. Elle m'a toujours paru aussi peu sensible pour autrui que pour elle-même, & quand elle faisoit du bien aux malheureux, c'étoit pour faire ce qui étoit bien en soi, plutôt que par une véritable commisération. J'ai un peu éprouvé de cette insensibilité pendant les trois mois que j'ai passés auprès d'elle. Il étoit naturel qu'elle prît en affection un jeune homme de quelque espérance qu'elle avoit incessamment sous les yeux, & qu'elle songeât, se sentant mourir, qu'après elle il auroit besoin de secours & d'appui: cependant, soit qu'elle ne me jugeât pas digne d'une attention particuliere, soit que les gens qui l'obsédoient ne lui aient permis de songer qu'à eux, elle ne fit rien pour moi.

Je me rappelle pourtant fort bien qu'elle avoit marqué quelque curiosité

de me connoître. Elle m'interrogeoit quelquefois; elle étoit bien aise que je lui montrasse les lettres que j'écrivois à Madame de *Warens*, que je lui rendisse compte de mes sentimens. Mais elle ne s'y prenoit assurément pas bien pour les connoître en ne me montrant jamais les siens. Mon cœur aimoit à s'épancher, pourvu qu'il sentît que c'étoit dans un autre. Des interrogations seches & froides, sans aucun signe d'approbation ni de blâme sur mes réponses, ne me donnoient aucune confiance. Quand rien ne m'apprenoit si mon babil plaisoit ou déplaisoit, j'étois toujours en crainte, & je cherchois moins à montrer ce que je pensois qu'à ne rien dire qui pût me nuire. J'ai remarqué depuis que cette maniere seche d'interroger les gens pour les connoître, est un tic assez commun chez les femmes qui se piquent d'esprit. Elles s'imaginent qu'en ne laissant point paroître leur sentiment, elles parviendront à mieux pénétrer le vôtre; mais elles ne voyent pas qu'elles ôtent par-là le courage de le montrer. Un homme qu'on interroge commence par cela seul à se mettre en garde, & s'il croit que, sans prendre à lui un véritable intérêt,

on ne veut que le faire jaſer ; il ment, ou ſe tait, ou redouble d'attention ſur lui-même, & aime encore mieux paſſer pour un ſot que d'être dupe de votre curioſité. Enfin c'eſt toujours un mauvais moyen de lire dans le cœur des autres que d'affecter de cacher le ſien.

Madame de *Vercellis* ne m'a jamais dit un mot qui ſentît l'affection, la pitié, la bienveillance. Elle m'interrogeoit froidement, je répondois avec réſerve. Mes réponſes étoient ſi timides qu'elle dut les trouver baſſes & s'en ennuya. Sur la fin elle ne me queſtionnoit plus, ne me parloit plus que pour ſon ſervice. Elle me jugea moins ſur ce que j'étois, que ſur ce qu'elle m'avoit fait, & à force de ne voir en moi qu'un laquais, elle m'empêcha de lui paroître autre choſe.

Je crois que j'éprouvai dès lors ce jeu malin des intérêts cachés qui m'a traverſé toute ma vie, & qui m'a donné une averſion bien naturelle pour l'ordre apparent qui les produit. Madame de *Vercellis* n'ayant point d'enfans, avoit pour héritier ſon neveu le comte de la *Roque* qui lui faiſoit aſſiduement ſa cour. Outre cela ſes principaux domeſtiques

qui la voyoient tirer à sa fin ne s'oublioient pas, & il y avoit tant d'empressés autour d'elle, qu'il étoit difficile qu'elle eût du tems pour penser à moi. A la tête de sa maison étoit un nommé M. *Lorenzy*, homme adroit, dont la femme encore plus adroite, s'étoit tellement insinuée dans les bonnes graces de sa maîtresse, qu'elle étoit plutôt chez elle sur le pied d'une amie que d'une femme à ses gages. Elle lui avoit donné pour femme de chambre une niece à elle, appellée Mlle. *Pontal*, fine mouche, qui se donnoit des airs de demoiselle suivante & aidoit sa tante à obséder si bien leur maîtresse qu'elle ne voyoit que par leurs yeux & n'agissoit que par leurs mains. Je n'eus pas le bonheur d'agréer à ces trois personnes : je leur obéissois, mais je ne les servois pas; je n'imaginois pas qu'outre le service de notre commune maîtresse je dusse être encore le valet de ses valets. J'étois d'ailleurs une espece de personnage inquiétant pour eux. Ils voyoient bien que je n'étois pas à ma place; ils craignoient que madame ne le vît aussi, & que ce qu'elle feroit pour m'y mettre ne diminuât leurs portions; car ces sortes

de gens, trop avides pour être juſtes, regardent tous les legs qui ſont pour d'autres comme pris ſur leur propre bien. Ils ſe réunirent donc pour m'écarter de ſes yeux. Elle aimoit à écrire des lettres ; c'étoit un amuſement pour elle dans ſon état ; ils l'en dégoûterent & l'en firent détourner par le médecin en la perſuadant que cela la fatiguoit. Sous prétexte que je n'entendois pas le ſervice, on employoit au lieu de moi deux gros manans de porteurs de chaiſes autour d'elle : enfin l'on fit ſi bien que quand elle fit ſon teſtament, il y avoit huit jours que je n'étois entré dans ſa chambre. Il eſt vrai qu'après cela j'y entrai comme auparavant, & j'y fus même plus aſſidu que perſonne : car les douleurs de cette pauvre femme me déchiroient, la conſtance avec laquelle elle les ſouffroit me la rendoit extrêmement reſpectable & chere, & j'ai bien verſé dans ſa chambre des larmes ſinceres, ſans qu'elle ni perſonne s'en apperçût.

Nous la perdîmes enfin. Je la vis expirer. Sa vie avoit été celle d'une femme d'eſprit & de ſens ; ſa mort fut celle d'un ſage. Je puis dire qu'elle me

rendit la religion catholique aimable par la ſérénité d'ame avec laquelle elle en remplit les devoirs, ſans négligence & ſans affectation. Elle étoit naturellement ſérieuſe. Sur la fin de ſa maladie elle prit une ſorte de gaîté trop égale pour etre jouée, & qui n'étoit qu'un contre-poids donné par la raiſon même, contre la triſteſſe de ſon état. Elle ne garda le lit que les deux derniers jours, & ne ceſſa de s'entretenir paiſiblement avec tout le monde. Enfin ne parlant plus, & déjà dans les combats de l'agonie, elle fit un gros pet. Bon dit-elle en ſe retournant, femme qui pette n'eſt pas morte. Ce furent les derniers mots qu'elle prononça.

Elle avoit légué un an de leurs gages à ſes bas domeſtiques; mais n'étant point couché ſur l'état de ſa maiſon je n'eus rien. Cependant le comte de la *Roque* me fit donner trente livres & me laiſſa l'habit neuf que j'avois ſur le corps, & que M. *Lorenzy* vouloit m'ôter. Il promit même de chercher à me placer & me permit de l'aller voir. J'y fus deux ou trois fois ſans pouvoir lui parler. J'étois facile à rebuter, je n'y

retournai plus. On verra bientôt que j'eus tort.

Que n'ai-je achevé tout ce que j'avois à dire de mon séjour chez Madame de *Vercellis !* Mais, bien que mon apparente situation demeurât la même, je ne sortis pas de sa maison comme j'y étois entré. J'en emportai les longs souvenirs du crime & l'insupportable poids des remords dont au bout de quarante ans ma conscience est encore chargée, & dont l'amer sentiment, loin de s'affoiblir, s'irrite à mesure que je vieillis. Qui croiroit que la faute d'un enfant pût avoir des suites aussi cruelles? C'est de ces suites plus que probables que mon cœur ne sauroit se consoler. J'ai peut-être fait périr dans l'opprobre & dans la misere une fille aimable, honnête, estimable, & qui sûrement valoit beaucoup mieux que moi.

Il est bien difficile que la dissolution d'un ménage n'entraîne un peu de confusion dans la maison, & qu'il ne s'égare bien des choses. Cependant, telle étoit la fidélité des domestiques, & la vigilance de M. & Madame *Lorenzy*, que rien ne se trouva de manque sur l'in-

ventaire. La seule Mlle. *Pontal* perdit un petit ruban couleur de rose & argent déjà vieux. Beaucoup d'autres meilleures choses étoient à ma portée ; ce ruban seul me tanta, je le volai, & comme je ne le cachois gueres on me le trouva bientôt. On voulut savoir où je l'avois pris. Je me trouble, je balbutie, & enfin je dis en rougissant, que c'est *Marion* qui me l'a donné. *Marion* étoit une jeune mauriennoise, dont Madame de *Vercellis* avoit fait sa cuisiniere, quand, cessant de donner à manger, elle avoit renvoyé la tienne, ayant plus besoin de bons bouillons que de ragoûts fins. Non-seulement *Marion* étoit jolie, mais elle avoit une fraîcheur de coloris qu'on ne trouve que dans les montagnes, & sur-tout un air de modestie & de douceur qui faisoit qu'on ne pouvoit la voir sans l'aimer. D'ailleurs bonne fille, sage, & d'une fidélité à toute épreuve. C'est ce qui surprit quand je la nommai. L'on n'avoit gueres moins de confiance en moi qu'en elle, & l'on jugea qu'il importoit de vérifier lequel étoit le fripon des deux. On la fit venir ; l'assemblée étoit nombreuse, le comte de la *Roque* y étoit. Elle ar-

rive, on lui montre le ruban, je la charge effrontément; elle reste interdite, se tait, me jette un regard qui auroit désarmé les démons & auquel mon barbare cœur résiste. Elle nie enfin avec assurance, mais sans emportement, m'apostrophe, m'exhorte à rentrer en moi-même, à ne pas déshonorer une fille innocente qui ne m'a jamais fait de mal; & moi avec une impudence infernale je confirme ma déclaration & lui soutiens en face qu'elle m'a donné le ruban. La pauvre fille se mit à pleurer, & ne me dit que ces mots. Ah *Rousseau!* je vous croyois un bon caractere. Vous me rendez bien malheureuse, mais je ne voudrois pas être à votre place. Voilà tout. Elle continua de se défendre avec autant de simplicité que de fermeté, mais sans se permettre jamais contre moi la moindre invective. Cette modération comparée à mon ton décidé lui fit tort. Il ne sembloit pas naturel de supposer d'un côté une audace aussi diabolique, & de l'autre une aussi angélique douceur. On ne parut pas se décider absolument, mais les préjugés étoient pour moi. Dans le tracas où l'on étoit on ne se donna pas le tems d'approfondir la chose, & le comte

de la *Roque* en nous renvoyant tous deux se contenta de dire que la conscience du coupable vengeroit assez l'innocent. Sa prédiction n'a pas été vaine; elle ne cesse pas un seul jour de s'accomplir.

J'ignore ce que devint cette victime de ma calomnie; mais il n'y a pas d'apparence qu'elle ait après cela trouvé facilement à se bien placer. Elle emportoit une imputation cruelle à son honneur de toutes manieres. Le vol n'étoit qu'une bagatelle, mais enfin c'étoit un vol, & qui pis est, employé à séduire un jeune garçon; enfin le mensonge & l'obstination ne laissoient rien à espérer de celle en qui tant de vices étoient réunis. Je ne regarde pas même la misere & l'abandon comme le plus grand danger auquel je l'aye exposée. Qui sait, à son âge, où le découragement de l'innocence avilie a pu la porter. Eh! si le remords d'avoir pu la rendre malheureuse est insupportable, qu'on juge de celui d'avoir pu la rendre pire que moi.

Ce souvenir cruel me trouble quelquefois & me bouleverse au point de voir dans mes insomnies cette pauvre fille venir me reprocher mon crime,

comme s'il n'étoit commis que d'hier. Tant que j'ai vécu tranquille il m'a moins tourmenté, mais au milieu d'une vie orageuse il m'ôte la plus douce consolation des innocens persécutés : il me fait bien sentir ce que je crois avoir dit dans quelque ouvrage, que le remords s'endort durant un destin prospere & s'aigrit dans l'adversité. Cependant je n'ai jamais pu prendre sur moi de décharger mon cœur de cet aveu dans le sein d'un ami. La plus étroite intimité ne me l'a jamais fait faire à personne, pas même Madame de *Warens*. Tout ce que j'ai pu faire a été d'avouer que j'avois à me reprocher une action atroce, mais jamais je n'ai dit en quoi elle consistoit. Ce poids est donc resté jusqu'à ce jour sans allégement sur ma conscience, & je puis dire que le desir de m'en délivrer en quelque sorte a beaucoup contribué à la résolution que j'ai prise d'écrire mes confessions.

J'ai procédé rondement dans celle que je viens de faire, & l'on ne trouvera sûrement pas que j'aye ici pallié la noirceur de mon forfait. Mais je ne remplirois pas le but de ce livre si je n'exposois en même tems mes dispositions in-

térieures, & que je craigniſſe de m'excuſer en ce qui eſt conforme à la vérité. Jamais la méchanceté ne fut plus loin de moi que dans ce cruel moment, & lorſque je chargai cette malheureuſe fille, il eſt bizarre mais il eſt vrai que mon amitié pour elle en fut la cauſe. Elle étoit préſente à ma penſée, je m'excuſai ſur le premier objet qui s'offrit. Je l'accuſai d'avoir fait ce que je voulois faire & de m'avoir donné le ruban parce que mon intention étoit de le lui donner. Quand je la vis paroître enſuite mon cœur fut déchiré, mais la préſence de tant de monde fut plus forte que mon repentir. Je craignois peu la punition, je ne craignois que la honte ; mais je la craignois plus que la mort, plus que le crime, plus que tout au monde. J'aurois voulu m'enfoncer, m'étouffer dans le centre de la terre : l'invincible honte l'emporta ſur tout, la honte ſeule fit mon impudence, & plus je devenois criminel, plus l'effroi d'en convenir me rendoit intrépide. Je ne voyois que l'horreur d'être reconnu, déclaré publiquement, moi préſent, voleur, menteur, calomniateur. Un trouble univerſel m'ôtoit tout autre ſentiment. Si

l'on m'eût laissé revenir à moi-même, j'aurois infailliblement tout déclaré. Si M. de la *Roque* m'eût pris à part, qu'il m'eût dit ; ne perdez pas cette pauvre fille. Si vous êtes coupable, avouez-le moi ; je me serois jetté à ses pieds dans l'instant ; j'en suis parfaitement sûr. Mais on ne fit que m'intimider quand il falloit me donner du courage. L'âge est encore une attention qu'il est juste de faire. A peine étois-je sorti de l'enfance, ou plutôt j'y étois encore. Dans la jeunesse les véritables noirceurs sont plus criminelles encore que dans l'âge mûr ; mais ce qui n'est que foiblesse l'est beaucoup moins, & ma faute au fond n'étoit gueres autre chose. Aussi son souvenir m'afflige-t-il moins à cause du mal en lui-même, qu'à cause de celui qu'il a dû causer. Il m'a même fait ce bien de me garantir pour le reste de ma vie de tout acte tendant au crime par l'impression terrible qui m'est restée du seul que j'aye jamais commis, & je crois sentir que mon aversion pour le mensonge me vient en grande partie du regret d'en avoir pu faire un aussi noir. Si c'est un crime qui puisse être expié, comme j'ose le croire, il doit l'être par tant de mal-

heurs dont la fin de ma vie eſt accablée, par quarante ans de droiture & d'honneur dans des occaſions difficiles, & la pauvre *Marion* trouve tant de vengeurs en ce monde, que quelque grande qu'ait été mon offenſe envers elle, je crains peu d'en emporter la coulpe avec moi. Voilà ce que j'avois à dire ſur cet article. Qu'il me ſoit permis de n'en reparler jamais.

Fin du Livre ſecond.

LES CONFESSIONS DE J. J. ROUSSEAU.

LIVRE TROISIEME.

SORTI de chez Madame de *Vercellis* à-peu-près comme j'y étois entré, je retounai chez mon ancienne hôteſſe, & j'y reſtai cinq ou ſix ſemaines, durant leſquelles la ſanté, la jeuneſſe & l'oiſiveté me rendirent ſouvent mon tempérament importun. J'étois inquiet, diſtrait, réveur ; je pleurois, je ſoupirois, je deſirois un bonheur dont je n'avois pas d'idée, & dont je ſentois pourtant la privation. Cet état ne peut ſe décrire & peu d'hommes même le peuvent imaginer ; parce que la plupart ont prévenu cette plénitude de vie, à la fois tourmentante & délicieuſe qui dans l'ivreſſe du deſir donne un avant-goût de la jouiſſance.

sance. Mon sang allumé rempliſſoit incessamment mon cerveau de filles & de femmes, mais n'en sentant pas le véritable usage, je les occupois bizarrement en idées à mes fantaisies sans en savoir rien faire de plus ; & ces idées tenoient mes sens dans une activité très-incommodé, dont par bonheur elles ne m'apprenoient point à me délivrer. J'aurois donné ma vie pour retrouver un quart-d'heure une demoiselle *Goton*. Mais ce n'étoit plus le tems ou les jeux de l'enfance alloient là comme d'eux-mêmes. La honte, compagne de la conscience du mal, étoit venue avec les années ; elle avoit accru ma timidité naturelle au point de la rendre invincible, & jamais ni dans ce tems-là ni depuis, je n'ai pu parvenir à faire une propoſition laſcive, que celle à qui je la faiſois ne m'y ait en quelque sorte contraint par ses avances, quoique sachant qu'elle n'étoit pas scrupuleuse, & presque assuré d'être pris au mot.

Mon séjour chez Madame de *Vercellis* m'avoit procuré quelques connoiſſances que j'entretenois, dans l'espoir qu'elles pourroient m'être utiles. J'allois voir quelquefois entre autres un abbé sa-

voyard appellé M. *Gaime*, précepteur des enfans du comte de *Mellarede*. Il étoit jeune encore, & peu répandu, mais plein de bon ſens, de probité, de lumieres & l'un des plus honnêtes hommes que j'aye connus. Il ne me fut d'aucune reſſource pour l'objet qui m'attiroit chez lui ; il n'avoit pas aſſez de crédit pour me placer ; mais je trouvai près de lui des avantages plus précieux qui m'ont profité toute ma vie ; les leçons de la ſaine morale, & les maximes de la droite raiſon. Dans l'ordre ſucceſſif de mes goûts & de mes idées, j'avois toujours été trop haut ou trop bas ; *Achille* ou *Therſite*, tantôt héros & tantôt vaurien. M. *Gaime* prit le ſoin de me mettre à ma place & de me montrer à moi-même ſans m'épargner ni me décourager. Il me parla très-honorablement de mon naturel & de mes talens ; mais il ajouta qu'il en voyoit naître les obſtacles qui m'empêcheroient d'en tirer parti, de ſorte qu'ils devoient, ſelon lui, bien moins me ſervir de degrés pour monter à la fortune que de reſſources pour m'en paſſer. Il me fit un tableau vrai de la vie humaine dont je n'avois que de fauſſes idées ; il me montra comment dans un deſtin contraire

l'homme ſage peut toujours tendre au bonheur, & courir au plus près du vent pour y parvenir, comment il n'y a point de vrai bonheur ſans ſageſſe, & comment la ſageſſe eſt de tous les états. Il amortit beaucoup mon admiration pour la grandeur en me prouvant que ceux qui dominoient les autres, n'étoient ni plus ſages ni plus heureux qu'eux. Il me dit une choſe qui m'eſt ſouvent revenue à la mémoire, c'eſt que ſi chaque homme pouvoit lire dans les cœurs de tous les autres, il y auroit plus de gens qui voudroient deſcendre que de ceux qui voudroient monter. Cette réflexion dont la vérité frappe, & qui n'a rien d'outré, m'a été d'un grand uſage dans le cours de ma vie pour me faire tenir à ma place paiſiblement. Il me donna les premieres vraies idées de l'honnête, que mon génie ampoulé n'avoit ſaiſi que dans ſes excès. Il me fit ſentir que l'enthouſiaſme des vertus ſublimes étoit peu d'uſage dans la ſociété, qu'en s'élançant trop haut, on étoit ſujet aux chûtes, que la continuité des petits devoirs toujours bien remplis ne demandoit pas moins de force que les actions héroïques, qu'on en tiroit meilleur parti pour

l'honneur & pour le bonheur, & qu'il valoit infiniment mieux avoir toujours l'eſtime des hommes, que quelquefois leur admiration.

Pour établir les devoirs de l'homme il falloit bien remonter à leurs principes. D'ailleurs le pas que je venois de faire, & dont mon état préſent étoit la ſuite, nous conduiſoit à parler de religion. L'on conçoit déjà que l'honnête M. *Gaime* eſt, du moins en grande partie, l'original du Vicaire Savoyard. Seulement la prudence l'obligeant à parler avec plus de réſerve, il s'expliqua moins ouvertement ſur certains points; mais au reſte ſes maximes, ſes ſentimens, ſes avis furent les mêmes, & juſqu'au conſeil de retourner dans ma patrie, tout fut comme je l'ai rendu depuis au public. Ainſi ſans m'étendre ſur des entretiens dont chacun peut voir la ſubſtance, je dirai que ſes leçons ſages, mais d'abord ſans effet, furent dans mon cœur un germe de vertu & de religion qui ne s'y étouffa jamais, & qui n'attendoit pour fructifier que les ſoins d'une main plus chérie.

Quoiqu'alors ma converſion fût peu ſolide, je ne laiſſois pas d'être ému. Loin de m'ennuyer de ſes entretiens,

j'y pris goût à cauſe de leur clarté, de leur ſimplicité, & ſur-tout d'un certain intérêt de cœur dont je ſentois qu'ils étoient pleins. J'ai l'ame aimante, & je me ſuis toujours attaché aux gens, moins à proportion du bien qu'ils m'ont fait que de celui qu'ils m'ont voulu, & c'eſt ſur quoi mon tact ne me trompe gueres. Auſſi je m'affectionnois véritablement à M. *Gaime*, j'étois pour ainſi dire ſon ſecond diſciple, & cela me fit pour le moment même l'ineſtimable bien de me détourner de la pente au vice, où m'entraînoit mon oiſiveté.

Un jour que je ne penſois à rien moins, on vient me chercher de la part du comte de la *Roque*. A force d'y aller & de ne pouvoir lui parler, je m'étois ennuyé, je n'y allois plus : je crus qu'il m'avoit oublié, ou qu'il lui étoit reſté de mauvaiſes impreſſions de moi. Je me trompois. Il avoit été témoin plus d'une fois du plaiſir avec lequel je rempliſſois mon devoir auprès de ſa tante, il le lui avoit même dit, & il m'en reparla quand moi même je n'y ſongeois plus. Il me reçut bien, me dit que ſans m'amuſer de promeſſes vagues, il avoit cherché à me placer, qu'il avoit réuſſi, qu'il me mettoit en chemin

de devenir quelque chose, que c'étoit à moi de faire le reste ; que la maison où il me faisoit entrer, étoit puissante & considérée, que je n'avois pas besoin d'autres protecteurs pour m'avancer, & que, quoique traité d'abord en simple domestique, comme je venois de l'être, je pouvois être assuré que si l'on me jugeoit par mes sentimens & par ma conduite au-dessus de cet état, on étoit disposé à ne m'y pas laisser. La fin de ce discours démentit cruellement les brillantes espérances que le commencement m'avoit données. Quoi! toujours laquais? me dis-je en moi-même avec un dépit amer que la confiance effaça bientôt. Je me sentois trop peu fait pour cette place pour craindre qu'on m'y laissât.

Il me mena chez le comte de *Gouvon*, premier écuyer de la reine & chef de l'illustre maison de *Solar*. L'air de dignité de ce respectable vieillard me rendit plus touchante l'affabilité de son accueil. Il m'interrogea avec intérêt, & je lui répondis avec sincérité. Il dit au comte de la *Roque* que j'avois une physionomie agréable & qui promettoit de l'esprit, qu'il lui paroissoit qu'en effet je n'en manquois pas, mais que ce n'étoit

pas là tout, & qu'il falloit voir le reſte. Puis ſe tournant vers moi; mon enfant, me dit-il, preſque en toutes choſes les commencemens ſont rudes; les vôtres ne le ſeront pourtant pas beaucoup. Soyez ſage, & cherchez à plaire ici à tout le monde; voilà quant à préſent votre unique emploi. Du reſte, ayez bon courage; on veut prendre ſoin de vous. Tout de ſuite il paſſa chez la Marquiſe de *Breil* ſa belle fille, & me préſenta à elle, puis à l'Abbé de *Gouvon* ſon fils. Ce début me parut de bon augure. J'en ſavois aſſez déja pour juger qu'on ne fait pas tant de façon à la réception d'un laquais. En effet on ne me traita point comme tel. J'eus la table de l'Office; on ne me donna point d'habit de livrée, & le comte de *Favria*, jeune étourdi, m'ayant voulu faire monter derriere ſon carroſſe, ſon grand-pere défendit que je montaſſe derriere aucun carroſſe, & que je ſuiviſſe perſonne hors de la maiſon. Cependant je ſervois à table, & je faiſois à-peu-près au dedans le ſervice d'un laquais; mais je le faiſois en quelque façon librement, ſans être attaché nommément à perſonne. Hors quelques lettres qu'on me dictoit, &

des images que le comte de *Favria* me faisoit découper, j'étois presque le maître de tout mon tems dans la journée. Cette épreuve dont je ne m'appercevois pas étoit assurément très-dangereuse; elle n'étoit pas même fort humaine; car cette grande oisiveté pouvoit me faire contracter des vices que je n'aurois pas eus sans cela.

Mais c'est ce qui très-heureusement n'arriva point. Les leçons de M. *Gaime* avoient fait impression sur mon cœur, & j'y pris tant de goût que je m'échappois quelquefois pour aller les entendre encore. Je crois que ceux qui me voyoient sortir ainsi furtivement, ne devinoient gueres où j'allois. Il ne se peut rien de plus sensé que les avis qu'il me donna sur ma conduite. Mes commencemens furent admirables; j'étois d'une assiduité, d'une attention, d'un zele qui charmoient tout le monde. L'abbé *Gaime* m'avoit sagement averti de modérer cette premiere ferveur, de peur qu'elle ne vînt à se relâcher & qu'on n'y prît garde. Votre début, me dit-il, est la regle de ce qu'on exigera de vous: tâchez de vous ménager de quoi faire plus dans la suite, mais gardez-vous de faire jamais moins.

Comme on ne m'avoit gueres examiné sur mes petits talens & qu'on ne me supposoit que ceux que m'avoit donné la nature, il ne paroissoit pas, malgré ce que le Comte de *Gouvon* m'avoit pu dire, qu'on songeât à tirer parti de moi. Des affaires vinrent à la traverse, & je fus à-peu-près oublié. Le Marquis de *Breil*, fils du Comte de *Gouvon*, étoit alors Ambassadeur à Vienne. Il survint des mouvemens à la Cour, qui se firent sentir dans la famille, & l'on y fut quelques semaines dans une agitation qui ne laissoit gueres le tems de penser à moi. Cependant jusques-là je m'étois peu relâché. Une chose me fit du bien & du mal, en m'éloignant de toute dissipation extérieure, mais en me rendant un peu plus distrait sur mes devoirs.

Mademoiselle de *Breil* étoit une jeune personne à-peu-près de mon âge, bien faite, assez belle, très-blanche, avec des cheveux très-noirs, &, quoique brune, portant sur son visage cet air de douceur des blondes auquel mon cœur n'a jamais résisté. L'habit de Cour, si favorable aux jeunes personnes, marquoit sa jolie taille, dégageoit sa poi-

trine & ſes épaules, & rendoit ſon teint encore plus éblouiſſant par le deuil qu'on portoit alors. On dira que ce n'eſt pas à un domeſtique de s'appercevoir de ces choſes là; j'avois tort, ſans doute, mais je m'en appercevois toutefois, & même je n'étois pas le ſeul. Le maître-d'hôtel & les valets-de-chambre en parloient quelquefois à table avec une groſſiéreté qui me faiſoit cruellement ſouffrir. La tête ne me tournoit pourtant pas au point d'être amoureux tout de bon. Je ne m'oubliois point; je me tenois à ma place, & mes deſirs même ne s'émancipoient pas. J'aimois à voir Mademoiſelle de *Breil*, à lui entendre dire quelques mots qui marquoient de l'eſprit, du ſens, de l'honnêteté; mon ambition bornée au plaiſir de la ſervir n'alloit point au-delà de mes droits. A table j'étois attentif à chercher l'occaſion de les faire valoir. Si ſon laquais quittoit un moment ſa chaiſe, à l'inſtant on m'y voyoit établi: hors de là je me tenois vis-à-vis d'elle; je cherchois dans ſes yeux ce qu'elle alloit demander, j'épiois le moment de changer ſon aſſiette. Que n'aurois-je point fait pour qu'elle daignât m'ordon-

ner quelque chose, me regarder, me dire un seul mot; mais point; j'avois la mortification d'être nul pour elle; elle ne s'appercevoit pas même que j'étois là. Cependant son frere qui m'adressoit quelquefois la parole à table, m'ayant dit je ne sais quoi de peu obligeant, je lui fis une réponse si fine & si bien tournée qu'elle y fit attention & jetta les yeux sur moi. Ce coup-d'œil qui fut court ne laissa pas de me transporter. Le lendemain l'occasion se présenta d'en obtenir un second & j'en profitai. On donnoit ce jour-là un grand dîné, où pour la premiere fois je vis avec beaucoup d'étonnement le maître-d'hôtel servir l'épée au côté & le chapeau sur la tête. Par hasard on vint à parler de la devise de la maison de *Solar* qui étoit sur la tapisserie avec les armoiries. *Tel fiert qui ne tue pas.* Comme les piémontois ne sont pas pour l'ordinaire consommés dans la langue françoise, quelqu'un trouva dans cette devise une faute d'orthographe, & dit qu'au mot *fiert* il ne falloit point de *t*.

Le vieux comte de *Gouvon* alloit répondre, mais ayant jetté les yeux sur moi, il vit que je souriois sans oser rien

dire : il m'ordonna de parler. Alors je dis que je ne croyois pas que le *t* fût de trop ; que *fiert* étoit un vieux mot françois qui ne venoit pas du nom *ferus* fier, menaçant ; mais du verbe *ferit* il frappe, il bleſſe. Qu'ainſi la deviſe ne me paroiſſoit pas dire, tel menace, mais *tel frappe qui ne tue pas.*

Tout le monde me regardoit & ſe regardoit ſans rien dire. On ne vit de la vie un pareil étonnement. Mais ce qui me flatta davantage fut de voir clairement ſur le viſage de Mademoiſelle de *Breil* un air de ſatisfaction. Cette perſonne ſi dédaigneuſe daigna me jetter un ſecond regard qui valoit tout au moins le premier ; puis tournant les yeux vers ſon grand papa, elle ſembloit attendre avec une ſorte d'impatience la louange qu'il me devoit, & qu'il me donna en effet ſi pleine & entiere, & d'un air ſi content que toute la table s'empreſſa de faire chorus. Ce moment fut court, mais délicieux à tous égards. Ce fut un de ces momens trop rares qui replacent les choſes dans leur ordre naturel & vengent le mérite avili des outrages de la fortune. Quelques minutes après, Mademoiſelle de *Breil* le-

vant derechef les yeux sur moi me pria d'un ton de voix aussi timide qu'affable de lui donner à boire. On juge que je ne la fis pas attendre. Mais en approchant je fus saisi d'un tel tremblement qu'ayant trop rempli le verre je répandis une partie de l'eau sur l'assiette & même sur elle. Son frere me demanda étourdiment pourquoi je tremblois si fort. Cette question ne servit pas à me rassurer, & Mademoiselle de *Breil* rougit jusqu'au blanc des yeux.

Ici finit le roman; où l'on remarquera, comme avec Madame *Basile* & dans toute la suite de ma vie que je ne suis pas heureux dans la conclusion de mes amours. Je m'affectionnai inutilement à l'antichambre de Madame de *Breil*; je n'obtins plus une seule marque d'attention de la part de sa fille. Elle sortoit & entroit sans me regarder, & moi j'osois à peine jetter les yeux sur elle. J'étois même si bête & si maladroit qu'un jour qu'elle avoit en passant laissé tomber son gant; au lieu de m'élancer sur ce gant que j'aurois voulu couvrir de baisers, je n'osai sortir de ma place, & je laissai ramasser le gant par un gros butor de valet que j'aurois

volontiers écrasé. Pour achever de m'intimider, je m'apperçus que je n'avois pas le bonheur d'agréer à Madame de *Breil*. Non-seulement elle ne m'ordonnoit rien, mais elle n'acceptoit jamais mon service, & deux fois me trouvant dans son antichambre elle me demanda d'un ton fort sec si je n'avois rien à faire? Il fallut renoncer à cette chere antichambre : j'en eus d'abord du regret; mais les distractions vinrent à la traverse, & bientôt je n'y pensai plus.

J'eus de quoi me consoler du dédain de Madame de *Breil* par les bontés de son beau-pere, qui s'apperçut enfin que j'étois là. Le soir du diné dont j'ai parlé, il eut avec moi un entretien d'une demi-heure, dont il parut content & dont je fus enchanté. Ce bon vieillard, quoiqu'homme d'esprit, en avoit moins que Madame de *Vercellis*, mais il avoit plus d'entrailles, & je réussis mieux auprès de lui. Il me dit de m'attacher à l'abbé de *Gouvon* son fils, qui m'avoit pris en affection, que cette affection si j'en profitois pouvoit m'être utile, & me faire acquérir ce qui me manquoit pour les vues qu'on avoit sur moi. Dès

le lendemain matin je volai chez M. l'abbé. Il ne me reçut point en domestique ; il me fit asseoir au coin de son feu, & m'interrogeant avec la plus grande douceur, il vit bientôt que mon éducation, commencée sur tant de choses, n'étoit achevée sur aucune. Trouvant sur-tout que j'avois peu de latin, il entreprit de m'en enseigner davantage. Nous convînmes que je me rendrois chez lui tous les matins, & je commençai dès le lendemain. Ainsi par une de ces bizarreries qu'on trouvera souvent dans le cours de ma vie, en même tems au-dessus & au-dessous de mon état, j'étois disciple & valet dans la même maison, & dans ma servitude j'avois cependant un précepteur d'une naissance à ne l'être que des enfans des Rois.

M. l'abbé de *Gouvon* étoit un cadet destiné par sa famille à l'épiscopat, & dont par cette raison l'on avoit poussé les études, plus qu'il n'est ordinaire aux enfans de qualité. On l'avoit envoyé à l'université de Sienne, où il avoit resté plusieurs années, & dont il avoit rapporté une assez forte dose de cruscantisme, pour être à-peu-près à Turin ce

qu'étoit jadis à Paris l'abbé de *Dangeau*. Le dégoût de la théologie l'avoit jetté dans les belles-lettres, ce qui eſt très-ordinaire en Italie à ceux qui courent la carriere de la prélature. Il avoit bien lu les poëtes; il faiſoit paſſablement des vers latins & italiens. En un mot, il avoit le goût qu'il falloit pour former le mien, & mettre quelque choix dans le fatras dont je m'étois farci la tête. Mais ſoit que mon babil lui eût fait quelque illuſion ſur mon ſavoir, ſoit qu'il ne pût ſupporter l'ennui du latin élémentaire, il me mit d'abord beaucoup trop haut, & à peine m'eût-il fait traduire quelques fables de Phedre qu'il me jetta dans Virgile où je n'entendois preſque rien. J'étois deſtiné, comme on verra dans la ſuite, à rapprendre ſouvent le latin, & à ne le ſavoir jamais. Cependant je travaillois avec aſſez de zele, & M. l'abbé me prodiguoit ſes ſoins avec une bonté dont le ſouvenir m'attendrit encore. Je paſſois avec lui une bonne partie de la matinée, tant pour mon inſtruction que pour ſon ſervice : non pour celui de ſa perſonne, car il ne ſouffrit jamais que je lui en rendiſſe aucun, mais pour écrire ſous ſa dictée & pour copier, & ma

fonction de secrétaire me fut plus utile que celle d'écolier. Non-seulement j'appris ainsi l'Italien dans sa pureté, mais je pris du goût pour la littérature, & quelque discernement des bons livres qui ne s'acquéroient pas chez *la Tribu*, & qui me servit beaucoup dans la suite, quand je me mis à travailler seul.

Ce tems fut celui de ma vie où sans projets romanesques, je pouvois le plus raisonnablement me livrer à l'espoir de parvenir. M. l'abbé, très-content de moi, le disoit à tout le monde, & son pere m'avoit pris dans une affection si singuliere, que le Comte de *Favria* m'apprit qu'il avoit parlé de moi au Roi. Madame de *Breil* elle-même avoit quitté pour moi son air méprisant. Enfin je devins une espece de favori dans la maison, à la grande jalousie des autres domestiques, qui, me voyant honoré des instructions du fils de leur maître, sentoient bien que ce n'étoit pas pour rester long-tems leur égal.

Autant que j'ai pu juger des vues qu'on avoit sur moi par quelques mots lâchés à la volée, & auxquels je n'ai réfléchi qu'après coup, il m'a paru que la maison de Solar voulant courir la car-

riere des ambaſſades, & peut-être s'ouvrir de loin celle du miniſtere, auroit été bien aiſe de ſe former d'avance un ſujet qui eût du mérite & des talens, & qui dépendant uniquement d'elle, eût pu dans la ſuite obtenir ſa confiance & la ſervir utilement. Ce projet du Comte de *Gouvon* étoit noble, judicieux, magnanime, & vraiment digne d'un grand ſeigneur bienfaiſant & prévoyant: mais outre que je n'en voyois pas alors toute l'étendue, il étoit trop ſenſé pour ma tête, & demandoit un trop long aſſujettiſſement. Ma folle ambition ne cherchoit la fortune qu'à travers les aventures; & ne voyant point de femme à tout cela, cette maniere de parvenir me paroiſſoit lente, pénible & triſte; tandis que j'aurois dû la trouver d'autant plus honorable & ſûre que les femmes ne s'en mêloient pas; l'eſpece de mérite qu'elles protégent ne valant aſſurément pas celui qu'on me ſuppoſoit.

Tout alloit à merveilles. J'avois obtenu, preſque arraché l'eſtime de tout le monde, les épreuves étoient finies, & l'on me regardoit généralement dans la maiſon comme un jeune homme de la plus grande eſpérance, qui n'étoit pas à

ſa place, & qu'on s'attendoit d'y voir arriver. Mais ma place n'étoit pas celle qui m'étoit aſſignée par les hommes, & j'y devois parvenir par des chemins bien différens. Je touche à un de ces traits caractériſtiques qui me ſont propres, & qu'il ſuffit de préſenter au lecteur, ſans y ajouter de réflexion.

Quoiqu'il y eût à Turin beaucoup de nouveaux convertis de mon eſpece, je ne les aimois pas, & n'en avois jamais voulu voir aucun. Mais j'avois vu quelques Genevois qui ne l'étoient pas; entr'autres un M. *Muſſard*, ſurnommé tord-gueule, peintre en miniature & un peu mon parent. Ce M. *Muſſard* déterra ma demeure chez le Comte de *Gouvon*, & vint m'y voir avec un autre Genevois appellé *Bâcle*, dont j'avois été camarade durant mon apprentiſſage. Ce *Bâcle* étoit un garçon très-amuſant, très gai, plein de ſaillies bouffonnes, que ſon âge rendoit agréables. Me voilà tout d'un coup engoué de M. *Bâcle*, mais engoué au point de ne pouvoir le quitter. Il alloit partir bientôt pour s'en retourner à Geneve. Quelle perte j'allois faire! J'en ſentis bien toute la grandeur. Pour mettre du moins à profit le tems

qui m'étoit laissé, je ne le quittois plus, ou plutôt il ne me quittoit pas lui-même, car la tête ne me tourna pas d'abord au point d'aller hors de l'hôtel passer la journée avec lui sans congé : mais bientôt voyant qu'il m'obsédoit entiérement on lui défendit la porte, & je m'échauffai si bien, qu'oubliant tout, hors mon ami *Bâcle*, je n'allois ni chez M. l'abbé ni chez M. le Comte, & l'on ne me voyoit plus dans la maison. On me fit des réprimandes que je n'écoutai pas. On me menaça de me congédier. Cette menace fut ma perte; elle me fit entrevoir qu'il étoit possible que *Bâcle* ne s'en allât pas seul. Dès-lors je ne vis plus d'autre plaisir, d'autre sort, d'autre bonheur que celui de faire un pareil voyage, & je ne voyois à cela que l'ineffable félicité du voyage, au bout duquel, pour surcroît, j'entrevoyois Madame de *Warens*, mais dans un éloignement immense; car pour retourner à Geneve, c'est à quoi je ne pensois jamais. Les monts, les prés, les bois, les ruisseaux, les villages, se succédoient sans fin & sans cesse avec de nouveaux charmes; ce bienheureux trajet sembloit devoir absorber ma vie en-

tiere. Je me rappelois avec délices combien ce même voyage m'avoit paru charmant en venant. Que devoit-ce être lorſqu'à tout l'attrait de l'indépendance ſe joindroit celui de faire route avec un camarade de mon âge, de mon goût & de bonne humeur, ſans gêne, ſans devoir, ſans contrainte, ſans obligation d'aller ou reſter que comme il nous plairait? Il falloit être fou pour ſacrifier une pareille fortune à des projets d'ambition d'une exécution lente, difficile, incertaine, & qui, les ſuppoſant réaliſés un jour, ne valoient pas dans tout leur éclat un quart d'heure de vrai plaiſir & de liberté dans la jeuneſſe.

Plein de cette ſage fantaiſie, je me conduiſis ſi bien que je vins à bout de me faire chaſſer, & en vérité ce ne fut pas ſans peine. Un ſoir comme je rentrois, le maître-d'hôtel me ſignifia mon congé de la part de M. le Comte. C'étoit préciſément ce que je demandois; car ſentant malgré moi l'extravagance de ma conduite, j'y ajoutois pour m'excuſer l'injuſtice & l'ingratitude, croyant mettre ainſi les gens dans leur tort, & me juſtifier à moi-même un parti pris par néceſſité. On me dit de la part du

Comte *Favria* d'aller lui parler le lendemain matin avant mon départ, & comme on voyoit que la tête m'ayant tourné j'étois capable de n'en rien faire, le maître-d'hôtel remit après cette visite à me donner quelque argent qu'on m'avoit destiné, & qu'assurément j'avois fort mal gagné : car, ne voulant pas me laisser dans l'état de valet, on ne m'avoit pas fixé de gages.

Le Comte de *Favria*, tout jeune & tout étourdi qu'il étoit, me tint en cette occasion les discours les plus sensés, & j'oserois presque dire les plus tendres; tant il m'exposa d'une maniere flatteuse & touchante les soins de son oncle & les intentions de son grand-pere. Enfin, après m'avoir mis vivement devant les yeux tout ce que je sacrifiois pour courir à ma perte, il m'offrit de faire ma paix, exigeant pour toute condition que je ne visse plus ce petit malheureux qui m'avoit séduit.

Il étoit si clair qu'il ne disoit pas tout cela de lui-même, que malgré mon stupide aveuglement je sentis toute la bonté de mon vieux maître & j'en fus touché: mais ce cher voyage étoit trop empreint dans mon imagination pour que rien pût en balancer le charme. J'étois tout-à-fait

hors de sens, je me raffermis, je m'endurcis, je fis le fier, & je répondis arrogamment que puisqu'on m'avoit donné mon congé, je l'avois pris, qu'il n'étoit plus tems de s'en dédire, & que, quoiqu'il pût m'arriver en ma vie, j'étois bien résolu de ne jamais me faire chasser deux fois d'une maison. Alors ce jeune homme justement irrité, me donna les noms que je méritois, me mit hors de sa chambre par les épaules, & me ferma la porte aux talons. Moi, je sortis triomphant comme si je venois d'emporter la plus grande victoire, & de peur d'avoir un second combat à soutenir, j'eus l'indignité de partir, sans aller remercier M. l'abbé de ses bontés.

Pour concevoir jusqu'où mon délire alloit dans ce moment, il faudroit connoître à quel point mon cœur est sujet à s'échauffer sur les moindres choses & avec quelle force il se plonge dans l'imagination de l'objet qui l'attire, quelque vain que soit quelquefois cet objet. Les plans les plus bisarres, les plus enfantins, les plus foux, viennent caresser mon idée favorite & me montrer de la vraisemblance à m'y livrer. Croiroit-on qu'à près de dix-neuf ans on puisse for-

der ſur une phiole vide la ſubſiſtance du reſte de ſes jours ? Or écoutez.

L'abbé de *Gouvon* m'avoit fait préſent, il y avoit quelques ſemaines, d'une petite fontaine de heron fort jolie, & dont j'étois tranſporté. A force de faire jouer cette fontaine & de parler de notre voyage, nous penſâmes, le ſage *Bâcle* & moi, que l'une pourroit bien ſervir à l'autre & le prolonger. Qu'y avoit-il dans le monde d'auſſi curieux qu'une fontaine de héron? Ce principe fut le fondement ſur lequel nous bâtimes l'édifice de notre fortune. Nous devions dans chaque village aſſembler les payſans autour de notre fontaine, & là les repas & la bonne chere devoient nous tomber avec d'autant plus d'abondance que nous étions perſuadés l'un & l'autre que les vivres ne coûtent rien à ceux qui les recueillent, & que quand ils n'en gorgent pas les paſſans, c'eſt pure mauvaiſe volonté de leur part. Nous n'imaginions par-tout que feſtins & noces, comptant que ſans rien débourſer que le vent de nos poumons & l'eau de notre fontaine, elle pouvoit nous défrayer en Piémont, en Savoye, en France & par tout le monde. Nous faiſions des projets

jets de voyage qui ne finiſſoient point, & nous dirigions d'abord notre courſe au nord, plutôt pour le plaiſir de paſſer les alpes, que pour la néceſſité ſuppoſée de nous arrêter enfin quelque part.

Tel fut le plan ſur lequel je me mis en campagne, abandonnant ſans regret mon protecteur, mon précepteur, mes études, mes eſpérances & l'attente d'une fortune preſque aſſurée, pour commencer la vie d'un vrai vagabond. Adieu la capitale, adieu la Cour, l'ambition, la vanité, l'amour, les belles & toutes les grandes avantures dont l'eſpoir m'avoit amené l'année précédente. Je pars avec ma fontaine & mon ami *Bâcle*, la bourſe légerement garnie, mais le cœur ſaturé de joie & ne ſongeant qu'à jouir de cette ambulante félicité à laquelle j'avois tout-à-coup borné mes brillans projets.

Je fis cet extravagant voyage preſque auſſi agréablement toutefois que je m'y étois attendu, mais non pas tout-à-fait de la même maniere ; car bien que notre fontaine amuſât quelques momens dans les cabarets les hôteſſes & leurs ſervantes, il n'en falloit pas moins payer en ſortant. Mais cela ne nous troubloit gueres & nous ne ſongions à tirer

parti tout de bon de cette reſſource que quand l'argent viendroit à nous manquer. Un accident nous en évita la peine ; la fontaine ſe caſſa près de Bramant, & il en étoit tems ; car nous ſentions, ſans oſer nous le dire, qu'elle commençoit à nous ennuyer. Ce malheur nous rendit plus gais qu'auparavant, & nous rîmes beaucoup de notre étourderie, d'avoir oublié que nos habits & nos ſouliers s'uſeroient, ou d'avoir cru les renouveller avec le jeu de notre fontaine. Nous continuâmes notre voyage auſſi allégrement que nous l'avions commencé, mais filant un peu plus droit vers le terme, où notre bourſe tariſſante nous faiſoit une néceſſité d'arriver.

A Chambéri je devins penſif, non ſur la ſottiſe que je venois de faire : jamais homme ne prit ſi-tôt ni ſi bien ſon parti ſur le paſſé ; mais ſur l'accueil qui m'attendoit chez Madame de *Warens* ; car j'enviſageois exactement ſa maiſon comme ma maiſon paternelle. Je lui avois écrit mon entrée chez le Comte de *Gouvon ;* elle ſavoit ſur quel pied j'y étois, & en m'en félicitant elle m'avoit donné des leçons très ſages ſur la maniere dont je devois correſpondre aux

bontés qu'on avoit pour moi. Elle regardoit ma fortune comme assurée si je ne la détruisois pas par ma faute. Qu'alloit-elle dire en me voyant arriver ? Il ne me vint pas même à l'esprit qu'elle pût me fermer sa porte ; mais je craignois le chagrin que j'allois lui donner ; je craignois ses reproches plus durs pour moi que la misere. Je résolus de tout endurer en silence, & de tout faire pour l'appaiser. Je ne voyois plus dans l'univers qu'elle seule : vivre dans sa disgrace étoit une chose qui ne se pouvoit pas.

Ce qui m'inquiétoit le plus étoit mon compagnon de voyage dont je ne voulois pas lui donner le surcroît, & dont je craignois de ne pouvoir me débarrasser aisément. Je préparai cette séparation en vivant assez froidement avec lui la derniere journée. Le drôle me comprit ; il étoit plus fou que sot. Je crus qu'il s'affecteroit de mon inconstance ; j'eus tort, mon ami *Bâcle* ne s'affectoit de rien. A peine en entrant à Annecy avions-nous mis le pied dans la ville, qu'il me dit ; te voilà chez toi, m'embrassa, me dit adieu, fit une pirouette, & disparut. Je n'ai jamais plus

entendu parler de lui. Notre connoissance & notre amitié durerent en tout environ six semaines, mais les suites en dureront autant que moi.

Que le cœur me battit en approchant de la maison de Madame de *Warens* ! mes jambes trembloient sous moi, mes yeux se couvroient d'un voile, je ne voyois rien, je n'entendois rien, je n'aurois reconnu personne ; je fus contraint de m'arrêter plusieurs fois pour respirer & reprendre mes sens. Etoit-ce la crainte de ne pas obtenir les secours dont j'avois besoin qui me troubloit à ce point ? A l'âge où j'étois, la peur de mourir de faim donne-t-elle de pareilles alarmes ? Non, non, je le dis avec autant de vérité que de fierté ; jamais en aucun tems de ma vie il n'appartint à l'intérêt ni à l'indigence de m'épanouir ou de me serrer le cœur. Dans le cours d'une vie inégale & mémorable par ses vicissitudes, souvent sans asyle & sans pain, j'ai toujours vu du même œil l'opulence & la misere. Au besoin j'aurois pu mendier ou voler comme un autre, mais non pas me troubler pour en être réduit-là. Peu d'hommes ont autant gémi que moi, peu ont autant versé de pleurs

dans leur vie, mais jamais la pauvreté ni la crainte d'y tomber ne m'ont fait pouſſer un ſoupir ni répandre une larme. Mon ame à l'épreuve de la fortune n'a connu de vrais biens ni de vrais maux que ceux qui ne dépendent pas d'elle, & c'eſt quand rien ne m'a manqué pour le néceſſaire que je me ſuis ſenti le plus malheureux des mortels.

A peine parus-je aux yeux de Madame de *Warens* que ſon air me raſſura. Je treſſaillis au premier ſon de ſa voix, je me précipite à ſes pieds, & dans les tranſports de la plus vive joie je colle ma bouche ſur ſa main. Pour elle, j'ignore ſi elle avoit ſu de mes nouvelles, mais je vis peu de ſurpriſe ſur ſon viſage, & je n'y vis aucun chagrin. Pauvre petit, me dit-elle d'un ton careſſant, te revoilà donc? Je ſavois bien que tu étois trop jeune pour ce voyage; je ſuis bien aiſe au moins qu'il n'ait pas auſſi mal tourné que j'avois craint. Enſuite elle me fit compter mon hiſtoire, qui ne fut pas longue, & que je lui fis très fidellement, en ſupprimant cependant quelques articles; mais au reſte ſans m'épargner ni m'excuſer.

Il fut question de mon gîte. Elle consulta sa femme de chambre. Je n'osois respirer durant cette délibération, mais quand j'entendis que je coucherois dans la maison j'eus peine à me contenir, & je vis porter mon petit paquet dans la chambre qui m'étoit destinée, à-peu-près comme *St. Preux* vit remiser sa chaise chez Madame de *Wolmar*. J'eus pour surcroît le plaisir d'apprendre que cette faveur ne seroit point passagere, & dans un moment où l'on me croyoit attentif à toute autre chose, j'entendis qu'elle disoit : on dira ce qu'on voudra, mais puisque la providence me le renvoye, je suis déterminée à ne pas l'abandonner.

Me voilà donc enfin établi chez elle. Cet établissement ne fut pourtant pas encore celui dont je date les jours heureux de ma vie, mais il servit à le préparer. Quoique cette sensibilité de cœur qui nous fait vraiment jouir de nous soit l'ouvrage de la nature & peut-être un produit de l'organisation, elle a besoin de situations qui la développent. Sans ces causes occasionnelles, un homme né très-sensible ne sentiroit rien, & mourroit sans avoir connu son être. Tel

à-peu-près j'avois été jusqu'alors, & tel j'aurois toujours été peut-être, si je n'avois jamais connu Madame de *Warens*, ou si même l'ayant connue, je n'avois pas vécu assez long-tems auprès d'elle pour contracter la douce habitude des sentimens affectueux qu'elle m'inspira. J'oserai le dire; qui ne sent que l'amour ne sent pas ce qu'il y a de plus doux dans la vie. Je connois un autre sentiment, moins impétueux peut-être, mais plus délicieux mille fois, qui quelquefois est joint à l'amour & qui souvent en est séparé. Ce sentiment n'est pas non plus l'amitié seule; il est plus voluptueux, plus tendre; je n'imagine pas qu'il puisse agir pour quelqu'un du même sexe; du moins je fus ami si jamais homme le fut, & je ne l'éprouvai jamais près d'aucun de mes amis. Ceci n'est pas clair, mais il le deviendra dans la suite; les sentimens ne se décrivent bien que par leurs effets.

Elle habitoit une vieille maison, mais assez grande pour avoir une belle piece de réserve dont elle fit sa chambre de parade, & qui fut celle où l'on me logea. Cette chambre étoit sur le passage dont j'ai parlé où se fit notre premiere entre-

vue, & au-delà du ruiſſeau & des jardins on découvroit la campagne. Cet aſpect n'étoit pas pour le jeune habitant une choſe indifférente. C'étoit depuis Boſſey, la premiere fois que j'avois du verd devant mes fenêtres. Toujours maſqué par des murs, je n'avois eu ſous les yeux que des toits & le gris des rues. Combien cette nouveauté me fut ſenſible & douce! elle augmenta beaucoup mes diſpoſitions à l'attendriſſement. Je faiſois de ce charmant payſage encore un des bienfaits de ma chere patronne : il me ſembloit qu'elle l'avoit mis là tout exprès pour moi; je m'y plaçois paiſiblement auprès d'elle; je la voyois partout entre les fleurs & la verdure; ſes charmes & ceux du printems ſe confondoient à mes yeux. Mon cœur juſqu'alors comprimé ſe trouvoit plus au large dans cet eſpace, & mes ſoupirs s'exhaloient plus librement parmi ces vergers.

On ne trouvoit pas chez Madame de *Warens* la magnificence que j'avois vue à Turin, mais on y trouvoit la propreté, la décence, & une abondance patriarcale avec laquelle le faſte ne s'allie jamais. Elle avoit peu de vaiſſelle d'argent, point de porcelaine, point de gi-

bier dans sa cuisine, ni dans sa cave de vins étrangers; mais l'une & l'autre étoient bien garnies au service de tout le monde, & dans des tasses de fayance elle donnoit d'excellent café. Quiconque la venoit voir, étoit invité à dîner avec elle ou chez elle, & jamais ouvrier, messager ou passant ne sortoit sans manger ou boire. Son domestique étoit composé d'une femme de chambre fribourgeoise assez jolie, appellée *Merceret*, d'un valet de son pays appellé *Claude Anet*, dont il sera question dans la suite, d'une cuisiniere & de deux porteurs de louage quand elle alloit en visite, ce qu'elle faisoit rarement. Voilà bien des choses pour deux mille livres de rente; cependant son petit revenu bien ménagé eût pu suffire à tout cela, dans un pays où la terre est très-bonne & l'argent très-rare. Malheureusement l'économie ne fut jamais sa vertu favorite; elle s'endettoit, elle payoit, l'argent faisoit la navette & tout alloit.

La maniere dont son ménage étoit monté étoit précisément celle que j'aurois choisie; on peut croire que j'en profitois avec plaisir. Ce qui m'en plaisoit moins étoit qu'il falloit rester très-longtems à table. Elle supportoit avec peine la

premiere odeur du potage & des mets. Cette odeur la faiſoit preſque tomber en défaillance, & ce dégoût duroit long-tems. Elle ſe remettoit peu-à-peu, cauſoit, & ne mangeoit point. Ce n'étoit qu'au bout d'une demi-heure qu'elle eſſayoit le premier morceau. J'aurois dîné trois fois dans cet intervalle : mon repas étoit fait long-tems avant qu'elle eût commencé le ſien. Je recommençois de compagnie; ainſi je mangeois pour deux, & ne m'en trouvois pas plus mal. Enfin je me livrois d'autant plus au doux ſentiment du bien-être, que j'éprouvois auprès d'elle, que ce bien-être dont je jouiſſois n'étoit même d'aucune inquiétude ſur les moyens de le ſoutenir. N'étant point encore dans l'étroite confidence de ſes affaires, je les ſuppoſois en état d'aller toujours ſur le même pied J'ai retrouvé le mêmes agrémens dans ſa maiſon par la ſuite; mais, plus inſtruit de ſa ſituation réelle, & voyant qu'ils anticipoient ſur ſes rentes, je ne les ai plus goûtés ſi tranquillement. La prévoyance a toujours gâté chez moi la jouiſſance. J'ai vu l'avenir à pure perte : je n'ai jamais pu l'éviter.

Dès le premier jour la familiarité la

plus douce s'établit entre nous au même degré où elle a continué tout le reſte de ſa vie. *Petit* fut mon nom, *Maman* fut le ſien, & toujours nous demeurâmes *Petit* & *Maman*, même quand le nombre des années en eût preſque effacé la différence entre nous. Je trouve que ces deux noms rendent à merveille l'idée de notre ton, la ſimplicité de nos manieres, & ſur-tout la relation de nos cœurs. Elle fut pour moi la plus tendre des meres qui jamais ne chercha ſon plaiſir, mais toujours mon bien; & ſi les ſens entrerent dans mon attachement pour elle, ce n'étoit pas pour en changer la nature, mais pour le rendre ſeulement plus exquis, pour m'enivrer du charme d'avoir une Maman jeune & jolie qu'il m'étoit délicieux de careſſer; je dis, careſſer au pied de la lettre; car jamais elle n'imagina de m'épargner les baiſers ni les plus tendres careſſes maternelles, & jamais il n'entra dans mon cœur d'en abuſer. On dira que nous avons pourtant eu à la fin des relations d'une autre eſpece; j'en conviens, mais il faut attendre; je ne puis tout dire à la fois.

Le coup-d'œil de notre premiere entrevue fut le ſeul moment vraiment paſ-

sionné qu'elle m'ait jamais fait sentir; encore ce moment fut-il l'ouvrage de la surprise. Mes regards indiscrets n'alloient jamais furetant sous son mouchoir, quoiqu'un embonpoint mal caché dans cette place eût bien pu les y attirer. Je n'avois ni transports ni desirs auprès d'elle: j'étois dans un calme ravissant, jouissant sans savoir de quoi. J'aurois ainsi passé ma vie & l'éternité même sans m'ennuyer un instant. Elle est la seule personne avec qui je n'ai jamais senti cette sécheresse de conversation qui me fait un supplice du devoir de la soutenir. Nos tête-à-têtes étoient moins des entretiens qu'un babil intarissable qui pour finir avoit besoin d'être interrompu. Loin de me faire une loi de parler, il falloit plutôt m'en faire une de me taire. A force de méditer ses projets elle tomboit souvent dans la rêverie. Hé bien, je la laissois rêver; je me taisois, je la contemplois, & j'étois le plus heureux des hommes. J'avois encore un tic fort singulier. Sans prétendre aux faveurs du tête-à-tête, je le recherchois sans cesse, & j'en jouissois avec une passion qui dégénéroit en fureur, quand des importuns venoient le troubler. Sitôt que quelqu'un arrivoit, homme

ou femme, il n'importoit pas, je sortois en murmurant, ne pouvant souffrir de rester en tiers auprès d'elle. J'allois compter les minutes dans son antichambre, maudissant mille fois ces éternels visiteurs, & ne pouvant concevoir ce qu'ils avoient tant à dire, parce que j'avois à dire encore plus.

Je ne sentois toute la force de mon attachement pour elle que quand je ne la voyois pas. Quand je la voyois je n'étois que content; mais mon inquiétude en son absence alloit au point d'être douloureuse. Le besoin de vivre avec elle me donnoit des élans d'attendrissement qui souvent alloient jusqu'aux larmes. Je me souviendrai toujours qu'un jour de grande fête, tandis qu'elle étoit à vêpres, j'allai me promener hors de la ville, le cœur plein de son image & du desir ardent de passer mes jours auprès d'elle. J'avois assez de sens pour voir que quant à présent cela n'étoit pas possible, & qu'un bonheur que je goûtois si bien seroit court. Cela donnoit à ma rêverie une tristesse qui n'avoit pourtant rien de sombre & qu'un espoir flatteur tempéroit. Le son des cloches qui m'a toujours singuliérement affecté, le chant des oiseaux, la beauté du jour,

la douceur du payſage, les maiſons éparſes & champêtres dans leſquelles je plaçois en idée notre commune demeure ; tout cela me frappoit tellement d'une impreſſion vive, tendre, triſte & touchante, que je me vis comme en extaſe tranſporté dans cet heureux tems & dans cet heureux ſéjour, où mon cœur poſſédant toute la félicité qui pouvoit lui plaire, la goûtoit dans des raviſſemens inexprimables, ſans ſonger même à la volupté des ſens. Je ne me ſouviens pas de m'être élancé jamais dans l'avenir avec plus de force & d'illuſion que je fis alors ; & ce qui m'a frappé le plus dans le ſouvenir de cette rêverie quand elle s'eſt réaliſée, c'eſt d'avoir retrouvé des objets tels exactement que je les avois imaginés. Si jamais rêve d'un homme éveillé eut l'air d'une viſion prophétique, ce fut aſſurément celui-là. Je n'ai été deçu que dans ſa durée imaginaire ; car les jours & les ans & la vie entiere s'y paſſoit dans une inaltérable tranquillité, au lieu qu'en effet tout cela n'a duré qu'un moment. Hélas ! mon plus conſtant bonheur fut en ſonge. Son accompliſſement fut preſque à l'inſtant ſuivi du réveil.

Je ne finirois pas ſi j'entrois dans le détail de toutes les folies que le ſouvenir

de cette chere Maman me faiſoit faire, quand je n'étois plus ſous ſes yeux. Combien de fois j'ai baiſé mon lit en ſongeant qu'elle y avoit couché, mes rideaux, tous les meubles de ma chambre en ſongeant qu'ils étoient à elle, que ſa belle main les avoit touchés; le plancher même ſur lequel je me proſternois en ſongeant qu'elle y avoit marché. Quelquefois même en ſa préſence il m'échappoit des extravagances que le plus violent amour ſeul ſembloit pouvoir inſpirer. Un jour à table, au moment qu'elle avoit mis un morceau dans ſa bouche, je m'écrie que j'y vois un cheveu; elle rejette le morceau ſur ſon aſſiette, je m'en ſaiſis avidement & l'avale. En un mot, de moi à l'amant le plus paſſionné il n'y avoit qu'une différence unique, mais eſſentielle, & qui rend mon état preſque inconcevable à la raiſon.

J'étois revenu d'Italie, non tout-à-fait comme j'y étois allé; mais comme peut-être jamais à mon âge on n'en eſt revenu. J'en avois rapporté non ma virginité, mais mon pucelage. J'avois ſenti le progrès des ans; mon tempérament inquiet s'étoit enfin déclaré, & ſa premiere éruption très-involontaire, m'avoit

donné sur ma santé des alarmes qui peignent mieux que toute autre chose l'innocence dans laquelle j'avois vécu jusqu'alors. Bientôt rassuré j'appris ce dangereux supplément qui trompe la nature & sauve aux jeunes gens de mon humeur beaucoup de désordres aux dépens de leur santé, de leur vigueur, & quelquefois de leur vie. Ce vice que la honte & la timidité trouvent si commode, a de plus un grand attrait pour les imaginations vives; c'est de disposer pour ainsi dire à leur gré de tout le sexe, & de faire servir à leurs plaisirs la beauté qui les tente sans avoir besoin d'obtenir son aveu. Séduit par ce funeste avantage je travaillois à détruire la bonne constitution qu'avoit rétablie en moi la nature, & à qui j'avois donné le tems de se bien former. Qu'on ajoute à cette disposition le local de ma situation présente; logé chez une jolie femme, caressant son image au fond de mon cœur, la voyant sans cesse dans la journée; le soir entouré d'objets qui me la rappellent, couché dans un lit où je sais qu'elle a couché. Que de stimulans! tel lecteur qui se les représente, me regarde déja comme à demi-mort. Tout au contraire : ce qui

devoit me perdre, fut préciſément ce qui me ſauva, du moins pour un tems. Enivré du charme de vivre auprès d'elle, du deſir ardent d'y paſſer mes jours, abſente ou préſente je voyois toujours en elle une tendre mere, une ſœur chérie, une délicieuſe amie, & rien de plus. Je la voyois toujours ainſi, toujours la même, & ne voyois jamais qu'elle. Son image, toujours préſente à mon cœur, n'y laiſſoit place à nulle autre; elle étoit pour moi la ſeule femme qui fût au monde, & l'extréme douceur des ſentimens qu'elle m'inſpiroit ne laiſſant pas à mes ſens le tems de s'éveiller pour d'autres, me garantiſſoit d'elle & de tout ſon ſexe. En un mot, j'étois ſage parce que je l'aimois. Sur ces effets que je rends mal, diſe qui pourra de quelle eſpeçe étoit mon attachement pour elle. Pour moi, tout ce que j'en puis dire eſt que s'il paroît déja fort extraordinaire, dans la ſuite il le paroîtra beaucoup plus.

Je paſſois mon tems le plus agréablement du monde, occupé des choſes qui me plaiſoient le moins. C'étoit des projets à rédiger, des mémoires à mettre au net, des recettes à tranſcrire; c'étoient des herbes à trier; des drogues à piler, des alambics à gouverner. Tout à traver

tout cela venoient des foules de paſſans, de mendians, de viſites de toute eſpece. Il falloit entretenir tout à la fois un ſoldat, un apothicaire, un chanoine, une belle dame, un frere lay. Je peſtois, je grommelois, je jurois, je donnois au diable toute cette maudite cohue. Pour elle qui prenoit tout en gaîté, mes fureurs la faiſoient rire aux larmes, & ce qui la faiſoit rire encore plus, étoit de me voir d'autant plus furieux que je ne pouvois moi-même m'empêcher de rire. Ces petits intervalles où j'avois le plaiſir de grogner étoient charmans, & s'il ſurvenoit un nouvel importun durant la querelle, elle en ſavoit encore tirer parti pour l'amuſement en prolongeant malicieuſement la viſite, & me jettant des coups-d'œil pour leſquels je l'aurois volontiers battue. Elle avoit peine à s'abſtenir d'éclater en me voyant contraint & retenu par la bienſéance lui faire des yeux de poſſédé, tandis qu'au fond de mon cœur, & même en dépit de moi, je trouvois cela très-comique.

Tout cela, ſans me plaire en ſoi, m'amuſoit pourtant, parce qu'il faiſoit partie d'une maniere d'être qui m'étoit charmante. Rien de ce qui ſe faiſoit autour de moi, rien de tout ce qu'on me

faiſoit faire, n'étoit ſelon mon goût, mais tout étoit ſelon mon cœur. Je crois que je ſerois parvenu à aimer la médecine, ſi mon dégoût pour elle n'eût fourni des ſcènes folâtres qui nous égayoient ſans ceſſe : c'eſt peut-être la premiere fois que cet art a produit un pareil effet. Je prétendois connoître à l'odeur un livre de médecine, & ce qu'il y a de plaiſant, eſt que je m'y trompois rarement. Elle me faiſoit goûter des plus déteſtables drogues. J'avois beau fuir ou vouloir me défendre ; malgré ma réſiſtance & mes horribles grimaces, malgré moi & mes dents ; quand je voyois ces jolis doigts barbouillés s'approcher de ma bouche, il falloit finir par l'ouvrir & ſucer. Quand tout ſon petit ménage étoit raſſemblé dans la même chambre, à nous entendre courir & crier au milieu des éclats de rire, on eût cru qu'on y jouoit quelque farce, & non pas qu'on y faiſoit de l'opiate ou de l'élixir.

Mon tems ne ſe paſſoit pourtant pas tout entier à ces poliſſonneries. J'avois trouvé quelques livres dans la chambre que j'occupois : le Spectateur, Puffendorff, St Evremond, la Henriade. Quoique je n'euſſe plus mon ancienne fureur

de lecture, par désœuvrement je lisois un peu de tout cela. Le Spectateur surtout me plut beaucoup & me fit du bien. M. L'abbé de *Gouvon* m'avoit appris à lire moins avidement & avec plus de réflexion; la lecture me profitoit mieux. Je m'accoutumois à réfléchir sur l'élocution, sur les constructions élégantes; je m'exerçois à discerner le françois pur de mes idiomes provinciaux. Par exemple, je fus corrigé d'une faute d'orthographe que je faisois avec tous nos Genevois par ces deux vers de la Henriade.

Soit qu'un ancien respect pour le sang de leurs maîtres,
Parlât encore pour lui dans le cœur de ces traîtres :

Ce mot *parlât* qui me frappa, m'apprit qu'il falloit un *t* à la troisieme personne du subjonctif; au lieu qu'auparavant je l'écrivois & prononçois *parla*, comme le présent de l'indicatif.

Quelquefois je causois avec Maman de mes lectures; quelquefois je lisois auprès d'elle; j'y prenois grand plaisir; je m'exerçois à bien lire, & cela me fut utile aussi. J'ai dit qu'elle avoit l'esprit orné. Il étoit alors dans toute sa fleur. Plusieurs gens de lettres s'étoient empressés à lui plaire, & lui avoient appris

à juger des ouvrages d'esprit. Elle avoit, si je puis parler ainsi, le goût un peu protestant; elle ne parloit que de Bayle & faisoit grand cas de St Evremond, qui depuis long-tems étoit mort en France. Mais cela n'empêchoit pas qu'elle ne connût la bonne littérature & qu'elle n'en parlât fort bien. Elle avoit été élevée dans des sociétés choisies, & venue en Savoye encore jeune, elle avoit perdu dans le commerce charmant de la noblesse du pays ce ton maniéré du pays de Vaud où les femmes prennent le bel esprit pour l'esprit du monde, & ne savent parler que par épigrammes.

Quoiqu'elle n'eût vu la Cour qu'en passant, elle y avoit jetté un coup-d'œil rapide qui lui avoit suffi pour la connoître. Elle s'y conserva toujours des amis, & malgré de secrettes jalousies, malgré les murmures qu'excitoient sa conduite & ses dettes, elle n'a jamais perdu sa pension. Elle avoit l'expérience du monde, & l'esprit de réflexion qui fait tirer parti de cette expérience. C'étoit le sujet favori de ses conversations, & c'étoit précisément, vu mes idées chimériques, la sorte d'instruction dont j'avois le plus grand besoin. Nous lisions ensemble la

Bruyere : il lui plaisoit plus que la Rochefoucault, livre triste & désolant, principalement dans la jeunesse où l'on n'aime pas à voir l'homme comme il est. Quand elle moralisoit, elle se perdoit quelquefois un peu dans les espaces; mais en lui baisant de tems en tems la bouche ou les mains je prenois patience, & ses longueurs ne m'ennuyoient pas.

Cette vie étoit trop douce pour pouvoir durer. Je le sentois & l'inquiétude de la voir finir étoit la seule chose qui en troubloit la jouissance. Tout en folâtrant Maman m'étudioit, m'observoit, m'interrogeoit, & bâtissoit pour ma fortune force projets dont je me serois bien passé. Heureusement ce n'étoit pas le tout de connoître mes penchans, mes goûts, mes petits talens, il falloit trouver ou faire naître les occasions d'en tirer parti, & tout cela n'étoit pas l'affaire d'un jour. Les préjugés même qu'avoit conçus la pauvre femme en faveur de mon mérite reculoient les momens de le mettre en œuvre, en la rendant plus difficile sur le choix des moyens; enfin tout alloit au gré de mes desirs, grace à la bonne opinion qu'elle avoit de moi; mais il en fallut rabattre, &

dès-lors, adieu la tranquillité. Un de ses parens appellé M. d'*Aubonne* la vint voir. C'étoit un homme de beaucoup d'esprit, intrigant, génie à projets comme elle, mais qui ne s'y ruinoit pas, une espece d'avanturier. Il venoit de proposer au Cardinal de Fleury un plan de lotterie très-composée, qui n'avoit pas été goûté. Il alloit le proposer à la Cour de Turin où il fut adopté & mis en exécution. Il s'arrêta quelque tems à Annecy & y devint amoureux de Madame l'Intendante, qui étoit une personne fort aimable, fort de mon goût, & la seule que je visse avec plaisir chez Maman. M. d'*Aubonne* me vit, sa parente lui parla de moi, il se chargea de m'examiner, de voir à quoi j'étois propre, & s'il me trouvoit de l'étoffe, de chercher à me placer.

Madame de *Warens* m'envoya chez lui deux ou trois matins de suite, sous prétexte de quelque commission & sans me prévenir de rien. Il s'y prit très-bien pour me faire jaser, se familiarisa avec moi, me mit à mon aise autant qu'il étoit possible, me parla de niaiseries & de toutes sortes de sujets. Le tout sans paroître m'observer, sans la moindre affec-

tation, & comme si, se plaisant avec moi, il eût voulu converser sans gêne. J'étois enchanté de lui. Le résultat de ses observations fut que malgré ce que promettoient mon extérieur & ma physionomie animée, j'étois, sinon tout à fait inepte, au moins un garçon de peu d'esprit, sans idées, presque sans acquis, très-borné en un mot à tous égards, & que l'honneur de devenir quelque jour Curé de village étoit la plus haute fortune à laquelle je dusse aspirer. Tel fut le compte qu'il rendit de moi à Madame de *Warens*. Ce fut la seconde ou troisieme fois que je fus ainsi jugé; ce ne fut pas la derniere, & l'arrêt de M. *Masseron* a souvent été confirmé.

La cause de ces jugemens tient trop à mon caractere, pour n'avoir pas ici besoin d'explication: car en conscience, on sent bien que je ne puis sincérement y souscrire, & qu'avec toute l'impartialité possible, quoiqu'aient pu dire Mrs. *Masseron*, d'*Aubonne*, & beaucoup d'autres, je ne les saurois prendre au mot.

Deux choses presque inalliables s'unissent en moi sans que j'en puisse concevoir la maniere. Un tempérament très-ardent,

ardent, des passions vives, impétueuses, & des idées lentes à naître, embarrassées, & qui ne se présentent jamais qu'après-coup. On diroit que mon cœur & mon esprit n'appartiennent pas au même individu. Le sentiment plus prompt que l'éclair vient remplir mon ame, mais au lieu de m'éclairer il me brûle & m'éblouit. Je sens tout & je ne vois rien. Je suis emporté, mais stupide ; il faut que je sois de sang-froid pour penser. Ce qu'il y a d'étonnant est que j'ai cependant le tact assez sûr, de la pénétration, de la finesse même, pourvu qu'on m'attende : je fais d'excellens impromptus à loisir ; mais sur le tems je n'ai jamais rien fait ni dit qui vaille. Je ferois une fort jolie conversation par la poste, comme on dit que les Espagnols jouent aux échecs. Quand je lus le trait d'un Duc de Savoye qui se retourna, faisant route, pour crier ; *à votre gorge*, *marchand de Paris*, je dis, me voilà.

Cette lenteur de penser jointe à cette vivacité de sentir, je ne l'ai pas seulement dans la conversation, je l'ai même seul & quand je travaille. Mes idées s'arrangent dans ma tête avec la plus incroyable difficulté. Elles y circulent

ſourdement ; elles y fermentent juſqu'à m'émouvoir, m'échauffer, me donner des palpitations ; & au milieu de toute cette émotion je ne vois rien nettement ; je ne ſaurois écrire un ſeul mot, il faut que j'attende. Inſenſiblement ce grand mouvement s'appaiſe, ce cahos ſe débrouille ; chaque choſe vient ſe mettre à ſa place, mais lentement & après une longue & confuſe agitation. N'avez-vous point vu quelquefois l'opera en Italie ? Dans les changemens de ſcene il regne ſur ces grands théâtres un déſordre déſagréable, & qui dure aſſez long-temps : toutes les décorations ſont entremêlées ; on voit de toutes parts un tiraillement qui fait peine ; on croit que tout va renverſer. Cependant peu-à-peu tout s'arrange, rien ne manque, & l'on eſt tout ſurpris de voir ſuccéder à ce long tumulte un ſpectacle raviſſant. Cette manœuvre eſt à-peu-près celle qui ſe fait dans mon cerveau quand je veux écrire. Si j'avois ſu premierement attendre, & puis rendre dans leur beauté les choſes qui s'y ſont ainſi peintes, peu d'Auteurs m'auroient ſurpaſſé.

De-là vient l'extrême difficulté que je trouve à écrire. Mes manuſcrits raturés,

barbouillés, mêlés, indéchiffrables, atteſtent la peine qu'ils m'ont coûtée. Il n'y en a pas un qu'il ne m'ait fallu tranſcrire quatre ou cinq fois avant de le donner à la preſſe. Je n'ai jamais pu rien faire la plume à la main vis-à-vis d'une table & de mon papier : c'eſt à la promenade au milieu des rochers & des bois, c'eſt la nuit dans mon lit & durant mes inſomnies que j'écris dans mon cerveau, l'on peut juger avec quelle lenteur, ſurtout pour un homme abſolument dépourvu de mémoire verbale, & qui de la vie n'a pu retenir ſix vers par cœur. Il y a telle de mes périodes que j'ai tournée & retournée cinq ou ſix nuits dans ma tête avant qu'elle fût en état d'être miſe ſur le papier. De-là vient encore que je réuſſis mieux aux ouvrages qui demandent du travail, qu'à ceux qui veulent être faits avec une certaine légéreté, comme les lettres ; genre dont je n'ai jamais pu prendre le ton, & dont l'occupation me met au ſupplice. Je n'écris point de lettres ſur les moindres ſujets qui ne me coûtent des heures de fatigue, ou ſi je veux écrire de ſuite ce qui me vient, je ne ſais ni commencer ni finir, ma lettre eſt un long & confus verbiage ; à peine m'entend-on quand on la lit.

Non-seulement les idées me coûtent à rendre, elles me coûtent même à recevoir. J'ai étudié les hommes & je me crois assez bon observateur. Cependant je ne sais rien voir de ce que je vois; je ne vois bien que ce que je me rappelle, & je n'ai de l'esprit que dans mes souvenirs. De tout ce qu'on dit, de tout ce qu'on fait, de tout ce qui se passe en ma présence, je ne sens rien, je ne pénetre rien. Le signe extérieur est tout ce qui me frappe. Mais ensuite tout cela me revient: je me rappelle le lieu, le tems, le ton, le regard, le geste, la circonstance, rien ne m'échappe. Alors sur ce qu'on a fait ou dit, je trouve ce qu'on a pensé, & il est rare que je me trompe.

Si peu maître de mon esprit seul avec moi-même, qu'on juge de ce que je dois être dans la conversation, où, pour parler à propos, il faut penser à la fois & sur le champ à mille choses. La seule idée de tant de convenances dont je suis sûr d'oublier au moins quelqu'une, suffit pour m'intimider. Je ne comprends pas même comment on ose parler dans un cercle: car à chaque mot il faudroit passer en revue tous les gens qui sont là: il faudroit connoître tous leurs caracteres, savoir leurs histoires, pour être sûr de ne rien dire qui puisse offenser quel-

qu'un. Là-dessus ceux qui vivent dans le monde ont un grand avantage : sachant mieux ce qu'il faut taire, ils sont plus surs de ce qu'ils disent : encore leur échappe-t-il souvent des balourdises. Qu'on juge de celui qui tombe là des nues ! Il lui est presque impossible de parler une minute impunément. Dans le tête-à-tête il y a un autre inconvénient que je trouve pire ; la nécessité de parler toujours. Quand on vous parle, il faut répondre, & si l'on ne dit mot, il faut relever la conversation. Cette insupportable contrainte m'eût seule dégoûté de la société. Je ne trouve point de gêne plus terrible que l'obligation de parler sur le champ & toujours. Je ne sais si ceci tient à ma mortelle aversion pour tout assujettissement ; mais c'est assez qu'il faille absolument que je parle pour que je dise une sottise infailliblement.

Ce qu'il y a de plus fatal est qu'au lieu de savoir me taire quand je n'ai rien à dire, c'est alors que pour payer plutôt ma dette j'ai la fureur de vouloir parler. Je me hâte de balbutier promptement des paroles sans idées, trop heureux quand elles ne signifient rien du tout. En voulant vaincre ou cacher mon ineptie, je manque rarement de la montrer.

Je crois que voilà de quoi faire assez comprendre comment n'étant pas un sot, j'ai cependant souvent passé pour l'être, même chez des gens en état de bien juger : d'autant plus malheureux que ma physionomie & mes yeux promettent davantage, & que cette attente frustrée rend plus choquante aux autres ma stupidité. Ce détail qu'une occasion particuliere a fait naître n'est pas inutile à ce qui doit suivre. Il contient la clef de bien des choses extraordinaires qu'on m'a vu faire, & qu'on attribue à une humeur sauvage que je n'ai point. J'aimerois la société comme un autre, si je n'étois sûr de m'y montrer non-seulement à mon désavantage, mais tout autre que je ne suis. Le parti que j'ai pris d'écrire & de me cacher est précisément celui qui me convenoit. Moi présent on n'auroit jamais su ce que je valois, on ne l'auroit pas soupçonné même ; & c'est ce qui est arrivé à Madame *Dupin*, quoique femme d'esprit, & quoique j'aye vécu dans sa maison plusieurs années. Elle me l'a dit bien des fois elle-même depuis ce tems-là. Au reste tout ceci souffre de certaines exceptions, & j'y reviendrai dans la suite.

La mesure de mes talens ainsi fixée,

l'état qui me convenoit ainſi déſigné, il ne fut plus queſtion pour la ſeconde fois que de remplir ma vocation. La difficulté fut que je n'avois pas fait mes études & que je ne ſavois pas même aſſez de latin pour être Prêtre. Madame de *Warens* imagina de me faire inſtruire au ſéminaire pendant quelque tems. Elle en parla au ſupérieur; c'étoit un lazariſte appellé M. *Gros*, bon petit homme à moitié borgne, maigre, griſon, le plus ſpirituel & le moins pédant lazariſte que j'aye connu; ce qui n'eſt pas beaucoup dire, à la vérité.

Il venoit quelquefois chez Maman qui l'accueilloit, le careſſoit, l'agaçoit même, & ſe faiſoit quelquefois lacer par lui, emploi dont il ſe chargeoit aſſez volontiers. Tandis qu'il étoit en fonction, elle couroit par la chambre de côté & d'autre, faiſant tantôt ceci tantôt cela. Tiré par le lacet, Monſieur le ſupérieur ſuivoit en grondant, & diſant à tout moment; mais Madame, tenez-vous donc. Cela faiſoit un ſujet aſſez pittoreſque.

M. *Gros* ſe préta de bon cœur au projet de Maman. Il ſe contenta d'une penſion très modique, & ſe chargea de l'inſtruction. Il ne fut queſtion que du conſentement de l'Evêque, qui non-ſeu-

lement l'accorda, mais qui voulut payer la pension. Il permit aussi que je restasse en habit laïque, jusqu'à ce qu'on pût juger par un essai du succès qu'on devoit espérer.

Quel changement! Il fallut m'y soumettre. J'allai au séminaire comme j'aurois été au supplice. La triste maison qu'un séminaire; sur-tout pour qui sort de celle d'une aimable femme. J'y portois un seul livre que j'avois prié Maman de me prêter, & qui me fut d'une grande ressource. On ne devinera pas quelle sorte de livre c'étoit: un livre de musique. Parmi les talens qu'elle avoit cultivés, la musique n'avoit pas été oubliée. Elle avoit de la voix, chantoit passablement & jouoit un peu du clavecin. Elle avoit eu la complaisance de me donner quelques leçons de chant, & il fallut commencer de loin, car à peine savois-je la musique de nos pseaumes. Huit ou dix leçons de femme & fort interrompues, loin de me mettre en état de solfier ne m'apprirent pas le quart des signes de la musique. Cependant j'avois une telle passion pour cet art, que je voulus essayer de m'exercer seul. Le livre que j'emportai n'étoit pas même des plus faciles; c'étoient les cantates de

Clerambault. On concevra quelle fut mon application & mon obſtination, quand je dirai que ſans connoître ni tranſpoſition ni quantité, je parvins à déchiffrer & chanter ſans faute le premier récitatif & le premier air de la cantate d'*Alphée* & *Arétuſe*; & il eſt vrai que cet air eſt ſcandé ſi juſte, qu'il ne faut que réciter les vers avec leur meſure pour y mettre celle de l'air.

Il y avoit au ſéminaire un maudit lazariſte qui m'entreprit & qui me fit prendre en horreur le latin qu'il vouloit m'enſeigner. Il avoit des cheveux plats, gras & noirs, un viſage de pain d'épice, une voix de buffle, un regard de chat-huant, des crins de ſanglier au lieu de barbe; ſon ſourire étoit ſardonique; ſes membres jouoient comme les poulies d'un manequin : j'ai oublié ſon odieux nom; mais ſa figure effrayante & doucereuſe m'eſt bien reſtée, & j'ai peine à me la rappeller ſans frémir. Je crois le rencontrer encore dans les corridors, avançant gracieuſement ſon craſſeux bonnet quarré pour me faire ſigne d'entrer dans ſa chambre, plus affreuſe pour moi qu'un cachot. Qu'on juge du contraſte d'un pareil

maître pour le disciple d'un Abbé de Cour !

Si j'étois resté deux mois à la merci de ce monstre, je suis persuadé que ma tête n'y auroit pas résisté. Mais le bon M. *Gros* qui s'apperçut que j'étois triste, que je ne mangeois pas, que je maigrissois, devina le sujet de mon chagrin ; cela n'étoit pas difficile. Il m'ôta des griffes de ma bête, & par un autre contraste encore plus marqué me remit au plus doux des hommes. C'étoit un jeune abbé Faucigneran, appellé M. *Gâtier* qui faisoit son séminaire & qui par complaisance pour M. *Gros*, & je crois, par humanité, vouloit bien prendre sur ses études le tems qu'il donnoit à diriger les miennes. Je n'ai jamais vu de physionomie plus touchante que celle de M. *Gâtier*. Il étoit blond & sa barbe tiroit sur le roux. Il avoit le maintien ordinaire aux gens de sa province, qui sous une figure épaisse cachent tous beaucoup d'esprit ; mais ce qui se marquoit vraiment en lui étoit une ame sensible, affectueuse, aimante. Il y avoit dans ses grands yeux bleus un mélange de douceur, de tendresse & de tristesse, qui faisoit qu'on ne

pouvoit le voir sans s'intéresser à lui. Aux regards, au ton de ce pauvre jeune homme, on eût dit qu'il prévoyoit sa destinée, & qu'il se sentoit né pour être malheureux.

Son caractere ne démentoit point sa physionomie. Plein de patience & de complaisance, il sembloit plutôt étudier avec moi que m'instruire. Il n'en falloit pas tant pour me le faire aimer, son prédécesseur avoit rendu cela très-facile. Cependant malgré tous le tems qu'il me donnoit, malgré toute la bonne volonté que nous y mettions l'un & l'autre, & quoiqu'il s'y prit très-bien, j'avançai peu en travaillant beaucoup. Il est singulier qu'avec assez de conception je n'ai jamais pu rien apprendre avec des maitres, excepté mon pere & M. *Lambercier*. Le peu que je sais de plus, je l'ai appris seul, comme on verra ci-après. Mon esprit impatient de toute espece de joug ne peut s'asservir à la loi du moment. La crainte même de ne pas apprendre m'empêche d'être attentif. De peur d'impatienter celui qui me parle, je feins d'entendre; il va en avant & je n'entends rien. Mon esprit veut marcher à son heure, il ne peut se soumettre à celle d'autrui.

Le tems des ordinations étant venu, M. *Gâtier* s'en retourna diacre dans sa province. Il emporta mes regrets, mon attachement, ma reconnoissance. Je fis pour lui des vœux qui n'ont pas été plus exaucés que ceux que j'ai faits pour moi-même. Quelques années après j'appris qu'étant vicaire dans une paroisse il avoit fait un enfant à une fille, la seule dont avec un cœur très-tendre il eût jamais été amoureux. Ce fut un scandale effroyable dans un diocèse administré très-sévérement. Les Prêtres, en bonne regle, ne doivent faire des enfans qu'à des femmes mariées. Pour avoir manqué à cette loi de convenance il fut mis en prison, diffamé, chassé. Je ne sais s'il aura pu dans la suite rétablir ses affaires; mais le sentiment de son infortune profondément gravé dans mon cœur me revint quand j'écrivis l'Emile, & réunissant M. *Gâtier* avec M. *Gaime*, je fis de ces deux dignes Prêtres l'original du vicaire Savoyard. Je me flatte que l'imitation n'a pas déshonoré ses modeles.

Pendant que j'étois au séminaire, M. d'*Aubonne* fut obligé de quitter Annecy. M***. s'avisa de trouver mauvais qu'il fît l'amour à sa femme. C'étoit

faire comme le chien du jardinier; car quoique Madame ***. fût aimable, il vivoit fort mal avec elle : & la traitoit si brutalement qu'il fut question de séparation. M ***. étoit un vilain homme, noir comme une taupe, fripon comme une chouette, & qui à force de vexations, finit par se faire chasser lui-même. On dit que les Provençaux se vengent de leurs ennemis par des chansons; M. d'*Aubonne* se vengea du sien par une comédie : il envoya cette piece à Madame de *Warens* qui me la fit voir. Elle me plut & me fit naître la fantaisie d'en faire une pour essayer si j'étois en effet aussi bête que l'auteur l'avoit prononcé : mais ce ne fut qu'à Chambéri que j'exécutai ce projet en écrivant l'*amant de lui-même*. Ainsi quand j'ai dit dans la préface de cette piece que je l'avois écrite à dix-huit ans, j'ai menti de quelques années.

C'est à-peu-près à ce tems-ci que se rapporte un événement peu important en lui-même, mais qui a eu pour moi des suites, & qui a fait du bruit dans le monde quand je l'avois oublié. Toutes les semaines j'avois une fois la permission de sortir; je n'ai pas besoin de dire quel usage j'en faisois. Un dimanche

que j'étois chez Maman, le feu prit à un bâtiment des Cordeliers attenant à la maiſon qu'elle occupoit. Ce bâtiment où étoit leur four étoit plein juſqu'au comble de faſcines ſeches. Tout fut embrâſé en très-peu de tems. La maiſon étoit en grand péril & couverte par les flammes que le vent y portoit. On ſe mit en devoir de déménager en hâte & de porter les meubles dans le jardin, qui étoit vis-à-vis mes anciennes fenêtres & au-delà du ruiſſeau dont j'ai parlé. J'étois ſi troublé que je jettois indifféremment par la fenêtre tout ce qui me tomboit ſous la main, juſqu'à un gros mortier de pierre qu'en tout autre tems j'aurois eu peine à ſoulever: j'étois prêt à y jetter de même une grande glace, ſi quelqu'un ne m'eût retenu. Le bon Evêque qui étoit venu voir Maman ce jour-là ne reſta pas, non plus, oiſif. Il l'emmena dans le jardin où il ſe mit en prieres avec elle & tous ceux qui étoient là, en ſorte qu'arrivant quelque tems après je vis tout le monde à genoux & m'y mis comme les autres. Durant la priere du ſaint homme le vent changea, mais ſi bruſquement & ſi à propos que les flammes qui couvroient la maiſon & entroient déjà par les

fenêtres furent portées de l'autre côté de la cour, & la maiſon n'eut aucun mal. Deux ans après, M. de *Bernex* étant mort, les Antonins, ſes anciens confreres, commencerent à recueillir les pieces qui pouvoient ſervir à ſa béatification. A la priere du P. *Boudet* je joignis à ces pieces une atteſtation du fait que je viens de rapporter, en quoi je fis bien; mais en quoi je fis mal, ce fut de donner ce fait pour un miracle. J'avois vu l'Evêque en priere, & durant ſa priere j'avois vu le vent changer, & meme très-à propos : voilà ce que je pouvois dire & certifier : mais qu'une de ces deux choſes fut la cauſe de l'autre, voilà ce que je ne devois pas atteſter, parce que je ne pouvois le ſavoir. Cependant autant que je puis me rappeller mes idées, alors ſincérement catholique, j'étois de bonne foi. L'amour du merveilleux ſi naturel au cœur humain, ma vénération pour ce vertueux Prélat, l'orgueil ſecret d'avoir peut-être contribué moi-même au miracle, aiderent à me ſéduire, & ce qu'il y a de sur eſt que ſi ce miracle eût été l'effet des plus ardentes prieres, j'aurois bien pu m'en attribuer ma part.

Plus de trente ans après, lorſque

j'eus publié les *Lettres de la montagne*, M. *Fréron* déterra ce certificat, je ne sais comment, & en fit usage dans ses feuilles. Il faut avouer que la découverte étoit heureuse & l'à-propos me parut à moi-même très-plaisant.

J'étois destiné à être le rebut de tous les états. Quoique M. *Gâtier* eût rendu de mes progrès le compte le moins défavorable qu'il lui fut possible, on voyoit qu'ils n'étoient pas proportionnés à mon travail, & cela n'étoit pas encourageant pour me faire pousser mes études. Aussi l'Evêque & le Supérieur se rebuterent-ils, & on me rendit à Madame de *Warens* comme un sujet qui n'étoit pas même bon pour être prêtre; au reste assez bon garçon, disoit-on, & point vicieux; ce qui fit que malgré tant de préjugés rebutans sur mon compte, elle ne m'abandonna pas.

Je rapportai chez elle en triomphe son livre de musique dont j'avois tiré si bon parti. Mon air d'Alphée & Aréthuse étoit à-peu-près tout ce que j'avois appris au séminaire. Mon goût marqué pour cet art lui fit naître la pensée de me faire musicien. L'occasion étoit commode. On faisoit chez elle au moins une fois la semaine de la musique, &

le maître de musique de la cathédrale qui dirigeoit ce petit concert venoit la voir très-souvent. C'étoit un Parisien nommé M. le *Maître*, bon compositeur, fort vif, fort gai, jeune encore, assez bien fait, peu d'esprit, mais au demeurant très-bon homme. Maman me fit faire sa connoissance ; je m'attachois à lui, je ne lui déplaisois pas : on parla de pension; l'on en convint. Bref, j'entrai chez lui, & j'y passai l'hiver d'autant plus agréablement que la maîtrise n'étant qu'à vingt pas de la maison de Maman, nous étions chez elle en un moment, & nous y soupions très-souvent ensemble.

On jugera bien que la vie de la maîtrise toujours chantante & gaie, avec les musiciens & les enfans de chœur, me plaisoit plus que celle du séminaire avec les peres de St. Lazare. Cependant cette vie, pour être plus libre, n'en étoit pas moins égale & réglée. J'étois fait pour aimer l'indépendance & pour n'en abuser jamais. Durant six mois entiers, je ne sortis pas une seule fois que pour aller chez Maman ou à l'église, & je n'en fus pas même tenté. Cet intervalle est un de ceux où j'ai vécu dans le plus grand calme, & que je me suis rap-

pellés avec le plus de plaisir. Dans les situations diverses où je me suis trouvé, quelques-uns ont été marqués par un tel sentiment de bien-être, qu'en les remémorant j'en suis affecté comme si j'y étois encore. Non-seulement je me rappelle les tems, les lieux, les personnes, mais tous les objets environnans la température de l'air, son odeur, sa couleur, une certaine impression locale qui ne s'est fait sentir que là, & dont le souvenir vif m'y transporte de nouveau. Par exemple, tout ce qu'on répétoit à la maîtrise, tout ce qu'on chantoit au chœur, tout ce qu'on y faisoit, le bel & noble habit des Chanoines, les chasubles des Prêtres, les mitres des chantres, la figure des musiciens, un vieux charpentier boiteux qui jouoit de la contrebasse, un petit abbé blondin qui jouoit du violon, le lambeau de soutane qu'après avoir posé son épée, M. le *Maître* endossoit par-dessus son habit laïque, & le beau surplis fin dont il en couvroit les loques pour aller au chœur : l'orgueil avec lequel j'allois, tenant ma petite flûte à bec m'établir dans l'orchestre à la tribune, pour un petit bout de récit que M. le *Maître* avoit fait exprès pour moi : le bon dîné

qui nous attendoit enſuite, le bon appétit qu'on y portoit; ce concours d'objets vivement retracé m'a cent fois charmé dans ma mémoire, autant & plus que dans la réalité. J'ai gardé toujours une affection tendre pour un certain air du *Conditor alme ſyderum* qui marche par jambes; parce qu'un dimanche de l'Avent j'entendis de mon lit chanter cette hymne avant le jour ſur le perron de la cathédrale, ſelon un rite de cette Egliſe-là. Mlle. *Merceret*, femme-de-chambre de Maman, ſavoit un peu de muſique : je n'oublierai jamais un petit motet *afferte* que M. le Maître me fit chanter avec elle & que ſa maîtreſſe écoutoit avec tant de plaiſir. Enfin tout juſqu'à la bonne ſervante *Perrine* qui étoit ſi bonne fille & que les enfans de chœur faiſoient tant endever, tout dans les ſouvenirs de ces tems de bonheur & d'innocence revient ſouvent me ravir & m'attriſter.

Je vivois à Annecy depuis près d'un an ſans le moindre reproche; tout le monde étoit content de moi. Depuis mon départ de Turin je n'avois point fait de ſottiſe, & je n'en fis point tant que je fus ſous les yeux de Maman. Elle me conduiſoit, & me conduiſoit tou-

jours bien; mon attachement pour elle étoit devenu ma seule passion, & ce qui prouve que ce n'étoit pas une passion folle c'est que mon cœur formoit ma raison. Il est vrai qu'un seul sentiment absorbant pour ainsi dire toutes mes facultés, me mettoit hors d'état de rien apprendre; pas même la musique, bien que j'y fisse tous mes efforts. Mais il n'y avoit point de ma faute; la bonne volonté y étoit toute entiere, l'assiduité y étoit. J'étois distrait, rêveur, je soupirois; qu'y pouvois-je faire? Il ne manquoit à mes progrès rien qui dépendît de moi; mais pour que je fisse de nouvelles folies, il ne falloit qu'un sujet qui vînt me les inspirer. Ce sujet se présenta; le hasard arrangea les choses, & comme on verra dans la suite, ma mauvaise tête en tira parti.

Un soir du mois de Février qu'il faisoit bien froid, comme nous étions tous autour du feu, nous entendîmes frapper a la porte de la rue. *Perrine* prend sa lenterne, descend, ouvre : un jeune homme entre avec elle, monte, se présente d'un air aisé, & fait à M. le *Maître* un compliment court & bien tourné, se donnant pour un musicien françois que le mauvais état de ses finances for-

çoit de vicarier pour passer son chemin. A ce mot de musicien françois le cœur tressaillit au bon le *Maître ;* il aimoit passionnément son pays & son art. Il accueillit le jeune passager, lui offrit le gîte dont il paroissoit avoir grand besoin & qu'il accepta sans beaucoup de façon. Je l'examinai tandis qu'il se chauffoit & qu'il jasoit en attendant le soupé. Il étoit court de stature mais large de quarrure ; il avoit je ne sais quoi de contrefait dans sa taille sans aucune difformité particuliere ; c'étoit pour ainsi dire un bossu à épaules plattes, mais je crois qu'il boitoit un peu. Il avoit un habit noir plutôt usé que vieux, & qui tomboit par pieces, une chemise très fine & très-sale, de belles manchettes d'effilé, des guêtres dans chacune desquelles il auroit mis ses deux jambes, & pour se garantir de la neige un petit chapeau à porter sous le bras. Dans ce comique équipage il y avoit pourtant quelque chose de noble que son maintien ne démentoit pas ; sa physionomie avoit de la finesse & de l'agrément, il parloit facilement & bien, mais très-peu modestement. Tout marquoit en lui un jeune débauché qui avoit eu de l'éducation & qui n'alloit pas gueusant comme un

gueux, mais comme un fou. Il nous dit qu'il s'appelloit *Venture de Villeneuve*, qu'il venoit de Paris, qu'il s'étoit égaré dans sa route, & oubliant un peu son rôle de musicien, il ajouta qu'il alloit à Grenoble voir un parent qu'il avoit dans le Parlement.

Pendant le soupé on parla de musique, & il en parla bien. Il connoissoit tous les grands virtuoses, tous les ouvrages célebres, tous les acteurs, toutes les actrices, toutes les jolies femmes, tous les grands seigneurs. Sur tout ce qu'on disoit il paroissoit au fait; mais à peine un sujet étoit-il entamé qu'il brouilloit l'entretien par quelque polissonnerie qui faisoit rire & oublier ce qu'on avoit dit. C'étoit un samedi; il y avoit le lendemain musique à la cathédrale. M. le *Maître* lui propose d'y chanter; *très-volontiers;* lui demande quelle est sa partie? *la Haute-contre*, & il parle d'autre chose. Avant d'aller à l'église on lui offrit sa partie à prévoir; il n'y jetta pas les yeux. Cette gasconade surprit le *Maître* : vous verrez, me dit-il à l'oreille qu'il ne sait pas une note de musique. J'en ai grand'peur, lui répondis-je. Je les suivis très-inquiet. Quand on commença, le cœur me bat-

tit d'une terrible force; car je m'intéreſſois beaucoup à lui.

J'eus bientôt de quoi me raſſurer. Il chanta ſes deux récits avec toute la juſteſſe & tout le goût imaginables, & qui plus eſt avec une très-jolie voix. Je n'ai gueres eu de plus agréable ſurpriſe. Après la meſſe M. *Venture* reçut des complimens à perte de vue des chanoines & des muſiciens, auxquels il répondoit en poliſſonnant, mais toujours avec beaucoup de grace. M. le *Maître* l'embraſſa de bon cœur; j'en fis autant: il vit que j'étois bien aiſe, & cela parut lui faire plaiſir.

On conviendra je m'aſſure, qu'après m'être engoué de M. *Bâcle*, qui tout compté n'étoit qu'un manan, je pouvois m'engouer de M. *Venture* qui avoit de l'éducation, des talens, de l'eſprit, de l'uſage du monde, & qui pouvoit paſſer pour un aimable débauché. C'eſt auſſi ce qui m'arriva, & ce qui ſeroit arrivé, je penſe, à tout autre jeune homme à ma place, d'autant plus facilement encore qu'il auroit eu un meilleur tact pour ſentir le mérite, & un meilleur goût pour s'y attacher: car *Venture* en avoit, ſans contredit, & il en avoit ſur-tout un bien rare à ſon âge,

celui de n'être point preſſé de montrer ſon acquis. Il eſt vrai qu'il ſe vantoit de beaucoup de choſes qu'il ne ſavoit point; mais pour celles qu'il ſavoit & qui étoient en aſſez grand nombre, il n'en diſoit rien : il attendoit l'occaſion de les montrer; il s'en prévaloit alors ſans empreſſement, & cela faiſoit le plus grand effet. Comme il s'arrêtoit après chaque choſe ſans parler du reſte, on ne ſavoit plus quand il auroit tout montré. Badin, folâtre, inépuiſable, ſéduiſant dans la converſation, ſouriant toujours & ne riant jamais, il diſoit du ton le plus élégant les choſes les plus groſſieres & les faiſoit paſſer. Les femmes mêmes les plus modeſtes s'étonnoient de ce qu'elles enduroient de lui. Elles avoient beau ſentir qu'il falloit ſe fâcher, elles n'en avoient pas la force. Il ne lui falloit que des filles perdues, & je ne crois pas qu'il fût fait pour avoir des bonnes fortunes, mais il étoit fait pour mettre un agrément infini dans la ſociété des gens qui en avoient. Il étoit difficile qu'avec tant de talens agréables, dans un pays où l'on s'y connoît & où on les aime, il reſtât borné long-tems à la ſphere des muſiciens.

Mon goût pour M. *Venture*, plus raiſonnable

sonnable dans sa cause, fut aussi moins extravagant dans ses effets, quoique plus vif & plus durable que celui que j'avois pris pour M. *Bâcle*. J'aimois à le voir, à l'entendre, tout ce qu'il faisoit me paroissoit charmant, tout ce qu'il disoit me sembloit des oracles : mais mon engouement n'alloit point jusqu'à ne pouvoir me séparer de lui. J'avois à mon voisinage un bon préservatif contre cet excès. D'ailleurs trouvant ses maximes très-bonnes pour lui, je sentois qu'elles n'étoient pas à mon usage ; il me falloit une autre sorte de volupté dont il n'avoit pas l'idée, & dont je n'osois même lui parler, bien sûr qu'il se seroit moqué de moi. Cependant j'aurois voulu allier cet attachement avec celui qui me dominoit. J'en parlois à Maman avec transport ; le *Maître* lui en parloit avec éloges. Elle consentit qu'on le lui amenât : mais cette entrevue ne réussit point du tout : il la trouva précieuse ; elle le trouva libertin, & s'alarmant pour moi d'une aussi mauvaise connoissance, non seulement elle me défendit de le lui ramener, mais elle me peignit si fortement les dangers que je courois avec ce jeune homme, que je devins un peu plus circonspect à m'y

livrer, & très-heureusement pour mes mœurs & pour ma tête, nous fûmes bientôt séparés.

M. le *Maître* avoit les goûts de son art; il aimoit le vin. A table, cependant il étoit sobre; mais en travaillant dans son cabinet il falloit qu'il bût. Sa servante le savoit si bien que sitôt qu'il préparoit son papier pour composer & qu'il prenoit son violoncelle, son pot & son verre arrivoient l'instant d'après, & le pot se renouvelloit de tems à autre. Sans jamais être absolument ivre, il étoit presque toujours pris de vin, & en vérité c'étoit dommage, car c'étoit un garçon essentiellement bon, & si gai que Maman ne l'appelloit que *petit chat*. Malheureusement il aimoit son talent, travailloit beaucoup, & buvoit de même. Cela prit sur sa santé & enfin sur son humeur; il étoit quelquefois ombrageux & facile à offenser. Incapable de grolliéreté, incapable de manquer à qui que ce fût, il n'a jamais dit une mauvaise parole, même à un de ses enfans de chœur. Mais il ne falloit pas non plus lui manquer, & cela étoit juste. Le mal étoit qu'ayant peu d'esprit il ne discernoit pas les tons & les caracteres, &

prenoit ſouvent la mouche ſur rien.

L'ancien chapitre de Geneve, où jadis tant de Princes & d'Evêques ſe faiſoient un honneur d'entrer, a perdu dans ſon exil ſon ancienne ſplendeur, mais il a conſervé ſa fierté. Pour pouvoir y être admis, il faut toujours être gentilhomme ou docteur de Sorbonne, & s'il eſt un orgueil pardonnable après celui qui ſe tire du mérite perſonnel, c'eſt celui qui ſe tire de la naiſſance. D'ailleurs tous les prêtres qui ont des laïques à leurs gages les traitent d'ordinaire avec aſſez de hauteur. C'eſt ainſi que les chanoines traitoient ſouvent le pauvre le *Maître*. Le chantre ſur-tout, appellé M. l'Abbé de *Vidonne*, qui, du reſte étoit un très-galant homme, mais trop plein de ſa nobleſſe, n'avoit pas toujours pour lui les égards que méritoient ſes talens, & l'autre n'enduroit pas volontiers ces dédains. Cette année ils eurent durant la ſemaine ſainte un démêlé plus vif qu'à l'ordinaire dans un dîné de régle que l'Evêque donnoit aux chanoines, & où le *Maître* étoit toujours invité. Le chantre lui fit quelque paſſe-droit & lui dit quelque parole dure, que celui-ci ne put digérer. Il prit ſur le champ la réſolution de s'enfuir la

nuit suivante, & rien ne put l'en faire démordre, quoique Madame de *Warens*, à qui il alla faire ses adieux, n'épargnât rien pour l'appaiser. Il ne put renoncer au plaisir de se venger de ses tyrans, en les laissant dans l'embarras aux fêtes de Pâques, tems où l'on avoit le plus grand besoin de lui. Mais ce qui l'embarrassoit lui-même, étoit sa mulique qu'il vouloit emporter, ce qui n'étoit pas facile. Elle formoit une caisse assez grosse & fort lourde, qui ne s'emportoit pas sous le bras.

Maman fit ce que j'aurois fait & ce que je ferois encore à sa place. Après bien des efforts inutiles pour le retenir, le voyant résolu de partir comme que ce fût, elle prit le parti de l'aider en tout ce qui dépendoit d'elle. J'ose dire qu'elle le devoit. Le *Maître* s'étoit consacré, pour ainsi dire, à son service. Soit en ce qui tenoit à son art, soit en ce qui tenoit à ses soins, il étoit entiérement à ses ordres, & le cœur avec lequel il les suivoit, donnoit à sa complaisance un nouveau prix. Elle ne faisoit donc que rendre à un ami dans une occasion essentielle ce qu'il faisoit pour elle en détail depuis trois ou quatre ans; mais

elle avoit une ame qui, pour remplir de pareils devoirs, n'avoit pas besoin de songer que ç'en étoient pour elle. Elle me fit venir, m'ordonna de suivre M. le *Maître* au moins jusqu'à Lyon, & de m'attacher à lui aussi long-tems qu'il auroit besoin de moi. Elle m'a depuis avoué que le desir de m'éloigner de *Venture* étoit entré pour beaucoup dans cet arrangement. Elle consulta Claude *Anet* son fidele domestique pour le transport de la caisse. Il fut d'avis qu'au lieu de prendre à Annecy une bête de somme qui nous feroit infailliblement découvrir, il falloit, quand il seroit nuit, porter la caisse à bras jusqu'à une certaine distance, & louer ensuite un âne dans un village, pour la transporter jusqu'à Seyssel, où étant sur terres de France nous n'aurions plus rien à risquer. Cet avis fut suivi : nous partîmes le même soir à sept heures, & Maman, sous prétexte de payer ma dépense, grossit la petite bourse du pauvre petit-chat d'un surcroît qui ne lui fut pas inutile. Claude *Anet*, le jardinier & moi, portâmes la caisse comme nous pûmes jusqu'au premier village, où un âne nous relaya, & la même nuit nous nous rendîmes à Seyssel.

Je crois avoir déja remarqué qu'il y a des tems où je suis si peu semblable à moi-même, qu'on me prendroit pour un autre homme de caractere tout opposé. On en va voir un exemple. M. *Reydelet*, curé de Seyssel, étoit chanoine de St Pierre, par conséquent de la connoissance de M. le *Maître*, & l'un des hommes dont il devoit le plus se cacher. Mon avis fut au contraire d'aller nous présenter à lui, & lui demander gîte sous quelque prétexte, comme si nous étions là du consentement du chapitre. Le *Maître* goûta cette idée qui rendoit sa vengeance moqueuse & plaisante. Nous allâmes donc effrontément chez M. *Reydelet*, qui nous reçut très-bien. Le *Maître* lui dit qu'il alloit à Bellay à la priere de l'Evêque diriger sa musique aux fêtes de Pâques, qu'il comptoit repasser dans peu de jours, & moi à l'appui de ce mensonge, j'en enfilai cent autres si naturels, que M. *Reydelet* me trouvant joli garçon, me prit en amitié & me fit mille caresses. Nous fûmes bien régalés, bien couchés, M. *Reydelet* ne savoit quelle chere nous faire; & nous nous séparâmes les meilleurs amis du monde, avec promesse de nous arrêter plus long-tems

au retour. A peine pûmes-nous attendre que nous fussions seuls pour commencer nos éclats de rire, & j'avoue qu'ils me reprennent encore en y pensant; car on ne sauroit imaginer une espiéglerie mieux soutenue ni plus heureuse. Elle nous eut égayés durant toute la route, si M. le *Maître*, qui ne cessoit de boire & de battre la campagne, n'eût été attaqué deux ou trois fois d'une atteinte à laquelle il devenoit très-sujet, & qui ressembloit fort à l'épilepsie. Cela me jetta dans des embarras qui m'effrayerent, & dont je pensai bientôt à me tirer comme je pourrois.

Nous allâmes à Bellay passer les fêtes de Pâques comme nous l'avions dit à M. *Reydelet*; & quoique nous n'y fussions point attendus, nous fûmes reçus du maître de musique & accueillis de tout le monde avec grand plaisir. M. le *Maître* avoit de la considération dans son art & la méritoit. Le maître de musique de Bellay se fit honneur de ses meilleurs ouvrages, & tâcha d'obtenir l'approbation d'un si bon juge: car outre que le *Maître* étoit connoisseur, il étoit équitable, point jaloux, & point flagorneur. Il étoit si supérieur à tous ces maî-

tres de musique de province, & ils le sentoient si bien eux-mêmes, qu'ils le regardoient moins comme leur confrere que comme leur chef.

Après avoir passé très agréablement quatre ou cinq jours à Bellay, nous en repartîmes & continuâmes notre route, sans aucun accident que ceux dont je viens de parler. Arrivés à Lyon, nous fûmes loger à notre Dame de pitié, & en attendant la caisse, qu'à la faveur d'un autre mensonge nous avions embarquée sur le Rhône par les soins de notre bon patron M. *Reydelet*, M. le *Maître* alla voir ses connoissances, entr'autres le Pere *Caton*, cordelier, dont il sera parlé dans la suite, & l'abbé *Dortan*, comte de Lyon. L'un & l'autre le reçurent bien, mais ils le trahirent, comme on verra tout-à l'heure; son bonheur s'étoit épuisé chez M. *Reydelet*.

Deux jours après notre arrivée à Lyon, comme nous passions dans une petite rue non loin de notre auberge, le *Maître* fut surpris d'une de ses atteintes, & celle là fut si violente que j'en fus saisi d'effroi. Je fis des cris, appellai du secours, nommai son auberge & suppliai qu'on l'y fît porter; puis tandis qu'on

s'assembloit & s'empressoit autour d'un homme tombé sans sentiment & écumant au milieu de la rue, il fut délaissé du seul ami sur lequel il eût dû compter. Je pris l'instant où personne ne songeoit à moi, je tournai le coin de la rue & je disparus. Graces au ciel j'ai fini ce troisieme aveu pénible; s'il m'en restoit beaucoup de pareils à faire, j'abandonnerois le travail que j'ai commencé.

De tout ce que j'ai dit jusqu'à présent, il en est resté quelques traces dans les lieux où j'ai vécu; mais ce que j'ai à dire dans le livre suivant est presque entiérement ignoré. Ce sont les plus grandes extravagances de ma vie, & il est heureux qu'elles n'aient pas plus mal fini. Mais ma tête montée au ton d'un instrument étranger étoit hors de son diapason; elle y revint d'elle-méme, & alors je cessai mes folies, ou du moins j'en fis de plus accordantes à mon naturel. Cette époque de ma jeunesse est celle dont j'ai l'idée la plus confuse. Rien presque ne s'y est passé d'assez intéressant à mon cœur pour m'en retracer vivement le souvenir, & il est difficile que dans tant d'allées & venues, dans tant de déplacemens successifs, je ne fasse

pas quelques transpositions de tems ou de lieu. J'écris absolument de mémoire, sans monumens, sans matériaux qui puissent me la rappeller. Il y a des événemens de ma vie qui me sont aussi présens que s'ils venoient d'arriver; mais il y a des lacunes & des vides que je ne peu remplir qu'à l'aide de récits aussi confus que le souvenir qui m'en est resté. J'ai donc pu faire des erreurs quelquefois, & j'en pourrai faire encore sur des bagatelles, jusqu'au tems où j'ai de moi des renseignemens plus sûrs; mais en ce qui importe vraiment au sujet je suis assuré d'être exact & fidele, comme je tâcherai toujours de l'être en tout: voilà sur quoi l'on peut compter.

Sitôt que j'eus quitté M. le *Maître* ma résolution fut prise, & je repartis pour Annecy. La cause & le mystere de notre départ m'avoit donné un grand intérêt pour la sûreté de notre retraite; & cet intérêt m'occupant tout entier, avoit fait diversion durant quelques jours à celui qui me rappelloit en arriere: mais dès que la sécurité me laissa plus tranquille le sentiment dominant reprit sa place. Rien ne me flattoit, rien ne me tentoit, je n'avois de desir pour rien

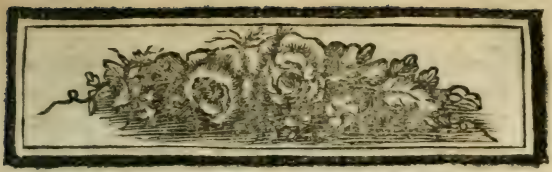
que pour retourner auprès de Maman. La tendreſſe & la vérité de mon attachement pour elle avoit déraciné de mon cœur tous les projets imaginaires, toutes les folies de l'ambition. Je ne voyois plus d'autre bonheur que celui de vivre auprès d'elle, & je ne faiſois pas un pas ſans ſentir que je m'éloignois de ce bonheur. J'y revins donc auſſi-tôt que cela me fut poſſible. Mon retour fut ſi prompt & mon eſprit ſi diſtrait que, quoique je me rappelle avec tant de plaiſir tous mes autres voyages, je n'ai pas le moindre ſouvenir de celui-là. Je ne m'en rappelle rien du tout, ſinon mon départ de Lyon & mon arrivée à Annecy. Qu'on juge ſur-tout ſi cette derniere époque a dû ſortir de ma mémoire ! en arrivant je ne trouvai plus Madame de *Warens* : elle étoit partie pour Paris.

Je n'ai jamais bien ſu le ſecret de ce voyage. Elle me l'auroit dit, j'en ſuis très-ſûr, ſi je l'en avois preſſée ; mais jamais homme ne fut moins curieux que moi du ſecret de ſes amis. Mon cœur, uniquement occupé du préſent, en remplit toute ſa capacité, tout ſon eſpace, & hors les plaiſirs paſſés qui ſont déſormais mes uniques jouiſſances, il n'y

reſte pas un coin de vide pour ce qui n'eſt plus. Tout ce que j'ai cru d'entrevoir dans le peu qu'elle m'en a dit, eſt que dans la révolution cauſée à Turin par l'abdication du roi de Sardaigne, elle craignit d'être oubliée, & voulut, à la faveur des intrigues de M. d'*Aubonne*, chercher le même avantage à la cour de France, où elle m'a ſouvent dit qu'elle l'eût préféré; parce que la multitude des grandes affaires fait qu'on n'y eſt pas ſi déſagréablement ſurveillé. Si cela eſt, il eſt bien étonnant qu'à ſon retour on ne lui ait pas fait plus mauvais viſage, & qu'elle ait toujours joui de ſa penſion ſans aucune interruption. Bien des gens ont cru qu'elle avoit été chargée de quelque commiſſion ſecrete, ſoit de la part de l'Evêque qui avoit alors des affaires à la cour de France, où il fut lui-même obligé d'aller, ſoit de la part de quelqu'un plus puiſſant encore, qui ſut lui ménager un heureux retour. Ce qu'il y a de sûr, ſi cela eſt, eſt que l'ambaſſadrice n'étoit pas mal choiſie, & que, jeune & belle encore, elle avoit tous les talens néceſſaires pour ſe bien tirer d'une négociation.

Fin du Livre troiſieme.

LES



LES CONFESSIONS DE J. J. ROUSSEAU.

LIVRE QUATRIÈME.

J'ARRIVE & je ne la trouve plus. Qu'on juge de ma surprise & de ma douleur! C'est alors que le regret d'avoir lâchement abandonné M. le *Maître* commença de se faire sentir. Il fut plus vif encore, quand j'appris le malheur qui lui étoit arrivé. Sa caisse de Musique, qui contenoit toute sa fortune, cette précieuse caisse, sauvée avec tant de fatigue, avoit été saisie en arrivant à Lyon par les soins du comte *Dortan*, à qui le Chapitre avoit fait écrire pour le prévenir de cet enlèvement furtif. Le

Maître avoit en vain réclamé son bien, son gagne-pain, le travail de toute sa vie. La propriété de cette caisse étoit tout au moins sujette à litige ; il n'y en eut point. L'affaire fut décidée à l'instant même par la loi du plus fort, & le pauvre le *Maître* perdit ainsi le fruit de ses talens, l'ouvrage de sa jeunesse, & la ressource de ses vieux jours.

Il ne manqua rien au coup que je reçus, pour le rendre accablant. Mais j'étois dans un âge où les grands chagrins ont peu de prise, & je me forgeai bientôt des consolations. Je comptois avoir dans peu des nouvelles de Madame de *Warens*, quoique je ne susse pas son adresse, & qu'elle ignorât que j'étois de retour; & quant à ma désertion, tout bien compté, je ne la trouvois pas si coupable. J'avois été utile à M. le *Maître* dans sa retraite ; c'étoit le seul service qui dépendît de moi. Si j'avois resté avec lui en France je ne l'aurois pas guéri de son mal, je n'aurois pas sauvé sa caisse, je n'aurois fait que doubler sa dépense, sans lui pouvoir être bon à rien. Voilà comment alors je voyois la chose ; je la vois autrement aujourd'hui. Ce n'est pas quand une vilaine action vient d'être faite qu'elle

nous tourmente ; c'eſt quand longtems après on ſe la rappelle : car le ſouvenir ne s'en éteint point.

Le ſeul parti que j'avois à prendre pour avoir des nouvelles de Maman, étoit d'en attendre : car où l'aller chercher à Paris, & avec quoi faire le voyage? Il n'y avoit point de lieu plus ſûr qu'Annecy pour ſavoir tôt ou tard où elle étoit. J'y reſtai donc; mais je me conduiſis aſſez mal. Je n'allai point voir l'Evêque, qui m'avoit protégé & qui me pouvoit protéger encore. Je n'avois plus ma patronne auprès de lui, & je craignois les réprimandes ſur notre évaſion. J'allai moins encore au ſéminaire. M. *Gros* n'y étoit plus. Je ne vis perſonne de ma connoiſſance : j'aurois pourtant bien voulu aller voir Madame l'Intendante, mais je n'oſai jamais. Je fis plus mal que tout cela. Je retrouvai M. *Venture*, auquel, malgré mon enthouſiaſme, je n'avois pas même penſé depuis mon départ. Je le retrouvai brillant & fêté dans tout Annecy; les Dames ſe l'arrachoient. Ce ſuccès acheva de me tourner la tête. Je ne vis plus rien que M. *Venture*, & il me fit preſque oublier Madame de *Warens*. Pour profiter de ſes leçons plus à mon

aiſe, je lui propoſai de partager avec moi ſon gîte; il y conſentit. Il étoit logé chez un Cordonnier, plaiſant & bouffon perſonnage, qui dans ſon patois n'appelloit pas ſa femme autrement que *ſalopiere*; nom qu'elle méritoit aſſez. Il avoit avec elle des priſes que *Venture* avoit ſoin de faire durer en paroiſſant vouloir faire le contraire. Il leur diſoit d'un ton froid & dans ſon accent Provençal des mots qui faiſoient le plus grand effet; c'étoient des ſcènes à pâmer de rire. Les matinées ſe paſſoient ainſi ſans qu'on y ſongeât. A deux ou trois heures nous mangions un morceau. *Venture* s'en alloit dans ſes ſociétés où il ſoupoit, & moi j'allois me promener ſeul, méditant ſur ſon grand mérite, admirant, convoitant ſes rares talens, & maudiſſant ma mauſſade étoile qui ne m'appelloit point à cette heureuſe vie. Eh! que je m'y connoiſſois mal! la mienne eût été cent fois plus charmante ſi j'avois été moins bête & ſi j'en avois ſçu mieux jouir.

Madame de *Warens* n'avoit emmené qu'*Anet* avec elle; elle avoit laiſſé *Merceret*, ſa femme-de-chambre dont j'ai parlé. Je la trouvai occupant encore l'appartement de ſa maitreſſe. Made-

moiſelle *Merceret* étoit une fille un peu plus âgée que moi, non pas jolie, mais aſſez agréable ; une bonne fribourgeoiſe ſans malice, & à qui je n'ai connu d'autre défaut que d'être quelquefois un peu mutine avec ſa maitreſſe. Je l'allois voir aſſez ſouvent ; c'étoit une ancienne connoiſſance, & ſa vue m'en rappelloit une plus chère qui me la faiſoit aimer. Elle avoit pluſieurs amies ; entr'autres une Mademoiſelle *Giraud*, Genevoiſe, qui pour mes péchés s'aviſa de prendre du goût pour moi. Elle preſſoit toujours *Merceret* de m'amener chez elle ; je m'y laiſſois mener, parce que j'aimois aſſez *Merceret*, & qu'il y avoit là d'autres jeunes perſonnes que je voyois volontiers. Pour Mademoiſelle *Giraud*, qui me faiſoit toutes ſortes d'agaceries, on ne peut rien ajouter à l'averſion que j'avois pour elle. Quand elle approchoit de mon viſage, ſon muſeau ſec & noir, barbouillé de tabac d'Eſpagne, j'avois peine à m'abſtenir d'y cracher. Mais je prenois patience ; à cela près, je me plaiſois fort, au milieu de toutes ce filles, & ſoit pour faire leur cour à Mademoiſelle *Giraud*, ſoit pour moi-même, toutes me fêtoient à l'envi. Je ne voyois à tout cela que de l'amitié.

J'ai penſé depuis qu'il n'eût tenu qu'à moi d'y voir davantage : mais je ne m'en aviſois pas, je n'y penſois pas.

D'ailleurs des couturières, des filles-de-chambre, de petites marchandes, ne me tentoient guères. Il me falloit des Demoiſelles. Chacun a ſes fantaiſies, ç'a toujours été la mienne, & je ne penſe pas comme Horace ſur ce point-là. Ce n'eſt pourtant pas du tout la vanité de l'état & du rang qui m'attire ; c'eſt un teint mieux conſervé, de plus belles mains, une parure plus gracieuſe, un air de délicateſſe & de propreté ſur toute la perſonne, plus de goût dans la manière de ſe mettre & de s'exprimer, une robe plus fine & mieux faite, une chauſſure plus mignonne, des rubans, de la dentelle, des cheveux mieux ajuſtés. Je préférerois toujours la moins jolie, ayant plus de tout cela. Je trouve moi-même cette préférence très-ridicule ; mais mon cœur la donne malgré moi.

Hé bien ! cet avantage ſe préſentoit encore, & il ne tint encore qu'à moi d'en profiter. Que j'aime à tomber de tems en tems ſur les momens agréables de ma jeuneſſe ! Ils m'étoient ſi doux ; ils ont été ſi courts, ſi rares, & je les

ai goûtés à ſi bon marché! Ah! leur ſeul ſouvenir rend encore à mon cœur une volupté pure, dont j'ai beſoin pour ranimer mon courage, & ſoutenir les ennuis du reſte de mes ans.

L'aurore un matin me parut ſi belle que m'étant habillé précipitamment, je me hâtai de gagner la campagne pour voir lever le ſoleil. Je goûtai ce plaiſir dans tout ſon charme; c'étoit la ſemaine après la St. Jean. La terre dans ſa plus grande parure étoit couverte d'herbe & de fleurs : les roſſignols preſqu'à la fin de leur ramage ſembloient ſe plaire à le renforcer : tous les oiſeaux faiſant en concert leurs adieux au printems, chantoient la naiſſance d'un beau jour d'été, d'un de ces beaux jours qu'on ne voit plus à mon âge, & qu'on n'a jamais vus dans le triſte ſol où j'habite aujourd'hui.

Je m'étois inſenſiblement éloigné de la ville, la chaleur augmentoit, & je me promenois ſous des ombrages dans un vallon le long d'un ruiſſeau. J'entends derrière moi des pas de chevaux & des voix de filles qui ſembloient embarraſſées, mais qui n'en rioient pas de moins bon cœur. Je me retourne, on m'appelle par mon nom, j'appro-

che, je trouve deux jeunes perſonnes de ma connaiſſance, Mademoiſelle de *G****. & Mademoiſelle Galley, qui n'étant pas d'excellentes cavalières ne ſavaient comment forcer leurs chevaux à paſſer le ruiſſeau. Mademoiſelle de *G****. était une jeune bernoiſe fort aimable, qui par quelque folie de ſon âge ayant été jettée hors de ſon pays, avoit imité Madame de *Warens*, chez qui je l'avois vue quelquefois ; mais n'ayant pas eu une penſion comme elle, elle avoit été trop heureuſe de s'attacher à Mademoiſelle *Galley*, qui, l'ayant priſe en amitié, avoit engagé ſa mère à la lui donner pour compagne, juſqu'à ce qu'on la pût placer de quelque façon. Mademoiſelle *Galley*, d'un an plus jeune qu'elle, étoit encore plus jolie ; elle avoit je ne ſais quoi de plus délicat, de plus fin ; elle étoit en même tems très-mignonne & très-formée, ce qui eſt pour une fille le plus beau moment. Toutes deux s'aimoient tendrement, & leur bon caractère à l'une & à l'autre ne pouvoit qu'entretenir long-tems cette union, ſi quelque amant ne venoit pas la déranger. Elles me dirent qu'elles alloient à Toune, vieux château appartenant à Ma-

dame *Galley* ; elles implorèrent mon secours pour faire passer leurs chevaux, n'en pouvant venir à bout elles seules; je voulus fouetter les chevaux, mais elles craignaient pour moi les ruades, & pour elles les haut-le-corps. J'eus recours à un autre expédient : je pris par la bride le cheval de Mademoiselle *Galley*, puis le tirant après moi, je traversai le ruisseau ayant de l'eau jusqu'à mi-jambes, & l'autre cheval suivit sans difficulté. Cela fait, je voulus saluer ces Demoiselles & m'en aller comme un benêt : elles se dirent quelques mots tout bas, & Mademoiselle *G****. s'adressant à moi : non pas, non pas, me dit elle, on ne nous échappe pas comme cela. Vous vous êtes mouillé pour notre service, & nous devons en conscience avoir soin de vous sécher : il faut, s'il vous plaît, venir avec nous, nous vous arrêtons prisonnier. Le cœur me battoit, je regardais Mademoiselle *Galley* : oui, oui, ajouta-t-elle en riant de ma mine effarée, prisonnier de guerre ; montez en croupe derrière elle, nous voulons rendre compte de vous. Mais Mademoiselle, je n'ai point l'honneur d'être connu de Madame votre mère ; que dira-t-elle

en me voyant arriver ? Sa mère, reprit Mademoiselle de G***. n'est pas à Toune, nous sommes seules : nous revenons ce soir, & vous reviendrez avec nous.

L'effet de l'électricité n'est pas plus prompt que celui que ces mots firent sur moi. En m'élançant sur le cheval de Mademoiselle de G***. je tremblois de joie, & quand il fallut l'embrasser pour me tenir, le cœur me battoit si fort qu'elle s'en apperçut ; elle me dit que le sien lui battoit aussi par la frayeur de tomber ; c'étoit presque dans ma posture, une invitation de vérifier la chose ; je n'osai jamais, & durant tout le trajet, mes deux bras lui servirent de ceinture très-serrée, à la vérité, mais sans se déplacer un moment. Telle femme qui lira ceci me souffletteroit volontiers, & n'auroit pas tort.

La gaieté du voyage & le babil de ces filles, aiguisèrent tellement le mien, que jusqu'au soir & tant que nous fûmes ensemble, nous ne déparlâmes pas un moment. Elles m'avoient mis si bien à mon aise, que ma langue parloit autant que mes yeux, quoiqu'elle ne dît pas les mêmes choses. Quelques instans seulement, quand je me trouvois tête-à-

tête avec l'une ou l'autre, l'entretien s'embarraſſoit un peu ; mais l'abſente revenait bien vîte, & ne nous laiſſait pas le tems d'éclaircir cet embarras.

Arrivés à Toune, & moi bien ſéché, nous déjeûnâmes. Enſuite il fallut procéder à l'importante affaire de préparer le dîner. Les deux Demoiſelles tout en cuiſinant, baiſoient de tems en tems les enfans de la grangère, & le pauvre marmiton regardoit faire en rongeant ſon frein. On avoit envoyé des proviſions de la ville, & il y avoit de quoi faire un très-bon dîner, ſur-tout en friandiſes ; mais malheureuſement on avoit oublié du vin. Cet oubli n'étoit pas étonnant pour des filles qui n'en buvoient guères ; mais j'en fus fâché, car j'avois un peu compté ſur ce ſecours pour m'enhardir. Elles en furent fâchées auſſi, par la même raiſon peut-être, mais je n'en crois rien. Leur gaieté vive & charmante étoit l'innocence même, & d'ailleurs qu'euſſent-elles fait de moi entre-elles deux ? Elle envoyèrent chercher du vin par-tout aux environs ; on n'en trouva point, tant les payſans de ce canton ſont ſobres & pauvres. Comme elles m'en marquoient leur chagrin, je leur dis de n'en pas être ſi

fort en peine, & qu'elles n'avoient pas besoin de vin pour m'enivrer. Ce fut la seule galanterie que j'osai leur dire de la journée ; mais je crois que les friponnes voyoient de reste que cette galanterie étoit une vérité.

Nous dînâmes dans la cuisine de la grangère, les deux amies assises sur des bancs aux deux côtés de la longue table, & leur hôte entre elles deux sur une escabelle à trois pieds. Quel dîner ! Quel souvenir plein de charmes ! Comment pouvant à si peu de frais goûter des plaisirs si purs & si vrais, vouloir en rechercher d'autres ? Jamais soupé des petites-maisons de Paris n'approcha de ce repas, je ne dis pas seulement pour la gaieté, pour la douce joie ; mais je dis pour la sensualité.

Après le dîné nous fîmes une économie. Au lieu de prendre le café qui nous restoit du déjeûné, nous le gardâmes pour le goûté avec de la crême & des gâteaux qu'elles avoient apportés, & pour tenir notre appétit en haleine, nous allâmes dans le verger achever notre dessert avec des cerises. Je montai sur l'arbre & je leur en jettois des bouquets dont elles me rendoient les noyaux à travers les branches. Une fois

Mademoiselle *Galley* avançant son tablier & reculant la tête, se présentait si bien, & je visai si juste, que je lui fis tomber un bouquet dans le sein; & de rire. Je me disois en moi-même : que mes lèvres ne sont-elles des cerises ! comme je les leur jetterois ainsi de bon cœur !

La journée se passa de cette sorte à folâtrer avec la plus grande liberté, & toujours avec la plus grande décence. Pas un seul mot équivoque, pas une seule plaisanterie hazardée; & cette décence nous ne nous l'imposions point du tout, elle venoit toute seule, nous prenions le ton que nous donnoient nos cœurs. Enfin ma modestie, d'autres diront ma sottise, fut telle que la plus grande privauté qui m'échappa fut de baiser une seule fois la main de Mademoiselle *Galley*. Il est vrai que la circonstance donnoit du prix à cette légère faveur. Nous étions seuls, je respirois avec embarras, elle avoit les yeux baissés. Ma bouche au lieu de trouver des paroles s'avisa de se coller sur sa main, qu'elle retira doucement, après qu'elle fut baisée, en me regardant d'un air qui n'étoit point irrité. Je ne sais ce que j'aurois pu lui dire : son

amie entra, & me parut laide en ce moment.

Enfin elles se souvinrent qu'il ne falloit pas attendre la nuit pour rentrer en ville. Il ne nous restoit que le tems qu'il falloit pour arriver de jour, & nous nous hâtâmes de partir, en nous distribuant comme nous étions venus. Si j'avois osé, j'aurois transposé cet ordre ; car le regard de Mademoiselle *Galley* m'avoit vivement ému le cœur ; mais je n'osai rien dire, & ce n'étoit pas à elle de le proposer. En marchant nous disions que la journée avoit tort de finir ; mais loin de nous plaindre qu'elle eût été courte, nous trouvâmes que nous avions eu le secret de la faire longue par tous les amusemens dont nous avions su la remplir.

Je les quittai à-peu-près au même endroit où elles m'avoient pris. Avec quel regret nous nous séparâmes ! Avec quel plaisir nous projettâmes de nous revoir ! Douce heures passées ensemble nous valoient des siècles de familiarité. Le doux souvenir de cette journée ne coûtait rien à ces aimables filles ; la tendre union qui régnoit entre nous trois valloit des plaisirs plus vifs, & n'eût pu

ſubſiſter avec eux : nous nous aimions ſans myſtère & ſans honte, & nous voulions nous aimer toujours ainſi. L'innocence des mœurs a ſa volupté qui vaut bien l'autre, parce qu'elle n'a point d'intervalle, & qu'elle agit continuellement. Pour moi, je ſais que la mémoire d'un ſi beau jour me touche plus, me charme plus, me revient plus au cœur que celle d'aucuns plaiſirs que j'aye goûtés en ma vie. Je ne ſavois pas trop bien ce que je voulois à ces deux charmantes perſonnes, mais elles m'intéreſſoient beaucoup toutes deux. Je ne dis pas que ſi j'euſſe été le maître de mes arrangemens, mon cœur ſe ſeroit partagé ; j'y ſentois un peu de préférence. J'aurois fait mon bonheur d'avoir pour maîtreſſe Mademoiſelle de *G****, mais à choix je crois que je l'aurois mieux aimée pour confidente. Quoiqu'il en ſoit, il me ſembloit en les quittant que je ne pourrois plus vivre ſans l'une & ſans l'autre. Qui m'eût dit que je ne les reverrois de ma vie, & que là finiroient nos éphémères amours ?

Ceux qui liront ceci ne manqueront pas de rire de mes avantures galantes, en remarquant qu'après beaucoup de préliminaires les plus avancées finiſſent

par baiſer la main. O mes lecteurs, ne vous y trompez pas! J'ai peut-être eu plus de plaiſir dans mes amours en finiſſant par cette main baiſée, que vous n'en aurez jamais dans les vôtres, en commençant tout au moins par-là.

Venture qui s'étoit couché fort tard la veille, rentra peu de tems après moi. Pour cette fois, je ne le vis pas avec le même plaiſir qu'à l'ordinaire, & je me gardai de lui dire comment j'avois paſſé ma journée. Ces Demoiſelles m'avoient parlé de lui avec peu d'eſtime, & m'avoient paru mécontentes de me ſavoir en ſi mauvaiſes mains; cela lui fit tort dans mon eſprit: d'ailleurs tout ce qui me diſtraiſoit d'elles ne pouvoit que m'être déſagréable. Cependant il me rappella bientôt à lui & à moi en me parlant de ma ſituation. Elle étoit trop critique pour pouvoir durer. Quoique je dépenſaſſe très-peu de choſe, mon petit pécule achevoit de s'épuiſer; j'étois ſans reſſource. Point de nouvelles de Maman; je ne ſavois que devenir, & je ſentois un cruel ſerrement de cœur, de voir l'ami de Mademoiſelle *Galley* réduit à l'aumône.

Venture me dit qu'il avoit parlé de moi à monſieur le Juge-Mage, qu'il

vouloit m'y mener dîner le lendemain, que c'étoit un homme en état de me rendre ſervice par ſes amis ; d'ailleurs une bonne connoiſſance à faire, un homme d'eſprit & de lettres, d'un commerce fort agréable, qui avoit des talens & qui les aimoit ; puis mêlant à ſon ordinaire aux choſes les plus ſérieuſes la plus mince frivolité, il me fit voir un joli couplet venu de Paris, ſur un air d'un opéra de *Mouret* qu'on jouoit alors. Ce couplet avoit plû ſi fort à Monſieur *Simon*, (c'étoit le nom du Juge-Mage,) qu'il vouloit en faire un autre en réponſe ſur le même air : il avoit dit à *Venture* d'en faire auſſi un, & la folie prit à celui-ci de m'en faire faire un troiſième ; afin, diſoit-il, qu'on vît les couplets arriver le lendemain, comme les brancards du Roman comique.

La nuit, ne pouvant dormir, je fis comme je pus mon couplet ; pour les premiers vers que j'euſſe faits ils étoient paſſables, meilleurs même, ou du moins faits avec plus de goût qu'ils n'auroient été la veille ; le ſujet roulant ſur une ſituation fort tendre, à laquelle mon cœur étoit déjà tout diſpoſé. Je montrai le matin mon couplet à *Venture*,

qui le trouvant joli le mit dans sa poche, sans me dire s'il avoit fait le sien. Nous allâmes dîner chez Monsieur *Simon*, qui nous reçut bien. La conversation fut agréable ; elle ne pouvoit manquer de l'être entre deux hommes d'esprit, à qui la lecture avoit profité. Pour moi, je faisois mon rôle ; j'écoutois & me taisois. Ils ne me parlèrent du couplet ni l'un ni l'autre ; je n'en parlai point non plus, & jamais, que je sache, il n'a été question du mien.

Monsieur *Simon* parut content de mon maintien ; c'est à-peu-près tout ce qu'il vit de moi dans cette entrevue. Il m'avoit déjà vu plusieurs fois chez Madame de *Warens*, sans faire une grande attention à moi. Ainsi c'est depuis ce dîné que je puis dater sa connoissance, qui ne me servit de rien pour l'objet qui me l'avoit fait faire, mais dont je tirai dans la suite d'autres avantages qui me font rappeller sa mémoire avec plaisir.

J'aurois tort de ne pas parler de sa figure, que, sur sa qualité de Magistrat, & sur le bel esprit dont il se piquoit, on n'imagineroit pas si je n'en disois rien. M. le Juge-Mage *Simon* n'avoit assurément pas deux pieds de

haut. Ses jambes droites, menues & même assez longues, l'auroient agrandi si elles eussent été verticales ; mais elle posoient de biais comme celles d'un compas très-ouvert. Son corps étoit non-seulement court, mais mince & en tout sens d'une petitesse inconcevable. Il devoit paroître une sauterelle quand il étoit nud. Sa tête, de grandeur naturel avec un visage bien formé, l'air noble, d'assez beaux yeux, sembloit une tête postiche qu'on auroit planté sur un moignon. Il eut pu s'exempter de faire de la dépense en parure ; car sa grande perruque seule l'habilloit parfaitement de pied en cap.

Il avoit deux voix toutes différentes, qui s'entremêloient sans cesse dans sa conversation, avec un contraste d'abord très-plaisant, mais bientôt très-désagréable. L'une étoit grave & sonore ; c'étoit, si j'ose ainsi parler, la voix de sa tête. L'autre, claire, aigue & perçante, étoit la voix de son corps. Quand il s'écoutoit beaucoup, qu'il parloit très-posément, qu'il ménageoit son haleine, il pouvoit parler toujours de sa grosse voix ; mais pour peu qu'il s'animât & qu'un accent plus vif vînt se présenter, cet accent devenoit comme le sifle-

ment d'une clef, & il avoit toute la peine du monde à reprendre sa basse.

Avec la figure que je viens de peindre, & qui n'est point chargée, Monsieur *Simon* étoit galant, grand conteur de fleurettes, & pousſoit jusqu'à la coquetterie le soin de son ajustement. Comme il cherchoit à prendre ses avantages, il donnoit volontiers ses audiences du matin dans son lit; car quand on voyoit sur l'oreiller une belle tête, personne n'alloit s'imaginer que c'étoit-là tout. Cela donnoit lieu quelquefois à des scènes dont je suis sûr que tout Annecy se souvient encore.

Un matin qu'il attendoit dans ce lit, ou plutôt sur ce lit les plaideurs, en belles coiffe de nuit bien fine & bien blanche, ornée de deux groſſes bouffettes de ruban couleur de roſe, un payſan arrive, heurte à la porte. La ſervante étoit ſortie. M. le Juge-Mage entendant redoubler, crie, *entrez*: & cela, comme dit un peu trop fort, partit de ſa voix aigue. L'homme entre, il cherche d'où vient cette voix de femme, & voyant dans ce lit une cornette, une fontange, il veut reſſortir en faiſant à Madame de grandes excuſes. M. *Simon* ſe fâche & n'en crie que plus clair. Le

payſan, confirmé dans ſon idée, & ſe croyant inſulté, lui chante pouille, lui dit qu'apparemment elle n'eſt qu'une coureuſe, & que M. le Juge-Mage ne donne guères bon exemple chez lui. Le Juge-Mage furieux & n'ayant pour toute arme que ſon pot-de-chambre, alloit le jetter à la tête de ce pauvre homme, quand ſa gouvernante arriva.

Ce petit nain ſi diſgracié dans ſon corps par la nature, en avoit été dédommagé du côté de l'eſprit : il l'avoit naturellement agréable, & il avoit pris ſoin de l'orner. Quoiqu'il fût, à ce qu'on diſoit, aſſez bon Juriſconſulte, il n'aimoit pas ſon métier. Il s'étoit jetté dans la belle littérature, & il y avoit réuſſi. Il en avoit pris ſur-tout cette brillante ſuperficie, cette fleur qui jette de l'agrément dans le commerce, même avec les femmes. Il ſavoit par cœur tous les petits traits des *ana* & autres ſemblables : il avoit l'art de les faire valoir, en contant avec intérêt, avec myſtère & comme une anecdote de la veille, ce qui s'étoit paſſé il y avoit ſoixante ans. Il ſavoit la muſique, & chantoit agréablement de ſa voix d'homme : enfin il avoit beaucoup de jolis talens

pour un magiſtrat. A force de cajoler les Dames d'Annecy, il s'étoit mis à la mode parmi elles, elles l'avoient à leur ſuite bomme un petit ſapajou. Il prétendoit même à des bonnes fortunes, & cela les amuſoit beaucoup. Une Madame d'*Epagny*, diſoit que pour lui la dernière faveur étoit de baiſer une femme au genou.

Comme il connoiſſoit les bons livres & qu'il en parloit volontiers, ſa converſation étoit non-ſeulement amuſante, mais inſtructive. Dans la ſuite, lorſque j'eus pris du goût pour l'étude, je cultivai ſa connoiſſance, & je m'en trouvai très-bien. J'allois quelquefois le voir de Chambery où j'étois alors. Il louoit, animoit mon émulation, & me donnoit pour mes lectures de bons avis, dont j'ai ſouvent fait mon profit. Malheureuſement dans ce corps ſi fluet, logeoit une ame très-ſenſible. Quelques années après, il eut je ne ſais quelle mavaiſe affaire qui le chagrina, & il en mourut. Ce fut dommage ; c'étoit aſſurément un bon petit homme, dont on commençoit par rire, & qu'on finiſſoit par aimer. Quoique ſa vie ait été peu liée à la mienne, comme j'ai reçu de

lui des leçons utiles, j'ai cru pouvoir par reconnoissance lui consacrer un petit souvenir.

Sitôt que je fus libre, je courus dans la rue de Mademoiselle *Galley*, me flattant de voir entrer ou sortir quelqu'un, ou du moins ouvrir quelque fenêtre. Rien; pas un chat ne parut, & tout le tems que je fus là, la maison demeura aussi close que si elle n'eût point été habitée. La rue étoit petite & déserte, un homme s'y remarquoit : de tems en tems quelqu'un passoit, entroit ou sortoit au voisinage. J'étois fort embarrassé de ma figure; il me sembloit qu'on devinoit pourquoi j'étois là, & cette idée me mettoit au supplice : car j'ai toujours préféré à mes plaisirs l'honneur & le repos de celles qui m'étoient chères.

Enfin, las de faire l'amant espagnol & n'ayant point de guitarre, je pris le parti d'aller écrire à Mademoiselle de *G****. J'aurois préféré d'écrire à son amie; mais je n'osois, & il convenoit de commencer par celle à qui je devois la connoissance de l'autre, & avec qui j'étois plus familier. Ma lettre faite, j'allai la porter à Mademoiselle *Giraud*,

comme j'en étois convenu avec ces Demoiselles en nous séparant. Ce furent elles qui me donnèrent cet expédient. Mademoiselle *Giraud* étoit contre-pointière, & travaillant quelquefois chez Madame *Galley*, elle avoit l'entrée de sa maison. La messagère ne me parut pourtant pas trop bien choisie ; mais j'avois peur si je faisois des difficultés sur celle-là, qu'on ne m'en proposât point d'autre. De plus, je n'osai dire qu'elle vouloit travailler pour son compte. Je me sentois humilié qu'elle osât se croire pour moi du même sexe que ces Demoiselles. Enfin, j'aimois mieux cet entrepôt-là, que point, & je m'y tins à tout risque.

Au premier mot la *Giraud* me devina : cela n'étoit pas difficile. Quand une lettre à porter à des jeunes filles n'auroit pas parlé d'elle-même, mon air sot & embarrassé m'auroit seul décelé. On peut croire que cette commission ne lui donna pas grand plaisir à faire : elle s'en chargea toutefois & l'exécuta fidellement. Le lendemain matin je courus chez elle & j'y trouvai ma réponse. Comme je me pressai de sortir pour l'aller lire & baiser

baiſer à mon aiſe ! Cela n'a pas beſoin d'être dit ; mais ce qui en a beſoin davantage, c'eſt le parti que prit Mademoiſelle *Giraud*, & où j'ai trouvé plus de délicateſſe & de modération que je n'en aurois attendu d'elle. Ayant aſſez de bon ſens pour voir qu'avec ſes trente-ſept ans, ſes yeux de lièvre, ſon nez barbouillé, ſa voix aigre & ſa peau noire, elle n'avoit pas beau jeu contre deux jeunes perſonnes pleines de graces & dans tout l'éclat de la beauté ; elle ne voulut ni les trahir, ni les ſervir, & aima mieux me perdre que de me ménager pour elles.

Il y avoit déjà quelque tems que la *Merceret* n'ayant aucune nouvelle de ſa maitreſſe, ſongeoit à s'en retourner à Fribourg ; elle l'y détermina tout-à-fait. Elle fit plus ; elle lui fit entendre qu'il ſeroit bien que quelqu'un la conduisît chez ſon père, & me propoſa. La petite *Merceret*, à qui je ne déplaiſois pas non plus, trouva cette idée fort bonne à exécuter. Elles m'en parlèrent dès le même jour comme d'une affaire arrangée, & comme je ne trouvois rien qui me déplût dans cette manière de diſpoſer de moi, j'y

consentis, regardant ce voyage comme une affaire de huit jours tout au plus. La *Giraud* qui ne pensa pas de même arrangea tout. Il fallut bien avouer l'état de mes finances. On y pourvut: la *Merceret* se chargea de me défrayer, & pour regagner d'un côté ce qu'elle dépensoit de l'autre, à ma prière on décida qu'elle enverroit devant son petit bagage, & que nous irions à pied à petites journées. Ainsi fut fait.

Je suis fâché de faire tant de filles amoureuses de moi. Mais comme il n'y a pas de quoi être bien vain du parti que j'ai tiré de toutes ces amours-là, je crois pouvoir dire la vérité sans scrupule. La *Merceret*, plus jeune & moins déniaisée que la *Giraud*, ne m'a jamais fait des agaceries aussi vives; mais elle imitoit mes tons, mes accens, rediſoit mes mots, avoit pour moi les attentions que j'aurois dû avoir pour elle, & prenoit toujours grand soin, comme elle étoit fort peureuse, que nous couchâssions dans la même chambre: identité qui se borne rarement là dans un voyage, entre un garçon de vingt ans & une fille de vingt-cinq.

Elle s'y borna pourtant cette fois.

Ma ſimplicité fut telle que quoique la *Merceret* ne fut pas déſagréable, il ne me vint pas même à l'eſprit durant tout le voyage, je ne dis pas la moindre tentation galante, mais même la moindre idée qui s'y rapportât, & quand cette idée me ſeroit venue, j'étois trop ſot pour en ſavoir profiter. Je n'imaginois pas comment une fille & un garçon parvenoient à coucher enſemble; je croyois qu'il falloit des ſiècles pour préparer ce terrible arrangement. Si la pauvre *Merceret*, en me défrayant, comptoit ſur quelque équivalent, elle en fut la dupe, & nous arrivâmes à Fribourg exactement comme nous étions partis d'Annecy.

En paſſant à Genève je n'allai voir perſonne; mais je fus prêt à me trouver mal ſur les ponts. Jamais je n'ai vu les murs de cette heureuſe ville, jamais je n'y ſuis entré ſans ſentir une certaine défaillance de cœur qui venoit d'un excès d'attendriſſemens. En même tems que la noble image de la liberté m'élevoit l'ame, celles de l'égalité, de l'union, de la douceur des mœurs me touchoient juſqu'aux larmes, & m'inſpiroient un vif regret d'avoir perdu tous ces biens. Dans quelle erreur

j'étois, mais qu'elle étoit naturelle! Je croyois voir tout cela dans ma patrie, parce que je le portois dans mon cœur.

Il falloit paſſer à Nion. Paſſer ſans voir mon bon père! Si j'avois eu ce courage, j'en ſerois mort de regret. Je laiſſai la *Merceret* à l'auberge & je l'allai voir à tout riſque. Eh! que j'avois tort de le craindre! Son ame à mon abord s'ouvrit aux ſentimens paternels dont elle étoit pleine. Que de pleurs nous verſâmes en nous embraſſant! Il crut d'abord que je revenois à lui. Je lui fis mon hiſtoire & je lui dis ma réſolution. Il la combattit foiblement. Il me fit voir les dangers auxquels je m'expoſois, me dit que les plus courtes folies étoient les meilleures. Du reſte, il n'eut pas même la tentation de me retenir de force, & en cela je trouve qu'il eut raiſon; mais il eſt certain qu'il ne fit pas pour me ramener tout ce qu'il auroit pu faire, ſoit qu'après le pas que j'avois fait il jugeât lui-même que je n'en devois pas revenir, ſoit qu'il fût embarraſſé peut-être à ſavoir ce qu'à mon âge il pourroit faire de moi. J'ai ſu depuis qu'il avoit eu de ma compagne

de voyage une opinion bien injuſte & bien éloignée de la vérité, mais du reſte aſſez naturelle. Ma belle-mère, bonne femme, un peu mielleuſe, fit ſemblant de vouloir me retenir à ſouper. Je ne reſtai point ; mais je leur dis que je comptois m'arrêter avec eux plus long-tems au retour, & je leur laiſſai en dépôt mon petit paquet que j'avois fait venir par le bateau, & dont j'étois embarraſſé. Le lendemain je partis de bon matin, bien content d'avoir vu mon père & d'avoir oſé faire mon devoir.

Nous arrivâmes heureuſement à Fribourg. Sur la fin du voyage les empreſſemens de Mademoiſelle *Merceret* diminuèrent un peu. Après notre arrivée elle ne me marqua plus que de la froideur, & ſon pere, qui ne nageoit pas dans l'opulence, ne me fit pas non plus un bien grand accueil ; j'allai loger au cabaret. Je les fus voir le lendemain ; ils m'offrirent à dîner, je l'acceptai. Nous nous ſéparâmes ſans pleurs, je retournai le ſoir à ma gargotte, & je repartis le ſurlendemain de mon arrivée, ſans trop ſavoir où j'avois deſſein d'aller.

Voilà encore une circonſtance de

ma vie où la Providence m'offroit précisément ce qu'il me falloit pour couler des jours heureux. La *Merceret* étoit une très-bonne fille, point brillante, point belle, mais point laide non plus, peu vive, fort raisonnable à quelques petites humeurs près, qui se passoient à pleurer, & qui n'avoient jamais de suite orageuse. Elle avoit un vrai goût pour moi; j'aurois pu l'épouser sans peine, & suivre le métier de son père. Mon goût pour la musique me l'auroit fait aimer. Je me serois établi à Fribourg, petite ville peu jolie, mais peuplée de très-bonnes gens. J'aurois perdu sans doute de grands plaisirs; mais j'aurois vécu en paix jusqu'à ma dernière heure, & je dois savoir mieux que personne qu'il n'y avoit pas à balancer sur ce marché.

Je revins, non pas à Nion, mais à Lausanne. Je voulois me rassasier de la vue de ce beau lac qu'on voit là dans sa plus grande étendue. La plûpart de mes secrets motifs déterminans n'ont pas été plus solides. Des vues éloignées ont rarement assez de force pour me faire agir. L'incertitude de l'avenir m'a toujours fait regarder les projets de longue exécution comme

des leurres de dupe. Je me livre à l'eſpoir comme un autre, pourvu qu'il ne me coûte rien à nourrir; mais s'il faut prendre long-tems de la peine, je n'en ſuis plus. Le moindre petit plaiſir qui s'offre à ma portée me tente plus que les joies du Paradis. J'excepte pourtant le plaiſir que la peine doit ſuivre: celui-là ne me tente pas, parce que je n'aime que des jouiſſances pures, & que jamais on n'en a de telles quand on ſait qu'on s'apprête un repentir.

J'avois grand beſoin d'arriver, en quelque lieu que ce fût, & le plus proche étoit le mieux; car m'étant égaré dans ma route je me trouvai le ſoir à Moudon, où je dépenſai le peu qui me reſtoit, hors dix creutzer qui partirent le lendemain à la dînée, & arrivé le ſoir à un petit village auprès de Lauſanne, j'y entrai dans un cabaret ſans un ſou pour payer ma couchée, & ſans ſavoir que devenir. J'avois grand'faim, je fis bonne contenance & je demandai à ſouper comme ſi j'euſſe eu de quoi bien payer. J'allai me coucher ſans ſonger à rien, je dormis tranquillement, & après avoir déjeûné le matin & compté avec l'hôte,

je voulus pour ſept batz à quoi montoit ma dépenſe lui laiſſer ma veſte en gage. Ce brave homme la refuſa ; il me dit que graces au Ciel il n'avoit jamais dépouillé perſonne, qu'il ne vouloit pas commencer pour ſept batz, que je gardaſſe ma veſte & que je le payerois quand je pourrois. Je fus touché de ſa bonté, mais moins que je ne devois l'être & que je ne l'ai été depuis en y repenſant. Je ne tardai guères à lui renvoyer ſon argent avec des remerciemens par un homme ſûr ; mais quinze ans après repaſſant par Lauſanne à mon retour d'Italie, j'eus un vrai regret d'avoir oublié le nom du cabaret & de l'hôte. Je l'aurois été voir. Je me ſerois fait un vrai plaiſir de lui rappeller ſa bonne œuvre, & de lui prouver qu'elle n'avoit pas été mal placée. Des ſervices plus importans ſans doute, mais rendus avec plus d'oſtentation, ne m'ont pas paru ſi dignes de reconnoiſſance que l'humanité ſimple & ſans éclat de cet honnête homme.

En approchant de Lauſanne je rêvois à la détreſſe où je me trouvois, aux moyens de m'en tirer ſans aller montrer ma misère à ma belle-mère,

& je me comparois dans ce pélerinage pédeſtre à mon ami *Venture* arrivant à Annecy. Je m'échauffai ſi bien de cette idée, que, ſans ſonger que je n'avois ni ſa gentilleſſe ni ſes talens, je me mis en tête de faire à Lauſanne le petit *Venture*, d'enſeigner la muſique que je ne ſavois pas, & de me dire de Paris où je n'avois jamais été. En conſéquence de ce beau projet, comme il n'y avoit point là de maîtriſe où je puſſe vicarier, & que d'ailleurs je n'avois garde d'aller me fourrer parmi les gens de l'art, je commençai par m'informer d'une petite auberge où l'on pût être aſſez bien & à bon marché. On m'enſeigna un nommé *Perrotet*, qui tenoit des penſionnaires. Ce *Perrotet* ſe trouva être le meilleur homme du monde, & me reçut fort bien. Je lui contai mes petits menſonges comme je les avois arrangées. Il me promit de parler de moi & de tâcher de me procurer des écoliers; il me dit qu'il ne me demanderoit de l'argent que quand j'en aurois gagné. Sa penſion étoit de cinq écus blancs; ce qui étoit peu pour la choſe, mais beaucoup pour moi. Il me conſeilla de ne me mettre d'abord

qu'à la demi-penſion, qui conſiſtoit pour le dîner en une bonne ſoupe & rien de plus, mais bien à ſouper le ſoir. J'y conſentis. Ce pauvre *Perrotet* me fit toutes ces avances du meilleur cœur du monde, & n'épargnoit rien pour m'être utile.

Pourquoi faut-il qu'ayant trouvé tant de bonnes gens dans ma jeuneſſe j'en trouve ſi peu dans un âge avancé, leur race eſt-elle épuiſée ? Non ; mais l'ordre où j'ai beſoin de les chercher aujourd'hui n'eſt plus le même où je les trouvois alors. Parmi le peuple où les grandes paſſions ne parlent que par intervalles, les ſentimens de la nature ſe font plus ſouvent entendre. Dans les états plus élevés ils ſont étouffés abſolument, & ſous le maſque du ſentiment il n'y a jamais que l'intérêt ou la vanité qui parle.

J'écrivis de Lauſanne à mon père qui m'envoya mon paquet, & me marqua d'excellentes choſes dont j'aurois dû mieux profiter. J'ai déjà noté des momens de délire inconcevables où je n'étois plus moi-même. En voici encore un des plus marqués. Pour comprendre à quel point la tête me tournoit alors, à quel point je m'étois pour

ainſi dire venturiſé, il ne faut que voir combien tout à la fois j'accumulai d'extravagances. Me voilà maître-à-chanter ſans ſavoir déchiffrer un air ; car quand les ſix mois que j'avois paſſés avec le *Maître* m'auroient profité, jamais ils n'auroient pu ſuffire ; mais outre cela j'apprenois d'un maître, c'en étoit aſſez pour apprendre mal. Pariſien de Genève & catholique en pays proteſtant, je crus devoir changer mon nom, ainſi que ma religion & ma patrie. Je m'approchois toujours de mon grand modèle autant qu'il m'étoit poſſible. Il s'étoit appellé *Venture* de Villeneuve ; moi je fis l'anagramme du nom de *Rouſſeau* dans celui de *Vauſſore*, & je m'appellai *Vauſſore* de Villeneuve. *Venture* ſavoit la compoſition, quoiqu'il n'en eût rien dit ; moi, ſans la ſavoir, je m'en vantai à tout le monde, & ſans pouvoir noter le moindre vaudeville, je me donnai pour compoſiteur. Ce n'eſt pas tout : ayant été preſenté à Monſieur de *Treytorens*, Profeſſeur en Droit, qui aimoit la muſique & faiſoit des concerts chez lui, je voulus lui donner un échantillon de mon talent, & je me mis à compoſer une pièce pour ſon concert, auſſi effrontément

que si j'avois su comment m'y prendre. J'eus la constance de travailler pendant quinze jours à ce bel ouvrage, de le mettre au net, d'en tirer les parties, & de les distribuer avec autant d'assurance que si c'eût été un chef-d'œuvre d'harmonie. Enfin, ce qu'on aura peine à croire, & qui est très-vrai, pour couronner dignement cette sublime production, je mis à la fin un joli menuet qui couroit les rues, & que tout le monde se rappelle peut-être encore sur ces paroles jadis si connues :

Quel caprice !
Quelle injustice !
Quoi, ta Clarice
Trahiroit tes feux, &c.

Venture m'avoit appris cet air avec la basse sur d'autres paroles, à l'aide desquelles je l'avois retenu. Je mis donc à la fin de ma composition ce menuet & sa basse en supprimant les paroles, & je le donnai pour être de moi, tout aussi résolument que si j'avois parlé à des habitans de la lune.

On s'assemble pour exécuter ma pièce. J'explique à chacun le genre du

mouvement, le goût de l'exécution, les renvois des parties ; j'étois fort affairé. On s'accorde pendant cinq ou ſix minutes qui furent pour moi cinq ou ſix ſiècles. Enfin tout étant prêt, je frappe avec un beau rouleau de papier ſur mon pupitre magiſtral les cinq ou ſix coups du *prenez garde à vous*. On fait ſilence, je me mets gravement à battre la meſure, on commence.... Non, depuis qu'il exiſte des opéras françois, de la vie on n'ouït un ſemblable charivari. Quoiqu'on eût pu penſer de mon prétendu talent, l'effet fut pire que tout ce qu'on ſembloit attendre. Les muſiciens étouffoient de rire ; les auditeurs ouvroient de grands yeux, & auroient bien voulu fermer les oreilles ; mais il n'y avoit pas moyen. Mes bourreaux de ſymphoniſtes qui vouloient s'égayer, racloient à percer le tympan d'un quinze-vingt. Jeus la conſtance d'aller toujours mon train, ſuant, il eſt vrai, à groſſes gouttes ; mais retenu par la honte, n'oſant m'enfuir & tout planter là. Pour ma conſolation, j'entendois autour de moi les aſſiſtans ſe dire à leur oreille, ou plutôt à la mienne : L'un, il n'y a rien là de ſupportable ; un autre, quelle muſique

enragée ? Un autre, quel diable de ſabat ? Pauvre *Jean-Jacques*, dans ce cruel moment tu n'eſpérois guères qu'un jour devant le Roi de France & toute ſa Cour, tes ſons exciteroient des murmures de ſurpriſe & d'applaudiſſement, & que dans toutes les loges autour de toi les plus aimables femmes ſe diroient à demi-voix : quels ſons charmans ! quelle muſique enchantereſſe ! Tous ces ſons-là vont au cœur.

Mais ce qui mit tout le monde de bonne humeur, fut le menuet. A peine en eût-on joué quelques meſures, que j'entendis partir de toutes parts les éclats de rire. Chacun me félicitoit ſur mon joli goût de chant ; on m'aſſuroit que ce menuet feroit parler de moi, & que je méritois d'être chanté par-tout. Je n'ai pas beſoin de dépeindre mon angoiſſe, ni d'avouer que je la méritois bien.

Le lendemain, l'un de mes ſymphoniſtes, appellé *Lutold*, vint me voir, & fut aſſez bon homme pour ne pas me féliciter ſur mon ſuccès. Le profond ſentiment de ma ſottiſe, la honte, le regret, le déſeſpoir de l'état où j'étois réduit, l'impoſſibilité de tenir mon cœur fermé dans ſes grandes peines,

me firent ouvrir à lui ; je lâchai la bonde à mes larmes, & au lieu de me contenter de lui avouer mon ignorance, je lui dis tout, en lui demandant le secret qu'il me promit, & qu'il me garda, comme on peut le croire. Dès le même soir, tout Lausanne sut qui j'étois, & ce qui est remarquable, personne ne m'en fit semblant, pas même le bon *Perrotet*, qui, pour tout cela, ne se rebuta pas de me loger & de me nourrir.

Je vivois, mais bien tristement. Les suites d'un pareil début ne firent pas pour moi de Lausanne un séjour fort agréable. Les écoliers ne se présentoient pas en foule ; pas une seule écolière, & personne de la ville. J'eus en tout deux ou trois gros Teutches aussi stupides que j'étois ignorant, qui m'ennuyoient à mourir, & qui dans mes mains ne devinrent pas de grands croque-notes. Je fus appellé dans une seule maison où un petit serpent de fille se donna le plaisir de me montrer beaucoup de musique dont je ne pus pas lire une note, & qu'elle eut la malice de chanter ensuite devant M. le maître, pour lui montrer comment cela s'exécutoit. J'étois si peu en état de lire

un air de première vue, que, dans le brillant concert dont j'ai parlé, il ne me fut pas poſſible de ſuivre un moment l'exécution, pour ſavoir ſi l'on jouoit bien ce que j'avois ſous les yeux, & que j'avois compoſé moi-même.

Au milieu de tant d'humiliations, j'avois des conſolations très-douces dans les nouvelles que je recevois de tems en tems des deux charmantes amies. J'ai toujours trouvé dans le ſexe une grande vertu conſolatrice, & rien n'adoucit plus mes afflictions dans mes diſgraces que de ſentir qu'une perſonne aimable y prend intérêt. Cette correſpondance ceſſa pourtant bientôt après, & ne fut jamais renouée; mais ce fut ma faute. En changeant de lieu, je négligeai de leur donner mon adreſſe, & forcé par la néceſſité de ſonger continuellement à moi-même, je les oubliai bientôt entièrement.

Il y a long-tems que je n'ai parlé de ma pauvre Maman; mais ſi l'on croit que je l'oubliois auſſi, l'on ſe trompe fort. Je ne ceſſois de penſer à elle & de deſirer de la retrouver, non-ſeulement pour le beſoin de ma ſubſiſtance, mais bien plus pour le beſoin de mon cœur. Mon attachement pour elle,

quelque vif, quelque tendre qu'il fût, ne m'empêchoit pas d'en aimer d'autres ; mais ce n'étoit pas de la même façon. Toutes devoient également ma tendreſſe à leurs charmes ; mais elle tenoit uniquement à ceux des autres, & ne leur eut pas ſurvécu : au lieu que Maman pouvoit devenir vieille & laide, ſans que je l'aimaſſe moins tendrement. Mon cœur avoit pleinement tranſmis à ſa perſonne l'hommage qu'il fit d'abord à ſa beauté, & quelque changement qu'elle éprouvât, pourvu que ce fût toujours elle, mes ſentimens ne pouvoient changer. Je ſais bien que je lui devois de la reconnoiſſance ; mais en verité je n'y ſongeois pas. Quoiqu'elle eût fait ou n'eût pas fait pour moi, c'eût été toujours la même choſe. Je ne l'aimois ni par devoir, ni par intérêt, ni par convenance ; je l'aimois parce que j'étois né pour l'aimer. Quand je devenois amoureux de quelque autre, cela faiſoit diſtraction, je l'avoue, & je penſois moins ſouvent à elle ; mais j'y penſois avec le même plaiſir, & jamais, amoureux ou non, je ne me ſuis occupé d'elle ſans ſentir qu'il ne pouvoit y avoir pour moi de vrai bon-

heur dans la vie, tant que j'en ſerois ſéparé.

N'ayant point de ſes nouvelles depuis ſi long-tems, je ne crus jamais que je l'euſſe tout-à-fait perdue, ni qu'elle eût pu m'oublier. Je me diſois : elle ſaura tôt ou tard que je ſuis errant, & me donnera quelque ſigne de vie ; je la retrouverai, j'en ſuis certain. En attendant, c'étoit une douceur pour moi d'habiter ſon pays, de paſſer dans les rues où elle avoit paſſé, devant les maiſons où elle avoit demeurée, & le tout par conjecture ; car une de mes ineptes biſarreries étoit de n'oſer m'informer d'elle, ni prononcer ſon nom ſans la plus abſolue néceſſité. Il me ſembloit qu'en la nommant je diſois tout ce qu'elle m'inſpiroit, que ma bouche révéloit le ſecret de mon cœur, que je la compromettois en quelque ſorte. Je crois même qu'il ſe mêloit à cela quelque frayeur qu'on ne me dît du mal d'elle. On avoit parlé beaucoup de ſa démarche & un peu de ſa conduite. De peur qu'on n'en dît pas ce que je voulois entendre, j'aimois mieux qu'on n'en parlât point du tout.

Comme mes écoliers ne m'occu-

poient pas beaucoup, & que ſa ville natale n'étoit qu'à quatre lieues de Lauſanne, j'y fis une promenade de deux ou trois jours, durant leſquels la plus douce émotion ne me quitta point. L'aſpect du lac de Genève & de ſes admirables côtes eut toujours à mes yeux un attrait particulier que je ne ſaurois expliquer, & qui ne tient pas ſeulement à la beauté du ſpectacle, mais à je ne ſais quoi de plus intéreſſant qui m'affecte & m'attendrit. Toutes les fois que j'approche du Pays-de-Vaud, j'éprouve une impreſſion compoſée du ſouvenir de Madame de *Warens* qui y eſt née, de mon père qui y vivoit, de Mademoiſelle de *Vulſon* qui y eut les prémices de mon cœur, de pluſieurs voyages de plaiſir que j'y fis dans mon enfance, &, ce me ſemble, de quelque autre cauſe encore plus ſecrette & plus forte que tout cela. Quand l'ardent deſir de cette vie heureuſe & douce qui me fuit & pour laquelle j'étois né vient enflammer mon imagination, c'eſt toujours au Pays-de-Vaud, près du lac, dans des campagnes charmantes qu'elle ſe fixe. Il me faut abſolument un verger au bord de ce lac & non pas d'un autre; il me

faut un ami sûr, une femme aimable, une vache & un petit bateau. Je ne jouirai d'un bonheur parfait sur la terre que quand j'aurai tout cela. Je ris de la simplicité avec laquelle je suis allé plusieurs fois dans ce pays-là, uniquement pour y chercher ce bonheur imaginaire. J'étois toujours surpris d'y trouver les habitans, sur-tout les femmes, d'un tout autre caractère que celui que j'y cherchois. Combien cela me sembloit disparate ! Le pays & le peuple dont il est couvert, ne m'ont jamais paru faits l'un pour l'autre.

Dans ce voyage de Vevay, je me livrois, en suivant ce beau rivage, à la plus douce mélancolie. Mon cœur s'élançoit avec ardeur à mille félicités innocentes ; je m'attendrissois, je soupirois & pleurois comme un enfant. Combien de fois, m'arrêtant pour pleurer à mon aise, assis sur une grosse pierre, je me suis amusé à voir tomber mes larmes dans l'eau?

J'allai à Vevay loger à la clef, & pendant deux jours que j'y restai sans voir personne, je pris pour cette ville un amour qui m'a suivi dans tous mes voyages, & qui m'y a fait établir enfin les Héros de mon Roman. Je dirois

volontiers à ceux qui ont du goût & qui ſont ſenſibles : allez à Vevay, viſitez le pays, examinez les ſites, promenez-vous ſur le lac, & dites ſi la Nature n'a pas fait ce beau pays pour une *Julie*, pour une *Claire* & pour un *Saint-Preux ;* mais ne les y cherchez pas. Je reviens à mon hiſtoire.

Comme j'étois catholique & que je me donnois pour tel, je ſuivois ſans myſtère & ſans ſcrupule le culte que j'avois embraſſé. Les Dimanches quand il faiſoit beau, j'allois à la Meſſe à Aſſans, à deux lieues de Lauſanne. Je faiſois ordinairement cette courſe avec d'autres catholiques, ſur-tout avec un Brodeur Pariſien, dont j'ai oublié le nom. Ce n'étoit pas un Pariſien comme moi ; c'étoit un vrai Pariſien de Paris, un archipariſien du bon Dieu, bon homme comme un Champenois. Il aimoit ſi fort ſon pays qu'il ne voulut jamais douter que j'en fuſſe, de peur de perdre cette occaſion d'en parler. M. de Crouzas, Lieutenant Baillival, avoit un jardinier de Paris auſſi ; mais moins complaiſant, & qui trouvoit la gloire de ſon pays compromiſe à ce qu'on oſât ſe donner pour en être, lorſqu'on n'avoit pas cet honneur. Il

me queſtionnoit de l'air d'un homme ſûr de me prendre en faute, & puis ſourioit malignement. Il me demanda une fois ce qu'il y avoit de remarquable au marché-neuf. Je battis la campagne, comme on peut le croire. Après avoir paſſé vingt ans à Paris, je dois à préſent connoître cette ville. Cependant ſi l'on me faiſoit aujourd'hui pareille queſtion, je ne ſerois pas moins embarraſſé d'y répondre, & de cet embarras on pourroit auſſi-bien conclure que je n'ai jamais été à Paris. Tant lors même qu'on rencontre la vérité, l'on eſt ſujet à ſe fonder ſur des principes trompeurs!

Je ne ſaurais dire exactement combien de tems je demeurai à Lauſanne. Je n'apportai pas de cette ville des ſouvenirs bien rappellans. Je fais ſeulement que n'y trouvant pas à vivre, j'allai de-là à Neufchatel & que j'y paſſai l'hiver. Je réuſſis mieux dans cette dernière ville; j'y eus des écoliers, & j'y gagnai de quoi m'acquitter avec mon bon ami *Perrotet*, qui m'avait fidellement envoyé mon petit bagage, quoique je lui reduſſe aſſez d'argent.

J'apprenois inſenſiblement la muſique en l'enſeignant. Ma vie étoit

assez douce ; un homme raisonnable eût pu s'en contenter : mais mon cœur inquiet me demandoit autre chose. Les dimanches & les jours où j'étois libre j'allois courir les campagnes & les bois des environs, toujours errant, rêvant, soupirant, & quand j'étois une fois sorti de la ville je n'y rentrois plus que le soir. Un jour étant à Boudry j'entrai pour dîner dans un cabaret : j'y vis un homme à grande barbe avec un habit violet à la grecque, un bonnet fourré, l'équipage & l'air assez noble, & qui souvent avoit peine à se faire entendre, ne parlant qu'un jargon presque indéchiffrable, mais plus ressemblant à l'Italien qu'à nulle autre langue. J'entendois presque tout ce qu'il disoit & j'étois le seul ; il ne pouvoit s'énoncer que par signes avec l'hôte & les gens du pays. Je lui dis quelques mots en Italien qu'il entendit parfaitement ; il se leva & vint m'embrasser avec transport. La liaison fut bientôt faite, & dès ce moment je lui servis de truchement. Son dîné étoit bon, le mien étoit moins que médiocre ; il m'invita de prendre part au sien, je fis peu de façon. En buvant & baragouinant

nous achevâmes de nous familiariſer, & dès la fin du repas nous devînmes inſéparables. Il me conta qu'il étoit Prélat Grec, & Archimandrite de Jéruſalem ; qu'il étoit chargé de faire une quête en Europe pour le rétabliſſement du ſaint Sépulcre. Il me montra de belles patentes de la Czarine & de l'Empereur ; il en avoit de beaucoup d'autres Souverains Il étoit aſſez content de ce qu'il avoit amaſſé juſqu'à-lors ; mais il avait eu des peines incroyables en Allemagne, n'entendant pas un mot d'Allemand, de Latin ni de Français, & réduit à ſon Grec, au Turc & à la langue Franque pour toute reſſource ; ce qui ne lui en procuroit pas beaucoup dans le pays où il s'étoit enfourné. Il me propoſa de l'accompagner pour lui ſervir de ſécrétaire & d'interprête. Malgré mon petit habit violet nouvellement acheté & qui ne quadroit pas mal avec mon nouveau poſte, j'avois l'air ſi peu étoffé qu'il ne me crut pas difficile à gagner, & il ne ſe trompa point. Notre accord fut bientôt fait ; je ne demandois rien, & il promettoit beaucoup. Sans caution, ſans ſûreté, ſans connoiſſance,

je

je me livre à ſa conduite, & dès le lendemain me voilà parti pour Jéruſalem.

Nous commençâmes notre tournée par le canton de Fribourg, où il ne fit pas grand choſe. La dignité épiſcopale ne permettait pas de faire le mendiant & de quêter aux particuliers; mais nous préſentâmes ſa commiſſion au Sénat, qui lui donna une petite ſomme. De-là nous fûmes à Berne. Nous logeâmes au Faucon, bonne auberge alors, où l'on trouvoit bonne compagnie. La table étoit nombreuſe & bien ſervie. Il y avait long-tems que je faiſais mauvaiſe chère; j'avois grand beſoin de me refaire; j'en avois l'occaſion, & j'en profitai. Monſeigneur l'Archimandrite étoit lui-même un homme de bonne compagnie, aimant aſſez à tenir table, gai, parlant bien pour ceux qui l'entendoient, ne manquant pas de certaines connoiſſances, & plaçant ſon érudition grecque avec aſſez d'agrément. Un jour caſſant au deſſert des noiſettes, il ſe coupa le doigt fort avant, & comme le ſang ſortait avec abondance, il montra ſon doigt à la compagnie, & dit en riant : *mirate, ſignori; queſto è ſangue Pelaſgo.*

A Berne mes fonctions ne lui furent pas inutiles, & je ne m'en tirai pas auſſi mal que j'avois craint. J'étois bien plus hardi & mieux parlant que je n'aurois été pour moi-même. Les choſes ne ſe paſſèrent pas auſſi ſimplement qu'à Fribourg. Il fallut de longues & fréquentes conférences avec les premiers de l'Etat, & l'examen de ſes titres ne fut pas l'affaire d'un jour. Enfin tout étant en règle, il fut admis à l'audience du Sénat. J'entrai avec lui comme ſon interprête, & l'on me dit de parler. Je ne m'attendois à rien moins, & il ne m'étoit pas venu dans l'eſprit qu'après avoir long-tems conféré avec les membres, il fallut s'adreſſer au Corps comme ſi rien n'eût été dit. Qu'on juge de mon embarras! Pour un homme auſſi honteux, parler, non-ſeulement en public, mais devant le Sénat de Berne, & parler impromptu ſans avoir une ſeule minute pour me préparer; il y avoit là de quoi m'anéantir. Je ne fus pas même intimidé. J'expoſai ſuccintement & nettement la commiſſion de l'Archimandrite. Je louai la piété des Princes qui avaient contribué à la collecte qu'il étoit venu faire. Piquant d'émulation celle de Leurs Excellences,

je dis qu'il n'y avoit pas moins à eſpérer de leur munificence accoutumée, & puis tâchant de prouver que cette bonne œuvre en étoit également une pour tous les chrétiens ſans diſtinction de ſecte, je finis par promettre les bénédictions du Ciel à ceux qui voudroient y prendre part. Je ne dirai pas que mon diſcours fit effet ; mais il eſt ſûr qu'il fut goûté, & qu'au ſortir de l'audience l'Archimandrite reçut un préſent fort honnête, & de plus, ſur l'eſprit de ſon ſecrétaire, des complimens dont j'eus l'agréable emploi d'être le truchement ; mais que je n'oſai lui rendre à la lettre. Voilà la ſeule fois de ma vie que j'aye parlé en public & devant un ſouverain, & la ſeule fois auſſi, peut-être, que j'ai parlé hardiment & bien. Quelle différence dans les diſpoſitions du même homme ! Il y a trois ans qu'étant allé voir à Yverdun mon vieux ami M. *Roguin*, je reçus une députation pour me remercier de quelques livres que j'avois donnés à la bibliothèque de cette ville. Les Suiſſes ſont grands harangueurs ; ces Meſſieurs me haranguèrent. Je me crus obligé de répondre ; mais je m'embarraſſai tellement dans ma réponſe, & ma tête ſe

brouilla si bien, que je restai court & me fis moquer de moi. Quoique timide naturellement, j'ai été hardi quelquefois dans ma jeunesse, jamais dans mon âge avancé. Plus j'ai vu le monde, moins j'ai pu me faire à son ton.

Partis de Berne, nous allâmes à Soleurre; car le dessein de l'Archimandrite étoit de reprendre la route d'Allemagne, & de s'en retourner par la Hongrie ou par la Pologne, ce qui faisoit une route immense; mais comme chemin faisant sa bourse s'empliſſoit, plus qu'elle ne se vuidoit, il craignoit peu les détours. Pour moi, qui me plaisois presque autant à cheval qu'à pied, je n'aurois pas mieux demandé que de voyager ainsi toute ma vie : mais il étoit écrit que je n'irois pas si loin.

La première chose que nous fîmes arrivant à Soleurre, fut d'aller saluer M. l'Ambassadeur de France. Malheureusement pour mon Evêque, cet Ambassadeur étoit le Marquis de *Bonac*, qui avoit été Ambassadeur à la Porte, & qui devoit être au fait de tout ce qui regardoit le Saint Sépulcre. L'Archimandrite eut une audience d'un quart-d'heure où je ne fus pas admis, parce que M. l'Ambassadeur entendoit

la langue Franque & parloit l'Italien du moins auſſi bien que moi. A la ſortie de mon Grec je voulus le ſuivre ; on me retint : ce fut mon tour. M'étant donné pour Pariſien, j'étois comme tel ſous la juriſdiction de Son Excellence. Elle me demanda qui j'étois, m'exhorta de lui dire la vérité ; je lui promis, en lui demandant une audience particulière qui me fut accordée. Monſieur l'Ambaſſadeur m'emmena dans ſon cabinet dont il ferma ſur nous la porte, & là, me jettant à ſes pieds, je lui tins parole. Je n'aurois pas moins dit quand je n'aurois rien promis ; car un continuel beſoin d'épanchement met à tout moment mon cœur ſur mes lèvres, & après m'être ouvert ſans réſerve au muſicien *Lutold*, je n'avois garde de faire le myſtérieux avec le Marquis de *Bonac*. Il fut ſi content de ma petite hiſtoire & de l'effuſion de cœur avec laquelle il vit que je l'avois contée, qu'il me prit par la main, entra chez Madame l'Ambaſſadrice, & me préſenta à elle en lui faiſant un abrégé de mon récit. Madame de *Bonac* m'accueillit avec bonté & dit qu'il ne falloit pas me laiſſer aller avec ce moine

Grec. Il fut réſolu que je reſterois à l'hôtel en attendant qu'on vît ce qu'on pourroit faire de moi. Je voulus aller faire mes adieux à mon pauvre Archimandrite, pour lequel j'avois conçu de l'attachement: on ne me le permit pas. On envoya lui ſignifier mes arrêts, & un quart-d'heure après je vis arriver mon petit ſac. M. de la *Martiniere*, ſecretaire d'ambaſſade, fut en quelque façon chargé de moi. En me conduiſant dans la chambre qui m'étoit deſtinée, il me dit: cette chambre a été occupée ſous le Comte Du Luc par un homme célèbre, du même nom que vous. Il ne tient qu'à vous de le remplacer de toutes manières, & de faire dire un jour: *Rouſſeau* premier, *Rouſſeau* ſecond. Cette conformité, qu'alors je n'eſpérois guères, eut moins flatté mes deſirs, ſi j'avois pu prévoir à quel prix je l'acheterois un jour.

Ce que m'avoit dit M. de la *Martiniere* me donna de la curioſité. Je lus les ouvrages de celui dont j'occupois la chambre, & ſur le compliment qu'on m'avoit fait, croyant avoir du goût pour la poéſie, je fis pour mon coup d'eſſai une cantate à la louange de Ma-

dame de *Bonac*. Ce goût ne ſe ſoutint pas. J'ai fait de tems en tems de médiocres vers; c'eſt un exercice aſſez bon pour ſe rompre aux inverſions élégantes & apprendre à mieux écrire en proſe; mais je n'ai jamais trouvé dans la poéſie françoiſe aſſez d'attrait pour m'y livrer tout-à-fait.

M. de la *Martiniere* voulut voir de mon ſtyle & me demanda par écrit le même détail que j'avois fait à M. l'Ambaſſadeur. Je lui écrivis une longue lettre que j'apprends avoir été conſervée par M. de *Marianne*, qui étoit attaché depuis long-tems au Marquis de *Bonac*, & qui depuis a ſuccédé à M. de la *Martiniere* ſous l'ambaſſade de M. de *Courteilles*. J'ai prié M. de *Malesherbes* de tâcher de me procurer une copie de cette lettre. Si je puis l'avoir par lui ou par d'autres, on la trouvera dans le recueil qui doit accompagner mes Confeſſions.

L'expérience que je commençois d'avoir, modéroit peu-à-peu mes projets romaneſques, & par exemple, non-ſeulement je ne devins point amoureux de Madame de *Bonac*; mais je ſentis d'abord que je ne pouvois faire un grand chemin dans la maiſon de

ſon mari. M. de la *Martiniere* en place, & M. de *Marianne*, pour ainſi dire, en ſurvivance, ne me laiſſoient eſpérer pour toute fortune qu'un emploi de ſous-ſecrétaire, qui ne me tentoit pas infiniment, Cela fit que quand on me conſulta ſur ce que je voulois faire, je marquai beaucoup d'envie d'aller à Paris. M. l'Ambaſſadeur goûta cette idée, qui tendoit au moins à le débarraſſer de moi. M. de *Merveilleux*, ſecrétaire interprète de l'ambaſſade, dit que ſon ami M. *Godard*, Colonel Suiſſe au ſervice de France, cherchoit quelqu'un pour mettre auprès de ſon neveu qui entroit fort jeune au ſervice, & penſa que je pourrois lui convenir. Sur cette idée, aſſez légèrement priſe, mon départ fut réſolu, & moi qui voyois un voyage à faire & Paris au bout, j'en fus dans la joie de mon cœur. On me donna quelques lettres, cent francs pour mon voyage, accompagnés de force bonnes leçons, & je partis.

Je mis à ce voyage une quinzaine de jours que je peux compter parmi les heureux de ma vie. J'étois jeune, je me portois bien, j'avois aſſez d'argent, beaucoup d'eſpérance, je voyageois à

pied, & je voyageois seul. On seroit étonné de me voir compter un pareil avantage, si déjà l'on n'avoit dû se familiariser avec mon humeur. Mes douces chimères me tenoient compagnie, & jamais la chaleur de mon imagination n'en enfanta de plus magnifiques. Quand on m'offriroit quelque place vuide dans une voiture, ou que quelqu'un m'accostoit en route, je rechignois de voir renverser la fortune dont je bâtissois l'édifice en marchant. Cette fois mes idées étoient martiales. J'allois m'attacher à un militaire & devenir militaire moi-même ; car on avoit arrangé que je commencerois par être cadet. Je croyois déjà me voir en habit d'officier avec un beau plumet blanc. Mon cœur s'enfloit à cette noble idée. J'avois quelque teinture de géométrie & de fortifications ; j'avois un oncle ingénieur ; j'étois en quelque sorte enfant de la balle. Ma vue courte offroit un peu d'obstacle, mais qui ne m'embarrassoit pas ; & je comptois bien, à force de sang-froid & d'intrépidité, suppléer à ce défaut. J'avois lu que le Maréchal *Schomberg* avoit la vue très-courte ; pourquoi le Maréchal *Rousseau* ne l'auroit-il pas ? Je m'échauffois tellement

ſur ces folies, que je ne voyois plus que troupes, remparts, gabions, batteries, & moi au milieu du feu & de la fumée, donnant tranquillement mes ordres la lorgnette à la main. Cependant quand je paſſois dans des campagnes agréables, que je voyois des boccages & des ruiſſeaux; ce touchant aſpect me faiſois ſoupirer de regret; je ſentois au milieu de ma gloire que mon cœur n'étoit pas fait pour tant de fracas, & bientôt, ſans ſavoir comment, je me retrouvois au milieu de mes chères bergeries, renonçant pour jamais aux travaux de Mars.

Combien l'abord de Paris démentit l'idée que j'en avois! La décoration extérieure que j'avois vue à Turin, la beauté des rues, la ſymétrie & l'alignement des maiſons me faiſoient chercher à Paris autre choſe encore. Je m'étois figuré une ville auſſi belle que grande, de l'aſpect le plus impoſant, où l'on ne voyoit que de ſuperbes rues, des palais de marbre & d'or. En entrant par le fauxbourg Saint-Marceau, je ne vis que de petites rues ſales & puantes, de vilaines maiſons noires, l'air de la malpropreté, de la pauvreté, des mendians, des charretiers, des ravaudeuſes, des crieuſes de tiſanne & de vieux

chapeaux. Tout cela me frappa d'abord à tel point que tout ce que j'ai vu depuis à Paris de magnificence réelle, n'a pu détruire cette première impreſſion, & qu'il m'en eſt reſté toujours un ſecret dégoût pour l'habitation de cette capitale. Je puis dire que tout le tems que j'y ai vécu dans la ſuite, ne fut employé qu'à y chercher des reſſources pour me mettre en état d'en vivre éloigné. Tel eſt le fruit d'une imagination trop active, qui exagère par-deſſus l'exagération des hommes, & voit toujours plus que ce qu'on lui dit. On m'avoit tant vanté Paris, que je me l'étois figuré comme l'ancienne Babylone, dont je trouverois peut-être autant à rabattre, ſi je l'avois vue, du portrait que je m'en ſuis fait. La même choſe m'arriva à l'Opéra où je me preſſai d'aller le lendemain de mon arrivée; la même choſe m'arriva dans la ſuite à Verſailles, dans la ſuite encore en voyant la mer, & la même choſe m'arrivera toujours en voyant des ſpectacles qu'on m'aura trop annoncés : car il eſt impoſſible aux hommes & difficile à la nature elle-même, de paſſer en richeſſes mon imagination.

A la manière dont je fus reçu de tous

ceux pour qui j'avois des lettres, je crus ma fortune faite. Celui à qui j'étois le plus recommandé & qui me careſſa le moins, étoit M. de *Surbeck*, retiré du ſervice & vivant philoſophiquement à Bagneux, où je fus le voir pluſieurs fois & où jamais il ne m'offrit un verre d'eau. J'eus plus d'accueil de Madame de *Merveilleux*, belle-ſœur de l'Interprête, & de ſon neveu Officier aux Gardes. Non-ſeulement la mère & le fils me reçurent bien, mais ils m'offrirent leur table, dont je profitai ſouvent durant mon ſéjour à Paris. Madame de *Merveilleux* me parut avoir été belle, ſes cheveux étoient d'un beau noir & faiſoient à la vieille mode le crochet ſur ſes tempes. Il lui reſtoit, ce qui ne périt point avec les attraits, un eſprit très-agréable. Elle me parut goûter le mien, & fit tout ce qu'elle put pour me rendre ſervice; mais perſonne ne la ſeconda, & je fus bientôt déſabuſé de tout ce grand intérêt qu'on avoit paru prendre à moi. Il faut pourtant rendre juſtice aux François; ils ne s'épuiſent point tant qu'on dit en proteſtations, & celles qu'ils font ſont preſque toujours ſincères; mais ils ont une manière de paroître s'intéreſſer à vous qui trompe

plus que de paroles. Les gros complimens des Suiſſes n'en peuvent impoſer qu'à des ſots. Les manières des François ſont plus ſéduiſantes en cela même qu'elles ſont plus ſimples ; on croiroit qu'ils ne vous diſent pas tout ce qu'ils veulent faire, pour vous ſurprendre plus agréablement. Je dirai plus ; ils ne ſont point faux dans leurs démonſtrations ; ils ſont naturellement officieux, humains, bienveillans, & même, quoiqu'on en diſe, plus vrais qu'aucune autre nation ; mais ils ſont légers & volages. Ils ont en effet le ſentiment qu'ils vous témoignent ; mais ce ſentiment s'en va comme il eſt venu. En vous parlant ils ſont pleins de vous ; ne vous voyent-ils plus, ils vous oublient. Rien n'eſt permanent dans leur cœur : tout eſt chez eux l'œuvre du moment.

Je fus donc beaucoup flatté & peu ſervi. Ce Colonel *Godard*, au neveu duquel on m'avoit donné, ſe trouva être un vilain vieux avare, qui, quoique tout couſu d'or, voyant ma détreſſe, me voulut avoir pour rien. Il prétendoit que je fuſſe auprès de ſon neveu un eſpèce de valet ſans gages, plutôt qu'un vrai gouverneur. Attaché continuellement à lui, & par-là diſpenſé du

ſervice, il falloit que je vécuſſe de ma paye de cadet, c'eſt-à-dire, de ſoldat, & à peine conſentoit-il à me donner l'uniforme ; il auroit voulu que je me contentaſſe de celui du régiment. Madame de *Merveilleux* indignée de ſes propoſitions, me détourna elle-même de les accepter ; ſon fils fut du même ſentiment. On cherchoit autre choſe, & l'on ne trouvoit rien. Cependant je commençois d'être preſſé, & cent francs, ſur leſquels j'avois fait mon voyage, ne pouvoient me mener bien loin. Heureuſement je reçus de la part de M. l'Ambaſſadeur encore une petite remiſe qui me fit grand bien, & je crois qu'il ne m'auroit pas abandonné ſi j'euſſe eu plus de patience : mais languir, attendre, ſolliciter, ſont pour moi choſes impoſſibles. Je me rebutai, je ne parus plus, & tout fut fini. Je n'avois pas oublié ma pauvre Maman ; mais comment la trouver ? où la chercher ? Madame de *Merveilleux*, qui ſavoit mon hiſtoire, m'avoit aidé dans cette recherche, & long-tems inutilement. Enfin, elle m'apprit que Madame de *Warens* étoit repartie il y avoit plus de deux mois, mais qu'on ne ſavoit ſi elle étoit allée en Savoye, ou à Turin, & que quel-

ques perſonnes la diſoient en Suiſſe. Il ne m'en fallut pas davantage pour me déterminer à la ſuivre, bien ſûr qu'en quelque lieu qu'elle fût je la trouverois plus aiſément en province que je n'avois pu faire à Paris.

Avant de partir j'exerçai mon nouveau talent poétique dans une épître au Colonel *Godard*, où je le drapai de mon mieux. Je montrai ce barbouillage à Madame de *Merveilleux*, qui, au lieu de me cenſurer comme elle auroit dû faire, rit beaucoup de mes ſarcaſmes, de même que ſon fils, qui, je crois, n'aimoit pas M. *Godard*, & il faut avouer qu'il n'étoit pas aimable. J'étois tenté de lui envoyer mes vers, ils m'y encouragèrent : j'en fis un paquet à ſon adreſſe, & comme il n'y avoit point alors à Paris de petite poſte, je le mis dans ma poche, & le lui envoyai d'Auxerre en paſſant. Je ris quelquefois encore en ſongeant aux grimaces qu'il dût faire en liſant ce panégyrique où il étoit peint trait pour trait : il commençoit ainſi :

Tu croyois, vieux Penard, qu'une folle manie
D'élever ton neveu m'inſpireroit l'envie.

Cette petite pièce mal faite, à la vé-

rité, mais qui ne manquoit pas de sel, & qui annonçoit du talent pour la satyre, est cependant le seul écrit satyrique qui soit sorti de ma plume. J'ai le cœur trop peu haineux pour me prévaloir d'un pareil talent; mais je crois qu'on peut juger par quelques écrits polémiques faits de tems à autre pour ma défense, que si j'avois été d'humeur batailleuse, mes agresseurs auroient eu rarement les rieurs de leur côté.

La chose que je regrette le plus dans les détails de ma vie dont j'ai perdu la mémoire, est de n'avoir pas fait des journaux de mes voyages. Jamais je n'ai tant pensé, tant existé, tant vécu, tant été moi, si j'ose ainsi dire, que dans ceux que j'ai faits seul & à pied. La marche a quelque chose qui anime & avive mes idées: je ne puis presque penser quand je reste en place; il faut que mon corps soit en branle pour y mettre mon esprit. La vue de la campagne, la succession des aspects agréables, le grand air, le grand appétit, la bonne santé que je gagne en marchant, la liberté du cabaret, l'éloignement de tout ce qui me fait sentir ma dépendance, de tout ce qui me rappelle à ma situation, tout cela dégage mon ame, me donne une plus

grande audace de penſer, me jette en quelque ſorte dans l'immenſité des êtres pour les combiner, les choiſir, me les approprier à mon gré ſans gêne & ſans crainte. Je diſpoſe en maître de la nature entière ; mon cœur errant d'objet en objet, s'unit, s'identifie à ceux qui le flattent, s'entoure d'images charmantes, s'enivre de ſentimens délicieux. Si pour les fixer je m'amuſe à les décrire en moi-même, quelle vigueur de pinceau, quelle fraîcheur de coloris, quelle énergie d'expreſſion je leur donne ! On a, dit-on, trouvé de tout cela dans mes ouvrages, quoiqu'écrits vers le déclin de mes ans. O ! ſi l'on eût vu ceux de ma première jeuneſſe, ceux que j'ai faits durant mes voyages, ceux que j'ai compoſés & que je n'ai jamais écrits.... Pourquoi, direz-vous, ne les pas écrire ? Et pourquoi les écrire, vous répondrai-je : pourquoi m'ôter le charme actuel de la jouiſſance, pour dire à d'autres que j'avois joui ? Que m'importoient des lecteurs, un public & toute la terre, tandis que je planois dans le Ciel ? D'ailleurs portois-je avec moi du papier, des plumes ? Si j'avois penſé à tout cela, rien ne me ſeroit venu. Je ne prévoyois pas que j'aurois des

idées ; elles viennent quand il leur plaît, non quand il me plaît. Elles ne viennent point, ou elles viennent en foule, elles m'accablent de leur nombre & de leur force. Dix volumes par jour n'auroient pas suffi. Où prendre du tems pour les écrire? En arrivant je ne songeois qu'à bien dîner. En partant je ne songeois qu'à bien marcher. Je sentois qu'un nouveau paradis m'attendoit à la porte; je ne songeois qu'à l'aller chercher.

Jamais je n'ai si bien senti tout cela que dans le retour dont je parle. En venant à Paris je m'étois borné aux idées relatives à ce que j'y allois faire. Je m'étois élancé dans la carrière où j'allois entrer, & je l'avois parcourue avec assez de gloire ; mais cette carrière n'étoit pas celle où mon cœur m'appelloit, & les êtres réels nuisoient aux êtres imaginaires. Le Colonel *Godard* & son neveu figuroient mal avec un héros tel que moi. Graces au Ciel ; j'étois maintenant délivré de tous ces obstacles : je pouvois m'enfoncer à mon gré dans le pays des chimères, car il ne restoit que cela devant moi. Aussi je m'y égarois si bien, que je perdis plusieurs fois ma route, & j'eusse été fort fâché d'aller plus droit ; car sentant qu'à Lyon j'allois me

retrouver ſur la terre, j'aurois voulu n'y jamais arriver.

Un jour entr'autres m'étant à deſſein détourné pour voir de près un lieu qui me parut admirable ; je m'y plûs ſi fort, & j'y fis tant de tours, que je me perdis enfin tout-à-fait. Après pluſieurs heures de courſe inutile, las & mourant de ſoif & de faim, j'entrai chez un payſan, dont la maiſon n'avoit pas belle apparence, mais c'étoit la ſeule que je viſſe aux environs. Je croyois que c'étoit comme à Genève ou en Suiſſe, où tous les habitans à leur aiſe, ſont en état d'exercer l'hoſpitalité. Je priai celui-ci de me donner à dîner en payant. Il m'offrit du lait écrêmé & de gros pain d'orge, en me diſant que c'étoit tout ce qu'il avoit. Je buvois ce lait avec délices & je mangeois ce pain, paille & tout ; mais cela n'étoit pas fort reſtaurant pour un homme épuiſé de fatigue. Ce payſan, qui m'examinoit, jugea de la vérité de mon hiſtoire par celle de mon appétit. Tout de ſuite après avoir dit qu'il voyoit bien (*) que j'étois un

(*) Apparemment je n'avois pas encore alors la phyſionomie qu'on m'a donnée depuis dans mon portrait.

bon jeune honnête homme qui n'étois pas-là pour le vendre, il ouvrit une petite trappe à côté de sa cuisine, descendit, & revint un moment après avec un bon pain bis de pur froment, un jambon très-appétissant, quoiqu'entamé, & une bouteille de vin, dont l'aspect me réjouit le cœur plus que tout le reste. On joignit à cela une omelette assez épaisse, & je fis un dîné tel qu'autre qu'un piéton n'en connût jamais. Quand ce vint à payer, voilà son inquiétude & ses craintes qui le reprennent; il ne vouloit point de mon argent; il le repoussoit avec un trouble extraordinaire, & ce qu'il y avoit de plaisant étoit que je ne pouvois imaginer de quoi il avoit peur. Enfin il prononça en frémissant ces mots terribles de commis & de rats-de-cave. Il me fit entendre qu'il cachoit son vin à cause des aides, qu'il cachoit son pain à cause de la taille, & qu'il seroit un homme perdu si l'on pouvoit se douter qu'il ne mourût pas de faim. Tout ce qu'il me dit à ce sujet, & dont je n'avois pas la moindre idée, me fit une impression qui ne s'effacera jamais. Ce fut-là le germe de cette haine inextinguible qui se développa depuis dans mon cœur

contre les vexations qu'éprouve le malheureux peuple & contre ses oppresseurs. Cet homme quoique aisé, n'osoit manger le pain qu'il avoit gagné à la sueur de son front, & ne pouvoit éviter sa ruine qu'en montrant la même misère qui régnoit autour de lui. Je sortis de sa maison aussi indigné qu'attendri, & déplorant le sort de ces belles contrées, à qui la nature n'a prodigué ses dons que pour en faire la proie des barbares publicains.

Voilà le seul souvenir bien distinct qui me reste de ce qui m'est arrivé durant ce voyage. Je me rappelle seulement encore, qu'en approchant de Lyon je fus tenté de prolonger ma route pour aller voir les bords du Lignon; car parmi les romans que j'avois lus avec mon père, l'Astrée n'avoit pas été oubliée, & c'étoit celui qui me revenoit au cœur le plus fréquemment. Je demandai la route du Forez, & tout en causant avec une hôtesse, elle m'apprit que c'étoit un bon pays de ressource pour les ouvriers, qu'il y avoit beaucoup de forges, & qu'on y travailloit fort bien en fer. Cet éloge calma tout-à-coup ma curiosité romanesque, & je ne ju-

geai pas à propos d'aller chercher des Dianes & des Sylvandres, chez un peuple de forgerons. La bonne femme qui m'encourageoit de la sorte, m'avoit sûrement pris pour un garçon serrurier.

Je n'allois pas tout-à-fait à Lyon sans vue. En arrivant j'allai voir aux Chasottes Mademoiselle du *Châtelet*, amie de Madame de *Warens*, & pour laquelle elle m'avoit donné une lettre quand je vins avec M. le *Maître* : ainsi c'étoit une connoissance déjà faite. Mademoiselle du *Châtelet* m'apprit, qu'en effet, son amie avoit passé à Lyon, mais qu'elle ignoroit si elle avoit poussé sa route jusqu'en Piémont, & qu'elle étoit incertaine elle-même en partant, si elle ne s'arrêteroit point en Savoye : que si je voulois, elle écriroit pour en avoir des nouvelles, & que le meilleur parti que j'eusse à prendre étoit de les attendre à Lyon. J'acceptai l'offre : mais je n'osai dire à Mademoiselle du *Châtelet* que j'étois pressé de la réponse, & que ma petite bourse épuisée ne me laissoit pas en état de l'attendre longtems. Ce qui me retint n'étoit pas qu'elle m'eut mal reçu ; au contraire, elle m'avoit fait beaucoup de caresses, &

me traitoit ſur un pied d'égalité qui m'ôtoit le courage de lui laiſſer voir mon état, & de deſcendre du rôle de bonne compagnie, à celui d'un malheureux mendiant.

Il me ſemble de voir aſſez clairement la ſuite de tout ce que j'ai marqué dans ce livre. Cependant je crois me rappeller dans le même intervalle, une autre voyage de Lyon, dont je ne puis marquer la place, & où je me trouvai déjà fort à l'étroit : le ſouvenir des extrémités où j'y fus réduit, ne contribue pas à m'en rappeller agréablement la mémoire. Si j'avois été fait comme un autre, que j'euſſe eu le talent d'emprunter & de m'endetter à mon cabaret, je me ſerois aiſément tiré d'affaire : mais c'eſt à quoi mon inaptitude égaloit ma répugnance ; & pour imaginer à quel point vont l'une & l'autre, il ſuffit de ſavoir qu'après avoir paſſé preſque toute ma vie dans le malêtre, & ſouvent prêt à manquer de pain, il ne m'eſt jamais arrivé une ſeule fois de me faire demander de l'argent par un créancier, ſans lui en donner à l'inſtant même. Je n'ai jamais ſu faire des dettes criardes, & j'ai toujours mieux aimé ſouffrir que devoir.

C'étoit souffrir assurément que d'être réduit à passer la nuit dans la rue, & c'est ce qui m'est arrivé plusieurs fois à Lyon. J'aimois mieux employer quelques sous qui me restoient, à payer mon pain que mon gîte, parce qu'après tout je risquois moins de mourir de sommeil que de faim. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que dans ce cruel état, je n'étois ni inquiet, ni triste : je n'avois pas le moindre souci sur l'avenir, & j'attendois les réponses que devoit recevoir Mademoiselle du *Châtelet*, couchant à la belle étoile, & dormant étendu par terre ou sur un banc, aussi tranquillement que sur un lit de roses. Je me souviens même d'avoir passé une nuit délicieuse hors de la Ville dans un chemin qui côtoyoit le Rhône ou la Saône, car je ne me rappelle pas lequel des deux. Des jardins élevés en terrasse bordoient le chemin du côté opposé : il avoit fait très-chaud ce jour-là ; la soirée étoit charmante ; la rosée humectoit l'herbe flétrie ; point de vent, une nuit tranquille ; l'air étoit frais sans être froid ; le soleil après son coucher avoit laissé dans le ciel des vapeurs rouges, dont la réflexion rendoit l'eau couleur de rose ; les arbres des terrasses étoient

étoient chargés de roſſignols, qui ſe répondoient de l'un à l'autre. Je me promenois dans une ſorte d'extaſe, livrant mes ſens & mon cœur à la jouiſſance de tout cela, & ſoupirant ſeulement un peu du regret d'en jouir ſeul. Abſorbé dans ma douce rêverie, je prolongeai fort avant dans la nuit ma promenade, ſans m'appercevoir que j'étois las. Je m'en apperçus enfin. Je me couchois voluptueuſement ſur la tablette d'une eſpèce de niche ou de fauſſe-porte enfoncée dans un mur de terraſſe : le ciel de mon lit étoit formé par les têtes des arbres ; un roſſignol étoit préciſément au-deſſus de moi ; je m'endormis à ſon chant : mon ſommeil fut doux, mon réveil le fut davantage. Il étoit grand jour : mes yeux en s'ouvrant virent l'eau, la verdure, un payſage admirable. Je me levai, me ſecouai, la faim me prit, je m'acheminai gaîment vers la ville, réſolu de mettre à un bon déjeûné deux pièces de ſix blancs qui me reſtoient encore. J'étois de ſi bonne humeur, que j'allois chantant tout le long du chemin, & je me ſouviens même, que je chantois une cantate de Batiſtin, intitulée les *bains de Thomery*, que je

ſavois par cœur. Que bénit ſoit le bon Batiſtin & ſa bonne cantate, qui m'a valu un meilleur déjeûné que celui ſur lequel je comptois, & un dîné bien meilleur encore, ſur lequel je n'avois point compté du tout. Dans mon meilmeilleur train d'aller & de chanter, j'entends quelqu'un derrière moi, je me retourne, je vois un Antonin qui me ſuivoit, & qui paroiſſoit m'écouter avec plaiſir. Il m'accoſte, me ſalue, me demande ſi je ſais la muſique. Je réponds, *un peu*, pour faire entendre beaucoup. Il continue à me queſtionner: je lui conte une partie de mon hiſtoire. Il me demande ſi je n'ai jamais copié de la muſique? Souvent, lui dis-je, & cela étoit vrai: ma meilleure manière de l'apprendre étoit d'en copier. Eh bien, me dit-il, venez avec moi; je pourrai vous occuper quelques jours, durant leſquels rien ne vous manquera, pourvu que vous conſentiez à ne pas ſortir de la chambre. J'acquieſçai très-volontiers, & je le ſuivis.

Cet Antonin s'appelloit M. *Rolichon*; il aimoit la muſique, il la ſavoit, & chantoit dans de petits concerts qu'il faiſoit avec ſes amis. Il n'y avoit rien là que d'innocent & d'honnête; mais

ce goût dégénéroit apparemment en fureur dont il étoit obligé de cacher une partie. Il me conduisit dans une petite chambre que j'occupai, & où je trouvai beaucoup de musique qu'il avoit copiée. Il m'en donna d'autre à copier, particulièrement la cantate que j'avois chantée, & qu'il devoit chanter lui-même dans quelques jours. J'en demeurai là trois ou quatre, à copier tout le tems où je ne mangeois pas ; car de ma vie je ne fus si affamé, ni mieux nourri. Il apportoit mes repas lui-même de leur cuisine, & il falloit qu'elle fût bonne, si leur ordinaire valoit le mien. De mes jours je n'eus tant de plaisir à manger, & il faut avouer aussi que ces lippées me venoient fort à propos, car j'étois sec comme du bois. Je travaillois presque d'aussi bon cœur que je mangeois, & ce n'est pas peu dire. Il est vrai que je n'étois pas aussi correct que diligent. Quelques jours après, M. *Rolichon*, que je rencontrai dans la rue, m'apprit que mes parties avoient rendu la musique inexécutable, tant elles s'étoient trouvées pleines d'omissions, de duplications & de transpositions. Il faut avouer que j'ai choisi là dans la suite le métier du monde

auquel j'étois le moins propre. Non que ma note ne fût belle, & que je ne copiasse fort nettement ; mais l'ennui d'un long travail me donne des distractions si grandes, que je passe plus de tems à gratter qu'à noter, & que si je n'apporte la plus grande attention à collationner mes parties, elles font toujours manquer l'exécution. Je fis donc très-mal en voulant bien faire, & pour aller vîte, j'allois tout de travers. Cela n'empêcha pas M. *Rolichon* de me bien traiter jusqu'à la fin, & de me donner encore en sortant un petit écu que je ne méritois guère, & qui me remit tout-à-fait en pied : car peu de jours après je reçus des nouvelles de Maman qui étoit à Chambery, & de l'argent pour l'aller joindre ; ce que je fis avec transport. Depuis lors mes finances ont souvent été fort courtes ; mais jamais assez pour être obligé de jeûner. Je marque cette époque avec un cœur sensible aux soins de la Providence. C'est la dernière fois de ma vie que j'ai senti la misère & la faim.

Je restai à Lyon sept ou huit jours encore pour attendre les commissions dont Maman avoit chargé Mademoiselle du *Châtelet*, que je vis durant ce

tems-là plus assiduement qu'auparavant, ayant le plaisir de parler avec elle de son amie, & n'étant plus distrait par ces cruels retours sur ma situation qui me forçoient de la cacher. Mademoiselle du *Châtelet* n'étoit ni jeune ni jolie, mais elle ne manquoit pas de grace; elle étoit liante & familière, & son esprit donnoit du prix à cette familiarité. Elle avoit ce goût de morale observatrice qui porte à étudier les hommes, & c'est d'elle en première origine que ce même goût m'est venu. Elle aimoit les Romans de le *Sage*, & particulièrement Gil-Blas; elle m'en parla, me le prêta: je le lus avec plaisir; mais je n'étois pas mûr encore pour ces sortes de lectures; il me falloit des Romans à grands sentimens. Je passois ainsi mon tems à la grille de Mademoiselle du *Châtelet*, avec autant de plaisir que de profit, & il est certain que les entretiens intéressans & sensés d'une femme de mérite sont plus propres à former un jeune homme que toute la pédantesque philosophie des livres. Je fis connoissance aux Chassottes avec d'autres Pensionnaires & de leurs amies, entr'autres avec une jeune personne de quatorze ans, appellée

Mademoiselle *Serre*, à laquelle je ne fis pas alors une grande attention ; mais dont je me passionnai huit ou neuf ans après, & avec raison ; car c'étoit une charmante fille.

Occupé de l'attente de revoir bientôt ma bonne Maman, je fis un peu de trève à mes chimères, & le bonheur réel qui m'attendoit me dispensa d'en chercher dans mes visions. Non-seulement je la retrouvois, mais je retrouvois près d'elle & par elle un état agréable ; car elle marquoit m'avoir trouvé une occupation qu'elle espéroit qui me conviendroit, & qui ne m'éloigneroit pas d'elle. Je m'épuisois en conjectures pour deviner quelle pouvoit être cette occupation, & il auroit fallu deviner en effet pour rencontrer juste. J'avois suffisamment d'argent pour faire commodément la route. Mademoiselle du *Châtelet* vouloit que je prisse un cheval ; je n'y pus consentir, & j'eus raison : j'aurois perdu le plaisir du dernier voyage pédestre que j'ai fait en ma vie ; car je ne peux donner ce nom aux excursions que je faisois souvent à mon voisinage, tandis que je demeurois à Motiers.

C'est une chose bien singulière que

mon imagination ne ſe monte jamais plus agréablement que quand mon état eſt le moins agréable ; & qu'au contraire elle eſt moins riante lorſque tout rit autour de moi. Ma mauvaiſe tête ne peut s'aſſujettir aux choſes. Elle ne ſauroit embellir, elle veut créer. Les objets réels s'y peignent tout au plus tels qu'ils ſont ; elle ne ſait parer que les objets imaginaires. Si je veux peindre le printems, il faut que je ſois en hiver ; ſi je veux décrire un beau payſage, il faut que je ſois dans des murs, & j'ai dir cent fois que ſi jamais j'étois mis à la Baſtille, j'y ferois le tableau de la liberté. Je ne voyois en partant de Lyon qu'un avenir agréable ; j'étois auſſi content, & j'avois tout lieu de l'être, que je l'étois peu quand je partis de Paris. Cependant je n'eus point durant ce voyage ces rêveries délicieuſes qui m'avoient ſuivi dans l'autre. J'avois le cœur ſerein, mais c'étoit tout. Je me rapprochois avec attendriſſement de l'excellente amie que j'allois revoir. Je goûtois d'avance, mais ſans ivreſſe, le plaiſir de vivre auprès d'elle : je m'y étois toujours attendu ; c'étoit comme s'il ne m'étoit rien arrivé de nouveau. Je m'inquié-

tois de ce que j'allois faire, comme ſi cela eût été fort inquiétant. Mes idées étoient paiſibles & douces, non céleſtes & raviſſantes. Les objets frappoient ma vue; je donnois de l'attention aux payſages, je remarquois les arbres, les maiſons, les ruiſſeaux, je délibérois aux croiſées des chemins, j'avois peur de me perdre, & je ne me perdois point. En un mot, je n'étois plus dans l'Empirée; j'étois tantôt où j'étois, tantôt où j'allois; jamais plus loin.

Je ſuis, en racontant mes voyages, comme j'étois en les faiſant: je ne ſaurois arriver. Le cœur me battoit de joie en approchant de ma chère Maman, & je n'en allois pas plus vîte. J'aime à marcher à mon aiſe, & m'arrêter quand il me plaît. La vie ambulante eſt celle qu'il me faut. Faire route à pied par un beau tems dans un beau pays, ſans être preſſé, & avoir pour terme de ma courſe un objet agréable, voilà de toutes les manières de vivre celle qui eſt le plus de mon goût. Au reſte, on ſait déjà ce que j'entends par un beau pays. Jamais pays de plaine, quelque beau qu'il fût, ne parut tel à mes yeux. Il me faut des torrens, des rochers, des ſapins, des bois noirs,

des montagnes, des chemins raboteux à monter & à descendre, des précipices à mes côtés qui me faisent bien peur. J'eus ce plaisir, & je le goûtai dans tout son charme, en approchant de Chambery. Non loin d'une montagne coupée, qu'on appelle le Pas-de-l'Echelle, au-dessous du grand chemin taillé dans le roc, à l'endroit appellé Chailles, court & bouillonne dans des gouffres affreux une petite rivière qui paroît avoir mis à les creuser des milliers de siècles. On a bordé le chemin d'un parapet pour prévenir les malheurs : cela faisoit que je pouvois contempler au fond, & gagner des vertiges tout à mon aise ; car ce qu'il y a de plaisant dans mon goût pour les lieux escarpés, est qu'ils me font tourner la tête, & j'aime beaucoup ce tournoiement, pourvu que je sois en sûreté. Bien appuyé sur le parapet, j'avançois le nez, & je restois là des heures entières, entrevoyant de tems en tems cette écume & cette eau bleue dont j'entendois le mugissement à travers les cris des corbeaux & des oiseaux de proie qui voloient de roche en roche, & de brousaille en brousaille, à cent toises au-dessous de moi. Dans les endroits

où la pente étoit assez unie, & la brousfaille assez claire pour laisser passer des cailloux, j'en allois chercher au loin d'aussi gros que je les pouvois porter, je les rassemblois sur le parapet en pile, puis les lançant l'un après l'autre, je me délectois à les voir rouler, bondir & voler en mille éclats avant que d'atteindre le fond du précipice.

Plus près de Chambery j'eus un spectacle semblable en sens contraire. Le chemin passe au pied de la plus belle cascade que je vis de mes jours. La montagne est tellement escarpée que l'eau se détache net & tombe en arcade assez loin pour qu'on puisse passer entre la cascade & la roche, quelquefois sans être mouillé. Mais si l'on ne prend bien ses mesures on y est aisément trompé, comme je le fus: car à cause de l'extrême hauteur, l'eau se divise & tombe en poussière, & lorsqu'on approche un peu trop de ce nuage, sans s'appercevoir d'abord qu'on se mouille, à l'instant on est tout trempé.

J'arrive enfin chez Maman. Elle n'étoit pas seule. M. l'Intendant général étoit chez elle au moment que j'entrai. Sans me parler elle me prend par la main & me présente à lui avec cette

grace qui lui ouvroit tous les cœurs ; le voilà, Monſieur, ce pauvre jeune homme ; daignez le protéger auſſi longtems qu'il le méritera, je ne ſuis plus en peine de lui pour le reſte de ſa vie. Puis m'adreſſant la parole : mon enfant, me dit-elle, vous appartenez au Roi : remerciez M. l'Intendant qui vous donne du pain. J'ouvrois de grands yeux ſans rien dire, ſans ſavoir trop qu'imaginer : il s'en fallut peu que l'ambition naiſſante ne me tournât la tête, & que je ne fiſſe déjà le petit Intendant. Ma fortune ſe trouva moins brillante que ſur ce début je ne l'avois imaginée ; mais quant à préſent c'étoit aſſez pour vivre, & pour moi c'étoit beaucoup. Voici de quoi il s'agiſſoit.

Le Roi Victor Amédée jugeant par le ſort des guerres précédentes, & par la poſition de l'ancien patrimoine de ſes pères, qu'il lui échapperoit quelque jour, ne cherchoit qu'à l'épuiſer. Il y avoit peu d'années qu'ayant réſolu d'en mettre la nobleſſe à la taille, il avoit ordonné un cadaſtre général de tout le pays, afin que rendant l'impoſition réelle, on pût la répartir avec plus d'équité. Ce travail commencé ſous le père fut achevé ſous le fils. Deux ou

trois cents hommes, tant arpenteurs qu'on appelloit géometres, qu'écrivains qu'on appelloit secrétaires, furent employés à cet ouvrage, & c'étoit parmi ces derniers que maman m'avoit fait inscrire. Le poste, sans être fort lucratif, donnoit de quoi vivre au large dans ce pays-là. Le mal étoit que cet emploi n'étoit qu'à tems, mais il mettoit en état de chercher & d'attendre, & c'étoit par prévoyance qu'elle tâchoit de m'obtenir de l'Intendant une protection particulière pour pouvoir passer à quelque emploi plus solide quand le tems de celui-là seroit fini.

J'entrai en fonction peu de jours après mon arrivée. Il n'y avoit à ce travail rien de difficile & je fus bientôt au fait. C'est ainsi qu'après quatre ou cinq ans de courses, de folies, & de souffrances depuis ma sortie de Geneve, je commençai pour la première fois de gagner mon pain avec honneur.

Ces longs détails de ma première jeunesse auront paru bien puériles & j'en suis fâché: quoique né homme à certains égards, j'ai été long-tems enfant & je le suis encore à beaucoup d'autres. Je n'ai pas promis d'offrir au public un grand personnage; j'ai promis de me peindre tel que je suis, & pour me

connoître dans mon âge avancé, il faut m'avoir bien connu dans ma jeuneſſe. Comme en général les objets ſont moins d'impreſſion ſur moi que leurs ſouvenirs & que toutes mes idées ſont en images, les premiers traits qui ſe ſont gravés dans ma tête y ſont demeurés, & ceux qui s'y ſont empreints dans la ſuite ſe ſont plutôt combinés avec eux qu'ils ne les ont effacés. Il y a une certaine ſucceſſion d'affections & d'idées qui modifient celles qui les ſuivent, & qu'il faut connoître pour en bien juger. Je m'applique à bien développer par-tout les premières cauſes pour faire ſentir l'enchaînement des effets. Je voudrois pouvoir en quelque façon rendre mon ame tranſparente aux yeux du lecteur, & pour cela je cherche à la lui montrer ſous tous les points de vue, à l'éclairer par tous les jours, à faire en ſorte qu'il ne s'y paſſe pas un mouvement qu'il n'apperçoive, afin qu'il puiſſe juger par lui-même du principe qui les produit.

Si je me chargeois du réſultat & que je lui diſſe : tel eſt mon caractère, il pourroit croire, ſinon que je le trompe, au moins que je me trompe. Mais en lui détaillant avec ſimplicité tout ce qui m'eſt arrivé, tout ce que j'ai fait,

tout ce que j'ai penſé, tout ce que j'ai ſenti, je ne puis l'induire en erreur à moins que je ne le veuille, encore même en le voulant n'y parviendrois-je pas aiſément de cette façon. C'eſt à lui d'aſſembler ces élémens & de déterminer l'être qu'ils compoſent; le réſultat doit être ſon ouvrage; & s'il ſe trompe alors, toute l'erreur ſera de ſon fait. Or il ne ſuffit pas pour cette fin que mes récits ſoient fideles, il faut auſſi qu'ils ſoient exacts. Ce n'eſt pas à moi de juger de l'importance des faits, je les dois tous dire, & lui laiſſer le ſoin de choiſir. C'eſt à quoi je me ſuis appliqué juſqu'ici de tout mon courage, & je ne me relâcherai pas dans la ſuite. Mais les ſouvenirs de l'âge moyen ſont toujours moins vifs que ceux de la première jeuneſſe. J'ai commencé par tirer de ceux-ci le meilleur parti qu'il m'étoit poſſible. Si les autres me reviennent avec la même force, des lecteurs impatiens s'ennuieront peut-être, mais moi je ne ſerai pas mécontent de mon travail. Je n'ai qu'une choſe à craindre dans cette entrepriſe; ce n'eſt pas de trop dire ou de dire des menſonges; mais c'eſt de ne pas tout dire, & de taire des vérités.

Fin du quatrième Livre.

LES CONFESSIONS DE J. J. ROUSSEAU.

LIVRE CINQUIÈME.

CE fut, ce me ſemble, en 1732 que j'arrivai à Chambery comme je viens de le dire, & que je commençai d'être employé au Cadaſtre pour le ſervice du Roi. J'avois vingt ans paſſés, près de vingt-un. J'étois aſſez formé pour mon âge du côté de l'eſprit; mais le jugement ne l'étoit guères, & j'avois grand beſoin des mains dans leſquelles je tombai pour apprendre à me conduire. Car, quelques années d'expérience n'avoient pu me guérir encore radicalement de mes viſions romaneſques, & malgré tous les maux que j'avois ſoufferts, je connoiſſois auſſi peu le monde & les hommes que ſi je n'avois pas acheté ces inſtructions.

Je logeai chez moi, c'eſt-à-dire chez Maman ; mais je ne retrouvai pas ma chambre d'Annecy. Plus de jardin, plus de ruiſſeau, plus de payſage. La maiſon qu'elle occupoit étoit ſombre & triſte, & ma chambre étoit la plus ſombre & la plus triſte de la maiſon. Un mur pour vue, un cul-de-ſac pour rue, peu d'air, peu de jour, peu d'eſpace, des grillons, des rats, des planches pourries ; tout cela ne faiſoit pas une plaiſante habitation. Mais j'étois chez elle, auprès d'elle, ſans ceſſe à mon bureau ou dans ſa chambre, je m'appercevois peu de la laideur de la mienne, je n'avois pas le tems d'y rêver. Il paroîtra bizarre qu'elle ſe fût fixée à Chambery tout exprès pour habiter cette vilaine maiſon : cela même fut un trait d'habileté de ſa part que je ne dois pas taire. Elle alloit à Turin avec répugnance, ſentant bien qu'après des révolutions toutes récentes, & dans l'agitation où l'on étoit encore à la Cour, ce n'étoit pas le moment de s'y préſenter. Cependant ſes affaires demandoient qu'elle s'y montrât ; elle craignoit d'être oubliée ou deſſervie. Elle ſavoit ſurtout que le Comte de ***. Intendant-Général des Finances, ne la favoriſoit pas. Il

y avoit à Chambery une maiſon vieille, mal bâtie, & dans une ſi vilaine poſition qu'elle reſtoit toujours vuide ; elle la loua & s'y établit. Cela lui réuſſit mieux qu'un voyage ; ſa penſion ne fut point ſupprimée, & depuis lors le Comte de***. fut toujours de ſes amis.

J'y trouvai ſon ménage à-peu-près monté comme auparavant, & le fidèle Claude *Anet* toujours avec elle. C'étoit, comme je crois l'avoir dit, un payſan de Moutru, qui dans ſon enfance herboriſoit dans le Jura pour faire du thé de Suiſſe, & qu'elle avoit pris à ſon ſervice à cauſe de ſes drogues, trouvant commode d'avoir un herboriſte dans ſon laquais. Il ſe paſſionna ſi bien pour l'étude des plantes, & elle favoriſa ſi bien ſon goût qu'il devint un vrai botaniſte, & que s'il ne fut mort jeune, il ſe ſeroit fait un nom dans cette ſcience, comme il en méritoit un parmi les honnêtes gens. Comme il étoit ſérieux, même grave, & que j'étois plus jeune que lui, il devint pour moi une eſpèce de gouverneur qui me ſauva beaucoup de folies : car il m'en impoſoit, & je n'oſois m'oublier devant lui. Il en impoſoit même à ſa maitreſſe qui connoiſſoit ſon grand ſens, ſa droiture, ſon in-

violable attachement pour elle, & qui le lui rendoit bien. Claude *Anet* étoit ſans contredit un homme rare, & le ſeul même de ſon eſpèce que j'aye jamais vu. Lent, poſé, réfléchi, circonſpect dans ſa conduite, froid dans ſes manières, laconique & ſententieux dans ſes propos, il étoit dans ſes paſſions d'une impétuoſité qu'il ne laiſſoit jamais paroître, mais qui le dévoroit en-dedans, & qui ne lui a fait faire en ſa vie qu'une ſottiſe, mais terrible; c'eſt de s'être empoiſonné. Cette ſcène tragique ſe paſſa peu après mon arrivée, & il la falloit pour m'apprendre l'intimité de ce garçon avec ſa maitreſſe; car ſi elle ne me l'eût dit elle-même, jamais je ne m'en ſerois douté. Aſſurément ſi l'attachement, le zèle & la fidélité peuvent mériter une pareille récompenſe, elle lui étoit bien due, & ce qui prouve qu'il en étoit digne, il n'en abuſa jamais. Ils avoient rarement des querelles, & elles finiſſoient toujours bien. Il en vint pourtant une qui finit mal: ſa maitreſſe lui dit dans la colère un mot outrageant qu'il ne put digérer. Il ne conſulta que ſon déſeſpoir, & trouvant ſous ſa main une phiole de laudanum, il l'avala, puis fut ſe cou-

cher tranquillement, comptant ne se réveiller jamais. Heureusement Madame de *Warens* inquiète, agitée elle-même, errant dans sa maison, trouva la phiole vuide, & devina le reste. En volant à son secours elle poussa des cris qui m'attirèrent ; elle m'avoua tout, implora mon assistance, & parvint avec beaucoup de peine à lui faire vomir l'opium. Témoin de cette scène j'admirai ma bêtise de n'avoir jamais eu le moindre soupçon des liaisons qu'elle m'apprenoit. Mais Claude *Anet* étoit si discret que de plus clair-voyans auroient pu s'y méprendre. Le raccommodement fut tel que j'en fus vivement touché moi-même, & depuis ce tems, ajoutant pour lui le respect à l'estime, je devins en quelque façon son élève, & ne m'en trouvai pas plus mal.

Je n'appris pourtant pas sans peine que quelqu'un pouvoit vivre avec elle dans une plus grande intimité que moi. Je n'avois pas songé même à desirer pour moi cette place ; mais il m'étoit dur de la voir remplir par un autre ; cela étoit fort naturel. Cependant au lieu de prendre en aversion celui qui me l'avoit soufflée, je sentis réellement s'étendre à lui l'attachement que j'avois

pour elle. Je desirois sur toute chose qu'elle fût heureuse, & puisqu'elle avoit besoin de lui pour l'être, j'étois content qu'il fût heureux aussi. De son côté il entroit parfaitement dans les vues de sa maitresse, & prit en sincère amitié l'ami qu'elle s'étoit choisi. Sans affecter avec moi l'autorité que son poste le mettoit en droit de prendre, il prit naturellement celle que son jugement lui donnoit sur le mien. Je n'osois rien faire qu'il parût désapprouver, & il ne désaprouvoit que ce qui étoit mal. Nous vivions ainsi dans une union qui nous rendoit tous heureux, & que la mort seule a pu détruire. Une des preuves de l'excellence du caractère de cette aimable femme, est que tous ceux qui l'aimoient s'aimoient entr'eux. La jalousie, la rivalité même cédoit au sentiment dominant qu'elle inspiroit, & je n'ai vu jamais aucun de ceux qui l'entouroient se vouloir du mal l'un à l'autre. Que ceux qui me lisent suspendent un moment leur lecture à cet éloge, & s'ils trouvent en y pensant quelqu'autre femme dont ils puissent dire la même chose, qu'ils s'attachent à elle pour le repos de leur vie.

Ici commence depuis mon arrivée à

Chambery jusqu'à mon départ pour Paris en 1741, un intervalle de huit ou neuf ans, durant lequel j'aurai peu d'événemens à dire, parce que ma vie a été aussi simple que douce, & cette uniformité étoit précisément ce dont j'avois le plus grand besoin pour achever de former mon caractère, que des troubles continuels empêchoient de se fixer. C'est durant ce précieux intervalle que mon éducation mêlée & sans suite ayant pris de la consistance, m'a fait ce que je n'ai plus cessé d'être à travers les orages qui m'attendoient. Ce progrès fut insensible & lent, chargé de peu d'événemens mémorables; mais il mérite cependant d'être suivi & développé.

Au commencement je n'étois guères occupé que de mon travail; la gêne du bureau ne me laissoit pas songer à autre chose. Le peu de tems que j'avois de libre se passoit auprès de la bonne Maman, & n'ayant pas même celui de lire, la fantaisie ne m'en prenoit pas. Mais quand ma besogne devenue une espèce de routine, occupa moins mon esprit, il reprit ses inquiétudes, la lecture me redevint nécessaire, & comme si ce goût se fût toujours irrité par la difficulté de

m'y livrer, il ſeroit redevenu paſſion comme chez mon maître, ſi d'autres goûts venus à la traverſe n'euſſent fait diverſion à celui-là.

Quoiqu'il ne fallût pas à nos opérations une arithmétique bien tranſcendante, il en falloit aſſez pour m'embarraſſer quelquefois. Pour vaincre cette difficulté, j'achetai des livres d'arithmétique & je l'appris bien; car je l'appris ſeul. L'arithmétique-pratique s'étend plus loin qu'on ne penſe, quand on y veut mettre l'exacte préciſion. Il y a des opérations d'un longueur extrême, au milieu deſquelles j'ai vu quelquefois de bons géomètres s'égarer. La réflexion jointe à l'uſage donne des idées nettes, & alors on trouve des méthodes abrégées dont l'invention flatte l'amour-propre, dont la juſteſſe ſatisfait l'eſprit, & qui font faire avec plaiſir un travail ingrat par lui-même. Je m'y enfonçai ſi bien qu'il n'y avoit point de queſtion ſolube par les ſeuls chiffres qui m'embarraſſât, & maintenant que tout ce que j'ai ſu s'efface journellement de ma mémoire, cet acquis y demeure encore en partie, au bout de trente ans d'interruption. Il y a quelque jours que

dans un voyage que j'ai fait à Davenport chez mon hôte, aſſiſtant à la leçon d'arithmétique de ſes enfans, j'ai fait ſans faute avec un plaiſir incroyable une opération des plus compoſées. Il me ſembloit en poſant mes chiffres, que j'étois encore à Chambery dans mes heureux jours. C'étoit revenir de loin ſur mes pas.

Le lavis des mappes de nos géomètres m'avoit auſſi rendu le goût du deſſin. J'achetai des couleurs & je me mis à faire des fleurs & des payſages. C'eſt dommage que je me ſois trouvé peu de talent pour cet art; l'inclinay étoit toute entière. Au milieu de mes crayons & de mes pinceaux j'aurois paſſé des mois entiers ſans ſortir. Cette occupation devenant pour moi trop artachante, on étoit obligé de m'en arracher. Il en eſt ainſi de tous les goûts auxquels je commence à me livrer, ils augmentent, deviennent paſſion, & bientôt je ne vois plus rien au monde que l'amuſement dont je ſuis occupé. L'âge ne m'a pas guéri de ce défaut; il ne l'a pas diminué même, & maintenant que j'écris ceci, me voilà comme un vieux radoteur, engoué d'une autre étude inutile où

je n'entends rien, & que ceux même qui s'y sont livrés dans leur jeunesse sont forcés d'abandonner à l'âge où je la veux commencer.

C'étoit alors qu'elle eût été à sa place. L'occasion étoit belle, & j'eus quelque tentation d'en profiter. Le contentement que je voyois dans les yeux d'*Anet* revenant chargé de plantes nouvelles, me mit deux ou trois fois sur le point d'aller herboriser avec lui. Je suis presqu'assuré que si j'y avois été une seule fois cela m'auroit gagné, & je serois peut-être aujourd'hui un grand botaniste: car je ne connois point d'étude au monde qui s'associe mieux avec mes goûts naturels que celle des plantes; & la vie que je mène depuis dix ans à la campagne n'est guères qu'une herborisation continuelle, à la vérité sans objet & sans progrès; mais n'ayant alors aucune idée de la botanique, je l'avois prise en une sorte de mépris & même de dégoût; je ne la regardois que comme une étude d'apoticaire. Maman, qui l'aimoit, n'en faisoit pas elle-même un autre usage; elle ne recherchoit que les plantes usuelles pour les appliquer à ses drogues. Ainsi la botanique, la chymie

chymie & l'anatomie, confondues dans mon esprit sous le nom de médecine, ne servoient qu'à me fournir des sarcasmes plaisans toute la journée, & à m'attirer des soufflets de tems en tems. D'ailleurs, un goût différent & trop contraire à celui-là croissoit par degrés, & bientôt absorba tous les autres. Je parle de la musique. Il faut assurément que je sois né pour cet art, puisque j'ai commencé de l'aimer dès mon enfance, & qu'il est le seul que j'aye aimé constamment dans tous les tems. Ce qu'il y a d'étonnant, est qu'un art pour lequel j'étois né, m'ait néanmoins tant coûté de peine à apprendre, & avec des succès si lents, qu'après une pratique de toute ma vie, jamais je n'ai pu parvenir à chanter sûrement tout à livre ouvert. Ce qui me rendoit sur-tout alors cette étude agréable, étoit que je la pouvois faire avec Maman. Ayant des goûts d'ailleurs fort différens, la musique étoit pour nous un point de réunion dont j'aimois à faire usage. Elle ne s'y refusoit pas ; j'étois alors à-peu-près aussi avancé qu'elle ; en deux ou trois fois nous déchiffrions un air. Quelquefois la voyant empressée autour

d'un fourneau, je lui disois : Maman, voici un duo charmant qui m'a bien l'air de faire sentir l'empyreume à vos drogues. Ah ! par ma foi, me disoit-elle, si tu me les fais brûler, je te les ferai manger. Tout en disputant je l'entraînois à son clavecin : on s'y oublioit ; l'extrait de genièvre ou d'absinte étoit calciné, elle m'en barbouilloit le visage, & tout cela étoit délicieux.

On voit qu'avec peu de tems de reste, j'avois beaucoup de choses à quoi l'employer. Il me vint pourtant encore un amusement de plus, qui fit bien valoir tous les autres.

Nous occupions un cachot si étouffé, qu'on avoit besoin quelquefois d'aller prendre l'air sur la terre. *Anet* engagea Maman à louer dans un fauxbourg un jardin pour y mettre des plantes. A ce jardin étoit jointe une guinguette assez jolie qu'on meubla suivant l'ordonnance. On y mit un lit ; nous allions souvent y dîner, & j'y couchois quelquefois. Insensiblement je m'engouai de cette petite retraite, j'y mis quelques livres, beaucoup d'estampes ; je passois une partie de mon tems à l'orner & à y préparer à Maman quelque

ſurpriſe agréable lorſqu'elle s'y venoit promener. Je la quittois pour venir m'occuper d'elle, pour y penſer avec plus de plaiſir ; autre caprice que je n'excuſe ni n'explique, mais que j'avoue, parce que la choſe étoit ainſi. Je me ſouviens qu'une fois Madame de *Luxembourg* me parloit en raillant d'un homme qui quittoit ſa maîtreſſe pour lui écrire. Je lui dis que j'aurois bien été cet homme-là, & j'aurois pu ajouter que je l'avois été quelquefois. Je n'ai pourtant jamais ſenti près de Maman ce beſoin de m'éloigner d'elle pour l'aimer davantage ; car tête-à-tête avec elle j'étois auſſi parfaitement à mon aiſe que ſi j'euſſe été ſeul, & cela ne m'eſt jamais arrivé près de perſonne autre, ni homme ni femme, quelqu'attachement que j'aye eu pour eux. Mais elle étoit ſi ſouvent entourée, & de gens qui me convenoient ſi peu, que le dépit & l'ennui me chaſſoient dans mon aſyle, où je l'avois comme je la voulois, ſans crainte que les importuns vinſſent nous y ſuivre.

Tandis qu'ainſi partagé entre le travail, le plaiſir & l'inſtruction, je vivois dans le plus doux repos, l'Eu-

rope n'étoit pas si tranquille que moi. La France & l'Empereur venoient de s'entredéclarer la guerre : le Roi de Sardaigne étoit entré dans la querelle, & l'armée Françoise filoit en Piémont pour entrer dans le Milanois. Il en passa une colonne par Chambery, & entr'autres le régiment de Champagne, dont étoit Colonel M. le Duc de la *Trimouille*, auquel je fus présenté, qui me promit beaucoup de choses, & qui sûrement n'a jamais repensé à moi. Notre petit jardin étoit précisément au haut du fauxbourg par lequel entroient les troupes, de sorte que je me rassasiois du plaisir d'aller les voir passer, & je me passionnois pour le succès de cette guerre, comme s'il m'eût beaucoup intéressé. Jusques-là je ne m'étois pas encore avisé de songer aux affaires publiques, & je me mis à lire les gazettes pour la première fois, mais avec une telle partialité pour la France que le cœur me battoit de joie à ses moindres avantages, & que ses revers m'affligeoient comme s'ils fussent tombés sur moi. Si cette folie n'eût été que passagère, je ne daignerois pas en parler ; mais elle est tellement enracinée dans mon

cœur sans aucune raison, que lorsque j'ai fait dans la suite à Paris l'anti-despote & le fier républicain, je sentois en dépit de moi-même une prédilection secrette pour cette même nation que je trouvois servile, & pour ce gouvernement que j'affectois de fronder. Ce qu'il y avoit de plaisant étoit qu'ayant honte d'un penchant si contraire à mes maximes, je n'osois l'avouer à personne, & je raillois les François de leurs défaites, tandis que le cœur m'en saignoit plus qu'à eux. Je suis sûrement le seul qui vivant chez une nation qui le traitoit bien & qu'il adoroit, se soit fait chez elle un faux air de la dédaigner. Enfin ce penchant s'est trouvé si désintéressé de ma part, si fort, si constant, si invincible, que même depuis ma sortie du royaume, depuis que le Gouvernement, les Magistrats, les Auteurs, s'y sont à l'envi déchaînés contre moi, depuis qu'il est devenu du bon air de m'accabler d'injustices & d'outrages, je n'ai pu me guérir de ma folie. Je les aime en dépit de moi quoiqu'ils me maltraitent.

J'ai cherché long-tems la cause de cette partialité, & je n'ai pu la trouver que dans l'occasion qui la vit naître. Un

goût croissant pour la littérature, m'attachoit aux livres François, aux Auteurs de ces livres, & aux pays de ces Auteurs. Au moment même que défiloit sous mes yeux l'armée Françoise, je lisois les grands Capitaines de Brantôme. J'avois la tête pleine des *Clisson*, des *Bayard*, des *Lautrec*, des *Coligny*, des *Montmorency*, des la *Trimouille*, & je m'affectionnois à leurs descendans comme aux héritiers de leur mérite & de leur courage. A chaque Régiment qui passoit, je croyois revoir ces fameuses bandes noires qui jadis avoient tant fait d'exploits en Piémont. Enfin, j'appliquois à ce que je voyois les idées que je puisois dans les livres ; mes lectures continuées, & toujours tirées de la même nation, nourrissoient mon affection pour elle, & m'en firent enfin une passion aveugle que rien n'a pu surmonter. J'ai eu dans la suite occasion de remarquer dans mes voyages que cette impression ne m'étoit pas particulière, & qu'agissant plus ou moins dans tous les pays sur la partie de la nation qui aimoit la lecture & qui cultivoit les lettres, elle balançoit la haine générale qu'inspire l'air avantageux des François. Les romans plus que les hom-

mes leur attachent les femmes de tous les pays, leurs chef-d'œuvres dramatiques affectionnent la jeuneſſe à leurs théâtres. La célébrité de celui de Paris y attire des foules d'étrangers qui en reviennnent enthouſiaſtes. Enfin, l'excellent goût de leur littérature leur ſoumet tous les eſprits qui en ont; & dans la guerre ſi malheureuſe dont ils ſortent, j'ai vu leurs Auteurs & leurs Philoſophes ſoutenir la gloire du nom François ternie par leurs Guerriers.

J'étois donc François ardent, & cela me rendit nouvelliſte. J'allois avec la foule des gobes-mouches attendre ſur la place l'arrivée des couriers, & plus bête que l'âne de la fable, je m'inquiétois beaucoup pour ſavoir de quel maître j'aurois l'honneur de porter le bât: car on prétendoit alors que nous appartiendrions à la France, & l'on faiſoit de la Savoye un échange pour le Milanois. Il faut pourtant convenir que j'avois quelques ſujets de crainte; car ſi cette guerre eût mal tourné pour les Alliés, la penſion de Maman couroit un grand riſque. Mais j'étois plein de confiance dans mes bons amis, & pour le coup, malgré la ſurpriſe de M. de *Broglie*, cette confiance ne fut pas trompée,

graces au Roi de Sardaigne à qui je n'avois pas penſé.

Tandis qu'on ſe battoit en Italie, on chantoit en France. Les Opéras de *Rameau* commençoient à faire du bruit & relevèrent ſes ouvrages théoriques, que leur obſcurité laiſſoit à la portée de peu de gens. Par haſard, j'entendis parler de ſon Traité de l'Harmonie, & je n'eus point de repos que je n'euſſe acquis ce livre. Par un autre haſard, je tombai malade. La maladie étoit inflammatoire; elle fut vive & courte; mais ma convaleſcence fut longue, & je ne fus d'un mois en état de ſortir. Durant ce tems, j'ébauchai, je dévorai mon Traité de l'Harmonie; mais il étoit ſi long, ſi diffus, ſi mal arrangé, que je ſentis qu'il me falloit un tems conſidérable pour l'étudier & le débrouiller. Je ſuſpendois mon application, & je récréois mes yeux avec de la muſique. Les Cantates de *Bernier* ſur leſquelles je m'exerçois, ne me ſortoient pas de l'eſprit. J'en appris par cœur quatre ou cinq, entr'autres celle des *Amours dormans*, que je n'ai pas revue depuis ce tems-là, & que je ſais encore preſque toute entière, de même que *l'Amour piqué par une Abeille*, très-jolie Can-

tate de *Clerambault*, que j'appris à-peu-près dans le même tems.

Pour m'achever, il arriva de la Valdoſte un jeune Organiſte appellé l'Abbé *Palais*, bon Muſicien, bon-homme, & qui accompagnoit très-bien du clavecin. Je fais connoiſſance avec lui; nous voilà inſéparables. Il étoit élève d'un Moine Italien, grand Organiſte. Il me parloit de ſes principes; je les comparois avec ceux de mon *Rameau*, je rempliſſois ma tête d'accompagnement, d'accords, d'harmonie. Il falloit ſe former l'oreille à tout cela: je propoſai à Maman un petit concert tous les mois; elle y conſentit. Me voila ſi plein de ce concert, que ni jour ni nuit je ne m'occupois d'autre choſe, & réellement cela m'occupoit, & beaucoup, pour raſſembler la muſique, les concertans, les inſtrumens, tirer les parties, &c. Maman chantoit, le Père *Caton*, dont j'ai déjà parlé & dont j'ai à parler encore, chantoit auſſi; un Maître-à-danſer, appellé *Roche*, & ſon fils, jouoient du violon; *Canavas*, Muſicien Piémontois, qui travailloit au Cadaſtre, & qui depuis s'eſt marié à Paris, jouoit du violoncelle; l'Abbé *Palais* accompagnoit du clavecin; j'avois l'honneur de conduire la muſique,

ſans oublier le bâton du bucheron. On peut juger combien tout cela étoit beau! Pas tout-à fait comme chez M. de *Treytorens*, mais il ne s'en falloit guères.

Le petit concert de Madame-de *Warens*, nouvelle convertie, & vivant, diſoit-on, des charités du Roi, faiſoit murmurer la ſequelle dévote; mais c'étoit un amuſement agréable pour pluſieurs honnêtes gens. On ne devineroit pas qui je mets à leur tête en cette occaſion? un Moine; mais un Moine homme de mérite, & même aimable, dont les infortunes m'ont dans la ſuite bien vivement affecté, & dont la mémoire, liée à celle de mes beaux jours, m'eſt encore chère. Il s'agit du Père *Caton*, Cordelier, qui, conjointement avec le Comte d'*Ortan*, avoit fait ſaiſir à Lyon la muſique du pauvre petit Chat; ce qui n'eſt pas le plus beau trait de ſa vie. Il étoit Bachelier de Sorbonne; il avoit vécu long-tems à Paris dans le plus grand monde, & très-faufilé ſur tout chez le Marquis d'*Antremont*, alors Ambaſſadeur de Sardaigne. C'étoit un grand homme bien fait, le viſage plein, les yeux à fleur de tête, des cheveux noirs qui faiſoient, ſans affectation, le crochet à côté du front, l'air à la fois

noble, ouvert, modeſte; ſe préſentant ſimplement & bien; n'ayant ni le maintien caffard ou effronté des Moines, ni l'abord cavalier d'un homme à la mode, quoiqu'il le fût; mais l'aſſurance d'un honnête homme, qui, ſans rougir de ſa robe, s'honore lui-même, & ſe ſent toujours à ſa place parmi les honnêtes gens. Quoique le Père *Caton* n'eût pas beaucoup d'étude pour un Docteur, il en avoit beaucoup pour un homme du monde, & n'étant point préſſé de montrer ſon acquit, il le plaçoit ſi à propos qu'il en paroiſſoit davantage. Ayant beaucoup vécu dans la ſociété, il s'étoit plus attaché aux talens agréables qu'à un ſolide ſavoir. Il avoit de l'eſprit, faiſoit des vers, parloit bien, chantoit mieux, avoit la voix belle, touchoit l'orgue & le clavecin. Il n'en falloit pas tant pour être recherché, auſſi l'étoit-il; mais cela lui fit ſi peu négliger les ſoins de ſon état, qu'il parvint, malgré des concurrens très-jaloux, à être élu Définiteur de ſa Province, ou, comme on dit, un des grands colliers de l'Ordre.

Ce P. *Caton* fit connoiſſance avec Maman chez le Marquis d'*Antremont*. Il entendit parler de nos concerts, il

en voulut être, il en fut, & les rendit brillans, Nous fûmes bientôt liés par notre goût commun pour la musique, qui chez l'un & chez l'autre étoit une passion très-vive, avec cette différence qu'il étoit vraiment musicien, & que je n'étois qu'un barbouillon. Nous allions avec *Canavas* & l'abbé *Palais* faire de la musique dans sa chambre, & quelquefois à son orgue les jours de fête. Nous dînions souvent à son petit couvert; car ce qu'il avoit encore d'étonnant pour un moine est qu'il étoit généreux, magnifique, & sensuel sans grossièreté. Les jours de nos concerts il soupoit chez Maman. Ces soupers étoient très-gais, très-agréables; on y disoit le mot & la chose, on y chantoit des duo: j'étois à mon aise, j'avois de l'esprit, des saillies, le P. *Caton* étoit charmant, Maman étoit adorable, l'abbé *Palais* avec sa voix de bœuf étoit le plastron. Momens si doux de la folâtre jeunesse, qu'il y a de tems que vous êtes partis!

Comme je n'aurai plus à parler de ce pauvre P. *Caton*, que j'achève ici en deux mots sa triste histoire. Les autres moines jaloux ou plutôt furieux de lui voir un mérite, une élégance de mœurs

qui n'avoit rien de la crapule monaſtique, le prirent en haine, parce qu'il n'étoit pas auſſi haïſſable qu'eux. Les chefs ſe liguèrent contre lui & ameutèrent les moinillons envieux de ſa place, & qui n'oſoient auparavant le regarder. On lui fit mille affronts, on le deſtitua, on lui ôta ſa chambre qu'il avoit meublée avec goût quoiqu'avec ſimplicité, on le relegua je ne ſais où; enfin ces miſérables l'accablèrent de tant d'outrages, que ſon ame honnête & fière avec juſtice n'y put réſiſter; & après avoir fait les delices des ſociétés les plus aimables, il mourut de douleur ſur un vil grabat, dans quelque fond de cellule ou de cachot, regretté, pleuré de tous les honnêtes gens dont il fut connu, & qui ne lui ont trouvé d'autre défaut que d'être moine.

Avec ce petit train de vie je fis ſi bien en très-peu de tems, qu'abſorbé tout entier par la muſique je me trouvai hors d'état de penſer à autre choſe. Je n'allai plus à mon bureau qu'à contre-cœur, la gêne & l'aſſiduité au travail m'en firent un ſupplice inſupportable, & j'en vins enfin à vouloir quitter mon emploi pour me livrer totalement à la muſique. On peut croire que cette folie

ne passa pas sans opposition. Quitter un poste honnête & d'un revenu fixe pour courir après des écoliers incertains étoit un parti trop peu sensé pour plaire à Maman. Même en supposant mes progrès futurs aussi grands que je me les figurois, c'étoit borner bien modestement mon ambition que de me réduire pour la vie à l'état de musicien. Elle qui ne formoit que des projets magnifiques & qui ne me prenoit plus tout-à-fait au mot de M. d'*Aubonne*, me voyoit avec peine occupé sérieusement d'un talent qu'elle trouvoit si frivole, & me répétoit souvent ce proverbe de province, un peu moins juste à Paris, que, *qui bien chante & bien danse, fait un métier qui peu avance.* Elle me voyoit d'un autre côté entraîné par un goût irrésistible ; ma passion de musique devenoit une fureur, & il étoit à craindre que mon travail se sentant de mes distractions, ne m'attirât un congé qu'il valoit beaucoup mieux prendre de moi-même. Je lui représentois encore que cet emploi n'avoit pas long-tems à durer, qu'il me falloit un talent pour vivre, & qu'il étoit plus sûr d'achever d'acquérir par la pratique celui auquel mon goût me

portoit & qu'elle m'avoit choisi, que de me mettre à la merci des protections, ou de faire de nouveaux essais qui pouvoient mal réussir, & me laisser, après avoir passé l'âge d'apprendre, sans ressource pour gagner mon pain. Enfin j'extorquai son consentement plus à force d'importunités & de caresses, que de raisons dont elle se contentât. Aussi-tôt je courus remercier fièrement M. *Coccelli*, Directeur général du Cadastre, comme si j'avois fait l'acte le plus héroïque, & je quittai volontairement mon emploi sans sujet, sans raison, sans prétexte, avec autant & plus de joie que je n'en avois eu à le prendre il n'y avoit pas deux ans.

Cette démarche, toute folle qu'elle étoit, m'attira dans le pays une sorte de considération qui me fut utile. Les uns me supposèrent des ressources que je n'avois pas; d'autres me voyant livré tout-à-fait à la musique, jugerent de mon talent par mon sacrifice, & crurent qu'avec tant de passion pour cet art, je devois le posséder supérieurement. Dans le royaume des aveugles les borgnes sont rois; je passai là pour un bon maître, parce qu'il n'y en avoit que de mauvais. Ne manquant pas, au

reſte, d'un certain goût de chant, favoriſé d'ailleurs par mon âge & par ma figure, j'eus bientôt plus d'écolières qu'il ne m'en falloit pour remplacer ma paye de ſecrétaire.

Il eſt certain que pour l'agrément de la vie, on ne pouvoit paſſer plus rapidement d'une extrémité à l'autre. Au cadaſtre, occupé huit heures par jour du plus mauſſade travail avec des gens encore plus mauſſades, enfermé dans un triſte bureau empuanti de l'haleine & de la ſueur de tous ces manans, la plupart fort mal peignés & fort mal-propres, je me ſentois quelquefois accablé juſqu'au vertige par l'attention, l'odeur, la gêne & l'ennui. Au lieu de cela me voilà tout-à coup jetté parmi le beau monde, admis, recherché dans les meilleures maiſons; par-tout un accueil gracieux, careſſant, un air de fête : d'aimables Demoiſelles bien parées m'attendent, me reçoivent avec empreſſement; je ne vois que des objets charmans, je ne ſens que la roſe & la fleur d'orange; on chante, on cauſe, on rit, on s'amuſe; je ne ſors de-là que pour aller ailleurs en faire autant : on conviendra qu'à égalité dans les avantages, il n'y avoit pas à balancer dans le choix.

Auſſi me trouvai-je ſi bien du mien, qu'il ne m'eſt arrivé jamais de m'en repentir, & je ne m'en repens pas même en ce moment, où je peſe au poids de la raiſon les actions de ma vie, & où je ſuis délivré des motifs peu ſenſés qui m'ont entraîné.

Voilà preſque l'unique fois qu'en n'écoutant que mes penchans, je n'ai pas vu tromper mon attente. L'accueil aiſé, l'eſprit liant, l'humeur facile des habitans du pays me rendit le commerce du monde aimable, & le goût que j'y pris alors m'a bien prouvé que ſi je n'aime pas à vivre parmi les hommes, c'eſt moins ma faute que la leur.

C'eſt dommage que les Savoyards ne ſoient pas riches, ou peut-être ſeroit-ce dommage qu'ils le fuſſent; car tels qu'ils ſont, c'eſt le meilleur & le plus ſociable peuple que je connoiſſe. S'il eſt une petite ville au monde où l'on goûte la douceur de la vie dans un commerce agréable & ſûr, c'eſt Chambery. La nobleſſe de la province qui s'y raſſemble, n'a que ce qu'il faut de bien pour vivre, elle n'en a pas aſſez pour parvenir, & ne pouvant ſe livrer à l'ambition, elle ſuit par néceſſité le conſeil de *Cynéas*. Elle dévoue

sa jeunesse à l'état militaire, puis revient vieillir paisiblement chez soi. L'honneur & la raison président à ce partage. Les femmes sont belles & pourroient se passer de l'être ; elles ont tout ce qui peut faire valoir la beauté, & même y suppléer. Il est singulier qu'appellé par mon état à voir beaucoup de jeunes filles, je ne me rappelle pas d'en avoir vu à Chambery une seule qui ne fût pas charmante. On dira que j'étois disposé à les trouver telles, & l'on peut avoir raison ; mais je n'avois pas besoin d'y mettre du mien pour cela. Je ne puis en vérité me rappeller sans plaisir le souvenir de mes jeunes écolieres. Que ne puis-je en nommant ici les plus aimables, les rappeller de même & moi avec elles, à l'âge heureux où nous étions, lors des momens aussi doux qu'innocens que j'ai passés auprès d'elles! La première fut Mlle de *Mellarede* ma voisine, sœur de l'éleve de M. *Gaime*. C'étoit une brune très-vive, mais d'une vivacité caressante, pleine de graces, & sans étourderie. Elle étoit un peu maigre, comme sont la plupart des filles à son âge ; mais ses yeux brillans, sa taille fine & son air attirant n'avoient pas besoin d'embonpoint

pour plaire. J'y allois le matin, & elle étoit encore ordinairement en déshabillé, sans autre coëffure que ses cheveux négligemment relevés, ornés de quelque fleur qu'on mettoit à mon arrivée, & qu'on ôtoit à mon départ pour se coëffer. Je ne crains rien tant dans le monde qu'une jolie personne en déshabillé; je la redouterois cent fois moins parée. Mlle. de *Menthon* chez qui j'allois l'après-midi, l'étoit toujours, & me faisoit une impression tout aussi douce, mais différente. Ses cheveux étoient d'un blond cendré : elle étoit très-mignone, très-timide & très-blanche; une voix nette, juste & flûtée, mais qui n'osoit se développer. Elle avoit au sein la cicatrice d'une brûlure d'eau bouillante qu'un fichu de chenille bleue ne cachoit pas extrêmement. Cette marque attiroit quelquefois de ce côté mon attention, qui bientôt n'étoit plus pour la cicatrice. Mlle. de *Challes*, une autre de mes voisines, étoit une fille faite, grande, belle quarrure, de l'embonpoint : elle avoit été très-bien. Ce n'étoit plus une beauté; mais c'étoit une personne à citer pour la bonne grace, pour l'humeur égale, pour le bon naturel. Sa sœur, Madame de *Charly*, la

plus belle femme de Chambery, n'apprenoit plus la musique, mais elle la faisoit apprendre à sa fille toute jeune encore, mais dont la beauté naissante eût promis d'égaler celle de sa mère, si malheureusement elle n'eût été un peu rousse. J'avois à la Visitation une petite Demoiselle Française, dont j'ai oublié le nom, mais qui mérite une place dans la liste de mes préférences. Elle avoit pris le ton lent & traînant des religieuses, & sur ce ton traînant elle disoit des choses très saillantes, qui ne sembloient pas aller avec son maintien. Au reste, elle étoit paresseuse, n'aimoit pas à prendre la peine de montrer son esprit, & c'étoit une faveur qu'elle n'accordoit pas à tout le monde. Ce ne fut qu'après un mois ou deux de leçons & de négligence, qu'elle s'avisa de cet expédient pour me rendre plus assidu; car je n'ai jamais pu prendre sur moi de l'être. Je me plaisois à mes leçons quand j'y étois, mais je n'aimois pas être obligé de m'y rendre ni que l'heure me commandât : en toute chose la gêne & l'assujettissement me sont insupportables; ils me feroient prendre en haine le plaisir même. On dit que chez les Mahométans un homme

paſſe au point du jour dans les rues pour ordonner aux maris de rendre le devoir à leurs femmes, je ſerois un mauvais Turc à ces heures-là.

J'avois quelques écolières auſſi dans la bourgeoiſie, & une entr'autres qui fut la cauſe indirecte d'un changement de relation dont j'ai à parler, puiſqu'enfin je dois tout dire. Elle étoit fille d'un épicier, & ſe nommoit Mlle. *L****, vrai modéle d'une ſtatue grecque, & que je citerois pour la plus belle fille que j'ai jamais vue, s'il y avoit quelque véritable beauté ſans vie & ſans ame. Son indolence, ſa froideur, ſon inſenſibilité alloient à un point incroyable. Il étoit également impoſſible de lui plaire & de la fâcher, & je ſuis perſuadé que ſi l'on eût fait ſur elle quelque entrepriſe, elle auroit laiſſé faire, non par goût, mais par ſtupidité. Sa mère, qui n'en vouloit pas courir le riſque, ne la quittoit pas d'un pas. En lui faiſant apprendre à chanter, en lui donnant un jeune maître, elle faiſoit tout de ſon mieux pour l'émouſtiller, mais cela ne réuſſit point. Tandis que le maître agaçoit la fille, la mère agaçoit le maître, & cela ne réuſſiſſoit pas beaucoup mieux. Madame *L****. ajou-

toit à sa vivacité naturelle toute celle que sa fille auroit dû avoir. C'étoit un petit minois éveillé, chiffonné, marqué de petite vérole. Elle avoit de petits yeux très-ardens, & un peu rouges, parce qu'elle y avoit presque toujours mal. Tous les matins quand j'arrivois, je trouvois prêt mon café à la crême; & la mère ne manquoit jamais de m'accueillir par un baiser bien appliqué sur la bouche, & que par curiosité, j'aurois voulu rendre à la fille, pour voir comment elle l'auroit pris. Au reste, tout cela se faisoit si simplement & si fort sans conséquence, que quand Madame *L****. étoit là, les agaceries & les baisers n'en alloient pas moins leur train. C'étoit une bonne pâte d'homme; le vrai père de sa fille, & que sa femme ne trompoit pas; parce qu'il n'en étoit pas besoin.

Je me prêtois à toutes ces caresses avec ma balourdise ordinaire, les prenant tout bonnement pour des marques de pure amitié. J'en étois pourtant importuné quelquefois; car la vive Madame *L****. ne laissoit pas d'être exigeante, & si dans la journée j'avois passé devant la boutique sans m'arrêter, il y auroit eu du bruit. Il falloit

quand j'étois preſſé, que je priſſe un détour pour paſſer dans une autre rue, ſachant bien qu'il n'étoit pas auſſi aiſé de ſortir de chez elle que d'y entrer.

Madame *L****. s'occupoit trop de moi pour que je ne m'occupaſſe point d'elle. Ses attentions me touchoient beaucoup; j'en parlois à Maman comme d'une choſe ſans myſtère, & quand il y en auroit eu, je ne lui en aurois pas moins parlé; car lui faire un ſecret de quoi que ce fût, ne m'eût pas été poſſible : mon cœur étoit ouvert devant elle comme devant Dieu. Elle ne prit pas tout-à-fait la choſe avec la même ſimplicité que moi. Elle vit des avances où je n'avois vu que des amitiés; elle jugea que Madame *L****. ſe faiſant un point d'honneur de me laiſſer moins ſot qu'elle ne m'avoit trouvé, parviendroit de manière ou d'autre à ſe faire entendre, & outre qu'il n'étoit pas juſte qu'une autre femme ſe chargeât de l'inſtruction de ſon élève, elle avoit des motifs plus dignes d'elle, pour me garantir des piéges auxquels mon âge & mon état m'expoſoient. Dans le même tems on m'en tendit un d'une eſpèce plus dangereuſe auquel j'échappai; mais qui lui fit ſentir que les dan-

gers qui me menaçoient sans cesse, rendoient nécessaires tous les préservatifs qu'elle y pouvoit apporter.

Madame la Comtesse de *M****. mère d'une de mes écolières, étoit une femme de beaucoup d'esprit, & passoit pour n'avoir pas moins de méchanceté. Elle avoit été cause, à ce qu'on disoit, de bien des brouilleries, & d'une entr'autres, qui avoit eu des suites fatales à la Maison d'*A****. Maman avoit été assez liée avec elle pour connoître son caractère; ayant très-innocemment inspiré du goût à quelqu'un sur qui Madame de *M****. avoit des prétentions, elle resta chargée auprès d'elle du crime de cette préférence, quoiqu'elle n'eût été ni recherchée ni acceptée, & Madame de *M****. chercha depuis lors à jouer à sa rivale plusieurs tours dont aucun ne réussit. J'en rapporterai un des plus comiques par manière d'échantillon. Elles étoient ensemble à la campagne avec plusieurs Gentilshommes du voisinage, & entr'autres, l'aspirant en question. Madame de *M****. dit un jour à un de ces Messieurs, que Madame de *Warens* n'étoit qu'une précieuse, qu'elle n'avoit point de goût, qu'elle se mettoit mal, qu'elle

qu'elle couvroit sa gorge comme une bourgeoise. Quant à ce dernier article, lui dit l'homme, qui étoit un plaisant, elle a ses raisons, & je sais qu'elle a un gros vilain rat empreint sur le sein, mais si ressemblant, qu'on diroit qu'il court. La haine ainsi que l'amour rend crédule. Madame de *M****. résolut de tirer parti de cette découverte, & un jour que Maman étoit au jeu avec l'ingrat favori de la dame, celle-ci prit son tems pour passer derriere sa rivale, puis renversant à demi sa chaise, elle découvrit adroitement son mouchoir. Mais au lieu du gros rat, le Monsieur ne vit qu'un objet fort different, qu'il n'étoit pas plus aisé d'oublier que de voir, & cela ne fit pas le compte de la Dame.

Je n'étois pas un personnage à occuper Madame de *M****. qui ne vouloit que des gens brillans autour d'elle. Cependant elle fit quelque attention à moi, non pour ma figure dont, assurément elle ne se souciait point du tout, mais pour l'esprit qu'on me supposoit, & qui m'eût pu rendre utile à ses goûts. Elle en avoit un assez vif pour la satyre. Elle aimoit à faire des chansons & des vers sur les gens qui lui deplaisoient.

Si elle m'eût trouvé assez de talent pour lui aider à tourner ses vers, & assez de complaisance pour les écrire, entr'elle & moi nous aurions bientôt mis Chambery sens-dessus-dessous. On seroit remonté à la source de ces libelles; Madame de *M****. se seroit tirée d'affaire en me sacrifiant, & j'aurois été enfermé le reste de mes jours peut-être, pour m'apprendre à faire le Phœbus avec les Dames.

Heureusement rien de tout cela n'arriva. Madame de *M****. me retint à dîner deux ou trois fois pour me faire causer, & trouva que je n'étois qu'un sot. Je le sentois moi-même & j'en gémissois, enviant les talens de mon ami *Venture*, tandis que j'aurois dû remercier ma bêtise des périls dont elle me sauvoit. Je demeurai pour Madame de *M****. le maître à chanter de sa fille & rien de plus : mais je vécus tranquille & toujours bien voulu dans Chambery. Cela valoit mieux que d'être un bel esprit pour elle, & un serpent pour le reste du pays.

Quoi qu'il en soit, Maman vit que pour m'arracher aux périls de ma jeunesse, il étoit tems de me traiter en homme, & c'est ce qu'elle fit; mais de

la façon la plus ſingulière dont jamais femme ſe ſoit aviſée en pareille occaſion. Je lui trouvai l'air plus grave & le propos plus moral qu'à ſon ordinaire. A la gaîté folâtre dont elle entremêloit ordinairement ſes inſtructions, ſuccéda tout-à-coup un ton toujours ſoutenu qui n'étoit ni familier ni ſévère; mais qui ſembloit préparer une explication. Après avoir cherché vainement en moi-même la raiſon de ce changement, je la lui demandai; c'étoit ce qu'elle attendoit. Elle me propoſa une promenade au petit jardin pour le lendemain : nous y fûmes dès le matin. Elle avoit pris ſes meſures pour qu'on nous laiſſât ſeuls toute la journée : elle l'employa à me préparer aux bontés qu'elle vouloit avoir pour moi, non comme une autre femme, par du manége & des agaceries; mais par des entretiens pleins de ſentiment & de raiſon, plus faits pour m'inſtruire que pour me ſéduire, & qui parloient plus à mon cœur qu'à mes ſens. Cependant quelque excellens & utiles que fuſſent les diſcours qu'elle me tint, & quoiqu'ils ne fuſſent rien moins que froids & triſte, je n'y fis pas toute l'attention qu'ils méritoient, & je ne les gravai

pas dans ma mémoire, comme j'aurois fait dans tout autre tems. Son début, cet air de préparatif m'avoit donné de l'inquiétude : tandis qu'elle parloit, rêveur & distrait malgré moi, j'étois moins occupé de ce qu'elle disoit que de chercher à quoi elle en vouloit venir, & si-tôt que je l'eus compris, ce qui ne me fut pas facile, la nouveauté de cette idée qui, depuis que je vivois auprès d'elle, ne m'étoit pas venue une seule fois dans l'esprit, m'occupant alors tout entier, ne me laissa plus le maître de penser à ce qu'elle me disoit. Je ne pensois qu'à elle, & je ne l'écoutois pas.

Vouloir rendre les jeunes gens attentifs à ce qu'on leur veut dire, en leur montrant au bout un objet très-intéressant pour eux, est un contre-sens très-ordinaire aux instituteurs, & que je n'ai pas évité moi-même dans mon Emile. Le jeune homme frappé de l'objet qu'on lui présente s'en occupe uniquement, & saute à pieds joints par-dessus vos discours préliminaires pour aller d'abord où vous le menez trop lentement à son gré. Quand on veut le rendre attentif, il ne faut pas se laisser pénétrer d'avance, & c'est en

quoi. Maman fut mal-adroite. Par une singularité qui tenoit à son esprit systématique, elle prit la precaution très-vaine de faire ses conditions; mais sitôt que j'en vis le prix, je ne les ecoutai pas même, & je me dépêchai de consentir à tout. Je doute même qu'en pareil cas il y ait sur la terre entière un homme assez franc ou assez courageux pour oser marchander, & une seule femme qui pût pardonner de l'avoir fait. Par une suite de la même bisarrerie, elle mit à cet accord les formalités les plus graves, & me donna pour y penser huit jours, dont je l'assurai faussement que je n'avois pas besoin : car pour comble de singularité je fus très-aise de les avoir, tant la nouveauté de ces idées m'avoit frappé, & tant je sentois un bouleversement dans les miennes, qui me demandoit du tems pour les arranger!

On croira que ces huit jours me durèrent huit siècles. Tout au contraire, j'aurois voulu qu'ils les eussent durés en effet. Je ne sais comment décrire l'état où je me trouvois; plein d'un certain effroi mêlé d'impatience : redoutant ce que je desirois; jusqu'à chercher quelquefois tout de bon dans ma

tête quelque honnête moyen d'éviter d'être heureux. Qu'on se représente mon tempérament ardent & lascif, mon sang enflammé, mon cœur enivré d'amour, ma vigueur, ma santé, mon âge; qu'on pense que dans cet état, altéré de la soif des femmes, je n'avois encore approché d'aucune; que l'imagination, le besoin, la vanité, la curiosité se réunissoient pour me dévorer de l'ardent desir d'être homme & de le paroître. Qu'on ajoute sur-tout, car c'est ce qu'il ne faut pas qu'on oublie, que mon vif & tendre attachement pour elle, loin de s'attiédir, n'avoit fait qu'augmenter de jour en jour, que je n'étois bien qu'auprès d'elle, que je ne m'en éloignois que pour y penser, que j'avois le cœur plein, non-seulement de ses bontés, de son caractère aimable, mais de son sexe, de sa figure, de sa personne, d'elle, en un mot, par tous les rapports sous lesquels elle pouvoit m'être chère; & qu'on n'imagine pas que pour dix ou douze ans que j'avois de moins qu'elle, elle fût vieillie ou me parût l'être. Depuis cinq ou six ans que j'avois éprouvé des transports si doux à sa première vue, elle étoit réellement très-peu changée, & ne me le paroiss-

soit point du tout. Elle a toujours été charmante pour moi, & l'étoit encore pour tout le monde. Sa taille seule avoit pris un peu plus de rondeur. Du reste, c'étoit le même œil, le même teint, le même sein, les mêmes traits, les mêmes beaux cheveux blonds, la même gaîté, tout jusqu'à la même voix, cette voix argentée de la jeunesse, qui fit toujours sur moi tant d'impression, qu'encore aujourd'hui je ne puis entendre sans émotion le son d'une jolie voix de fille.

Naturellement ce que j'avois à craindre dans l'attente de la possession d'une personne si chérie, étoit de l'anticiper, & de ne pouvoir assez gouverner mes desirs & mon imagination, pour rester maître de moi même. On verra que dans un âge avancé, la seule idée de quelques légères faveurs qui m'attendoient près de la personne aimée, allumoit mon sang à tel point, qu'il m'étoit impossible de faire impunément le court trajet qui me séparoit d'elle. Comment, par quel prodige dans la fleur de ma jeunesse eus-je si peu d'empressement pour la première jouissance? Comment pus-je en voir approcher l'heure avec plus de peine que de plaisir?

Comment au lieu des délices qui devoient m'énivrer, sentois-je presque de la répugnance & des craintes ? Il n'y a point à douter que si j'avois pu me dérober à mon bonheur avec bienséance, je ne l'eusse fait de tout mon cœur. J'ai promis des bizarreries dans l'histoire de mon attachement pour elle ! En voilà sûrement une à laquelle on ne s'attendoit pas.

Le lecteur déjà révolté juge qu'étant possédée par un autre homme, elle se dégradoit à mes yeux en se partageant, & qu'un sentiment de méseslime attiédissoit ceux qu'elle m'avoit inspirés; il se trompe. Ce partage, il est vrai, me faisoit une cruelle peine, tant par une délicatesse fort naturelle, que parce qu'en effet je le trouvois peu digne d'elle & de moi; mais quant à mes sentimens pour elle, il ne les altéroit point, & je peux jurer que jamais je ne l'aimai plus tendrement que quand je desirois si peu de la posséder. Je connoissois trop son cœur chaste, & son tempérament de glace, pour croire un moment que le plaisir des sens eût aucune part à cet abandon d'elle-même : j'étois parfaitement sûr que le seul soin de m'arracher à des dangers autrement presqu'inévitables,

& de me conſerver tout entier à moi & à mes devoirs, lui en faiſoit enfreindre un qu'elle ne regardoit pas du même œil que les autres femmes, comme il ſera dit ci-après. Je la plaignois, & je me plaignois. J'aurois voulu lui dire; non, Maman, il n'eſt pas néceſſaire; je vous réponds de moi ſans cela : mais je n'oſois, premièrement, parce que ce n'étoit pas une choſe à dire, & puis parce qu'au fond je ſentois que cela n'étoit pas vrai, & qu'en effet, il n'y avoit qu'une femme qui pût me garantir des autres femmes & me mettre à l'épreuve des tentations. Sans deſirer de la poſſéder, j'étois bien aiſe qu'elle m'ôtât le deſir d'en poſſéder d'autres; tant je regardois tout ce qui pouvoit me diſtraire d'elle comme un malheur.

La longue habitude de vivre enſemble, & d'y vivre innocemment, loin d'affoiblir mes ſentimens pour elle, les avoit renforcés; mais leur avoit en même tems donné un autre tournure qui les rendoit plus affectueux, plus tendres peut-être, mais moins ſenſuels. A force de l'appeller Maman, à force d'uſer avec elle de la familiarité d'un fils, je m'étois accoutumé à me regarder comme tel. Je crois que voilà la véritable

cause du peu d'empressement que j'eus de la posséder, quoiqu'elle me fût si chère. Je me souviens très-bien que mes premiers sentimens, sans être plus vifs, étoient plus voluptueux. A Annecy j'étois dans l'ivresse, à Chambery je n'y étois plus. Je l'aimois toujours aussi passionnément qu'il fut possible; mais je l'aimois plus pour elle & moins pour moi, ou du moins je cherchois plus mon bonheur que mon plaisir auprès d'elle: elle étoit pour moi plus qu'une sœur, plus qu'une mère, plus qu'une amie, plus même qu'une maitresse, & c'étoit pour cela qu'elle n'étoit pas une maitresse. Enfin je l'aimois trop pour la convoiter: voilà ce qu'il y a de plus clair dans mes idées.

Ce jour, plutôt redouté qu'attendu, vint enfin. Je promis tout, & je ne mentis pas. Mon cœur confirmoit mes engagemens, sans en desirer le prix. Je l'obtins pourtant. Je me vis pour la première fois dans les bras d'une femme, & d'une femme que j'adorois. Fus-je heureux? non, je goûtai le plaisir. Je ne sais quelle invincible tristesse en empoisonnoit le charme. J'étois comme si j'avois commis un inceste. Deux ou trois fois en la pressant avec transport dans mes bras, j'inon-

dai ſon ſein de mes larmes. Pour elle, elle n'étoit ni triſte, ni vive; elle étoit careſſante & tranquille. Comme elle étoit peu ſenſuelle & n'avoit point recherché la volupté, elle n'en eut pas les délices, & n'en a jamais eu les remords.

Je le répète : toutes ſes fautes lui vinrent de ſes erreurs, jamais de ſes paſſions. Elle étoit bien née, ſon cœur étoit pur, elle aimoit les choſes honnêtes, ſes penchans étoient droits & vertueux, ſon goût étoit délicat, elle étoit faite pour une élégance de mœurs qu'elle a toujours aimée, & qu'elle n'a jamais ſuivie; parce qu'au lieu d'écouter ſon cœur qui la menoit bien, elle écouta ſa raiſon qui la menoit mal. Quand des principes faux l'ont égarée, ſes vrais ſentimens les ont toujours démentis : mais malheureuſement elle ſe piquoit de philoſophie, & la morale qu'elle s'étoit faite, gâta celle que ſon cœur lui dictoit.

M. de *Tavel*, ſon premier amant, fut ſon maître de philoſophie, & les principes qu'il lui donna furent ceux dont il avoit beſoin pour la ſéduire. La trouvant attachée à ſon mari, à ſes devoirs, toujours froide, raiſonnante & inatta-

quable par les sens, il l'attaqua par des sophismes, & parvint à lui montrer ses devoirs auxquels elle etoit si atttachée comme un bavardage de catéchisme, fait uniquement pour amuser les enfans, l'union des sexes comme l'acte le plus indifférent en soi, la fidélité conjugale comme une apparence obligatoire dont toute la moralité regardoit l'opinion, le repos des maris comme la seule règle du devoir des femmes; enforte que des infidélités ignorées, nulles pour celui qu'elles offensoient, l'étoient aussi pour la conscience: enfin il lui persuada que la chose en elle-même n'étoit rien, qu'elle ne prenoit d'existence que par le scandale, & que toute femme qui paroissoit sage, par cela seul l'étoit en effet. C'est ainsi que le malheureux parvint à son but en corrompant la raison d'un enfant dont il n'avoit pu corrompre le cœur. Il en fut puni par la plus dévorante jalousie, persuadé qu'elle le traitoit lui-même comme il lui avoit appris à traiter son mari. Je ne sais s'il se trompoit sur ce point. Le ministre P***. passa pour son successeur. Ce que je sais, c'est que le tempérament froid de cette jeune femme qui, l'auroit dû garantir de ce système, fut ce qui l'empêcha dans

la ſuite d'y renoncer. Elle ne pouvoit concevoir qu'on donnât tant d'importance à ce qui n'en avoit point pour elle. Elle n'honora jamais du nom de vertu une abſtinence qui lui coûtoit ſi peu.

Elle n'eut donc guères abuſé de ce faux principe pour elle-même ; mais elle en abuſa pour autrui, & cela par une autre maxime preſqu'auſſi fauſſe, mais plus d'accord avec la bonté de ſon cœur. Elle a toujours cru que rien n'attachoit tant un homme à une femme que la poſſeſſion, & quoiqu'elle n'aimât ſes amis que d'amitié, c'étoit d'une amitié ſi tendre, qu'elle employoit tous les moyens qui dépendoient d'elle pour ſe les attacher plus fortement. Ce qu'il y a d'extraordinaire, eſt qu'elle a preſque toujours réuſſi. Elle étoit ſi réellement aimable, que, plus l'intimité dans laquelle on vivoit avec elle étoit grande, plus on y trouvoit de nouveaux ſujets de l'aimer. Une autre choſe digne de remarque, eſt qu'après ſa premiere foibleſſe elle n'a guères favorité que des malheureux ; les gens brillans ont tous perdu leur peine auprès d'elle ; mais il falloit qu'un homme qu'elle commençoit par plaindre, fût bien peu aimable

si elle ne finissoit par l'aimer. Quand elle se fit des choix peu dignes d'elle, bien loin que ce fût par des inclinations basses qui n'approchèrent jamais de son noble cœur, ce fut uniquement par son caractère trop généreux, trop humain, trop compatissant, trop sensible, qu'elle ne gouverna pas toujours avec assez de discernement.

Si quelques principes faux l'ont égarée, combien n'en avoit-elle pas d'admirables dont elle ne se départoit jamais? Par combien de vertus ne rachetoit-elle pas ses foiblesses, si l'on peut appeller de ce nom des erreurs où les sens avoient si peu de part. Ce même homme qui la trompa sur un point, l'instruisit excellemment sur mille autres; & ses passions qui n'étoient pas fougueuses, lui permettant de suivre toujours ses lumières, elle alloit bien quand ses sophismes ne l'égaroient pas. Ses motifs étoient louables jusques dans ses fautes; en s'abusant elle pouvoit mal faire; mais elle ne pouvoit vouloir rien qui fût mal. Elle abhorroit la duplicité, le mensonge: elle étoit, juste, équitable, humaine, désintéressée, fidelle à sa parole, à ses amis, à ses devoirs qu'elle reconnoissoit pour tels, incapable de vengeance & de haine,

& ne concevant pas même qu'il y eût le moindre mérite à pardonner. Enfin pour revenir à ce qu'elle avoit de moins excusable, sans estimer ses faveurs ce qu'elles valoient, elle n'en fit jamais un vil commerce ; elle les prodiguoit, mais elle ne les vendoit pas, quoiqu'elle fût sans cesse aux expédiens pour vivre, & j'ose dire que si *Socrate* put estimer *Aspasie*, il eût respecté Madame de *Warens*.

Je sais d'avance qu'en lui donnant un caractère sensible & un temperament froid, je serai accusé de contradiction comme à l'ordinaire & avec autant de raison. Il se peut que la nature ait eu tort, & que cette combinaison n'ait pas dû être ; je sais seulement qu'elle a été. Tous ceux qui ont connu Madame de *Warens*, & dont un si grand nombre existe encore, ont pu savoir qu'elle étoit ainsi. J'ose même ajouter qu'elle n'a connu qu'un seul vrai plaisir au monde ; c'étoit d'en faire à ceux qu'elle aimoit. Toutefois permis à chacun d'argumenter là-dessus tout à son aise, & de prouver doctement que cela n'est pas vrai. Ma fonction est de dire la vérité, mais non pas de la faire croire.

J'appris peu-à-près tout ce que je

viens de dire dans les entretiens qui suivirent notre union, & qui seuls la rendirent délicieuse. Elle avoit eu raison d'espérer que sa complaisance me seroit utile; j'en tirai pour mon instruction de grands avantages. Elle m'avoit jusqu'alors parlé de moi seul comme à un enfant. Elle commença de me traiter en homme, & me parla d'elle. Tout ce qu'elle me disoit m'étoit si intéressant, je m'en sentois si touché que, me repliant sur moi-même, j'appliquois à mon profit ses confidences plus que je n'avois fait ses leçons. Quand on sent vraiment que le cœur parle, le nôtre s'ouvre pour recevoir ses épanchemens, & jamais toute la morale d'un pédagogue ne vaudra le bavardage affectueux & tendre d'une femme sensée pour qui l'on a de l'attachement.

L'intimité dans laquelle je vivois avec elle, l'ayant mise à portée de m'apprécier bien plus avantageusement qu'elle n'avoit fait, elle jugea que malgré mon air gauche je valois la peine d'être cultivé pour le monde, & que si je m'y montrois un jour sur un certain pied, je serois en état d'y faire mon chemin. Sur cette idée, elle s'attachoit, non-seulement à former mon

jugement, mais mon extérieur, mes manières, à me rendre aimable autant qu'estimable, & s'il est vrai qu'on puisse allier les succès dans le monde avec la vertu, ce que pour moi je ne crois pas, je suis sûr au moins qu'il n'y a pour cela d'autre route que celle qu'elle avoit prise & qu'elle vouloit m'enseigner. Car Madame *Warens* connoissoit les hommes, & savoit supérieurement l'art de traiter avec eux sans mensonge & sans imprudence, sans les tromper & sans les fâcher. Mais cet art étoit dans son caractère bien plus que dans ses leçons, elle savoit mieux le mettre en pratique que l'enseigner, & j'étois l'homme du monde le moins propre à l'apprendre. Aussi tout ce qu'elle fit à cet égard, fut-il, peu s'en faut, peine perdue, de même que le soin qu'elle prit de me donner des maîtres pour la danse & pour les armes. Quoique leste & bien pris dans ma taille, je ne pus apprendre à danser un menuet. J'avois tellement pris, à cause de mes cors, l'habitude de marcher du talon, que *Roche* ne put me la faire perdre, & jamais, avec l'air assez ingambe, je n'ai pu sauter un médiocre fossé. Ce fut encore pis à la salle d'armes. Après trois mois de

leçon je tirois encore à la muraille, hors d'état de faire assaut, & jamais je n'eus le poignet assez souple ou le bras assez ferme pour retenir mon fleuret, quand il plaisoit au maître de le faire sauter. Ajoutez que j'avois un dégoût mortel pour cet exercice & pour le maître qui tâchoit de me l'enseigner. Je n'aurois jamais cru qu'on pût être si fier de l'art de tuer un homme. Pour mettre son vaste génie à ma portée, il ne s'exprimoit que par des comparaisons tirées de la musique qu'il ne savoit point. Il trouvoit des analogies frappantes entre les bottes de tierce & de quarte, & les intervalles musicaux du même nom. Quand il vouloit faire une feinte, il me disoit de prendre garde à ce dièse, parce qu'anciennement les dièses s'appelloient *des feintes*; quand il m'avoit fait sauter de la main mon fleuret, il disoit en ricanant que c'étoit *une pause*. Enfin je ne vis de ma vie un pédant plus insupportable que ce pauvre homme, avec son plumet & son plastron.

Je fis donc peu de progrès dans mes exercices que je quittai bientôt par pur dégoût; mais j'en fis davantage dans un art plus utile, celui d'être content de mon sort & de n'en pas desirer un plus

brillant, pour lequel je commençois à ſentir que je n'étois pas né. Livré tout entier au deſir de rendre à Maman la vie heureuſe, je me plaiſois toujours plus auprès d'elle, & quand il falloit m'en éloigner pour courir en ville, malgré ma paſſion pour la muſique, je commençois à ſentir la gêne de mes leçons.

J'ignore ſi Claude *Anet* s'apperçut de l'intimité de notre commerce. J'ai lieu de croire qu'il ne lui fut pas caché. C'étoit un garçon très-clairvoyant, mais très-diſcret, qui ne parloit jamais contre ſa penſée, mais qui ne la diſoit pas toujours. Sans me faire le moindre ſemblant qu'il fût inſtruit, par ſa conduite il paroiſſoit l'être, & cette conduite ne venoit ſûrement pas de baſſeſſe d'ame, mais de ce qu'étant entré dans les principes de ſa maîtreſſe, il ne pouvoit déſapprouver qu'elle agît conſéquemment. Quoiqu'auſſi jeune qu'elle, il étoit ſi mûr & ſi grave, qu'il nous regardoit preſque comme deux enfans dignes d'indulgence, & nous le regardions l'un & l'autre comme un homme reſpectable, dont nous avions l'eſtime à ménager. Ce ne fut qu'après qu'elle lui fut infidelle que je connus bien tout l'attachement qu'elle avoit pour lui.

Comme elle savoit que je ne pensois, ne sentois, ne respirois que par elle, elle me montroit combien elle l'aimoit afin que je l'aimasse de même, & elle appuyoit encore moins sur son amitié pour lui que sur son estime, parce que c'étoit le sentiment que je pouvois partager le plus pleinement. Combien de fois elle attendrit nos cœurs & nous fit embrasser avec larmes, en nous disant que nous étions nécessaires tous deux au bonheur de sa vie; & que les femmes qui liront ceci ne sourient pas malignement. Avec le tempérament qu'elle avoit, ce besoin n'étoit pas équivoque : c'étoit uniquement celui de son cœur.

Ainsi s'établit entre nous trois une société sans autre exemple peut-être sur la terre. Tous nos vœux, nos soins, nos cœurs étoient en commun. Rien n'en passoit au-delà de ce petit cercle. L'habitude de vivre ensemble & d'y vivre exclusivement, devint si grande, que si dans nos repas un des trois manquoit ou qu'il vînt un quatrième, tout étoit dérangé, & malgré nos liaisons particulières, les tête-à-têtes nous étoient moins doux que la réunion. Ce qui prévenoit entre nous la gêne étoit une extrême

confiance réciproque, & ce qui prévenoit l'ennui étoit que nous étions tous fort occupés. Maman, toujours projettante & toujours agiſſante, ne nous laiſſoit guères oiſifs ni l'un ni l'autre, & nous avions encore chacun pour notre compte de quoi bien remplir notre tems. Selon moi, le déſœuvrement n'eſt pas moins le fléau de la ſociété que celui de la ſolitude. Rien ne rétrécit plus l'eſprit, rien n'engendre plus de riens, de rapports, de paquets, de tracaſſeries, de menſonges, que d'être éternellement renfermés vis-à-vis les uns des autres dans une chambre, réduits pour tout ouvrage à la néceſſité de babiller continuellement. Quand tout le monde eſt occupé, l'on ne parle que quand on a quelque choſe à dire; mais quand on ne fait rien, il faut abſolument parler toujours, & voilà de toutes les gênes la plus incommode & la plus dangereuſe. J'oſe même aller plus loin, & je ſoutiens que pour rendre un cercle vraiment agréable, il faut non-ſeulement que chacun y faſſe quelque choſe, mais quelque choſe qui demande un peu d'attention. Faire des nœuds, c'eſt ne rien faire, & il faut tout autant de ſoins pour amuune femme qui fait des nœuds que celle

qui tient les bras croisés. Mais quand elle brode c'est autre chose; elle s'occupe pour assez remplir les intervalles du silence. Ce qu'il y a de choquant, de ridicule, est de voir pendant ce tems une douzaine de flandrins se lever, s'asseoir, aller, venir, pirouetter sur leurs talons, retourner deux cent fois les magots de la cheminée, & fatiguer leur minerve à maintenir un intarissable flux de paroles: la belle occupation! Ces gens-là, quoi qu'ils fassent, seront toujours à charge aux autres & à eux-mêmes. Quand j'étois à Moitiers, j'allois faire des lacets chez mes voisines; si je retournois dans le monde, j'aurois toujours dans ma poche un bilboquet, & j'en jouerois toute la journée pour me dispenser de parler quand je n'aurois rien à dire. Si chacun en faisoit autant, les hommes deviendroient moins méchans, leur commerce deviendroit plus sûr, &, je pense, plus agréable. Enfin que les plaisans rient s'ils veulent, mais je soutiens que la seule morale à la portée du présent siècle est la morale du bilboquet.

Au reste, on ne nous laissoit guères le soin d'éviter l'ennui par nous-mêmes, & les importuns nous en donnoient trop

par leur affluence, pour nous en laiſſer quand nous reſtions ſeuls. L'impatience qu'ils m'avoient donnée autrefois n'étoit pas diminuée, & toute la différence étoit que j'avois moins de tems pour m'y livrer. La pauvre Maman n'avoit point perdu ſon ancienne fantaiſie d'entrepriſes & de ſyſtêmes. Au contraire, plus ſes beſoins domeſtiques devenoient preſſans, plus, pour y pourvoir, elle ſe livroit à ſes viſions. Moins elle avoit de reſſources préſentes, plus elle s'en forgeoit dans l'avenir. Le progrès des ans ne faiſoit qu'augmenter en elle cette manie, & à meſure qu'elle perdoit le goût des plaiſirs du monde & de la jeuneſſe, elle le remplaçoit par celui des ſecrets & des projets. La maiſon ne déſempliſſoit pas de charlatans, de fabriquans, de ſouffleurs, d'entrepreneurs de toute eſpèce, qui, diſtribuant par millions la fortune, finiſſoient par avoir beſoin d'un écu. Aucun ne ſortoit de chez elle à vuide, & l'un de mes étonnemens eſt qu'elle ait pu ſuffire auſſi long-tems à tant de profuſions ſans en épuiſer la ſource, & ſans laſſer ſes créanciers.

Le projet dont elle étoit le plus occu-

pée au tems dont je parle, & qui n'étoit pas le plus déraisonnable qu'elle eût formé, étoit de faire établir à Chambery un jardin royal de plantes avec un démonstrateur appointé, & l'on comprend d'avance à qui cette place étoit destinée. La position de cette ville au milieu des Alpes, étoit très-favorable à la botanique, & Maman, qui facilitoit toujours un projet par un autre, y joignoit celui d'un collége de pharmacie, qui véritablement paroissoit très-utile dans un pays aussi pauvre, où les apothicaires sont presque les seuls médecins. La retraite du Protomédecin *Grossi* à Chambery, après la mort du Roi Victor, lui parut favoriser beaucoup cette idée, & la lui suggéra peut-être. Quoi qu'il en soit, elle le mit à cajoler *Grossi*, qui pourtant n'étoit pas trop cajolable; car c'étoit bien le plus caustique & le plus brutal Monsieur que j'aye jamais connu. On en jugera par deux ou trois traits que je vais citer pour échantillon.

Un jour il étoit en consultation avec d'autres Médecins, un entr'autres qu'on avoit fait venir d'Annecy, & qui étoit le Médecin ordinaire du malade. Ce jeune homme, encore mal appris pour un Medecin,

Médecin, osa n'être pas de l'avis de M. le *Proto*. Celui-ci, pour toute réponse, lui demanda quand il s'en retournoit, par où il passoit, & quelle voiture il prenoit? L'autre, après l'avoir satisfait, lui demande à son tour s'il y a quelque chose pour son service. Rien, rien, dit *Grossi*, sinon, que je veux m'aller mettre à une fenêtre sur votre passage, pour avoir le plaisir de voir un âne à cheval. Il étoit aussi avare que riche & dur. Un de ses amis lui voulut un jour emprunter de l'argent avec de bonnes sûretés. Mon ami, lui dit-il en lui serrant le bras & grinçant les dents, quand Saint Pierre descendroit du Ciel pour m'emprunter dix pistoles, & qu'il me donneroit la Trinité pour caution, je ne les lui prêterois pas. Un jour, invité à dîner chez le Comte *Picon*, Gouverneur de Savoye & très-dévot, il arrive avant l'heure, & S. E. alors occupée à dire le rosaire, lui en propose l'amusement. Ne sachant trop que répondre, il fait une grimace affreuse & se met à genoux. Mais à peine avoit il récité deux *Ave*, que, n'y pouvant plus tenir, il se lève brusquement, prend sa canne & s'en va sans dire mot. Le Comte *Picon* court

après, & lui crie : M. *Groſſi*, M. *Groſſi*, reſtez donc ; vous avez là-bas à la broche une excellente bartavelle. M. le Comte, lui répond l'autre en ſe retournant, vous me donneriez un ange rôti que je ne reſterois pas. Voilà quel étoit M. le Protomédecin *Groſſi*, que Maman entreprit & vint à bout d'apprivoiſer. Quoiqu'extrêmement occupé, il s'accoutuma à venir très-ſouvent chez elle, prit *Anet* en amitié, marqua faire cas de ſes connoiſſances, en parloit avec eſtime, &, ce qu'on n'auroit pas attendu d'un pareil ours, affectoit de le traiter avec conſidération pour effacer les impreſſions du paſſé. Car, quoiqu'*Anet* ne fût plus ſur le pied d'un domeſtique, on ſavoit qu'il l'avoit été, & il ne falloit pas moins que l'exemple & l'autorité de M. le Protomédecin, pour donner à ſon égard le ton qu'on n'auroit pas pris de tout autre. Claude *Anet*, avec un habit noir, une perruque bien peignée, un maintien grave & décent, une conduite ſage & circonſpecte, des connoiſſances aſſez étendues en matière médicale & en botanique, & la faveur du chef de la Faculté, pouvoit raiſonnablement eſpérer de remplir avec applaudiſſement la place de Dé-

monſtrateur Royal des plantes, ſi l'établiſſement projetté avoit lieu, & réellement *Groſſi* en avoit goûté le plan, l'avoit adopté, & n'attendoit, pour le propoſer à la Cour, que le moment où la paix permettroit de ſonger aux choſes utiles, & laiſſeroit diſpoſer de quelque argent pour y pourvoir.

Mais ce projet, dont l'exécution m'eut probablement jetté dans la botanique pour laquelle il me ſemble que j'étois né, manqua par un de ces coups inattendus qui renverſent les deſſeins les mieux concertés. J'étois deſtiné à devenir par degrés un exemple des miſères humaines. On diroit que la Providence, qui m'appelloit à ces grandes épreuves, écartoit de ſa main tout ce qui m'eût empêché d'y arriver. Dans une courſe qu'*Anet* avoit faite au haut des montagnes pour aller chercher du Génipi, plante rare qui ne croît que ſur les Alpes, & dont M. *Groſſi* avoit beſoin, ce pauvre garçon s'échauffa tellement qu'il gagna une pleuréſie dont le Génipi ne put le ſauver, quoiqu'il y ſoit, dit-on, ſpécifique, & malgré tout l'art de *Groſſi*, qui certainement étoit un très-habile homme, malgré les ſoins infinis que nous prîmes de lui

sa bonne maitresse & moi, il mourut le cinquième jour entre nos mains, après la plus cruelle agonie, durant laquelle il n'eut d'autres exhortations que les miennes, & je les lui prodiguai avec des élans de douleur & de zèle, qui, s'il étoit en état de m'entendre, devoient être de quelque consolation pour lui. Voilà comment je perdis le plus solide ami que j'eus en toute ma vie, homme estimable & rare, en qui la nature tint lieu d'éducation, qui nourrit dans la servitude toutes les vertus des grands hommes, & à qui peut-être il ne manqua, pour se montrer tel à tout le monde, que de vivre & d'être placé.

Le lendemain, j'en parlois avec Maman dans l'affliction la plus vive & la plus sincère, & tout d'un coup au milieu de l'entretien, j'eus la vile & indigne pensée que j'héritois de ses nippes, & sur-tout d'un bel habit noir qui m'avoit donné dans la vue. Je le pensai, par conséquent je le dis; car près d'elle c'étoit pour moi la même chose. Rien ne lui fit mieux sentir la perte qu'elle avoit faite, que ce lâche & odieux mot; le désintéressement & la noblesse d'ame étant des qualités que

le défunt avoit éminement poſſédées. La pauvre femme, ſans rien répondre, ſe tourna de l'autre côté & ſe mit à pleurer. Chères & précieuſes larmes ! Elles furent entendues, & coulèrent toutes dans mon cœur ; elles y lavèrent juſqu'aux dernières traces d'un ſentiment bas & mal-honnête ; il n'y en eſt jamais entré depuis ce tems-là.

Cette perte cauſa à Maman autant de préjudice que de douleur. Depuis ce moment, ſes affaires ne ceſſèrent d'aller en décadence. *Anet* étoit un garçon exact & rangé qui maintenoit l'ordre dans la maiſon de ſa maitreſſe. On craignoit ſa vigilance, & le gaſpillage étoit moindre. Elle même craignoit ſa cenſure, & ſe contenoit davantage dans ſes diſſipations. Ce n'étoit pas aſſez pour elle de ſon attachement, elle vouloit conſerver ſon eſtime, & elle redoutoit le juſte reproche qu'il oſoit quelquefois lui faire, qu'elle prodiguoit le bien d'autrui autant que le ſien. Je penſois comme lui, je le diſois même ; mais je n'avois pas le même aſcendant ſur elle, & mes diſcours n'en impoſoient pas comme les ſiens. Quand il ne fut plus, je fus bien forcé de prendre ſa place, pour laquelle j'avois auſſi peu

d'aptitude que de goût ; je la remplis mal. Jétois peu soigneux, j'étois fort timide ; tout en grondant à part-moi, je laissois tout aller comme il alloit. D'ailleurs, j'avois bien obtenu la même confiance ; mais non pas la même autorité. Je voyois le désordre, j'en gémissois, je m'en plaignois, & je n'étois pas écouté. J'étois trop jeune & trop vif pour avoir le droit d'être raisonnable, & quand je voulois me mêler de faire le censeur, Maman me donnoit de petits soufflets de caresses, m'appelloit son petit mentor, & me forçoit à reprendre le rôle qui me convenoit.

Le sentiment profond de la détresse où ses dépenses peu mesurées devoient nécessairement la jetter tôt ou tard, me fit une impression d'autant plus forte, qu'étant devenu l'inspecteur de sa maison, je jugeois par moi-même de l'inégalité de la balance entre le *doit* & l'*avoir*. Je date de cette époque le penchant à l'avarice que je me suis toujours senti depuis ce tems-là. Je n'ai jamais été follement prodigue que par bourasques ; mais jusqu'alors je ne m'étois jamais beaucoup inquiété si j'avois peu ou beaucoup d'argent. Je commençai à faire cette attention, & à

prendre du ſouci de ma bourſe. Je devenois vilain par un motif très-noble ; car en vérité je ne ſongeois qu'à ménager à Maman quelque reſſource dans la cataſtrophe que je prévoyois. Je craignois que ſes créanciers ne fiſſent ſaiſir ſa penſion, qu'elle ne fût tout-à-fait ſupprimée, & je m'imaginois, ſelon mes vues étroites, que mon petit magot lui ſeroit alors d'un grand ſecours. Mais pour le faire & ſur-tout pour le conſerver, il falloit me cacher d'elle ; car il n'eût pas convenu, tandis qu'elle étoit aux expédiens, qu'elle eût ſu que j'avois de l'argent mignon. J'allois donc cherchant par-ci par-là de petites cachettes où je fourrois quelque louis en dépôt, comptant augmenter ce dépôt ſans ceſſe juſqu'au moment de le mettre à ſes pieds. Mais j'étois ſi mal-adroit dans le choix de mes cachettes, qu'elle les éventoit toujours ; puis pour m'apprendre qu'elle les avoit trouvées, elle ôtoit l'or que j'y avois mis, & en mettoit davantage en autres eſpèces. Je venois tout honteux rapporter à la bourſe commune mon petit tréſor, & jamais elle ne manquoit de l'employer en nippes ou meubles à mon profit, comme épée d'argent, montre, ou autre choſe pareille.

Bien convaincu qu'accumuler ne me réuſſiroit jamais & ſeroit pour elle une mince reſſource, je ſentis enfin que je n'en avois point d'autre contre le malheur que je craignois que de me mettre en état de pourvoir par moi-même à ſa ſubſiſtance, quand ceſſant de pourvoir à la mienne, elle verroit le pain prêt à lui manquer. Malheureuſement jettant mes projets du côté de mes goûts, je m'obſtinois à chercher follement ma fortune dans la muſique, & ſentant naître des idées & des chants dans ma tête, je crus qu'auſſitôt que je ſerois en état d'en tirer parti j'allois devenir un homme célèbre, un Orphée moderne, dont les ſons devoient attirer tout l'argent du Pérou. Ce dont il s'agiſſoit pour moi, commençant à lire paſſablement la muſique, étoit d'apprendre la compoſition. La difficulté étoit de trouver quelqu'un pour me l'enſeigner ; car avec mon Rameau ſeul, je n'eſpérois pas y parvenir par moi-même, & depuis le départ de M. le *Maître*, il n'y avoit perſonne en Savoye qui entendît rien à l'harmonie.

Ici l'on va voir encore une de ces inconſéquences dont ma vie eſt rem-

plie, & qui m'ont fait si souvent aller contre mon but, lors même que j'y pensois tendre directement. *Venture* m'avoit beaucoup parlé de l'abbé *Blanchard*, son maître de composition, homme de mérite & d'un grand talent, qui pour lors étoit maître de musique de la cathédrale de Besançon, & qui l'est maintenant de la Chapelle de Versailles. Je me mis en tête d'aller à Besançon prendre leçon de l'abbé *Blanchard*, & cette idée me parut si raisonnable, que je parvins à la faire trouver telle à Maman. La voilà travaillant à mon petit équipage, & cela avec la profusion qu'elle mettoit à toute chose. Ainsi toujours avec le projet de prévenir une banqueroute & de réparer dans l'avenir l'ouvrage de sa dissipation, je commençai dans le moment même par lui causer une dépense de huit cents francs: j'accélerois sa ruine pour me mettre en état d'y remédier. Quelque folle que fût cette conduite, l'illusion étoit entière de ma part & même de la sienne. Nous étions persuadés l'un & l'autre, moi que je travaillois utilement pour elle, elle que je travaillois utilement pour moi.

J'avois compté trouver *Venture* en-

core à Annecy, & lui demander une lettre pour l'abbé *Blanchard*. Il n'y étoit plus. Il fallut pour tout renseignement me contenter d'une Messe à quatre parties de sa composition & de sa main qu'il m'avoit laissée. Avec cette recommandation je vais à Besançon passant par Geneve où je fus voir mes parens, & par Nion où je fus voir mon père, qui me reçut comme à son ordinaire, & se chargea de me faire parvenir ma malle qui ne venoit qu'après moi, parce que j'étois à cheval. J'arrive à Besançon. L'abbé *Blanchard* me reçoit bien, me promet ses instructions & m'offre ses services. Nous étions prêts à commencer, quand j'apprends par une lettre de mon père que ma malle a été saisie & confisquée aux *Rousses*, Bureau de France sur les frontières de Suisse. Effrayé de cette nouvelle j'emploie les connoissances que je m'étois faites à Besançon pour savoir le motif de cette confiscation; car bien sûr de n'avoir point de contrebande, je ne pouvois concevoir sur quel prétexte on l'avoit pu fonder. Je l'apprends enfin : il faut le dire, car c'est un fait curieux.

Je voyois à Chambery un vieux

Lyonnois, fort bon homme, appelé M. *Duvivier*, qui avoit travaillé au *Visa* sous la Régence, & qui faute d'emploi étoit venu travailler au cadastre. Il avoit vécu dans le monde; il avoit des talens, quelque savoir, de la douceur, de la politesse, il savoit la musique, & comme j'étois de chambrée avec lui, nous nous étions liés de préférence au milieu des ours mal-léchés qui nous entouroient. Il avoit à Paris des correspondances qui lui fourniſſoient ces petits riens, ces nouveautés éphémères, qui courent, on ne sait pourquoi, qui meurent, on ne sait comment, sans que jamais personne y repense quand on a cessé d'en parler. Comme je le menois quelquefois dîner chez Maman, il me faisoit sa cour en quelque sorte, & pour se rendre agréable, il tâchoit de me faire aimer ces fadaises, pour lesquelles j'eus toujours un tel dégoût qu'il ne m'est arrivé de la vie d'en lire une à moi seul. Malheureusement un de ces maudits papiers resta dans la poche de veste d'un habit neuf que j'avois porté deux ou trois fois pour être en règle avec les Commis. Ce papier étoit une parodie Janséniste assez plate de la belle scène

du Mithridate de *Racine*. Je n'en avois pas lu dix vers & l'avois laiſſé par oubli dans ma poche. Voilà ce qui fit confiſquer mon équipage. Les Commis firent à la tête de l'inventaire de cette malle un magnique procès-verbal, où, ſuppoſant que cet écrit venoit de Geneve pour être imprimé & diſtribué en France, ils s'étendoient en ſaintes invectives contre les ennemis de Dieu & de l'Egliſe, & en éloges de leur pieuſe vigilance qui avoit arrêté l'exécution de ce projet infernal. Ils trouvèrent ſans doute que mes chemiſes ſentoient auſſi l'héréſie ; car en vertu de ce terrible papier tout fut confiſqué, ſans que jamais j'aie eu ni raiſon ni nouvelle de ma pauvre pacotille. Les gens des fermes à qui l'on s'adreſſa demandoient tant d'inſtructions, de renſeignemens, de certificats, de mémoires, que me perdant mille fois dans ce labyrinte, je fus contraint de tout abandonner. J'ai un vrai regret de n'avoir pas conſervé le procès-verbal du bureau des Rouſſes. C'étoit une pièce à figurer avec diſtinction parmi celles dont le recueil doit accompagner cet écrit.

Cette perte me fit venir à Cham-

bery tout de suite sans avoir rien fait avec l'abbé *Blanchard*, & tout bien pesé, voyant le malheur me suivre dans toutes mes entreprises, je résolus de m'attacher uniquement à Maman, de courir sa fortune, & de ne plus m'inquiéter inutilement d'un avenir auquel je ne pouvois rien. Elle me reçut comme si j'avois rapporté des trésors, remonta peu-à-peu ma petite garderobe, & mon malheur, assez grand pour l'un & pour l'autre, fut presque aussi-tôt oublié qu'arrivé.

Quoique ce malheur m'eût refroidi sur mes projets de musique, je ne laissois pas d'étudier toujours mon Rameau, & à force d'efforts je parvins enfin à l'entendre & à faire quelques petits essais de composition dont le succès m'encouragea. Le Comte de *Bellegarde*, fils du Marquis d'*Antremont*, étoit revenu de Dresde après la mort du Roi *Auguste*. Il avoit vécu long-tems à Paris, il aimoit extrêmement la musique, & avoit pris en passion celle de *Rameau*. Son frère le Comte de *Nangis* jouoit du violon, Madame la Comtesse *la Tour* leur sœur chantoit un peu. Tout cela mit à Chambery la musique à la mode, & l'on éta-

blit une manière de concert public, dont on voulut d'abord me donner la direction ; mais on s'apperçut bientôt qu'elle passoit mes forces, & l'on s'arrangea autrement. Je ne laissois pas d'y donner quelques petits morceaux de ma façon, & entr'autres une cantate qui plût beaucoup. Ce n'étoit pas une pièce bien faite, mais elle étoit pleine de chants nouveaux & de choses d'effet, que l'on n'attendoit pas de moi. Ces Messieurs ne purent croire, que lisant si mal la musique, je fusse en état d'en composer de passable, & ils ne doutèrent pas que je ne me fusse fait honneur du travail d'autrui. Pour vérifier la chose, un matin M. de *Nangis* vint me trouver avec une cantate de *Clerambault* qu'il avoit transposée, disoit-il, pour la commodité de la voix, & à laquelle il falloit faire une autre basse ; la transposition rendant celle de *Clerambault* impraticable sur l'instrument, je répondis que c'étoit un travail considérable & qui ne pouvoit être fait sur-le-champ. Il crut que cherchois une défaite, & me pressa de lui faire au moins la basse d'un récitatif. Je la fis donc, mal sans doute, parce qu'en toute chose il me faut pour bien faire,

mes aiſes & la liberté; mais je la fis du moins dans les règles, & comme il étoit préſent, il ne put douter que je ne ſuſſe les élémens de la compoſition Ainſi je ne perdis pas mes écolières, mais je me refroidis un peu ſur la muſique, voyant qu'on faiſoit un concert & que l'on s'y paſſoit de moi.

Ce fut à-peu-près dans ce tems-là que, la paix étant faite, l'armée Françoiſe repaſſa les monts. Pluſieurs Officiers vinrent voir Maman; entr'autres M. le Comte de *Lautrec*, colonel du régiment d'Orléans, depuis Plénipotentiaire à Genève, & enfin Maréchal de France s auquel elle me préſenta. Sur ce qu'elle lui dit, il parut s'intéreſſer beaucoup à moi, & me promit beaucoup de choſes, dont il ne s'eſt ſouvenu que la dernière année de ſa vie, lorſque je n'avois plus beſoin de lui. Le jeune Marquis de *Sennecterre*, dont le père étoit alors Ambaſſadeur à Turin, paſſa dans le même tems à Chambery. Il dîna chez Madame de *Menthon*; j'y dînois auſſi ce jour-là. Après le dîné il fut queſtion de muſique; il la ſavoit très-bien. L'opéra de Jephté étoit alors dans ſa nouveauté; il en parla, on le fit apporter. Il me fit frémir en me propoſant d'exé-

cuter à nous deux cet opéra, & tout en ouvrant le livre il tomba sur ce morceau célèbre à deux chœurs :

La Terre, l'Enfer, le Ciel même,
Tout tremble devant le Seigneur.

Il me dit : combien voulez-vous faire de parties? Je ferai pour ma part ces six-là. Je n'étois pas encore accoutumé à cette pétulance Françoise, & quoique j'eusse quelquefois annoncé des partitions, je ne comprenois pas comment le même homme pouvoit faire en même tems six parties ni même deux. Rien ne m'a plus coûté dans l'exercice de la musique, que de sauter ainsi légèrement d'une partie à l'autre, & d'avoir l'œil à la fois sur toute une partition. A la manière dont je me tirai de cette entreprise, M. de *Sennecterre* dut être tenté de croire que je ne savois pas la musique. Ce fut peut-être pour vérifier ce doute qu'il me proposa de noter une chanson qu'il vouloit donner à Mademoiselle de *Menthon*. Je ne pouvois m'en défendre. Il chanta la chanson ; je l'écrivis, même sans le faire beaucoup répéter. Il la lut ensuite, & trouva, comme il étoit vrai, qu'elle étoit très-correctement

notée. Il avoit vu mon embarras, il prit plaisir à faire valoir ce petit succès. C'étoit pourtant une chose très-simple. Au fond je savois fort bien la musique, je ne manquois que de cette vivacité du premier conp-d'œil que je n'eus jamais sur rien, & qui ne s'acquiert en musique que par une pratique consommée. Quoi qu'il en soit, je fus sensible à l'honnête soin qu'il prit d'effacer dans l'esprit des autres & dans le mien la petite honte que j'avois eue ; & douze ou quinze ans après, me rencontrant avec lui dans diverses maisons de Paris, je fus tenté plusieurs fois de lui rappeller cette anecdote, & de lui montrer que j'en gardois le souvenir. Mais il avoit perdu les yeux depuis ce tems-là. Je craignis de lui renouveller ses regrets en lui rappellant l'usage qu'il en avoit su faire, & je me tus.

Je touche au moment qui commence à lier mon existence passée avec la présente. Quelques amitiés de ce tems-là prolongées jusqu'à celui ci me sont devenues bien précieuses. Elles m'ont souvent fait regretter cette heureuse obscurité où ceux qui se disoient mes amis l'étoient & m'aimoient pour moi, par pure bienveillance, non par la vanité

d'avoir des liaisons avec un homme connu, par le desir secret de trouver ainsi plus d'occasions de lui nuire. C'est d'ici que je date ma première connoissance avec mon vieux ami *Gauffecourt*, qui m'est toujours resté, malgré les efforts qu'on a faits pour me l'ôter. Toujours resté! non. Hélas! je viens de le perdre. Mais il n'a cessé de m'aimer qu'en cessant de vivre, & notre amitié n'a fini qu'avec lui. M. de *Gauffecourt* étoit un des hommes les plus aimables qui aient existé. Il étoit impossible de le voir sans l'aimer, & de vivre avec lui sans s'y attacher tout-à-fait. Je n'ai vu de ma vie une physionomie plus ouverte, plus caressante, qui eût plus de sérénité, qui marquât plus de sentiment & d'esprit, qui inspirât plus de confiance. Quelque réservé qu'on pût être, on ne pouvoit, dès la première vue, se défendre d'être aussi familier avec lui, que si on l'eût connu depuis vingt ans, & moi, qui avois tant de peine d'être à mon aise avec les nouveaux visages, j'y fus avec lui du premier moment. Son ton, son accens, son propos, accompagnoient parfaitement sa physionomie. Le son de sa voix étoit net, plein, bien timbré; une voix de basse étoffée &

mordante qui rempliſſoit l'oreille & ſonnoit au cœur. Il eſt impoſſible d'avoir une gaieté plus égale & plus douce, des graces plus vraies & plus ſimples, des talens plus naturels & cultivés avec plus de goût. Joignez à cela un cœur aimant, mais aimant un peu trop tout le monde, un caractère officieux avec peu de choix, ſervant ſes amis avec zèle, ou plutôt ſe faiſant l'ami des gens qu'il pouvoit ſervir, & ſachant faire très-adroitement ſes propres affaires en faiſant très-chaudement celles d'autrui. *Gauffecourt* étoit fils d'un ſimple horloger & avoit été horloger lui-même. Mais ſa figure & ſon mérite l'appelloient dans une autre ſphère, où il ne tarda pas d'entrer. Il fit connoiſſance avec M. de la *Cloſure*, Réſident de France à Genève, qui le prit en amitié. Il lui procura à Paris d'autres connoiſſances qui lui furent utiles, & par leſquelles il parvint à avoir la fourniture des ſels du Valais, qui lui valoit vingt mille livres de rentes. Sa fortune, aſſez belle, ſe borna là du côté des hommes, mais du côté des femmes la preſſe y étoit; il eut à choiſir, & fit ce qu'il voulut. Ce qu'il y eut de plus rare, & de plus honorable pour lui, fut qu'ayant des liaiſons dans

tous les états, il fut par-tout chéri, recherché de tout le monde sans jamais être envié ni haï de personne, & je crois qu'il est mort sans avoir eu de sa vie un seul ennemi. Heureux homme! Il venoit tous les ans aux bains d'Aix où se rassemble la bonne compagnie des pays voisins. Lié avec toute la noblesse de Savoye, il venoit d'Aix à Chambery voir le Comte de *Bellegarde* & son père le Marquis d'*Antremont*, chez qui Maman fit & me fit faire connoissance avec lui. Cette connoissance, qui sembloit devoir n'aboutir à rien & fut nombre d'années interrompue, se renouvella dans l'occasion que je dirai, & devint un véritable attachement. C'est assez pour m'autoriser à parler d'un ami avec qui j'ai été si étroitement lié; mais quand je ne prendrois aucun intérêt personnel à sa mémoire, c'étoit un homme si aimable & si heureusement né, que pour l'honneur de l'espèce humaine je la croirois toujours bonne à conserver. Cet homme si charmant avoit pourtant ses défauts, ainsi que les autres, comme on pourra voir ci après; mais s'il ne les eût pas eus, peut-être eût-il été moins aimable. Pour le rendre intéressant autant qu'il pouvoit l'être, il falloit

qu'on eût quelque chose à lui pardonner.

Une autre liaison du même tems n'est pas éteinte, & me leurre encore de cet espoir du bonheur temporel qui meurt si difficilement dans le cœur de l'homme. M. de *Conzié*, gentilhomme Savoyard, alors jeune & aimable, eut la fantaisie d'apprendre la musique, ou plutôt de faire connoissance avec celui qui l'enseignoit. Avec de l'esprit, & du goût pour les belles connoissances, M. de *Conzié* avoit une douceur de caractère qui le rendoit très-liant, & je l'étois beaucoup moi-même pour les gens en qui je la trouvois. La liaison fut bientôt faite. Le germe de littérature & de philosophie qui commençoit à fermenter dans ma tête, & qui n'attendoit qu'un peu de culture & d'émulation pour se développer tout-à-fait, les trouvoit en lui. M. de *Conzié* avoit peu de disposition pour la musique ; ce fut un bien pour moi : les heures des leçons se passoient à toute autre chose qu'à solfier. Nous déjeûnions, nous causions, nous lisions quelques nouveautés, & pas un mot de musique. La correspondance de Voltaire avec le Prince Royal de Prusse, faisoit du bruit alors ; nous nous entretenions souvent de ces

deux hommes célèbres, dont l'un depuis peu sur le trône, s'annonçoit déjà tel qu'il devoit dans peu se montrer, & dont l'autre aussi décrié, qu'il est admiré maintenant, nous faisoit plaindre sincérement le malheur qui sembloit le poursuivre, & qu'on voit si souvent être l'appanage des grands talens. Le Prince de Prusse avoit été peu heureux dans sa jeunesse, & Voltaire sembloit fait pour ne l'être jamais. L'intérêt que nous prenions à l'un & à l'autre, s'étendoit à tout ce qui s'y rapportoit. Rien de tout ce qu'écrivoit Voltaire ne nous échappoit. Le goût que je pris à ces lectures m'inspira le desir d'apprendre à écrire avec élégance, & de tâcher d'imiter le beau coloris de cet auteur dont j'étois enchanté. Quelque tems après ses lettres philosophiques, quoiqu'elles ne soient assurément son meilleur ouvrage, ce fut celui qui m'attira le plus vers l'étude, & ce goût naissant ne s'éteignit plus depuis ce tems-là.

Mais le moment n'étoit pas venu de m'y livrer tout de bon. Il me restoit encore une humeur un peu volage, un desir d'aller & venir qui s'étoit plutôt borné qu'éteint, & que nourrissoit le train de la maison de Madame de *W a-*

rens, trop bruyant pour mon humeur solitaire. Ce tas d'inconnus qui lui affluoient journellement de toutes parts, & la persuasion où j'étois que ces gens-là ne cherchoient qu'à la duper chacun à sa manière, me faisoient un vrai tourment de mon habitation. Depuis qu'ayant succédé à Claude *Anet* dans la confidence de sa maîtresse, je suivois de plus près l'état de ses affaires, j'y voyois un progrès en mal, dont j'étois effrayé. J'avois cent fois remontré, prié, pressé, conjuré, & toujours inutilement. Je m'étois jetté à ses pieds, je lui avois fortement représenté la catastrophe qui la menaçoit, je l'avois vivement exhortée à réformer sa dépense, à commencer par moi, à souffrir plutôt un peu, tandis qu'elle étoit encore jeune, que, multipliant toujours ses dettes & ses créanciers, de s'exposer sur ses vieux jours à leurs vexations & à la misère. Sensible à la sincérité de mon zèle, elle s'attendrissoit avec moi, & me promettoit les plus belles choses du monde. Un croquant arrivoit-il? A l'instant tout étoit oublié. Après mille épreuves de l'inutilité de mes remontrances, que me restoit-il à faire que de détourner les yeux du mal que je ne

pouvois prévenir ? Je m'éloignois de la maiſon dont je ne pouvois garder la porte ; je faiſois de petits voyages à Genève, à Lyon, qui m'étourdiſſant ſur ma peine ſecrette, en augmentoient en même tems le ſujet par ma dépenſe. Je puis jurer que j'en aurois ſouffert tous les retranchemens avec joie, ſi Maman eût vraiment profité de cette épargne ; mais certain que ce que je me refuſois, paſſoit à des frippons, j'abuſois de ſa facilité pour partager avec eux, & comme le chien qui revient de la boucherie, j'emportois mon lopin du morceau que je n'avois pu ſauver.

Les prétextes ne me manquoient pas pour tous ces voyages, & Maman ſeule m'en eût fourni de reſte, tant elle avoit par-tout de liaiſons, de négociations, d'affaires, de commiſſions à donner à quelqu'un de ſûr. Elle ne demandoit qu'à m'envoyer, je ne demandois qu'à aller ; cela ne pouvoit manquer de faire une vie ambulante. Ces voyages me mirent à portée de faire quelques bonnes connoiſſances, qui m'ont été dans la ſuite agréables ou utiles : entr'autres à Lyon celle de M. *Perrichon*, que je me reproche de n'avoir pas aſſez cultivé, vu les bontés qu'il a eues pour moi ;

moi; celle du bon *Parisot*, dont je parlerai dans son tems: à Grenoble celles de Madame *Deybens*, & de Madame la Présidente de *Bardonanche*, femme de beaucoup d'esprit, & qui m'eût pris en amitié si j'avois été à portée de la voir plus souvent: à Genève celle de M. de la *Closure*, Résident de France, qui me parloit souvent de ma mère, dont malgré la mort & le tems, son cœur n'avoit pu se déprendre; celle des deux *Barrillot*, dont le père, qui m'appel'oit son petit-fils, étoit d'une société très-aimable, & l'un des plus dignes hommes que j'aye jamais connus. Durant les troubles de la République, ces deux citoyens se jettèrent dans les deux partis contraires; le fils dans celui de la Bourgeoisie, le père dans celui des Magistrats, & lorsqu'on prit les armes en 1737, je vis, étant à Genève, le père & le fils sortir armés de la même maison, l'un pour monter à l'hôtel-de-ville, l'autre pour se rendre à son quartier, sûrs de se trouver deux heures après l'un vis-à-vis de l'autre, exposés à s'entrégorger. Ce spectacle affreux me fit une impression si vive, que je jurai de ne tremper jamais dans aucune guerre civile, & de ne soutenir jamais

au-dedans la liberté par les armes, ni de ma perſonne, ni de mon aveu, ſi jamais je rentrois dans mes droits de citoyen. Je me rends le témoignage d'avoir tenu ce ſerment dans une occaſion délicate, & l'on trouvera, du moins je le penſe, que cette modération fut de quelque prix.

Mais je n'en étois pas encore à cette première fermentation de patriotiſme que Genève en armes excita dans mon cœur. On jugera combien j'en étois loin par un fait très-grave à ma charge, que j'ai oublié de mettre à ſa place & qui ne doit pas être omis.

Mon oncle *Bernard* étoit depuis quelques années paſſé dans la Caroline pour y faire bâtir la ville de Charleſtown dont il avoit donné le plan. Il y mourut peu après; mon pauvre couſin étoit auſſi mort au ſervice du Roi de Pruſſe, & ma tante perdit ainſi ſon fils & ſon mari preſque en même tems. Ces pertes réchauffèrent un peu ſon amitié pour le plus proche parent qui lui reſtât & qui étoit moi. Quand j'allois à Genève je logeois chez elle, & je m'amuſois à fureter & feuilleter les livres & papiers que mon oncle avoit laiſſés. J'y trouvai beaucoup de pièces curieuſes, &

des lettres dont assurément on ne se douteroit pas. Ma tante qui faisoit peu de cas de ces paperasses, m'eût laissé tout emporter, si j'avois voulu. Je me contentai de deux ou trois livres commentés de la main de mon grand-père *Bernard*, le ministre, & entr'autres les œuvres posthumes de *Rohault* in-quarto, dont les marges étoient pleines d'excellentes scholies, qui me firent aimer les mathématiques. Ce livre est resté parmi ceux de Madame de *Warens*; j'ai toujours été fâché de ne l'avoir pas gardé. A ces livres, je joignis cinq ou six mémoires manuscrits, & un seul imprimé, qui étoit du fameux Micheli *Ducret*, homme d'un grand talent, savant, éclairé, mais trop remuant, traité bien cruellement par les magistrats de Genève, & mort dernièrement dans la forteresse d'Arberg, où il étoit enfermé depuis longues années, pour avoir, disoit-on, trempé dans la conspiration de Berne.

Ce mémoire étoit une critique assez judicieuse de ce grand & ridicule plan de fortification qu'on a exécuté en partie à Genève, à la grande risée des gens du métier qui ne savent pas le but secret qu'avoit le Conseil dans l'exécution de

cette magnifique entrepriſe. M. *Micheli* ayant été exclu de la chambre des fortifications, pour avoir blâmé ce plan, avoit cru, comme membre des Deux-Cents, & même comme citoyen, pouvoir en dire ſon avis plus au long, & c'étoit ce qu'il avoit fait par ce mémoire qu'il eut l'imprudence de faire imprimer, mais non pas publier ; car il n'en fit tirer que le nombre d'exemplaires qu'il envoyoit aux Deux-Cents, & qui furent tous interceptés à la Poſte par ordre du petit Conſeil. Je trouvai ce mémoire parmi les papiers de mon oncle, avec la réponſe qu'il avoit été chargé d'y faire, & j'emportai l'un & l'autre. J'avois fait ce voyage peu après ma ſortie du Cadaſtre, & j'étois demeuré en quelque liaiſon avec l'avocat *Coccelli* qui en étoit le chef. Quelque tems après, le directeur de la Douane s'aviſa de me prier de lui tenir un enfant, & me donna Madame *Coccelli* pour commère. Les honneurs me tournoient la tête, & fier d'appartenir de ſi près à M. l'Avocat, je tâchois de faire l'important pour me montrer digne de cette gloire.

Dans cette idée je crus ne pouvoir rien faire de mieux que de lui faire voir

mon mémoire imprimé de M. *Micheli*, qui réellement étoit une pièce rare, pour lui prouver que j'appartenois à des notables de Genève, qui savoient les secrets de l'Etat. Cependant par une demi-réserve, dont j'aurois peine à rendre raison, je ne lui montrai point la réponse de mon oncle à ce mémoire, peut-être parce qu'elle étoit manuscrite, & qu'il ne falloit à M. l'Avocat que du moulé. Il sentit pourtant si bien le prix de l'écrit que j'eus la bêtise de lui confier, que je ne pus jamais le ravoir ni le revoir, & que bien convaincu de l'inutilité de mes efforts, je me fis un mérite de la chose & transformai ce vol en présent. Je ne doute pas un moment qu'il n'ait bien fait valoir à la cour de Turin, cette pièce, plus curieuse cependant qu'utile, & qu'il n'ait eu grand soin de se faire rembourser de manière ou d'autre de l'argent qu'il lui en avoit dû coûter pour l'acquérir. Heureusement de tous les futurs contingens, un des moins probables est qu'un jour le roi de Sardaigne assiégera Genève. Mais comme il n'y a pas d'impossibilité à la chose, j'aurai toujours à reprocher à ma sotte vanité d'avoir

montré les plus grands défauts de cette place à son plus ancien ennemi.

Je passai deux ou trois ans de cette façon, entre la musique, les magistères, les projets, les voyages, flottant incessamment d'une chose à l'autre, cherchant à me fixer sans savoir à quoi, mais entraîné pourtant par degrés vers l'étude, voyant des gens de lettres, entendant parler de littérature, me mêlant quelquefois d'en parler moi-même, & prenant plutôt le jargon des livres que la connoissance de leur contenu. Dans mes voyages de Genève, j'allois de tems en tems voir en passant mon ancien bon ami M. *Simon*, qui fomentoit beaucoup mon émulation naissante par des nouvelles toutes fraîches de la République des lettres, tirées de Baillet ou de Colomiés. Je voyois aussi beaucoup à Chambery un Jacobin, professeur de Physique, bon homme de moine dont j'ai oublié le nom, & qui faisoit souvent de petites expériences qui m'amusoient extrêmement. Je voulus à son exemple faire de l'encre de sympathie. Pour cet effet, après avoir rempli une bouteille plus qu'à demi de chaux vive, d'orpiment & d'eau,

je la bouchai bien. L'effervescence commença presqu'à l'instant très-violemment. Je courus à la bouteille pour la déboucher, mais je n'y fus pas à tems; elle me sauta au visage comme une bombe. J'avalai de l'orpiment, de la chaux, j'en faillis mourir. Je restai aveugle plus de six semaines, & j'appris ainsi à ne pas me mêler de Physique expérimentale, sans en savoir les élémens.

Cette aventure m'arriva mal-à-propos pour ma santé, qui depuis quelque tems s'altéroit sensiblement. Je ne sais d'où venoit, qu'étant bien conformé par le coffre, & ne faisant d'excès d'aucune espèce, je déclinois à vue d'œil. J'ai une assez bonne quarrure, la poitrine large, mes poumons doivent y jouer à l'aise; cependant j'avois la courte haleine; je me sentois oppressé: je soupirois involontairement, j'avois des palpitations, je crachois du sang; la fièvre lente survint, & je n'en ai jamais été bien quitte. Comment peut-on tomber dans cet état, à la fleur de l'âge, sans avoir aucun viscère vicié, sans avoir rien fait pour détruire sa santé?

L'épée use le fourreau, dit-on quelquefois. Voilà mon histoire. Mes pas-

sions m'ont fait vivre, & mes passions m'ont tué. Quelles passions, dira-t-on? Des riens : les choses du monde les plus puériles : mais qui m'affectoient comme s'ils se fût agi de la possession d'Hélène ou du trône de l'univers. D'abord les femmes. Quand j'en eus une, mes sens furent tranquilles, mais mon cœur ne le fut jamais. Les besoins de l'amour me dévoroient au sein de la jouissance. J'avois une tendre mère, une amie chérie, mais il me falloit une maitresse. Je me la figurois à sa place; je me la créois de mille façons, pour me donner le change à moi-même. Si j'avois cru tenir Maman dans mes bras, quand je l'y tenois, mes étreintes n'auroient pas été moins vives, mais tous mes desirs se seroient éteints; j'aurois sanglotté de tendresse, mais je n'aurois pas joui. Jouir! Ce sort est-il fait pour l'homme? Ah, si jamais une seule fois en ma vie, j'avois goûté dans leur plénitude toutes les délices de l'amour, je n'imagine pas que ma frêle existence y eût pu suffire; je serois mort sur le fait.

J'étois donc brûlant d'amour sans objet, & c'est peut-être ainsi qu'il épuise le plus. J'étois inquiet, tourmenté du mauvais état des affaires de ma pauvre

Maman & de son imprudente conduite, qui ne pouvoit manquer d'opérer sa ruine totale en peu de tems. Ma cruelle imagination, qui va toujours au-devant des malheurs, me montroit celui-là sans cesse dans tout son excès & dans toutes ses suites. Je me voyois d'avance forcément séparé par la misère de celle à qui j'avois consacré ma vie, & sans qui je n'en pouvois jouir. Voilà comment j'avois toujours l'ame agitée. Les desirs & les craintes me dévoroient alternativement.

La musique étoit pour moi une autre passion moins fougueuse, mais non moins consumante par l'ardeur avec laquelle je m'y livrois, par l'étude opiniâtre des obscurs livres de Rameau, par mon invincible obstination à vouloir en charger ma mémoire qui s'y refusoit toujours, par mes courses continuelles, par les compilations immenses que j'entassois, passant très-souvent à copier les nuits entières. Et pourquoi m'arrêter aux choses permanentes, tandis que toutes les folies qui passoient dans mon inconstante tête, les goûts fugitifs d'un seul jour, un voyage, un concert, un soupé, une promenade à faire, un roman à lire, une comédie à voir, tout

ce qui étoit le moins du monde prémédité dans mes plaisirs ou dans mes affaires, devenoit pour moi tout autant de passions violentes qui, dans leur impétuosité ridicule, me donnoient le plus vrai tourment. La lecture des malheurs imaginaires de *Cléveland*, faite avec fureur, & souvent interrompue, m'a fait faire, je crois, plus de mauvais sang que les miens.

Il y avoit un Genevois nommé M. *Bagueret*, lequel avoit été employé sous Pierre-le-Grand à la Cour de Russie; un des plus vilains hommes & des plus grands foux que j'aye jamais vus, toujours plein de projets aussi foux que lui, qui faisoit tomber les millions comme la pluie, & à qui les zéros ne coûtoient rien. Cet homme étant venu à Chambery, pour quelque procès au Sénat, s'empara de Maman, comme de raison, & pour ses tréfors de zéros qu'il lui prodiguoit généreusement, lui tiroit ses pauvres écus pièce à pièce. Je ne l'aimois point, il le voyoit; avec moi, cela n'est pas difficile: il n'y avoit sorte de bassesse qu'il n'employât pour me cajoler. Il s'avisa de me proposer d'apprendre les échecs qu'il jouoit un peu. J'essayai, presque malgré moi, & après

avoir tant bien que mal appris la marche, mon progrès fut si rapide qu'avant la fin de la première séance je lui donnai la tour qu'il m'avoit donnée en commençant. Il ne m'en fallut pas davantage : me voilà forcené des échecs. J'achète un échiquier : j'achète le calabrois ; je m'enferme dans ma chambre, j'y passe les jours & les nuits à vouloir apprendre par cœur toutes les parties, à les fourrer dans ma tête, bon gré mal gré, à jouer seul sans relâche & sans fin. Après deux ou trois mois de ce beau travail & d'efforts inimaginables, je vais au café, maigre, jaune, & presque hébêté. Je m'essaye, je rejoue avec M. *Bagueret* : il me bat une fois, deux fois, vingt fois ; tant de combinaisons s'étoient brouillées dans ma tête, & mon imagination s'étoit si bien amortie, que je ne voyois plus qu'un nuage devant moi. Toutes les fois qu'avec le livre de *Philidor* ou celui de *Stamma* j'ai voulu m'exercer à étudier des parties, la même chose m'est arrivée, & après m'être épuisé de fatigue, je me suis trouvé plus foible qu'auparavant. Du reste, que j'aye abandonné les échecs, ou qu'en jouant je me sois remis en haleine, je n'ai jamais avancé d'un cran

depuis cette première séance, & je me suis toujours retrouvé au même point où j'étois en la finissant. Je m'exercerois des milliers de siècles, que je finirois par pouvoir donner la tour à *Bagueret*, & rien de plus. Voilà du tems bien employé, direz-vous! & je n'y en ai pas employé peu. Je ne finis ce premier essai que quand je n'eus plus la force de continuer. Quand j'allai me montrer, sortant de ma chambre, j'avois l'air d'un déterré, & suivant le même train, je n'aurois pas resté déterré long-tems. On conviendra qu'il est difficile, & sur-tout dans l'ardeur de la jeunesse, qu'une pareille tête laisse toujours le corps en santé.

L'altération de la mienne agit sur mon humeur, & tempéra l'ardeur de mes fantaisies. Me sentant affoiblir, je devins plus tranquille, & perdis un peu la fureur des voyages. Plus sédentaire, je fus pris, non de l'ennui, mais de la mélancolie; les vapeurs succédèrent aux passions; ma langueur devint tristesse; je pleurois & soupirois à propos de rien; je sentois la vie m'échapper sans l'avoir goûtée; je gémissois sur l'état où je laissois ma pauvre Maman, sur celui où je la voyois prête

à tomber ; je puis dire que la quitter & la laiſſer à plaindre, étoit mon unique regret. Enfin, je tombai tout-à-fait malade. Elle me ſoigna comme jamais mère n'a ſoigné ſon enfant, & cela lui fit du bien à elle-même, en faiſant diverſion aux projets & tenant écartés les projetteurs. Quelle douce mort, ſi alors elle fût venue ! Si j'avois peu goûté les biens de la vie, j'en avois peu ſenti les malheurs. Mon ame paiſible pouvoit partir ſans le ſentiment cruel de l'injuſtice des hommes qui empoiſonne la vie & la mort. J'avois la conſolation de me ſurvivre dans la meilleure moitié de moi même ; c'étoit à peine mourir. Sans les inquiétudes que j'avois ſur ſon ſort, je ſerois mort comme j'aurois pu m'endormir, & ces inquiétudes mêmes avoient un objet affectueux & tendre qui en tempéroit l'amertume. Je lui diſois : vous voilà dépoſitaire de tout mon être ; faites en ſorte qu'il ſoit heureux. Deux ou trois fois quand j'étois le plus mal, il m'arriva de me lever dans la nuit & de me traîner à ſa chambre, pour lui donner ſur ſa conduite des conſeils, j'oſe dire, pleins de juſteſſe & de ſens, mais où l'intérêt que je prenois à ſon ſort ſe marquoit mieux que toute

autre chose. Comme si les pleurs étoient ma nourriture & mon remède, je me fortifiois de ceux que je versois auprès d'elle, avec elle, assis sur son lit, & tenant ses mains dans les miennes. Les heures couloient dans ces entretiens nocturnes, & je m'en retournois en meilleur état que je n'étois venu : content & calme dans les promesses qu'elle m'avoit faites, dans les espérances qu'elle m'avoit données, je m'endormois là-dessus avec la paix du cœur & la résignation à la Providence. Plaise à Dieu qu'après tant de sujets de haïr la vie, après tant d'orages qui ont agité la mienne & qui ne m'en font plus qu'un fardeau, la mort qui doit la terminer me soit aussi peu cruelle qu'elle me l'eût été dans ce moment là !

A force de soins, de vigilance & d'incroyables peines, elle me sauva, & il est certain qu'elle seule pouvoit me sauver. J'ai peu de foi à la médecine des Médecins, mais j'en ai beaucoup à celle des vrais amis ; des choses dont notre bonheur dépend se font toujours beaucoup mieux que toutes les autres. S'il y a dans la vie un sentiment délicieux, c'est celui que nous éprouvâmes d'être rendus l'un à l'autre. Notre

attachememt mutuel n'en augmenta pas, cela n'étoit pas poſſible ; mais il prit je ne ſais quoi de plus intime, de plus touchant dans ſa grande ſimplicité. Je devenois tout-à-fait ſon œuvre, tout-à-fait ſon enfant, & plus que ſi elle eût été ma vraie mère. Nous commençâmes, ſans y ſonger, à ne plus nous ſéparer l'un de l'autre, à mettre en quelque ſorte toute notre exiſtence en commun ; & ſentant que réciproquement nous nous étions non ſeulement néceſſaires, mais ſuffiſans, nous nous accoutumâmes à ne plus penſer à rien d'étranger à nous, à borner abſolument notre bonheur & tous nos deſirs à cette poſſeſſion mutuelle & peut-être unique parmi les humains, qui n'étoit point, comme je l'ai dit, celle de l'amour, mais une poſſeſſion plus eſſentielle, qui, ſans tenir aux ſens, au ſexe, à l'âge, à la figure, tenoit à tout ce par quoi l'on eſt ſoi, & qu'on ne peut perdre qu'en ceſſant d'être.

A quoi tint-il que cette précieuſe criſe n'amenât le bonheur du reſte de ſes jours & des miens ? Ce ne fut pas à moi, je m'en rends le conſolant témoignage. Ce ne fut pas non plus à elle, du moins à ſa volonté. Il étoit

écrit que bientôt l'invincible naturel reprendroit son empire. Mais ce fatal retour ne se fit pas tout d'un coup. Il y eut, grace au Ciel, un intervalle; court & précieux intervalle ! qui n'a pas fini par ma faute, & dont je ne me reprocherai pas d'avoir mal profité.

Quoique guéri de ma grande maladie, je n'avois pas repris ma vigueur. Ma poitrine n'étoit pas rétablie; un reste de fièvre duroit toujours, & me tenoit en langueur. Je n'avois plus de goût à rien qu'à finir mes jours près de celle qui m'étoit chère, à la maintenir dans ses bonnes résolutions, à lui faire sentir en quoi consistoit le vrai charme d'une vie heureuse, à rendre la sienne telle autant qu'il dépendoit de moi. Mais je voyois, je sentois même que dans une maison sombre & triste, la continuelle solitude du tête-à-tête deviendroit à la fin triste aussi. Le remède à cela se présenta comme de lui-même. Maman m'avoit ordonné le lait, & vouloit que j'allasse le prendre à la campagne. J'y consentis, pourvu qu'elle y vînt avec moi. Il n'en fallut pas davantage pour la déterminer; il ne s'agit plus que du choix du lieu. Le jardin du fauxbourg n'étoit pas propre-

ment à la campagne ; entouré de maisons & d'autres jardins, il n'avoit point les attraits d'une retraite champêtre. D'ailleurs, après la mort d'*Anet* nous avions quitté ce jardin pour raison d'économie, n'ayant plus à cœur d'y tenir des plantes, & d'autres vues nous faisant peu regretter ce réduit.

Profitant maintenant du dégoût que je lui trouvai pour la ville, je lui proposai de l'abandonner tout-à-fait, & de nous établir dans une solitude agréable, dans quelque petite maison assez éloignée pour dérouter les importuns. Elle l'eût fait, & ce parti que son bon ange & le mien lui suggéroit, nous eût vraisemblablement assuré des jours heureux & tranquilles, jusqu'au moment où la mort devoit nous séparer. Mais cet état n'étoit pas celui où nous étions appellés. Maman devoit éprouver toutes les peines de l'indigence & du mal-être, après avoir passé sa vie dans l'abondance, pour la lui faire quitter avec moins de regret ; & moi, par un assemblage de maux de toute espèce, je devois être un jour en exemple à quiconque inspiré du seul amour du bien public & de la justice, ose, fort de sa seule innocence, dire ouvertement la

vérité aux hommes, sans s'étayer par des cabales, sans s'être fait des partis pour le protéger.

Une malheureuse crainte la retint. Elle n'osa quitter sa vilaine maison, de peur de fâcher le propriétaire. Ton projet de retraite est charmant, me dit-elle, & fort de mon goût; mais dans cette retraite il faut vivre. En quittant ma prison je risque de perdre mon pain, & quand nous n'en aurons plus dans les bois, il en faudra bien retourner chercher à la ville. Pour avoir moins besoin d'y venir, ne la quittons pas tout à-fait. Payons cette petite pension au Comte de **** pour qu'il me laisse la mienne. Cherchons quelque réduit assez loin de la ville, pour vivre en paix, & assez près pour y revenir toutes les fois qu'il sera nécessaire. Ainsi fut fait. Après avoir un peu cherché, nous nous fixâmes aux Charmettes, une terre de M. de *Conzié* à la porte de Chambery, mais retirée & solitaire comme si l'on étoit à cent lieues. Entre deux côteaux assez élevés est un petit vallon nord & sud au fond duquel coule une rigole entre des cailloux & des arbres. Le long de ce vallon à mi-côte sont quelques maisons éparses fort agréables pour quiconque aime un asyle

un peu sauvage & retiré. Après avoir essayé deux ou trois de ces maisons, nous choisîmes enfin la plus jolie, appartenant à un gentilhomme qui étoit au service, appellé M. *Noiret*. La maison étoit très-logeable. Au-devant un jardin en terrasse, une vigne au-dessus, un verger au-dessous, vis-à-vis un petit bois de châteigners, une fontaine à portée; plus haut dans la montagne des prés pour l'entretien du bétail; enfin, tout ce qu'il falloit pour le petit ménage champêtre que nous y voulions établir. Autant que je puis me rappeller les tems & les dates, nous en prîmes possession vers la fin de l'été de 1736. J'étois transporté, le premier jour que nous y couchâmes. O Maman! dis-je à cette chère amie en l'embrassant & l'inondant de larmes d'attendrissement & de joie, ce séjour est celui du bonheur & de l'innocence. Si nous ne les trouvons pas ici l'un avec l'autre, il ne les faut chercher nulle part.

Fin du cinquième Livre.

LES CONFESSIONS DE J. J. ROUSSEAU.

LIVRE SIXIÈME.

Hoc erat in votis : modus agri non ità magnus,
Hortus ubi, & tecto vicinus aquæ fons ;
Et paululùm ſylvæ ſuper his foret.

JE ne puis pas ajouter : *auctiùs atque Dî meliùs fecere* ; mais n'importe, il ne m'en falloit pas davantage ; il ne m'en falloit pas même la propriété : c'étoit aſſez pour moi de la jouiſſance, & il y a long-tems que j'ai dit & ſenti que le propriétaire & le poſſeſſeur ſont ſouvent deux perſonnes très différentes ; même en laiſſant à part les maris & les amans.

Ici commence le court bonheur de ma vie ; ici viennent les paiſibles, mais rapides momens qui m'ont donné le droit de dire que j'ai vécu. Momens

précieux & si regrettés! ah! recommencez pour moi votre aimable cours; coulez plus lentement dans mon souvenir, s'il est possible, que vous ne fîtes réellement dans votre fugitive succession. Comment ferai-je pour prolonger à mon gré ce récit si touchant & si simple, pour redire toujours les mêmes choses & n'ennuyer pas plus mes lecteurs en les répétant, que je ne m'ennuyois moi-même en les recommençant sans cesse? Encore si tout cela consistoit en faits, en actions, en paroles, je pourrois le décrire & le rendre en quelque façon; mais comment dire ce qui n'étoit ni dit ni fait, ni pensé même, mais goûté, mais senti, sans que je puisse énoncer d'autre objet de mon bonheur que ce sentiment même. Je me levois avec le soleil & j'étois heureux; je me promenois & j'étois heureux; je voyois Maman & j'étois heureux, je la quittois & j'étois heureux; je parcourois les bois, les côteaux, j'errois dans les vallons, je lisois, j'étois oisif, je travaillois au jardin, je cueillois les fruits, j'aidois au ménage, & le bonheur me suivoit par-tout; il n'étoit dans aucune chose assignable, il étoit tout en moi-

même, il ne pouvoit me quitter un seul instant,

Rien de tout ce qui m'est arrivé durant cette époque chérie, rien de ce que j'ai fait, dit & pensé tout le tems qu'elle a duré, n'est échappé de ma mémoire. Les tems qui précèdent & qui suivent me reviennent par intervalles. Je me les rappelle inégalement & confusément; mais je me rappelle celui-là tout entier comme s'il duroit encore. Mon imagination, qui dans ma jeunesse alloit toujours en avant & maintenant rétrograde, compense par ces doux souvenirs l'espoir que j'ai pour jamais perdu. Je ne vois plus rien dans l'avenir qui me tente. Les seuls retours du passé peuvent me flatter, & ces retours si vifs & si vrais dans l'époque dont je parle, me font souvent vivre heureux malgré mes malheurs.

Je donnerai de ces souvenirs un seul exemple qui pourra faire juger de leur force & de leur vérité. Le premier jour que nous allâmes coucher aux Charmettes, Maman étoit en chaise à porteurs, & je la suivois à pied. Le chemin monte, elle étoit assez pesante, & craignant de trop fatiguer ses por-

teurs, elle voulut descendre à-peu-près à moitié chemin pour faire le reste à pied. En marchant elle vit quelque chose de bleu dans la haie & me dit : voilà de la pervenche encore en fleur. Je n'avois jamais vu de la pervenche, je ne me baissai pas pour l'examiner, & j'ai la vue trop courte pour distinguer à terre les plantes de ma hauteur. Je jettai seulement en passant un coup d'œil sur celle-là, & près de trente ans se sont passés sans que j'aye revu de la pervenche, ou que j'y aye fait attention. En 1764, étant à Cressier avec mon ami M. *du Peyrou*, nous montions une petite montagne, au sommet de laquelle il a un joli salon qu'il appelle avec raison Bellevue. Je commençois alors d'herboriser un peu. En montant & regardant parmi les buissons, je pousse un cri de joie : *ah voilà de la pervenche !* & c'en étoit en effet. *Du Peyrou* s'apperçut du transport, mais il en ignoroit la cause ; il l'apprendra, je l'espere, lorsqu'un jour il lira ceci. Le lecteur peut juger par l'impression d'un si petit objet de celle que m'ont fait tous ceux qui se rapportent à la même époque.

Cependant l'air de la campagne ne

me rendit point ma première santé. J'étois languissant ; je le devins davantage. Je ne pus supporter le lait, il fallut le quitter. C'étoit alors la mode de l'eau pour tout remede ; je me mis à l'eau, & si peu discrétement, qu'elle faillit me guérir, non de mes maux, mais de la vie. Tous les matins en me levant, j'allois à la fontaine avec un grand gobelet, & j'en buvois successivement en me promenant la valeur de deux bouteilles. Je quittai tout-à-fait le vin à mes repas. L'eau que je buvois étoit un peu crue & difficile à passer, comme sont la plupart des eaux des montagnes. Bref, je fis si bien qu'en moins de deux mois, je me détruisis totalement l'estomac que j'avois eu très-bon jusqu'alors. Ne digérant plus, je compris qu'il ne falloit plus espérer de guérir. Dans ce même tems, il m'arriva un accident aussi singulier par lui-même que par ses suites, qui ne finiront qu'avec moi.

Un matin que je n'étois pas plus mal qu'à l'ordinaire, en dressant une petite table sur son pied, je sentis dans tout mon corps une révolution subite & presque inconcevable. Je ne saurais mieux la comparer qu'à une espèce de tempête

tempête qui s'éleva dans dans mon sang & gagna dans l'instant tous mes membres. Mes artères se mirent à battre d'une si grande force, que non-seulement je sentois leur battement, mais que je l'entendois même, & sur-tout celui des carotides. Un grand bruit d'oreilles se joignit à cela, & ce bruit étoit triple ou plutôt quadruple : savoir, un bourdonnement grave & sourd, un murmure plus clair comme d'une eau courante, un sifflement très-aigu, & le battement que je viens de dire, & dont je pouvais aisément compter les coups sans me tâter le pou ni toucher mon corps de mes mains. Ce bruit interne étoit si grand, qu'il m'ôta la finesse d'ouie que j'avois auparavant, & me rendit, non tout-à-fait sourd, mais dur d'oreille, comme je le suis depuis ce tems-là.

On peut juger de ma surprise & de mon effroi. Je me crus mort; je me mis au lit; le médecin fut appellé; je lui contai mon cas en frémissant & le jugeant sans remède. Je crois qu'il en pensa de même, mais il fit son métier. Il m'enfila de longs raisonnemens où je ne compris rien du tout; puis en conséquence de sa sublime théorie, il

commença *in animâ vili* la cure expérimentale qu'il lui plût de tenter. Elle étoit si pénible, si dégoûtante, & opéroit si peu, que je m'en lassai bientôt, & au bout de quelques semaines, voyant que je n'étois ni mieux ni pis, je quittai le lit, & repris ma vie ordinaire, avec mon battement d'artères & mes bourdonnemens, qui depuis ce tems-là, c'est à dire, depuis trente ans, ne m'ont pas quitté une minute.

J'avois été jusqu'alors grand dormeur. La totale privation du sommeil qui se joignit à tous ces symptômes, & qui les a constamment accompagnés jusqu'ici, acheva de me persuader qu'il me restoit peu de tems à vivre. Cette persuasion me tranquillisa pour un tems sur le soin de guérir. Ne pouvant prolonger ma vie, je résolus de tirer du peu qu'il m'en restoit tout le parti qu'il étoit possible, & cela se pouvoit par une singulière faveur de la nature, qui, dans un état funeste, m'exemptoit des douleurs qu'il sembloit devoir m'attirer. J'étois importuné de ce bruit, mais je n'en souffrois pas : il n'étoit accompagné d'aucune autre incommodité habituelle que de l'insomnie durant les nuits, & en tout tems d'une courte

haleine qui n'allolt pas juſqu'à l'aſtme, & ne ſe faiſoit ſentir que quand je voulois courir ou agir un peu fortement.

Cet accident qui devoit tuer mon corps ne tua que mes paſſions, & j'en bénis le Ciel chaque jour par l'heureux effet qu'il produiſit ſur mon ame. Je puis bien dire que je ne commençai de vivre que quand je me regardai comme un homme mort. Donnant leur véritable prix aux choſes que j'allois quitter, je commençai de m'occuper de ſoins plus nobles, comme par anticipation ſur ceux que j'aurois bientôt à remplir, & que j'avois fort négligés juſqu'alors. J'avois ſouvent traveſti la religion à ma mode, mais je n'avois jamais été tout-à-fait ſans religion. Il m'en coûta moins de revenir à ce ſujet ſi triſte pour tant de gens, mais ſi doux pour qui s'en fait un objet de conſolation & d'eſpoir. Maman me fut en cette occaſion beaucoup plus utile que tous les théologiens ne me l'auroient été.

Elle qui mettoit toute choſe en ſyſtême, n'avoit pas manqué d'y mettre auſſi la religion, & ce ſyſtême étoit compoſé d'idées très-diſparates, les unes très-ſaines, les autres très-folles, de ſentimens relatifs à ſon caractère,

& de préjugés venus de son éducation. En général les croyans font Dieu comme ils sont eux-mêmes, les bons le font bon, les méchans le font méchant; les dévots haineux & bilieux ne voyent que l'enfer, parce qu'ils voudroient damner tout le monde : les ames aimantes & douces n'y croyent guère, & l'un des étonnemens dont je ne reviens point, est de voir le bon *Fénelon* en parler dans son Télémaque, comme s'il y croyoit tout de bon : mais j'espère qu'il mentoit alors; car enfin quelque véridique qu'on soit, il faut bien mentir quelquefois, quand on est Evêque. Maman ne mentoit pas avec moi, & cette ame sans fiel, qui ne pouvoit imaginer un Dieu vindicatif & toujours courroucé, ne voyoit que clémence & miséricorde où les dévots ne voyent que justice & punition. Elle disoit souvent qu'il n'y auroit point de justice en Dieu d'être juste envers nous, parce que ne nous ayant pas donné ce qu'il faut pour l'être, ce seroit redemander plus qu'il n'a donné. Ce qu'il y avoit de bizarre, étoit que, sans croire à l'enfer, elle ne laissoit pas de croire au purgatoire. Cela venoit de ce qu'elle ne savoit que faire des ames des méchans, ne pou-

vant ni les damner ni les mettre avec les bons jusqu'à ce qu'ils le fussent devenus ; & il faut avouer qu'en effet & dans ce monde & dans l'autre, les méchans sont toujours bien embarrassans.

Autre bizarrerie. On voit que toute la doctrine du péché originel & de la rédemption est détruite par ce système, que la base du Christianisme vulgaire en est ébranlée, & que le Catholicisme au moins ne peut subsister. Maman cependant étoit bonne catholique, ou prétendoit l'être, & il est sûr qu'elle le prétendoit de très bonne foi. Il lui sembloit qu'on expliquoit trop littéralement & trop durement l'Ecriture. Tout ce qu'on y lit des tourmens éternels lui paroissoit comminatoire ou figuré. La mort de Jesus-Christ lui paroissoit un exemple de charité vraiment divine, pour apprendre aux hommes à aimer Dieu, & à s'aimer entr'eux de même. En un mot, fidelle à la religion qu'elle avoit embrassée, elle en admettoit sincérement toute la profession de foi ; mais quand on venoit à la discussion de chaque article, il se trouvoit qu'elle croyoit tout autrement que l'Eglise, toujours en s'y soumettant. Elle avoit là-dessus une simplicité de cœur, une

franchiſe plus éloquente que des ergoteries, & qui ſouvent embarraſſoit juſqu'à ſon confeſſeur; car elle ne lui déguiſoit rien. Je ſuis bonne catholique, lui diſoit-elle, je veux toujours l'être; j'adopte de toutes les puiſſances de mon ame les déciſions de Sainte Mere Egliſe. Je ne ſuis pas maitreſſe de ma foi, mais je le ſuis de ma volonté. Je la ſoumets ſans réſerve, & je veux tout croire. Que me demandez-vous de plus?

Quand il n'y auroit point eu de morale chrétienne, je crois qu'elle l'auroit ſuivie, tant elle s'adaptoit bien à ſon caractère. Elle faiſoit tout ce qui étoit ordonné, mais elle l'eût fait de même quand il n'auroit pas été ordonné. Dans les choſes indifférentes elle aimoit à obéir, & s'il ne lui eût pas été permis, preſcrit même de faire gras, elle auroit fait maigre entre Dieu & elle, ſans que la prudence eût eu beſoin d'y entrer pour rien. Mais toute cette morale étoit ſubordonnée aux principes de M. de *Tavel*, ou plutôt elle prétendoit n'y rien voir de contraire. Elle eût couché tous les jours avec vingt hommes en repos de conſcience, & ſans même en avoir plus de ſcrupule que de deuil. Je ſais que force dévotes

ne sont pas sur ce point plus scrupuleuses, mais la différence est qu'elles sont séduites par leurs passions, & qu'elle ne l'étoit que par ses sophismes Dans les conversations les plus touchantes & j'ose dire les plus édifiantes, elle fût tombée sur ce point sans changer ni d'air ni de ton, sans se croire en contradiction avec elle-même. Elle l'eût même interrompue au besoin pour le fait, & puis l'eût reprise avec la même sérénité qu'auparavant : tant elle étoit intimement persuadée que tout cela n'étoit qu'une maxime de police sociale, dont toute personne sensée pouvoit faire l'interprétation, l'application, l'exception selon l'esprit de la chose, sans le moindre risque d'offenser Dieu. Quoique sur ce point je ne fusse assurément pas de son avis, j'avoue que je n'osois le combattre, honteux du rôle peu galant qu'il m'eût fallut faire pour cela. J'aurois bien cherché d'établir la règle pour les autres en tâchant de m'en excepter ; mais outre que son tempérament prévenoit assez l'abus de ses principes, je sais qu'elle n'étoit pas femme à prendre le change, & que reclamer l'exception pour moi, c'étoit la lui

laiſſer pour tous ceux qu'il lui plairoit. Au reſte, je compte ici par occaſion cette inconſéquence avec les autres, quoi qu'elle ait eu toujours peu d'effet dans ſa conduite & qu'alors elle n'en eût point du tout; mais j'ai promis d'expoſer fidellement ſes principes, & je veux tenir cet engagement; je reviens à moi.

Trouvant en elle toutes les maximes dont j'avois beſoin pour garantir mon ame des terreurs de la mort & de ſes ſuites, je puiſois avec ſécurité dans cette ſource de confiance. Je m'attachois à elle plus que je n'avois fait; j'aurois voulu tranſporter toute en elle ma vie que je ſentois prête à m'abandonner. De ce redoublement d'attachement pour elle, de la perſuaſion qu'il me reſtoit peu de tems à vivre, de ma profonde ſécurité ſur mon ſort à venir, réſultoit un état habituel très-calme, & ſenſuel même, en ce qu'amortiſſant toutes les paſſions qui portent au loin nos craintes & nos eſpérances, il me laiſſoit jouir ſans inquiétude & ſans trouble du peu de jours qui m'étoient laiſſés. Une choſe contribuoit à les rendre plus agréables; c'étoit le ſoin de nourrir ſon goût pour la campagne par

tous les amuſemens que j'y pouvois raſſembler. En lui faiſant aimer ſon jardin, ſa baſſe-cour, ſes pigeons, ſes vaches, je m'affectionnois moi-même à tout cela, & ces petites occupations qui rempliſſoient ma journée ſans troubler ma tranquillité, me valurent mieux que le lait, & tous les remèdes pour conſerver ma pauvre machine, & la rétablir même autant que cela ſe pouvoit.

Les vendanges, la récolte des fruits nous amuſèrent le reſte de cette année, & nous attachèrent de plus en plus à la vie ruſtique au milieu des bonnes gens dont nous étions entourés. Nous vîmes arriver l'hiver avec grand regret, & nous retournâmes à la ville comme nous ſerions allés en exil. Moi ſur-tout qui doutant de revoir le printems, croyois dire adieu pour toujours aux Charmettes. Je ne les quittai pas ſans baiſer la terre & les arbres, & ſans me retourner pluſieurs fois en m'en éloignant. Ayant quitté depuis long-tems mes écolières, ayant perdu le goût des amuſemens & des ſociétés de la ville, je ne ſortois plus, je ne voyois plus perſonne, excepté Maman, & M. *Salomon*, devenu depuis peu ſon médecin & le mien,

honnête homme, homme d'esprit, grand Cartésien, qui parloit assez bien du système du monde, & dont les entretiens agréables & instructifs me valurent mieux que toutes ses ordonnances. Je n'ai jamais pu supporter ce sot & niais remplissage des conversations ordinaires; mais des conversations utiles & solides m'ont toujours fait grand plaisir, & je ne m'y suis jamais refusé. Je pris beaucoup de goût à celles de M. *Salomon*; il me sembloit que j'enticipois avec lui sur ces hautes connoissances que mon ame alloit acquérir quand elle auroit perdu ses entraves. Ce goût que j'avois pour lui s'étendit aux sujets qu'il traitoit, & je commençai de rechercher les livres qui pouvoient m'aider à le mieux entendre. Ceux qui mêloient la dévotion aux sciences, m'étoient les plus convenables; tels étoient particulièrement ceux de l'Oratoire & de Port-Royal. Je me mis à les lire ou plutôt à les dévorer. Il m'en tomba dans les mains un du Père *Lami*, intitulé, *Entretiens sur les Sciences*. C'étoit une espèce d'introduction à la connoissance des livres qui en traitent. Je le lus & relus cent fois; je résolus d'en faire mon guide. Enfin je

me sentis entraîné peu-à-peu malgré mon état, ou plutôt par mon état, vers l'étude avec une force irrésistible, & tout en regardant chaque jour comme le dernier de mes jours, j'étudiois avec autant d'ardeur que si j'avois dû toujours vivre. On disoit que cela me faisoit du mal; je crois, moi, que cela me fit du bien, & non-seulement à mon ame, mais à mon corps; car cette application pour laquelle je me passionnois me devint si délicieuse, que, ne pensant plus à mes maux, j'en étois beaucoup moins affecté. Il est pourtant vrai que rien ne me procuroit un soulagement réel; mais n'ayant pas de douleurs vives, je m'accoutumois à languir, à ne pas dormir, à penser au lieu d'agir, & enfin à regarder le dépérissement successif & lent de ma machine comme un progrès inévitable que la mort seul pouvoit arrêter.

Non-seulement cette opinion me détacha de tous les vains soins de la vie, mais elle me délivra de l'importunité des remèdes, auxquels on m'avoit jusqu'alors soumis malgré moi. *Salomon* convaincu que ses drogues ne pouvoient me sauver, m'en épargna le déboire, & se contenta d'amu-

ſer la douleur de ma pauvre Maman avec quelques-unes de ces ordonnances indifférentes qui leurrent l'eſpoir du malade, & maintiennent le crédit du médecin. Je quittai l'étroit régime, je repris l'uſage du vin, & tout le train de vie d'un homme en ſanté ſelon la meſure de mes forces, ſobre ſur toute choſe, mais ne m'abſtenant de rien. Je ſortis même & recommençai d'aller voir mes connoiſſances, ſur-tout M. de *Conzié*, dont le commerce me plaiſoit fort. Enfin, ſoit qu'il me parût beau d'apprendre juſqu'à ma dernière heure, ſoit qu'un reſte d'eſpoir de vivre ſe cachât au fond de mon cœur, l'attente de la mort loin de ralentir mon goût pour l'étude ſembloit l'animer, & je me preſſois d'amaſſer un peu d'acquis pour l'autre monde, comme ſi j'avois cru n'y avoir que celui que j'aurois emporté. Je pris en affection la boutique d'un libraire, appellé *Bouchard*, où ſe rendoient quelques gens de lettres, & le printems que j'avois cru ne pas revoir étant proche, je m'aſſortis de quelques livres pour les Charmettes, en cas que j'euſſe le bonheur d'y retourner.

J'eus ce bonheur, & j'en profitai de mon mieux. La joie avec laquelle je

vis les premiers bourgeons, eſt inexprimable. Revoir le printems étoit pour moi reſſuſciter en paradis. A peine les neiges commençoient à fondre que nous quittâmes notre cachot, & nous fûmes aſſez-tôt aux Charmettes pour y avoir les prémices du roſſignol. Dès-lors, je ne crus plus mourir ; & réellement il eſt ſingulier que je n'ai jamais fait de grandes maladies à la campagne. J'y ai beaucoup ſouffert, mais je n'y ai jamais été alité. Souvent j'ai dit, me ſentant plus mal qu'à l'ordinaire : quand vous me verrez prêt à mourir, portez-moi à l'ombre d'un chêne ; je vous promets que j'en reviendrai.

Quoique foible, je repris mes fonctions champêtres, mais d'une manière proportionnée à mes forces. J'eus un vrai chagrin de ne pouvoir faire le jardin tout ſeul ; mais quand j'avois donné ſix coups de bêche, j'étois hors d'haleine, la ſueur me ruiſſeloit, je n'en pouvois plus. Quand j'étois baiſſé, mes battemens redoubloient, & le ſang me montoit à la tête, avec tant de force, qu'il falloit bien vîte me redreſſer. Contraint de me borner à des ſoins moins fatigans, je pris entr'autres celui du

colombier, & je m'y affectionnai si fort, que j'y passois souvent plusieurs heures de suite sans m'ennuyer un moment. Le pigeon est fort timide, & difficile à apprivoiser. Cependant je vins à bout d'inspirer aux miens tant de confiance; qu'ils me suivoient partout, & se laissoient prendre quand je voulois. Je ne pouvois paroître au jardin, ni dans la cour, sans en avoir à l'instant deux ou trois sur les bras, sur la tête, & enfin, malgré le plaisir que j'y prenois, ce cortège me devint si incommode, que je fus obligé de leur ôter cette familiarité. J'ai toujours pris un singulier plaisir à apprivoiser les animaux, sur-tout ceux qui sont craintifs & sauvages. Il me paroissoit charmant de leur inspirer une confiance que je n'ai jamais trompée. Je voulois qu'ils m'aimassent en liberté.

J'ai dit que j'avois apporté des livres. J'en fis usage; mais d'une manière moins propre à m'instruire qu'à m'accabler. La fausse idée que j'avois des choses, me persuadoit que, pour lire un livre avec fruit, il falloit avoir toutes les connoissances qu'il supposoit, bien éloigné de penser que souvent l'auteur ne les avoit pas lui-même, &

qu'il les puiſoit dans d'autres livres à meſure qu'il en avoit beſoin. Avec cette folle idée, j'étois arrêté à chaque inſtant, forcé de courir inceſſamment d'un livre à l'autre, & quelquefois avant d'être à la dixième page de celui que je voulois étudier, il m'eût fallut épuiſer des bibliothèques. Cependant je m'obſtinai ſi bien à cette extravagante méthode, que j'y perdis un tems infini, & faillis à me brouiller la tête au point de ne pouvoir plus, ni rien voir, ni rien ſavoir. Heureuſement je m'apperçus que j'enfilois une fauſſe route, qui m'égaroit dans un labyrinthe immenſe, & j'en ſortis avant d'y être tout-à-fait perdu.

Pour peu qu'on ait un vrai goût pour les ſciences, la première choſe qu'on ſent, en s'y livrant, c'eſt leur liaiſon, qui fait qu'elles s'attirent, s'aident, s'éclairent mutellement, & que l'une ne peut ſe paſſer de l'autre Quoique l'eſprit humain ne puiſſe ſuffire à toutes, & qu'il en faille toujours préférer une comme la principale, ſi l'on n'a quelque notion des autres, dans la ſienne même on ſe trouve ſouvent dans l'obſcurité. Je ſentis que ce que j'avois entrepris étoit bon & utile en lui-même,

qu'il n'y avoit que la mérhode à changer. Prenant d'abord l'encyclopédie, j'allois la divisant dans ses branches ; je vis qu'il falloit faire tout le contraire ; les prendre chacune séparément, & les poursuivre chacune à part jusqu'au point où elles se réunissent. Ainsi je revins à la synthèse ordinaire ; mais j'y revins en homme qui fait ce qu'il fait. La méditation me tenoit en cela lieu de connoissance, & une réflexion très-naturelle aidoit à me bien guider. Soit que je vécusse ou que je mourusse, je n'avois point de tems à perdre. Ne rien savoir à près de vingt-cinq ans, & vouloir tout apprendre, c'est s'engager à bien mettre le tems à profit. Ne sachant à quel point le sort ou la mort pouvoient arrêter mon zèle, je voulois, à tout événement, acquérir des idées de toutes choses, tant pour sonder mes dispositions naturelles, que pour juger par moi-même de ce qui méritoit le mieux d'être cultivé.

Je trouvai, dans l'exécution de ce plan, un autre avantage auquel je n'avois pas pensé ; celui de mettre beaucoup de tems à profit. Il faut que je ne sois pas né pour l'étude ; car une longue applicatioin me fatigue à tel

point qu'il m'eſt impoſſible de m'occuper demi-heure de ſuite avec force du même ſujet, ſur-tout en ſuivant les idées d'autrui; car il m'eſt arrivé quelquefois de me livrer plus long-tems aux miennes, & même avec aſſez de ſuccès. Quand j'ai ſuivi, durant quelques pages, un auteur qu'il faut lire avec application, mon eſprit l'abandonne, & ſe perd dans les nuages. Si je m'obſtine, je m'épuiſe inutilement; les éblouiſſemens me prennent, je ne vois plus rien. Mais que de ſujets différens ſe ſuccèdent, même ſans interruption, l'un me délaſſe de l'autre, & ſans avoir beſoin de relâche, je les ſuis plus aiſément. Je mis à profit cette obſervation dans mon plan d'études, & je les entremêlai tellement que je m'occupois tout le jour, & ne me fatiguois jamais. Il eſt vrai que les ſoins champêtres & domeſtiques faiſoient des diverſions utiles; mais dans ma ferveur croiſſante, je trouvai bientôt le moyen d'en ménager encore le tems pour l'étude, & de m'occuper à la fois de deux choſes, ſans ſonger que chacune en alloit moins bien.

Dans tant de menus détails qui me charment, & dont j'excède ſouvent

mon lecteur, je mets pourtant une discrétion dont il ne se douteroit guères, si je n'avois soin de l'en avertir. Ici, par exemple, je me rappelle avec délices tous les différens essais que je fis pour distribuer mon tems, de façon que j'y trouvasse à la fois autant d'agrément & d'utilité qu'il étoit possible, & je puis dire que ce tems, où je vivois dans la retraite, & toujours malade, fut celui de ma vie où je fus le moins oisif & le moins ennuyé. Deux ou trois mois se passèrent ainsi à tâter la pente de mon esprit & à jouir dans la plus belle saison de l'année, & dans un lieu qu'elle rendoit enchanté, du charme de la vie dont je sentois si bien le prix, de celui d'une société aussi libre que douce, si l'on peut donner le nom de société à une aussi parfaite union, & de celui des belles connoissances que je me proposois d'acquérir; car c'étoit pour moi comme si je les avois déjà possédées; ou plutôt c'étoit mieux encore, puisque le plaisir d'apprendre étoit pour beaucoup dans mon bonheur.

Il faut passer sur ces essais, qui tous étoient pour moi des jouissances, mais trop simples pour pouvoir être expli-

quées. Encore un coup le vrai bonheur ne se décrit pas, il se sent, & se sent d'autant mieux qu'il peut le moins se décrire, parce qu'il ne résulte pas d'un recueil de faits, mais qu'il est un état permanent. Je me répète souvent, mais je me répéterois bien davantage, si je disois la même chose autant de fois qu'elle me vient dans l'esprit. Quand enfin mon train de vie souvent changé eût pris un cours uniforme, voici à-peu-près quelle en fut la distribution.

Je me levois tous les matins avant le soleil. Je montois par un verger voisin dans un très-joli chemin qui étoit au-dessus de la vigne & suivoit la côte jusqu'à Chambery. Là, tout en me promenant, je faisois ma prière, qui ne consistoit pas en un vain balbutiement de lèvres, mais dans une sincère élévation de cœur à l'Auteur de cette aimable nature dont les beautés étoient sous mes yeux. Je n'ai jamais aimé à prier dans la chambre : il me semble que les murs & tous ces petits ouvrages des hommes s'interposent entre Dieu & moi. J'aime à le contempler dans ses œuvres, tandis que mon cœur s'élève à lui. Mes prières étoient pures, je puis le dire, & dignes par-là d'être exaucées.

Je ne demandois pour moi & pour celle dont mes vœux ne me séparoient jamais, qu'une vie innocente & tranquille, exempte du vice, de la douleur, des pénibles besoins ; la mort des justes & leur sort dans l'avenir. Du reste cet acte se passoit plus en admiration & en contemplation qu'en demandes, & je savois qu'auprès du Dispensateur des vrais biens, le meilleur moyen d'obtenir ceux qui nous sont nécessaires, est moins de les demander que de les mériter. Je revenois en me promenant, par un assez grand tour, occupé à considérer avec intérêt & volupté les objets champêtres dont j'étois environné, les seuls dont l'œil & le cœur ne se lassent jamais. Je regardois de loin s'il étoit jour chez Maman ; quand je voyois son contrevent ouvert, je tressaillois de joie & j'accourois. S'il étoit fermé, j'entrois au jardin en attendant qu'elle fût réveillée, m'amusant à repasser ce que j'avois appris la veille, ou à jardiner. Le contrevent s'ouvroit, j'allois l'embrasser dans son lit souvent encore à moitié endormie, & cet embrassement aussi pur que tendre, tiroit de son innocence même un charme qui n'est jamais joint à la volupté des sens.

Nous déjeûnions ordinairement avec du café au lait. C'étoit le tems de la journée où nous étions le plus tranquilles, où nous cauſions le plus à notre aiſe. Ces ſéances, pour l'ordinaire aſſez longues, m'ont laiſſé un goût vif pour les déjeûnés, & je préfère infiniment l'uſage d'Angleterre & de Suiſſe où le déjeûné eſt un vrai repas qui raſſemble tout le monde, à celui de France où chacun déjeûne ſeul dans ſa chambre, ou le plus ſouvent ne déjeûne point du tout. Après une heure ou deux de cauſerie, j'allois à mes livres juſqu'au dîné. Je commençois par quelque livre de philoſophie, comme la logique de Port-Royal, l'Eſſai de Locke, Mallebranche, Leibnitz, Deſcartes, &c. Je m'apperçus bientôt que tous ces Auteurs étoient en contradiction preſque perpétuelle, & je formai le chimérique projet de les accorder, qui me fatigua beaucoup & me fit perdre bien du tems. Je me brouillois la tête, & je n'avançois point. Enfin, renonçant encore à cette méthode, j'en pris une infiniment meilleure, & à laquelle j'attribue tout le progrès que je puis avoir fait, malgré mon défaut de capacité; car il eſt certain que j'en eus toujours fort peu pour l'é-

tude. En lisant chaque Auteur je me fis une loi d'adopter & suivre toutes ses idées sans y mêler les miennes ni celles d'un autre, & sans jamais disputer avec lui. Je me dis : commençons par me faire un magasin d'idées, vraies ou fausses, mais nettes, en attendant que ma tête en soit assez fournie pour pouvoir les comparer & choisir. Cette méthode n'est pas sans inconvéniens, je le sais, mais elle m'a réussi dans l'objet de m'instruire. Au bout de quelques années passées à ne penser exactement que d'après autrui, sans réfléchir, pour ainsi dire, & presque sans raisonner, je me suis trouvé un assez grand fonds d'acquis pour me suffire à moi-même & penser sans le secours d'autrui. Alors quand les voyages & les affaires m'ont ôté les moyens de consulter les livres, je me suis amusé à repasser & comparer ce que j'avois lu, à peser chaque chose à la balance de la raison, & à juger quelquefois mes maîtres. Pour avoir commencé tard à mettre en exercice ma faculté judiciaire, je n'ai pas trouvé qu'elle eût perdu sa vigueur, & quand j'ai publié mes propres idées, on ne m'a pas accusé d'être un disciple servile, & de jurer *in verba magistri*.

Je passois de-là à la géométrie élémentaire ; car je n'ai jamais été plus loin, m'obstinant à vouloir vaincre mon peu de mémoire à force de revenir cent & cent fois sur mes pas, & de recommencer incessamment la même marche. Je ne goûtai pas celle d'*Euclide*, qui cherche plutôt la chaîne des démonstrations que la liaison des idées. Je préférai la géométrie du P. *Lami*, qui dès-lors devint un de mes Auteurs favoris, & dont je relis encore avec plaisir les ouvrages. L'algèbre suivoit, & ce fut toujours le P. *Lami* que je pris pour guide ; quand je fus plus avancé, je pris la science du calcul du P. *Reynaud*, puis son analyse démontrée que je n'ai fait que ffleurer. Je n'ai jamais été assez loin pour bien sentir l'application de l'algèbre à la géométrie. Je n'aimois point cette manière d'opérer sans voir ce qu'on fait ; & il me sembloit que résoudre un problême de géométrie par les équations, c'étoit jouer un air en tournant une manivelle. La première fois que je trouvai par le calcul que le quarré d'un binome étoit composé du quarré de chacune de ses parties & du double produit de l'une par l'autre, malgré la justesse de ma multiplication, je n'en voulus rien croire

jusqu'à ce que j'eusse fait la figure. Ce n'étoit pas que je n'eusse un grand goût pour l'algèbre, en n'y considérant que la quantité abstraite; mais appliquée à l'étendue je voulois voir l'opération sur les lignes, autrement je n'y comprenois plus rien.

Après cela venoit le latin. C'étoit mon étude la plus pénible, & dans laquelle je n'ai jamais fait de grands progrès. Je me mis d'abord à la méthode latine de Port-Royal, mais sans fruit. Ces vers ostrogots me faisoient mal au cœur & ne pouvoient entrer dans mon oreille. Je me perdois dans ces foules de règles, & en apprenant la dernière, j'oubliois tout ce qui avoit précédé. Une étude de mots n'est pas ce qu'il faut à un homme sans mémoire; & c'étoit précisément pour forcer ma mémoire à prendre de la capacité, que je m'obstinois à cette étude. Il fallut l'abandonner à la fin. J'entendois assez la construction pour pouvoir lire un Auteur facile, à l'aide d'un dictionnaire. Je suivis cette route, & je m'en trouvai bien. Je m'appliquai à la traduction, non par écrit, mais mentale, & je m'en tins là. A force de tems & d'exercice, je suis parvenu à lire couramment les

Auteurs

Auteurs latins, mais jamais à pouvoir ni parler, ni écrire dans cette langue; ce qui m'a souvent mis dans l'embarras quand je me suis trouvé, je ne sais comment, enrôlé parmi les gens de lettres. Un autre inconvénient, conséquent à cette manière d'apprendre, est que je n'ai jamais su la prosodie, encore moins les règles de la versification. Désirant pourtant de sentir l'harmonie de la langue en vers & en prose, j'ai fait bien des efforts pour y parvenir; mais je suis convaincu que sans maître cela est presque impossible. Ayant appris la composition du plus facile de tous les vers, qui est l'hexamètre, j'eus la patience de scander presque tout Virgile, & d'y marquer les pieds & la quantité; puis quand j'étois en doute si une syllabe étoit longue ou brève, c'étoit mon Virgile que j'allois consulter. On sent que cela me faisoit faire bien des fautes, à cause des altérations permises par les règles de la versification. Mais s'il y a de l'avantage à étudier seul, il y a aussi de grands inconvéniens, & sur-tout une peine incroyable. Je sais cela mieux que qui que ce soit.

Avant midi, je quittois mes livres; & si le dîner n'étoit pas prêt, j'allois faire

visite à mes amis les pigeons, ou travailler au jardin en attendant l'heure. Quand je m'entendois appeller, j'accourois fort content, & muni d'un grand appétit; car c'est encore une chose à noter, que quelque malade que je puisse être, l'appétit ne me manque jamais. Nous dînions très-agréablement, en causant de nos affaires, en attendant que Maman pût manger. Deux ou trois fois la semaine, quand il faisoit beau, nous allions derrière la maison prendre le café dans un cabinet frais & touffu que j'avois garni de houblon, & qui nous faisoit grand plaisir durant la chaleur; nous passions là une petite heure à visiter nos légumes, nos fleurs, à des entretiens relatifs à notre manière de vivre, & qui nous en faisoient mieux goûter la douceur. J'avois une autre petite famille au bout du jardin: c'étoient des abeilles. Je ne manquois guères, & souvent Maman avec moi, d'aller leur rendre visite; je m'intéressois beaucoup à leur ouvrage, je m'amusois infiniment à les voir revenir de la picorée, leurs petites cuisses quelquefois si chargées qu'elles avoient peine à marcher. Les premiers jours, la curiosité me rendit indiscret, & elles

me piquèrent deux ou trois fois ; mais enſuite nous fîmes ſi bien connoiſſance, que, quelque près que je vinſſe, elles me laiſſoient faire, & quelques pleines que fuſſent les ruches prêtes à jetter leur eſſaim, j'en étois quelquefois entouré, j'en avois ſur les mains, ſur le viſage, ſans qu'aucune me piquât jamais. Tous les animaux ſe défient de l'homme, & n'ont pas tort ; mais ſont-ils ſûrs une fois qu'il ne leur veut pas nuire, leur confiance devient ſi grande, qu'il faut être plus que barbare pour en abuſer.

Je retournois à mes livres ; mais mes occupations de l'après-midi devoient moins porter le nom de travail & d'étude, que de récréations & d'amuſement. Je n'ai jamais pu ſupporter l'application du cabinet après mon dîner, & en général toute peine me coûte durant la chaleur du jour. Je m'occupois pourtant ; mais ſans gêne & preſque ſans règle, à lire ſans etudier. La choſe que je ſuivois le plus exactement étoit l'Hiſtoire & la Géographie, & comme cela ne demandoit point de contention d'eſprit, j'y fis autant de progrès que le permettoit mon peu de mémoire. Je voulus étudier le Père *Pétau*, & je m'enfonçai dans les ténèbres de la Chro-

nologie ; mais je me dégoûtai de la partie critique qui n'a ni fond, ni rive, & je m'affectionnai par préférence à l'exacte mesure des tems & à la marche des corps célestes. J'aurois même pris du goût pour l'Astronomie, si j'avois eu des instrumens ; mais il fallut me contenter de quelques élémens pris dans des livres & de quelques observations grossières faites avec une lunette d'approche, seulement pour connoître la situation générale du Ciel : car ma vue courte ne me permet pas de distinguer *à yeux nuds* assez nettement les astres. Je me rappelle à ce sujet une aventure dont le souvenir m'a souvent fait rire. J'avois acheté un planisphère céleste pour étudier les constellations ; j'avois attaché ce planisphère sur un chassis, & les nuits où le Ciel étoit serein, j'allois dans le jardin poser mon chassis sur quatre piquets de ma hauteur, le planisphère tourné en dessous, & pour l'éclairer sans que le vent soufflât ma chandelle, je la mis dans un seau à terre entre les quatre piquets ; puis regardant alternativement le planisphère avec mes yeux, & les astres avec ma lunette, je m'exerçois à connoître les étoiles & à discerner les

conſtellations. Je crois avoir dit que le jardin de M. *Noiret* étoit en terraſſe ; on voyoit du chemin tout ce qui s'y faiſoit. Un ſoir, des payſans paſſant aſſez tard, me virent dans un groteſque équipage, occupé à mon opération. La lueur qui donnoit ſur mon planiſphère & dont ils ne voyoient pas la cauſe, parce que la lumière étoit cachée à leurs yeux par les bords du ſeau, ces quatre piquets, ce grand papier barbouillé de figures, ce cadre & le jeu de ma lunette qu'ils voyoient aller & venir, donnoit à cet objet un air de grimoire qui les effraya. Ma parure n'étoit pas propre à les raſſurer : un chapeau clabaud par-deſſus mon bonnet, & un pet-en-l'air ouetté de Maman qu'elle m'avoit obligé de mettre, offroient à leurs yeux l'image d'un vrai ſorcier, & comme il étoit près de minuit, ils ne doutèrent point que ce ne fût le commencement du ſabat. Peu curieux d'en voir davantage, ils ſe ſauvèrent très-allarmés, éveillèrent leurs voiſins pour leur conter leur viſion, & l'hiſtoire courut ſi bien, que dès le lendemain chacun ſut dans le voiſinage que le ſabat ſe tenoit chez M. *Noiret*. Je ne ſais ce qu'eût produit enfin cette

rumeur, si l'un des payſans, témoin de mes conjurations, n'en eût le même jour porté ſa plainte à deux Jéſuites qui venoient nous voir, & qui, ſans ſavoir de quoi il s'agiſſoit, les déſabuſèrent par proviſion. Ils nous contèrent l'hiſtoire, je leur en dis la cauſe, & nous rîmes beaucoup. Cependant il fut réſolu, crainte de récidive, que j'obſerverois déſormais ſans lumière & que j'irois conſulter le planiſphère dans la maiſon. Ceux qui ont lu dans les *Lettres de la Montagne* ma magie de Veniſe, trouveront, je m'aſſure, que j'avois de longue main une grande vocation pour être ſorcier.

Tel étoit mon train de vie aux Charmettes, quand je n'étois occupé d'aucuns ſoins champêtres; car ils avoient toujours la préférence, & dans ce qui n'excédoit pas mes forces, je travaillois comme un payſan; mais il eſt vrai que mon extrême foibleſſe ne me laiſſoit guères alors ſur cet article que le mérite de la bonne volonté. D'ailleurs, je voulois faire à la fois deux ouvrages, & par cette raiſon je n'en faiſois bien aucun. Je m'étois mis dans la tête de me donner par force de la mémoire; je m'obſtinois à vouloir beaucoup apprendre par cœur. Pour cela, je por-

tois toujours avec moi quelque livre, qu'avec une peine incroyable j'étudiois & repassois tout en travaillant. Je ne sais pas comment l'opiniâtreté de ces vains & continuels efforts ne m'a pas enfin rendu stupide. Il faut que j'aye appris & rappris bien vingt fois les Eglogues de *Virgile*, dont je ne sais pas un seul mot. J'ai perdu ou dépareillé des multitudes de livres, par l'habitude que j'avois d'en porter partout avec moi, au colombier, au jardin, au verger, à la vigne. Occupé d'autre chose, je posois mon livre au pied d'un arbre ou sur la haye; partout, j'oubliois de le reprendre, & souvent au bout de quinze jours je le retrouvois pourri, ou rongé des fourmis & des limaçons. Cette ardeur d'apprendre devint une manie qui me rendoit comme hébêté, tout occupé que j'étois sans cesse à marmoter quelque chose entre mes dents.

Les écrits de Port-Royal & de l'Oratoire, étant ceux que je lisois le plus fréquemment, m'avoient rendu demi-Janséniste, & malgré toute ma confiance, leur dure théologie m'épouvantoit quelquefois. La terreur de l'enfer, que jusques-là j'avois très-peu

craint, troubloit peu-à-peu ma sécurité, & si Maman ne m'eût tranquillisé l'ame, cette effrayante doctrine m'eût enfin tout-à-fait bouleversé. Mon confesseur, qui étoit aussi le sien, contribuoit pour sa part à me maintenir dans une bonne assiette. C'étoit le Père *Hemet*, Jésuite, bon & sage vieillard, dont la mémoire me sera toujours en vénération. Quoique Jésuite, il avoit la simplicité d'un enfant, & sa morale, moins relâchée que douce, étoit précisément ce qu'il me falloit pour balancer les tristes impressions du Jansénisme. Ce bon homme, & son compagnon le père *Coppier*, venoient souvent nous voir aux Charmettes, quoique le chemin fut fort rude, & assez long pour des gens de leur âge. Leurs visites me faisoient grand bien : que Dieu veuille le rendre à leurs ames ; car ils étoient trop vieux alors pour que je les présume en vie encore aujourd'hui. J'allois aussi les voir à Chambery, je me familiarisois peu-à-peu avec leur maison ; leur bibliothèque étoit à mon service ; le souvenir de cet heureux tems se lie avec celui des Jésuites, au point de me faire aimer l'un par l'autre, & quoique leur doctrine m'ait toujours paru dan-

gereuſe, je n'ai jamais pu trouver en moi le pouvoir de les haïr ſincèrement.

Je voudrois ſavoir s'il paſſe quelquefois dans les cœurs des autres hommes des puérilités pareilles à celles qui paſſent quelquefois dans le mien. Au milieu de mes études & d'une vie innocente, autant qu'on la puiſſe mener, & malgré tout ce qu'on m'avoit pu dire, la peur de l'enfer m'agitoit encore ſouvent. Je me demandois : en quel état ſuis-je ? Si je mourois à l'inſtant-même, ſerois-je damné? Selon mes Janſéniſtes, la choſe étoit indubitable ; mais ſelon ma conſcience il me paroiſſoit que non. Toujours craintif, & flottant dans cette cruelle incertitude j'avois recours pour en ſortir aux expédiens les plus riſibles, & pour leſquels je ferois volontiers enfermer un homme, ſi je lui en voyois faire autant. Un jour rêvant à ce triſte ſujet, je m'exerçois machinalement à lancer des pierres contre les troncs des arbres, & cela avec mon adreſſe ordinaire, c'eſt-à-dire, ſans preſque en toucher aucun. Tout au milieu de ce bel exercice, je m'aviſai de m'en faire une eſpèce de pronoſtic pour calmer mon inquiétude. Je me dis, je m'en vais jetter cette pierre contre l'arbre, qui eſt vis-à-vis de moi.

Si je le touche, ſigne de ſalut; ſi je le manque, ſigne de damnation. Tout en diſant ainſi, je jette ma pierre d'une main tremblante, & avec un horrible battement de cœur, mais ſi heureuſement qu'elle va frapper au beau milieu de l'arbre; ce qui véritablement n'étoit pas difficile: car j'avois eu ſoin de le choiſir fort gros & fort près. Depuis lors je n'ai plus douté de mon ſalut. Je ne ſais en me rappellant ce trait, ſi je dois rire ou gémir ſur moi-même. Vous autres grands hommes qui riez ſûrement, félicitez-vous, mais n'inſultez pas à ma miſère; car je vous jure que je la ſens bien.

Au reſte, ces troubles, ces alarmes inſéparables peut-être de la dévotion, n'étoient pas un état permanent. Communément j'étois aſſez tranquille, & l'impreſſion que l'idée d'une mort prochaine faiſoit ſur mon ame, étoit moins de la triſteſſe, qu'une langueur paiſible, & qui même avoit ſes douceurs. Je viens de retrouver parmi de vieux papiers, une eſpèce d'exhortation que je me faiſois à moi-même, & où je me félicitois de mourir à l'âge où l'on trouve aſſez de courage en ſoi pour enviſager la mort, & ſans avoir éprouvé de

grands maux, ni de corps ni d'esprit durant ma vie. Que j'avois bien raison! Un pressentiment me faisoit craindre de vivre pour souffrir. Il sembloit que je prévoyois le sort qui m'attendoit sur mes vieux jours. Je n'ai jamais été si près de la sagesse, que durant cette heureuse époque. Sans grands remords sur le passé; délivré des soucis de l'avenir, le sentiment qui dominoit constamment dans mon ame, étoit de jouir du présent. Les dévots ont pour l'ordinaire une petite sensualité très-vive, qui leur fait savourer avec délices les plaisirs innocens qui leur sont permis. Les mondains leur en font un crime, je ne sais pourquoi, ou plutôt je le sais bien. C'est qu'ils envient aux autres la jouissance des plaisirs simples dont eux-mêmes ont perdu le goût. Je l'avois ce goût, & je trouvois charmant de le satisfaire en sûreté de conscience. Mon cœur neuf encore se livroit à tout avec un plaisir d'enfant, ou plutôt, si je l'ose dire, avec une volupté d'ange : car en vérité ces tranquilles jouissances ont la sérénité de celles du paradis. Des dînés faits sur l'herbe à Montagnole, des soupés sous le berceau, la récolte des fruits, les vendanges, les veillées à teiller avec

nos gens, tout cela faiſoit pour nous autant de fêtes auxquelles Maman prenoit le même plaiſir que moi. Des promenades plus ſolitaires avoient un charme plus grand encore, parce que le cœur s'épanchoit plus en liberté. Nous en fîmes une entr'autres qui fait époque dans ma mémoire, un jour de Saint Louis, dont Maman portoit le nom. Nous partîmes enſemble & ſeuls de bon matin, après la meſſe qu'un Carme étoit venu nous dire à la pointe du jour dans une chapelle attenante à la maiſon. J'avois propoſé d'aller parcourir la côte oppoſée à celle où nous étions, & que nous n'avions point viſitée encore. Nous avions envoyé nos proviſions d'avance, car la courſe devoit durer tout le jour. Maman, quoiqu'un peu ronde & graſſe, ne marchoit pas mal; nous allions de colline en colline & de bois en bois, quelquefois au ſoleil & ſouvent à l'ombre; nous repoſant de tems en tems, & nous oubliant des heures entières; cauſant de nous, de notre union, de la douceur de notre ſort, & faiſant pour ſa durée des vœux qui ne furent pas exaucés. Tout ſembloit conſpirer au bonheur de cette journée. Il avoit plu depuis peu; point de pouſ-

fière, & des ruisseaux bien courans. Un petit vent frais agitoit les feuilles, l'air étoit pur, l'horizon sans nuages; la sérénité régnoit au Ciel comme dans nos cœurs. Notre dîné fut fait chez un paysan, & partagé avec sa famille, qui nous bénissoit de bon cœur. Ces pauvres Savoyards sont si bonnes gens! Après le dîné nous gagnâmes l'ombre sous de grands arbres, où tandis que j'amassois des brins de bois sec pour faire notre caffé, Maman s'amusoit à herboriser parmi les brouſſailles, & avec les fleurs du bouquet que chemin faisant je lui avois ramassé, elle me fit remarquer dans leur structure, mille choses curieuses qui m'amusèrent beaucoup, & qui devoient me donner du goût pour la botanique, mais le moment n'étoit pas venu; j'étois distrait par trop d'autres études. Une idée qui vint me frapper, fit diversion aux fleurs & aux plantes. La situation d'ame où je me trouvois, tout ce que nous avions dit & fait ce jour-là, tous les objets qui m'avoient frappé, me rappellèrent l'espèce de rêve, que tout éveillé j'avois fait à Annecy sept ou huit ans auparavant, & dont j'ai rendu compte en son lieu. Les rapports en étoient si frappans,

qu'en y pensant j'en fus ému jusqu'aux larmes. Dans un transport d'attendrissement, j'embrassai cette chère amie. Maman, Maman, lui dis-je avec passion, ce jour m'a été promis depuis longtems, & je ne vois rien au-delà. Mon bonheur, grace à vous, est à son comble, puisse-t-il ne pas décliner désormais! Puisse-t-il durer aussi long-tems que j'en conserverois le goût! il ne finira qu'avec moi.

Ainsi coulèrent mes jours heureux, & d'autaut plus heureux, que n'appercevant rien qui les dût troubler, je n'envisageois en effet leur fin qu'avec la mienne. Ce n'étoit pas que la source de mes soucis fût absolument tarie; mais je lui voyois prendre un autre cours que je dirigeois de mon mieux sur des objets utiles, afin qu'elle portât son remède avec elle. Maman aimoit naturellement la campagne, & ce goût ne s'attiédissoit pas avec moi. Peu-à-peu elle prit celui des soins champêtres; elle aimoit à faire valoir les terres, & elle avoit sur cela des connoissances dont elle faisoit usage avec plaisir. Non contente de ce qui dépendoit de la maison qu'elle avoit prise, elle louoit tantôt un champ, tantôt un pré. Enfin, portant son humeur entre-

prenante ſur des objets d'agriculture, au lieu de reſter oiſive dans ſa maiſon, elle prenoit le train de devenir bientôt une groſſe fermière. Je n'aimois pas trop à la voir ainſi s'étendre, & je m'y oppoſois tant que je pouvois; bien ſûr qu'elle ſeroit toujours trompée, & que ſon humeur libérale & prodigue porteroit toujours la dépenſe au-delà du produit. Toutefois je me conſolois en penſant que ce produit du moins ne ſeroit pas nul & lui aideroit à vivre. De toutes les entrepriſes qu'elle pouvoit former, celle-là me paroiſſoit la moins ruineuſe, & ſans y enviſager comme elle un objet de profit, j'y enviſageois une occupation continuelle qui la garantiroit des mauvaiſes affaires & des eſcrocs. Dans cette idée je deſirois ardemment de recouvrer autant de force & de ſanté qu'il m'en falloit pour veiller à ſes affaires, pour être piqueur de ſes ouvriers ou ſon premier ouvrier, & naturellement l'exercice que cela me faiſoit faire, m'arrachant ſouvent à mes livres, & me diſtraiſant ſur mon état, devoit le rendre meilleur.

L'hyver ſuivant, *Barillot* revenant d'Italie, m'apporta quelques livres, entr'autres le *Bontempi* & la *Cartella per*

musica du P. *Banchieri* qui me donnèrent du goût pour l'histoire de la musique & pour les recherches théoriques de ce bel art. *Barillot* resta quelques tems avec nous, & comme j'étois majeur depuis plusieurs mois, il fut convenu que j'irois le printems suivant à Genève redemander le bien de ma mère, ou du moins la part qui m'en revenoit, en attendant qu'on sût ce que mon frère étoit devenu. Cela s'exécuta comme il avoit été résolu. J'allai à Genève, mon père y vint de son côté. Depuis long-tems il y revenoit sans qu'on lui cherchât querelle, quoiqu'il n'eût jamais purgé son décret; mais comme on avoit de l'estime pour son courage & du respect pour sa probité, on feignoit d'avoir oublié son affaire, & les Magistrats occupés du grand projet qui éclata peu après, ne vouloient pas effaroucher avant le tems la bourgeoisie, en lui rappellant mal-à-propos leur ancienne partialité.

Je craignois qu'on ne me fît des difficultés sur mon changement de religion; l'on n'en fit aucune. Les loix de Genève sont à cet égard moins dures que celles de Berne, où quiconque change de religion, perd non-seulement son état, mais son bien. Le mien ne me fut donc pas

disputé, mais se trouva, je ne sais comment, réduit à fort peu de chose. Quoiqu'on fût à-peu-près sûr que mon frère étoit mort, on n'en avoit point de preuve juridique. Je manquois de titres suffisans pour réclamer sa part, & je la laissai sans regret à mon père qui en a joui tant qu'il a vécu. Si-tôt que les formalités de justice furent faites, & que j'eus reçu mon argent, j'en mis quelque partie en livres, & je volai porter le reste aux pieds de Maman. Le cœur me battoit de joie durant la route, & le moment où je déposai cet argent dans ses mains, me fut mille fois plus doux que celui où il entra dans les miennes. Elle le reçut avec cette simplicité des belles ames, qui, faisant ces choses-là sans effort, les voyent sans admiration. Cet argent fut employé presque tout entier à mon usage, & cela avec une égale simplicité. L'emploi en eût exactement été le même, s'il lui fût venu d'autre part.

Cependant ma santé ne se rétablissoit point. Je dépérissois au contraire à vue d'œil. J'étois pâle comme un mort, & maigre comme un squelette. Mes battemens d'artères étoient terribles, mes palpitations plus fréquentes; j'étois con-

tinuellement oppreſſé, & ma foibleſſe enfin devint telle que j'avois peine à me mouvoir ; je ne pouvois preſſer le pas ſans étouffer ; je ne pouvois me baiſſer ſans avoir des vertiges ; je ne pouvois ſoulever le plus léger fardeau ; j'étois réduit à l'inaction la plus tourmentante pour un homme auſſi remuant que moi. Il eſt certain qu'il ſe mêloit à tout cela beaucoup de vapeurs. Les vapeurs ſont les maladies des gens heureux ; c'étoit la mienne : les pleurs que je verſois ſouvent ſans raiſon de pleurer, les frayeurs vives au bruit d'une feuille ou d'un oiſeau, l'inégalité d'humeur dans le calme de la plus douce vie, tout cela marquoit cet ennui du bien-être qui fait, pour ainſi dire, extravaguer la ſenſibilité. Nous ſommes ſi peu faits pour être heureux ici-bas, qu'il faut néceſſairement que l'ame ou le corps ſouffre quand ils ne ſouffrent pas tous les deux, & que le bon état de l'un fait preſque toujours tort à l'autre. Quand j'aurois pu jouir délicieuſement de la vie, ma machine en décadence m'en empêchoit, ſans qu'on pût dire où la cauſe du mal avoit ſon vrai ſiége. Dans la ſuite, malgré le déclin des ans & des maux très-réels & très-graves, mon corps ſemble

avoir repris des forces pour mieux ſentir mes malheurs, & maintenant que j'écris ceci, infirme & preſque ſexagénaire, accablé de douleurs de toute eſpèce, je me ſens pour ſouffrir plus de vigueur & de vie que je n'en eus pour jouir à la fleur de mon âge & dans le ſein du plus vrai bonheur.

Pour m'achever, ayant fait entrer un peu de phiſiologie dans mes lectures, je m'étois mis à étudier l'anatomie, & paſſant en revue la multitude & le jeu des pièces qui compoſoient ma machine, je m'attendois à ſentir détraquer tout cela vingt fois le jour; loin d'être étonné de me trouver mourant, je l'étois que je puſſe encore vivre, & je ne liſois pas la deſcription d'une maladie que je ne cruſſe être la mienne. Je ſuis ſûr que, ſi je n'avois pas été malade, je le ſerois devenu par cette fatale étude. Trouvant dans chaque maladie des ſymptômes de la mienne, je croyois les avoir toutes, & j'en gagnai par-deſſus une plus cruelle encore dont je m'étois cru délivré, la fantaiſie de guérir; c'en eſt une difficile à éviter quand on ſe met à lire des livres de médecine. A force de chercher, de réfléchir, de comparer, j'allai m'imaginer que la baſe

de moa mal étoit un polype au cœur ; & *Salomon* lui-même parut frappé de cette idée. Raisonnablement je devois partir de cette opinion pour me confirmer dans ma résolution précédente. Je ne fis point ainsi. Je tendis tous les ressorts de mon esprit pour chercher comment on pouvoit guérir d'un polype au cœur, résolu d'entreprendre cette merveilleuse cure. Dans un voyage qu'*Anet* avoit fait à Montpellier pour aller voir le jardin des plantes & le démonstrateur M. *Sauvages*, on lui avoit dit que M. *Fizes* avoit guéri un pareil polype. Maman s'en souvint & m'en parla. Il n'en fallut pas davantage pour m'inspirer le desir d'aller consulter M. *Fizes*. L'espoir de guérir me fait retrouver du courage & des forces pour entreprendre ce voyage. L'argent venu de Genève en fournit le moyen. Maman, loin de m'en détourner, m'y exhorte, & me voilà parti pour Montpellier.

Je n'eus pas besoin d'aller si loin pour trouver le médecin qu'il me falloit. Le cheval, me fatigant trop, j'avois pris une chaise à Grenoble. A Moirans, cinq ou six autres chaises arrivèrent à la file, après la mienne. Pour le coup, c'étoit vraiment l'avanture des bran-

cards. La plupart de ces chaises étoient le cortège d'une nouvelle mariée, appellée Madame de ***. Avec elle étoit une autre femme, appellée Madame N***, moins jeune & moins belle que Madame de ***, mais non moins aimable, & qui, de Romans où s'arrêtoit celle-ci, devoit poursuivre sa route jusqu'au *** près le Pont du Saint-Esprit. Avec la timidité qu'on me connoît, on s'attend que la connoissance ne fut pas si tôt faite avec des femmes brillantes, & la suite qui les entouroit: mais enfin, suivant la même route, logeant dans les mêmes auberges, & sous peine de passer pour un loup-garou, forcé de me présenter à la même table, il falloit bien que cette connoissance se fît; elle se fit donc, & même plutôt que je n'aurois voulu; car tout ce fracas ne convenoit guères à un malade, & sur-tout à un malade de mon humeur. Mais la curiosité rend ces coquines de femmes si insinuantes, que pour parvenir à connoître un homme, elles commencent par lui faire tourner la tête. Ainsi arriva de moi. Madame de ***. trop entourée de ses jeunes roquets, n'avoit guères le tems de m'agacer, & d'ailleurs ce n'en étoit pas la

peine, puisque nous allions nous quitter ; mais Madame *N****, moins obsédée, avoit des provisions à faire pour sa route : voilà Madame *N**** qui m'entreprend, & adieu le pauvre *Jean-Jaques*, ou plutôt, adieu la fièvre, les vapeurs, le polype, tout part auprès d'elle, hors certaines palpitations qui me restèrent, & dont elle ne vouloit pas me guérir. Le mauvais état de ma santé fut le premier texte de notre connoissance. On voyoit que j'étois malade, on savoit que j'allois à Montpellier, & il faut que mon air & mes manières n'annonçassent pas un débauché ; car il fut clair dans la suite qu'on ne m'avoit pas soupçonné d'aller y faire un tour de casserolle. Quoique l'état de maladie ne soit pas pour un homme une grande recommandation près des Dames, il me rendit toutefois intéressant pour celles-ci. Le matin, elles envoyoient savoir de mes nouvelles, & m'inviter à prendre le chocolat avec elles ; elles s'informoient comment j'avois passé la nuit. Une fois, selon ma louable coutume de parler sans penser, je répondis que je ne savois pas. Cette réponse leur fit croire que j'étois fou ; elles m'examinèrent davantage, & ce t

examen ne me nuisit pas. J'entendis une fois Madame de *** dire à son amie : il manque de monde, mais il est aimable. Ce mot me rassura beaucoup, & fit que je le devins en effet.

En se familiarisant, il falloit parler de soi, dire d'où l'on venoit, qui l'on étoit. Cela m'embarrassoit ; car je sentois très-bien que, parmi la bonne compagnie, & avec des femmes galantes, ce mot de nouveau converti m'alloit tuer. Je ne sais par quelle bizarrerie je m'avisai de passer pour Anglois. Je me donnai pour Jacobite, on me prit pour tel ; je m'appellai *Dudding*, & l'on m'appella M. *Dudding*. Un maudit Marquis de ***, qui étoit là, malade ainsi que moi, vieux au pardessus, & d'assez mauvaise humeur, s'avisa de lier conversation avec M. *Dudding*. Il me parla du Roi Jacques, du Prétendant, de l'ancienne Cour de St. Germain. J'étois sur les épines. Je ne savois, de tout cela, que le peu que j'en avois lu dans le Comte Hamilton & dans les gazettes ; cependant je fis, de ce peu, si bon usage, que je me tirai d'affaire : heureux qu'on ne se fût pas avisé de me questionner sur la lan-

gue angloiſe dont je ne ſavois pas un ſeul mot.

Toute la compagnie ſe convenoit, & voyoit à regret le moment de ſe quitter. Nous faiſions des journées de limaçon. Nous nous trouvâmes un Dimanche à St. Marcellin; Madame *N**** voulut aller à la meſſe, j'y fus avec elle; cela faillit à gâter mes affaires. Je me comportai comme j'ai toujours fait. Sur ma contenance modeſte & recueillie, elle me crut dévot, & prit de moi la plus mauvaiſe opinion du monde, comme elle me l'avoua deux jours après. Il me fallut enſuite beaucoup de galanterie pour effacer cette mauvaiſe impreſſion, ou plutôt, Madame *N****, en femme d'expérience, & qui ne ſe rebutoit pas aiſément, voulut bien courir les riſques de ſes avances, pour voir comment je m'en tirerois. Elle m'en fit beaucoup, & de telles, que bien éloigné de préſumer de ma figure, je crus qu'elle ſe moquoit de moi. Sur cette folie, il n'y eut ſorte de bêtiſes que je ne fiſſe; c'étoit pis que le Marquis du *Legs*. Madame *N**** tint bon, me fit tant d'agaceries, & me dit des choſes ſi tendres, qu'un homme beaucoup moins

moins ſot eût eu bien de la peine à prendre tout cela ſérieuſement. Plus elle en faiſoit, plus elle me confirmoit dans mon idée, & ce qui me tourmentoit davantage, étoit qu'à bon compte je me prenois d'amour tout de bon. Je me diſois, & je lui diſois, en ſoupirant : ah ! que tout cela n'eſt-il vrai ! je ſerois le plus heureux des hommes. Je crois que ma ſimplicité de novice ne fit qu'irriter ſa fantaiſie, elle n'en voulut pas avoir le démenti.

Nous avions laiſſé à Romans Madame de ***, & ſa ſuite. Nous continuions notre route le plus lentement & le plus agréablement du monde, Madame *N****, le Marquis de ***, & moi. Le Marquis, quoique malade & grondeur, étoit un aſſez bon homme, mais qui n'aimoit pas trop à manger ſon pain à la fumée du rôti. Madame *N**** cachoit ſi peu le goût qu'elle avoit pour moi, qu'il s'en apperçût plutôt que moi-même, & ſes ſarcaſmes malins auroient dû me donner au moins la confiance que je n'oſois prendre aux bontés de la Dame, ſi, par un travers d'eſprit dont moi ſeul étois capable, je ne m'étois imaginé qu'ils s'entendoient pour me perſiffler. Cette ſotte idée acheva de

me renverser la tête, & me fit faire le plus plat personnage, dans une situation où, mon cœur étant réellement pris, m'en pouvoit dicter un assez brillant. Je ne conçois pas comment Madame *N**** ne se rebuta pas de ma maussaderie, & ne me congédia pas avec le dernier mépris. Mais c'étoit une femme d'esprit, qui savoit discerner son monde, & qui voyoit bien qu'il y avoit plus de bêtise que de tiédeur dans mes procédés.

Elle parvint enfin à se faire entendre, & ce ne fut pas sans peine. A Valence nous étions arrivés pour dîner, & selon notre louable coutume nous y passâmes le reste du jour. Nous étions logés hors de la ville à Saint-Jacques; je me souviendrai toujours de cette auberge ainsi que de la chambre que Madame *N****. y occupoit. Après le dîné elle voulut se promener; elle savoit que le Marquis n'étoit pas allant: c'étoit le moyen de se ménager un tête-à-tête dont elle avoit bien résolu de tirer parti; car il n'y avoit plus de tems à perdre pour en avoir à mettre à profit. Nous nous promenions autour de la ville, le long des fossés. Là je repris la longue histoire de mes complaintes, auxquelles elle répondoit d'un ton si tendre, me

preſſant quelquefois contre ſon cœur le bras qu'elle tenoit, qu'il falloit une ſtupidité pareille à la mienne pour m'empêcher de vérifier ſi elle parloit ſérieuſement. Ce qu'il y avoit d'impayable, étoit que j'étois moi-même exceſſivement ému. J'ai dit qu'elle étoit aimable; l'amour la rendoit charmante; il lui rendoit tout l'éclat de la première jeuneſſe, & elle ménageoit ſes agaceries avec tant d'art qu'elle auroit ſéduit un homme à l'épreuve. J'étois donc fort mal à mon aiſe & toujours ſur le point de m'émanciper. Mais la crainte d'offenſer ou de déplaire; la frayeur plus grande encore d'être hué, ſifflé, berné, de fournir une hiſtoire à table, & d'être complimenté ſur mes entrepriſes par l'impitoyable Marquis, me retinrent au point d'être indigné moi-même de ma ſotte honte, & de ne la pouvoir vaincre en me la reprochant. J'étois au ſupplice; j'avois déjà quitté mes propos de Céladon dont je ſentois tout le ridicule en ſi beau chemin; ne ſachant plus quelle contenance tenir, ni que dire, je me taiſois; j'avois l'air boudeur; enfin je faiſois tout ce qu'il falloit pour m'attirer le traitement que

j'avois redouté. Heureusement, Madame *N****. prit un parti plus humain. Elle interrompit brusquement ce silence en passant un bras autour de mon cou, & dans l'instant sa bouche parla trop clairement sur la mienne pour me laisser mon erreur. La crise ne pouvoit se faire plus à propos. Je devins aimable. Il en étoit tems. Elle m'avoit donné cette confiance dont le défaut m'a presque toujours empêché d'être moi. Je le fus alors. Jamais mes yeux, mes sens, mon cœur & ma bouche n'ont si bien parlé; jamais je n'ai si pleinement réparé mes torts, & si cette petite conquête avoit coûté des soins à Madame *N****. j'eus lieu de croire qu'elle n'y avoit pas regret.

Quand je vivrois cent ans, je ne me rappellerois jamais sans plaisir le souvenir de cette charmante femme. Je dis charmante, quoiqu'elle ne fût ni belle ni jeune; mais n'étant non plus ni laide ni vieille, elle n'avoit rien dans sa figure qui empêchât son esprit & ses graces de faire tout leur effet. Tout au contraire des autres femmes, ce qu'elle avoit de moins frais étoit le visage, & je crois que le rouge le lui avoit gâté.

Elle avoit ſes raiſons pour être facile : c'étoit le moyen de valoir tout ſon prix. On pouvoit la voir ſans l'aimer, mais non pas la poſſéder ſans l'adorer, & cela prouve, ce me ſemble, qu'elle n'étoit pas toujours auſſi prodigue de ſes bontés qu'elle le fut avec moi. Elle s'étoit priſe d'un goût trop prompt & trop vif pour être excuſable, mais où le cœur entroit du moins autant que les ſens, & durant le tems court & délicieux que je paſſai auprès d'elle, j'eus lieu de croire aux ménagemens forcés qu'elle m'impoſoit, que quoique ſenſuelle & voluptueuſe elle aimoit encore mieux ma ſanté que ſes plaiſirs.

Notre intelligence n'échappa pas au Marquis. Il n'en tiroit pas moins ſur moi : au contraire il me traitoit plus que jamais en pauvre amoureux tranſi, martyr des rigueurs de ſa Dame. Il ne lui échappa jamais un mot, un ſourire, un regard qui pût me faire ſoupçonner qu'il nous eût devinés, & je l'aurois cru notre dupe, ſi Madame *N****. qui voyoit mieux que moi, ne m'eût dit qu'il ne l'étoit pas, mais qu'il étoit galant homme ; & en effet on ne ſauroit avoir des attentions plus honnêtes, ni ſe comporter plus poliment qu'il fit

toujours, même envers moi, sauf ses plaisanteries, sur-tout depuis mon succès : il m'en attribuoit l'honneur peut-être, & me supposoit moins sot que je ne l'avois paru ; il se trompoit comme on a vu, mais n'importe ; je profitois de son erreur, & il est vrai qu'alors les rieurs étant pour moi je prêtois le flanc de bon cœur & d'assez bonne grace à ses épigrammes ; & j'y ripostois quelquefois même assez heureusement, tout fier de me faire honneur auprès de Madame *N****. de l'esprit qu'elle m'avoit donné. Je n'étois plus le même homme.

Nous étions dans un pays & dans une saison de bonne chère. Nous la faisions par-tout excellente, grace aux bons soins du Marquis. Je me serois pourtant passé qu'il les étendît jusqu'à nos chambres ; mais il envoyoit devant son laquais pour les retenir, & le coquin, soit de son chef, soit par l'ordre de son maître, le logeoit toujours à côté de Madame *N****. & me fourroit à l'autre bout de la maison ; mais cela ne m'embarrassoit guéres, & nos rendez-vous n'en étoient que plus piquans. Cette vie délicieuse dura quatre ou cinq jours, pendant lesquels je m'enivrai des plus douces voluptés. Je les goûtois pures,

vives, sans aucun mélange de peines, ce sont les premières & les seules que j'aie ainsi goûtées, & je puis dire que je dois à Madame *N****. de ne pas mourir sans avoir connu le plaisir.

Si ce que je sentois pour elle n'étoit pas précisément de l'amour, c'étoit du moins un retour si tendre pour celui qu'elle me témoignoit, c'étoit une sensualité si brûlante dans le plaisir & une intimité si douce dans les entretiens, qu'elle avoit tout le charme de la passion sans en avoir le délire, qui tourne la tête & fait qu'on ne sait pas jouir. Je n'ai senti l'amour vrai qu'une seule fois en ma vie, & ce ne fut pas auprès d'elle. Je ne l'aimois pas non plus comme j'avois aimé & comme j'aimois Madame de *Warens*; mais c'étoit pour cela même que je la possédois cent fois mieux. Près de Maman, monplaisir étoit toujours troublé par un sentiment de tristesse, par un secret serrement de cœur que je ne surmontois pas sans peine; au lieu de me féliciter de la posséder, je me reprochois de l'avilir. Près de Madame *N***. au contraire, fier d'être homme & d'être heureux, je me livrois à mes sens avec joie, avec confiance, je partageois l'impression que

je faisois sur les siens; j'étois assez à moi pour contempler avec autant de vanité que de volupté mon triomphe, & pour tirer de-là de quoi le redoubler.

Je ne me souviens pas de l'endroit où nous quitta le Marquis, qui étoit du pays; mais nous nous trouvâmes seuls avant d'arriver à Montelimar, & dès-lors Madame *N****. établit sa femme-de-chambre dans ma chaise, & je passai dans la sienne avec elle. Je puis assurer que la route ne nous ennuyoit pas de cette manière, & j'aurois eu bien de la peine à dire comment le pays que nous parcourions étoit fait. A Montelimar, elle eut des affaires qui l'y retinrent trois jours, durant lesquels elle ne me quitta pourtant qu'un quart-d'heure, pour une visite qui lui attira des importunités désolantes & des invitations qu'elle n'eut garde d'accepter. Elle prétexta des incommodités qui ne nous empêchèrent pourtant pas d'aller nous promener tous les jours tête-à-tête dans le plus beau pays & sous le plus beau ciel du monde. Oh, ces trois jours! j'ai dû les regretter quelquefois; il n'en est plus revenu de semblables.

Des amours de voyage ne sont pas

faits pour durer. Il fallut nous séparer, & j'avoue qu'il en étoit tems; non que je fusse rassasié, ni prêt à l'être; je m'attachois chaque jour davantage; mais malgré toute la discrétion de la Dame, il ne me restoit guères que la bonne volonté. Nous donnâmes le change à nos regrets par des projets pour notre réunion. Il fut décidé que, puisque ce régime me faisoit du bien, j'en userois, & que j'irois passer l'hiver au ***. sous la direction de Madame *N****. Je devois seulement rester à Montpellier cinq ou six semaines, pour lui laisser le tems de préparer les choses de manière à prévenir les caquets. Elle me donna d'amples instructions sur ce que je devois savoir, sur ce que je devois dire, sur la manière dont je devois me comporter. En attendant, nous devions nous écrire. Elle me parla beaucoup & sérieusement du soin de ma santé; m'exhorta de consulter d'habiles gens, d'être très-attentif à tout ce qu'ils me prescriroient, & se chargea, quelque sévère que pût être leur ordonnance, de me la faire exécuter tandis que je serois auprès d'elle. Je crois qu'elle parloit sincèrement, car elle m'aimoit: elle m'en donna mille preu-

ves plus sûres que des faveurs. Elle jugea par mon équipage que je ne nageois pas dans l'opulence ; quoiqu'elle ne fût pas riche elle-même, elle voulut à notre séparation me forcer de partager sa bourse qu'elle apportoit de Grenoble assez bien garnie, & j'eus beaucoup de peine à m'en défendre. Enfin, je la quittai, le cœur tout plein d'elle, & lui laissant, ce me semble, un véritable attachement pour moi.

J'achevois ma route, en la recommençant dans mes souvenirs, & pour le coup très-content d'être dans une bonne chaise pour y rêver plus à mon aise aux plaisirs que j'avois goûtés, & à ceux qui m'étoient promis. Je ne pensois qu'au ***, & à la charmante vie qui m'y attendoit. Je ne voyois que Madame *N*** & ses entours. Tout le reste de l'univers n'étoit rien pour moi, Maman même étoit oubliée. Je m'occupois à combiner dans ma tête tous les détails dans lesquels Madame *N*** étoit entrée, pour me faire d'avance une idée de sa demeure, de son voisinage, de ses sociétés, de toute sa manière de vivre. Elle avoit une fille dont elle m'avoit parlé très-souvent en mère idolâtre. Cette fille avoit

quinze ans passés ; elle étoit vive, charmante, & d'un caractère aimable. On m'avoit promis que j'en serois caressé. Je n'avois pas oublié cette promesse, & j'étois fort curieux d'imaginer comment Mademoiselle *N**** traiteroit le bon ami de sa Maman. Tels furent les sujets de mes rêveries depuis le Pont Saint-Esprit jusqu'à Remoulin. On m'avoit dit d'aller voir le Pont-du-Gard ; je n'y manquai pas. Après un déjeûné d'excellentes figues, je pris un guide & j'allai voir le Pont-du-Gard. C'étoit le premier ouvrage des Romains que j'eusse vu. Je m'attendois à voir un monument digne des mains qui l'avoient construit. Pour le coup, l'objet passa mon attente, & ce fut la seule fois en ma vie. Il n'appartenoit qu'aux Romains de produire cet effet. L'aspect de ce simple & noble ouvrage me frappa d'autant plus qu'il est au milieu d'un désert, où le silence & la solitude rendent l'objet plus frappant & l'admiration plus vive ; car ce prétendu pont n'étoit qu'un aqueduc. On se demande quelle force a transporté ces pierres énormes si loin de toute carrière, & a réuni les bras de tant de milliers d'hommes dans un lieu où il n'en ha-

bite aucun? Je parcourus les trois étages de ce superbe édifice, que le respect m'empêchoit presque d'oser fouler sous mes pieds. Le retentissement de mes pas sous ces immenses voûtes me faisoit croire entendre la forte voix de ceux qui les avoient bâties. Je me perdois comme un insecte dans cette immensité. Je sentois, tout en me faisant petit, je ne sais quoi qui m'élevoit l'ame, & je me disois en soupirant : que ne suis-je né Romain ! Je restai là plusieurs heures dans une contemplation ravissante. Je m'en revins distrait & rêveur, & cette rêverie ne fut pas favorable à Madame N***. Elle avoit bien songé à me prémunir contre les filles de Montpellier, mais non pas contre le Pont-du-Gard. On ne s'avise jamais de tout.

A Nîmes, j'allai voir les Arênes; c'est un ouvrage beaucoup plus magnifique que le Pont-du-Gard, & qui me fit beaucoup moins d'impression, soit que mon admiration se fût épuisée sur le premier objet, soit que la situation de l'autre au milieu d'une ville fût moins propre à l'exciter. Ce vaste & superbe Cirque est entouré de vilaines petites maisons, & d'autres maisons plus petites & plus vilaines encore en rempli-

ſent l'arêne, de ſorte que le tout ne produit qu'un effet diſparate & confus, où le regret & l'indignation étouffent le plaiſir & la ſurpriſe. J'ai vu depuis le Cirque de Vérone infiniment plus petit & moins beau que celui de Nîmes, mais entretenu & conſervé avec toute la décence & la propreté poſſibles, & qui par cela même me fit une impreſſion plus forte & plus agréable. Les François n'ont ſoin de rien, & ne reſpectent aucun monument. Ils ſont tout feu pour entreprendre, & ne ſavent rien finir, ni rien entretenir.

J'étois changé à tel point, & ma ſenſualité, miſe en exercice, s'étoit ſi bien éveillée, que je m'arrêtai un jour au Pont-de-Lunel pour y faire bonne chère, avec de la compagnie qui s'y trouva. Ce cabaret, le plus eſtimé de l'Europe, méritoit alors de l'être. Ceux qui le tenoient avoient ſu tirer parti de ſon heureuſe ſituation, pour le tenir abondamment approviſionné & avec choix. C'étoit réellement une choſe curieuſe de trouver dans une maiſon ſeule & iſolée au milieu de la campagne, une table fournie en poiſſon de mer & d'eau douce, en gibier excellent, en vins fins, ſervie avec ces attentions & ces ſoins

qu'on ne trouve que chez les grands & les riches, & tout cela pour vos trente-cinq sous. Mais le Pont-de-Lunel ne resta pas long-tems sur ce pied ; & à force d'user sa réputation, il la perdit enfin tout-à-fait.

J'avois oublié durant ma route que j'étois malade ; je m'en souvins en arrivant à Montpellier. Mes vapeurs étoient bien guéries, mais tous mes autres maux me restoient, & quoique l'habitude m'y rendit moins sensible, c'en étoit assez pour se croire mort à qui s'en trouveroit attaqué tout d'un coup. En effet, ils étoient moins douloureux qu'effrayans, & faisoient plus souffrir l'esprit que le corps dont ils sembloient annoncer la destruction. Cela faisoit que distrait par des passions vives, je ne songeois plus à mon état ; mais comme il n'étoit pas imaginaire, je le sentois sitôt que j'étois de sang-froid. Je songeai donc sérieusement aux conseils de Madame *N****. & au but de mon voyage. J'allai consulter les praticiens les plus illustres, sur-tout M. *Fizes*, & pour surabondance de précaution je me mis en pension chez un médecin. C'étoit un Irlandois appellé *Fitz-Moris*, qui tenoit une table assez nombreuse d'étu-

dians en médecine, & il y avoit cela de commode pour un malade à s'y mettre, que M. *Fitz-Moris* se contentoit d'une pension honnête pour la nourriture, & ne prenoit rien de ses pensionnaires pour ses soins, comme médecin. Il se chargea de l'exécution des ordonnances de M. *Fizes*, & de veiller sur ma santé. Il s'acquitta fort bien de cet emploi, quant au régime; on ne gagnoit pas d'indigestions à cette pension-là, & quoique je ne sois pas fort sensible aux privations de cette espèce, les objets de comparaison étoient si proches, que je ne pouvois m'empêcher de trouver quelquefois en moi même, que *M****. étoit un meilleur pourvoyeur que M. *Fitz-Moris*. Cependant comme on ne mouroit pas de faim, non plus, & que toute cette jeunesse étoit fort gaie; cette manière de vivre, me fit du bien réellement, & m'empêcha de retomber dans mes langueurs. Je passois la matinée à prendre des drogues, surtout, je ne sais quelles eaux, je crois les eaux de Vals, & à écrire à Madame *N****. car la correspondance alloit son train, & *Rousseau* se chargeoit de retirer les lettres de son ami *Dudding*. A midi j'allois faire un tour à la Ca-

nourgue avec quelqu'un de nos jeunes commençaux, qui tous étoient de très-bons enfans; on se rassembloit, on alloit dîner. Après dîné, une importante affaire occupoit la plupart d'entre nous jusqu'au soir : c'étoit d'aller hors de la ville jouer le goûté en deux ou trois parties de mail. Je ne jouois pas; je n'en avois ni la force ni l'adresse, mais je pariois, & suivant avec l'intérêt du pari, nos joueurs & leurs boules à travers des chemins raboteux & pleins de pierres, je faisois un exercice agréable & salutaire qui me convenoit tout-à-fait. On goûtoit dans un cabaret hors la ville. Je n'ai pas besoin de dire que ces goûtés étoient gais, mais j'ajouterai qu'ils étoient assez décens, quoique les filles du cabaret fussent jolies. M. *Fitz Moris*, grand joueur de mail, étoit notre président, & je puis dire, malgré la mauvaise réputation des étudians, que je trouvai plus de mœurs & d'honnêteté parmi toute cette jeunesse, qu'il ne seroit aisé d'en trouver dans le même nombre d'hommes faits. Ils étoient plus bruyans que crapuleux, plus gais que libertins, & je me monte si aisément à un train de vie quand il est volontaire, que je n'aurois pas mieux demandé que de voir

durer celui-là toujours. Il y avoit parmi ces étudians plusieurs Irlandois, avec lesquels je tâchois d'apprendre quelques mots d'Anglois, par précaution pour le ***. car le tems approchoit de m'y rendre. Madame *N****. m'en pressoit chaque ordinaire, & je me préparois à lui obéir. Il étoit clair, que mes médecins, qui n'avoient rien compris à mon mal, me regardoient comme un malade imaginaire, & me traitoient sur ce pied, avec leur squine, leurs eaux & leur petit-lait. Tout au contraire des théologiens, les médecins & les philosophes n'admettent pour vrai que ce qu'ils peuvent expliquer, & font de leur intelligence la mesure des possibles. Ces Messieurs ne connoissoient rien à mon mal; donc je n'étois pas malade: car comment supposer que des Docteurs ne sussent pas tout? Je vis qu'ils ne cherchoient qu'à m'amuser & me faire manger mon argent, & jugeant que leur substitut du ***. feroit cela tout aussi bien qu'eux, mais plus agréablement, je résolus de lui donner la préférence, & je quittai Montpellier dans cette sage intention.

Je partis vers la fin de Novembre après six semaines ou deux mois de sé-

jour dans cette ville, où je laissai une douzaine de louis sans aucun profit pour ma santé ni pour mon instruction, si ce n'est un cours d'anatomie commencé sous M. *Fitz-Moris*, & que je fus obligé d'abandonner par l'horrible puanteur des cadavres qu'on disséquoit, & qu'il me fut impossible de supporter.

Mal à mon aise au-dedans de moi sur la résolution que j'avois prise, j'y réfléchissois en m'avançant toujours vers le Pont Saint-Esprit, qui étoit également la route du ***. & de Chambery. Les souvenirs de Maman, & ses lettres, quoique moins fréquentes que celles de Madame *N****. réveilloient dans mon cœur des remords que j'avois étouffés durant ma première route. Ils devinrent si vifs au retour, que, balançant l'amour du plaisir, ils me mirent en état d'écouter la raison seule. D'abord dans le rôle d'aventurier que j'allois recommencer, je pouvois être moins heureux que la première fois; il ne falloit dans tout le ***. qu'une seule personne qui eût été en Angleterre, qui connût les Anglois, ou qui sût leur langue, pour me démasquer. La famille de Madame *N****. pouvoit se prendre de mauvaise humeur contre moi, & me traiter peu

honnêtement. Sa fille à laquelle, malgré moi je penſois plus qu'il n'eût fallu, m'inquiétoit encore. Je tremblois d'en devenir amoureux, & cette peur faiſoit déjà la moitié de l'ouvrage. Allois-je donc pour prix des bontés de la mère, chercher à corrompre ſa fille, à lier le plus déteſtable commerce, à mettre la diſſention, le dèshonneur, le ſcandale & l'enfer dans ſa maiſon? Cette idée me fit horreur, je pris bien la ferme réſolution de me combattre & de me vaincre ſi ce malheureux penchant venoit à ſe déclarer. Mais pourquoi m'expoſer à ce combat? Quel miſérable état de vivre avec la mère dont je ſerois raſſaſié, & de brûler pour la fille, ſans oſer lui montrer mon cœur? Quelle néceſſité d'aller chercher cet état, & m'expoſer aux malheurs, aux affronts, aux remords, pour des plaiſirs, dont j'avois d'avance épuiſé le plus grand charme : car il eſt certain que ma fantaiſie avoit perdu ſa première vivacité. Le goût du plaiſir y étoit encore, mais la paſſion n'y étoit plus. A cela ſe mêloient des réflexions relatives à ma ſituation, à mes devoirs, à cette Maman, ſi bonne, ſi généreuſe, qui déjà chargée de dettes, l'étoit encore de mes folles dépenſes, qui s'épuiſoit pour moi,

& que je trompois si indignement. Ce reproche devint si vif, qu'il l'emporta à la fin. En approchant du Saint-Esprit, je pris la résolution de brûler l'étappe du ***. & de passer tout droit. Je l'exécutai courageusement, avec quelques soupirs, je l'avoue; mais aussi avec cette satisfaction intérieure que je goûtois pour la première fois de ma vie de me dire, je mérite ma propre estime: je sais préférer mon devoir à mon plaisir. Voilà la première obligation véritable que j'aye à l'étude. C'étoit elle qui m'avoit appris à réfléchir, à comparer. Après les principes si purs que j'avois adoptés, il y avoit peu de tems; après les règles de sagesse & de vertu que je m'étois faites, & que je m'étois senti si fier de suivre; la honte d'être si peu conséquent à moi-même, de démentir si-tôt & si haut mes propres maximes, l'emporta sur la volupté: l'orgueil eût peut-être autant de part à ma résolution que la vertu; mais si cet orgueil n'est pas la vertu même, il a des effets si semblables qu'il est pardonnable de s'y tromper.

L'un des avantages des bonnes actions est d'élever l'ame & de la disposer à en faire de meilleures · car telle

eſt la foibleſſe humaine qu'on doit mettre au nombre des bonnes actions, l'abſtinence du mal qu'on eſt tenté de commetre. Si-tôt que j'eus pris ma réſolution, je devins un autre homme, ou plutôt je redevins celui que j'étois auparavant, & que ce moment d'ivreſſe avoit fait diſparoître. Plein de bons ſentimens & de bonnes réſolutions, je continuai ma route dans la bonne intention d'expier ma faute ; ne penſant qu'à régler déſormais ma conduite ſur les loix de la vertu, à me conſacrer ſans réſerve au ſervice de la meilleure des meres, à lui vouer autant de fidélité que j'avois d'attachement pour elle, & à n'écouter plus d'autre amour que celui de mes devoirs. Hélas ! La ſincérité de mon retour au bien ſembloit me promettre une autre deſtinée ; mais la mienne étoit écrite & déjà commencée, & quand mon cœur plein d'amour pour les choſes bonnes & honnêtes, ne voyoit plus qu'innocence & bonheur dans la vie, je touchois au moment funeſte qui devoit traîner à ſa ſuite la longue chaîne de mes malheurs.

L'empreſſement d'arriver me fit faire plus de diligence que je n'avois compté.

Je lui avois annoncé de Valence le jour & l'heure de mon arrivée. Ayant gagné une demi-journée sur mon calcul, je restai autant de tems à Chaparillan, afin d'arriver juste au moment que j'avois marqué. Je voulois goûter dans tout son charme le plaisir de la revoir. J'aimois mieux le différer un peu pour y joindre celui d'être attendu. Cette précaution m'avoit toujours réussi. J'avois vu toujours marquer mon arrivée par une espèce de petite fête : je n'en attendois pas moins cette fois, & ces empressemens qui m'étoient si sensibles, valoient bien la peine d'être ménagés.

J'arrivai donc exactement à l'heure. De très-loin je regardois si je ne la verrois point sur le chemin; le cœur me battoit de plus en plus à mesure que j'approchois. J'arrive essoufflé ; car j'avois quitté ma voiture en ville : je ne vois personne dans la cour, sur la porte, à la fenêtre; je commence à me troubler; je redoute quelque accident. J'entre ; tout est tranquille; des ouvriers goûtoient dans la cuisine ; du reste aucun apprêt. La servante parut surprise de me voir; elle ignoroit que je dusse arriver. Je monte, je la vois

enfin, cette chère Maman si tendrement, si vivement, si purement aimée; j'accours, je m'élance à ses pieds. Ah! te voilà, petit! me dit-elle en m'embrassant : as-tu fait bon voyage? Comment te portes-tu? Cet accueil m'interdit un peu. Je lui demandai si elle n'avoit pas reçu ma lettre? Elle me dit qu'oui. J'aurois cru que non, lui dis-je; & l'éclaircissement finit là. Un jeune homme étoit avec elle. Je le connoissois pour l'avoir vu déjà dans la maison avant mon départ : mais cette fois il y paroissoit établi, il l'étoit. Bref, je trouvai ma place prise.

Ce jeune homme étoit du Pays-de-Vaud, son père appellé *Vintzenried*, étoit concierge, ou soi-disant capitaine du château de Chillon. Le fils de Monsieur le capitaine étoit garçon perruquier, & couroit le monde en cette qualité, quand il vint se présenter à Madame de *Warens*, qui le reçut bien, comme elle faisoit tous les passans, & sur-tout ceux de son pays. C'étoit un grand fade blondin, assez bien fait, le visage plat, l'esprit de même, parlant comme le beau *Léandre*, mêlant tous les tons, tous les goûts de son état avec la longue histoire de ses bonnes

fortunes ; ne nommant que la moitié des Marquiſes avec leſquelles il avoit couché, & prétendant n'avoir point coëffé de jolies femmes, dont il n'eût auſſi coëffé les maris. Vain, ſot, ignorant, inſolent ; au demeurant le meilleur fils du monde. Tel fut le ſubſtitut qui me fut donné durant mon abſence, & l'aſſocié qui me fut offert après mon retour.

O ! Si les ames dégagées de leurs terreſtres entraves, voyent encore du ſein de l'éternelle lumière ce qui ſe paſſe chez les mortels, pardonnez, ombre chère & reſpectable, ſi je ne fais pas plus de grace à vos fautes qu'aux miennes, ſi je dévoile également les unes & les autres aux yeux des lecteurs ! Je dois, je veux être vrai pour vous comme pour moi-même ; vous y perdrez toujours beaucoup moins que moi. Eh ! Combien votre aimable & doux caractère, votre inépuiſable bonté de cœur, votre franchiſe & toutes vos excellentes vertus ne rachetent-elles pas de foibleſſes, ſi l'on peut appeller ainſi les torts de votre ſeule raiſon ? Vous eûtes des erreurs & non pas des vices ; votre conduite fut repréhenſible, mais votre cœur fut toujours pur.

Le

Le nouveau venu s'étoit montré zélé, diligent, exact pour toutes ſes petites commiſſions, qui étoient toujours en grand nombre; il s'étoit fait le piqueur de ſes ouvriers. Auſſi bruyant que je l'étois peu, il ſe faiſoit voir & ſur-tout entendre à la fois à la charrue, aux foins, au bois, à l'écurie, à la baſſe-cour. Il n'y avoit que le jardin qu'il négligeoit, parce que c'étoit un travail trop paiſible & qui ne faiſoit point de bruit. Son grand plaiſir étoit de charger & charrier, de ſcier ou fendre du bois; on le voyoit toujours la hache ou la pioche à la main; on l'entendoit courir, coigner, crier à pleine tête. Je ne ſais de combien d'hommes il faiſoit le travail, mais il faiſoit toujours le bruit de dix ou douze. Tout ce tintamare en impoſa à ma pauvre Maman; elle crut ce jeune homme un tréſor pour ſes affaires. Voulant ſe l'attacher, elle employa pour cela tous les moyens qu'elle y crut propres, & n'oublia pas celui ſur lequel elle comptoit le plus.

On a dû connoître mon cœur, ſes ſentimens les plus conſtans, les plus vrais, ceux ſur-tout qui me ramenoient en ce moment auprès d'elle. Quel

prompt & plein bouleverſement dans tout mon être ! Qu'on ſe mette à ma place pour en juger. En un moment je vis évanouir pour jamais tout l'avenir de félicité que je m'étois peint. Toutes les douces idées que je careſſois ſi affectueuſement diſparurent ; & moi qui depuis mon enfance ne ſavois voir mon exiſtence qu'avec la ſienne, je me vis ſeul pour la première fois. Ce moment fut affreux : ceux qui le ſuivirent furent toujours ſombres. J'étois jeune encore : mais ce doux ſentiment de jouiſſance & d'eſpérance qui vivifie la jeuneſſe me quitta pour jamais. Dès-lors l'être ſenſible fut mort à demi. Je ne vis plus devant moi que les triſtes reſtes d'une vie inſipide, & ſi quelquefois encore une image de bonheur effleura mes deſirs, ce bonheur n'étoit plus celui qui m'étoit propre, je ſentois qu'en l'obtenant je ne ſerois pas vraiment heureux.

J'étois ſi bête, & ma confiance étoit ſi pleine, que malgré le ton familier du nouveau venu, que je regardois comme un effet de cette facilité d'humeur de Maman, qui rapprochoit tout le monde d'elle, je ne me ſerois pas aviſé d'en ſoupçonner la véritable cauſe, ſi elle

ne me l'eût dite elle-même ; mais elle se pressa de me faire cet aveu avec une franchise capable d'ajouter à ma rage, si mon cœur eût pu se tourner de ce côté-là ; trouvant quant-à-elle la chose toute simple, me reprochant ma négligence dans la maison, & m'alléguant mes fréquentes absences, comme si elle eût été d'un tempérament fort pressé d'en remplir les viudes. Ah ! Maman, lui dis-je, le cœur serré de douleur, qu'osez-vous m'apprendre ? Quel prix d'un attachement pareil au mien ? Ne m'avez-vous tant de fois conservé la vie, que pour m'ôter tout ce qui me la rendoit chère ? J'en mourrai, mais vous me regretterez. Elle me répondit d'un ton tranquille à me rendre fou, que j'étois un enfant, qu'on ne mouroit point de ces choses-là ; que je ne perdrois rien, que nous n'en serions pas moins bons amis, pas moins intimes dans tous les sens, que son tendre attachement pour moi ne pouvoit ni diminuer ni finir qu'avec elle. Elle me fit entendre, en un mot, que tous mes droits demeuroient les mêmes, & qu'en les partageant avec un autre, je n'en étois pas privé pour cela.

Jamais la pureté, la vérité, la force de mes sentimens pour elle ; jamais la sincérité, l'honnêteté de mon ame ne se firent mieux sentir à moi que dans ce moment. Je me précipitai à ses pieds, j'embrassai ses genoux en versant des torrens de larmes. Non, Maman, lui dis-je avec transport ; je vous aime trop pour vous avilir ; votre possession m'est trop chère pour la partager : les regrets qui l'accompagnèrent quand je l'acquis se sont accrus avec mon amour ; non, je ne la puis conserver au même prix. Vous aurez toujours mes adorations ; soyez-en toujours digne : il m'est plus nécessaire encore de vous honorer que de vous posséder. C'est à vous, ô Maman ! que je vous cède ; c'est à l'union de nos cœurs que je sacrifie tous mes plaisirs. Puissai-je périr mille fois, avant d'en goûter qui dégradent ce que j'aime.

Je tins cette résolution avec une constance digne, j'ose le dire, du sentiment qui me l'avoit fait former. Dès ce moment, je ne vis plus cette Maman si chérie, que des yeux d'un véritable fils ; & il est à noter que, bien que ma résolution n'eût point son approbation

ſecrette, comme je m'en ſuis trop apperçu, elle n'employa jamais, pour m'y faire renoncer, ni propos inſinuans, ni careſſes, ni aucune de ces adroites agaceries dont les femmes ſavent uſer, ſans ſe commettre, & qui manquent rarement de leur réuſſir. Réduit à me chercher un ſort indépendant d'elle, & n'en pouvant même imaginer, je paſſai bientôt à l'autre extrêmité, & le chercher tout en elle. Je l'y cherchai ſi parfaitement, que je parvins preſqu'à m'oublier moi-même. L'ardent deſir de la voir heureuſe, à quelque prix que ce fût, abſorboit toutes mes affections : elle avoit beau ſéparer ſon bonheur du mien, je le voyois mien, en dépit d'elle.

Ainſi commencèrent à germer avec mes malheurs les vertus dont la ſemence étoit au fond de mon ame, que l'étude avoit cultivées, & qui n'attendoient pour éclorre que le ferment de l'adverſité. Le premier fruit de cette diſpoſition ſi déſintéreſſée, fut d'écarter de mon cœur tout ſentiment de haine & d'envie contre celui qui m'avoit ſupplanté. Je voulus, au contraire, & je voulus ſincérement, m'atta-

cher à ce jeune homme, le former, travailler à son éducation, lui faire sentir son bonheur, l'en rendre digne, s'il étoit possible, & faire, en un mot, pour lui, ce qu'*Anet* avoit fait pour moi dans une occasion pareille. Mais la parité manquoit entre les personnes. Avec plus de douceur & de lumières, je n'avois pas le sang-froid & la fermeté d'*Anet*, ni cette force de caractère qui en imposoit, & dont j'aurois eu besoin pour réussir. Je trouvai encore moins dans le jeune homme les qualités qu'*Anet* avoit trouvées en moi; la docilité, l'attachement, la reconnoissance, surtout le sentiment du besoin que j'avois de ses soins, & l'ardent desir de les rendre utiles. Tout cela manquoit ici. Celui que je voulois former ne voyoit en moi qu'un pédant importun qui n'avoit que du babil. Au contraire, il s'admiroit lui-même comme un homme important dans la maison, & mesurant les services qu'il y croyoit rendre sur le bruit qu'il y faisoit, il regardoit ses haches & ses pioches comme infiniment plus utiles que tous mes bouquins. A quelque égard, il n'avoit pas tort; mais il partoit de-là pour se donner des airs

à faire mourir de rire. Il tranchoit avec les payſans du Gentilhomme campagnard, bientôt il en fit autant avec moi, & enfin avec Maman elle-même. Son nom de *Vintzenried*, ne lui paroiſſant pas pas aſſez noble, il le quitta pour celui de Monſieur de *Courtilles*, & c'eſt ſous ce dernier nom qu'il a été connu à Chambery, & en Maurienne où il s'eſt marié.

Enfin tant fit l'illuſtre perſonnage qu'il fut tout dans la maiſon, & moi rien. Comme, lorſque j'avois le malheur de lui déplaire, c'etoit Maman, & non pas moi qu'il grondoit, la crainte de l'expoſer à ſes brutalités me rendoit docile à tout ce qu'il deſiroit, & chaque fois qu'il fendoit du bois, emploi qu'il rempliſſoit avec une fierté ſans égale, il falloit que je fuſſe-là ſpectateur oiſif, & tranquille admirateur de ſa proueſſe. Ce garçon n'étoit pourtant pas abſolument d'un mauvais naturel; il aimoit Maman, parce qu'il étoit impoſſible de ne la pas aimer : il n'avoit même pas pour moi de l'averſion, & quand les intervalles de ſes fougues permettoient de lui parler, il nous écoutoit quelquefois aſſez docilement,

convenant franchement qu'il n'étoit qu'un ſot, après quoi il n'en faiſoit pas moins de nouvelles ſottiſes. Il avoit d'ailleurs une intelligence ſi bornée, & des goûts ſi bas, qu'il étoit difficile de lui parler raiſon, & preſqu'impoſſible de ſe plaire avec lui. A la poſſeſſion d'une femme pleine de charmes, il ajouta le ragoût d'une femme-de-chambre, vieille, rouſſe, édentée, dont Maman avoit la patience d'endurer le dégoûtant ſervice, quoiqu'elle lui fît mal au cœur. Je m'apperçus de ce nouveau manège, & j'en fus outré d'indignation : mais je m'apperçus d'une autre choſe, qui m'affecta bien plus vivement encore, & qui me jetta dans un plus profond découragement que tout ce qui s'étoit paſſé juſqu'alors. Ce fut le refroidiſſement de Maman envers moi.

La privation que je m'étois impoſée, & qu'elle avoit fait ſemblant d'approuver, eſt une de ces choſes que les femmes ne pardonnent point, quelque mine qu'elles faſſent, moins par la privation qu'il en réſulte pour elles-mêmes, que par l'indifférence qu'elles y voient pour leur poſſeſſion. Prenez la

femme la plus ſenſée, la plus philoſophe, la moins attachée à ſes ſens, le crime le plus irrémiſſible que l'homme dont au reſte elle ſe ſoucie le moins, puiſſe commettre envers elle, eſt d'en pouvoir jouir & de n'en rien faire. Il faut bien que ceci ſoit ſans exception, puiſqu'une ſympathie ſi naturelle & ſi forte fut altérée, en elle, par une abſtinence qui n'avoit que des motifs de vertu, d'attachement & d'eſtime. Dès-lors je ceſſai de trouver en elle cette intimité des cœurs, qui fit toujours la plus douce jouiſſance du mien. Elle ne s'épanchoit plus avec moi que quand elle avoit à ſe plaindre du nouveau venu; quand ils étoient bien enſemble, j'entrois peu dans ſes confidences. Enfin elle prenoit peu-à-peu une manière d'être dont je ne faiſois plus partie. Ma préſence lui faiſoit plaiſir encore, mais elle ne lui faiſoit plus beſoin, & j'aurois paſſé des jours entiers ſans la voir, qu'elle ne s'en ſeroit pas apperçue.

Inſenſiblement je me ſentis iſolé & ſeul dans cette même maiſon, dont auparavant j'étois l'ame, & où je vivois, pour ainſi dire, à double. Je m'accoutumai peu-à peu à me ſéparer de tout

ce qui s'y faisoit, de ceux mêmes qui l'habitoient ; & pour m'épargner de continuels déchiremens, je m'enfermai avec mes livres, ou bien j'allois soupirer & pleurer à mon aise au milieu des bois. Cette vie me devint bientôt tout-à-fait insupportable. Je sentis que la présence personnelle & l'éloignement de cœur d'une femme qui m'étoit si chère, irritoient ma douleur, & qu'en cessant de la voir, je m'en sentirois moins cruellement séparé. Je formai le projet de quitter sa maison ; je le lui dis, & loin de s'y opposer, elle le favorisa. Elle avoit à Grenoble une amie, appellée Madame *Deybens*, dont le mari étoit ami de M. de *Mably*, grand Prévôt à Lyon. M. *Deybens* me proposa l'éducation des enfans de M. de *Mably* : j'acceptai, & je partis pour Lyon sans laisser ni presque sentir le moindre regret d'une séparation, dont auparavant la seule idée nous eût donné les angoisses de la mort.

J'avois à-peu-près les connoissances nécessaires pour un Précepteur, & j'en croyois avoir le talent. Durant un an que je passai chez M. de *Mably*, j'eus le tems de me désabuser. La douceur de

mon naturel m'eût rendu propre à ce métier, si l'emportement n'y eût mêlé ses orages. Tant que tout alloit bien & que je voyois réussir mes soins & mes peines qu'alors je n'épargnois point, j'étois un ange. J'étois un diable, quand les choses alloient de travers. Quand mes élèves ne m'entendoient pas, j'extravaguois, & quand ils marquoient de la méchanceté je les aurois tués: ce n'étoit pas le moyen de les rendre savans & sages. J'en avois deux : ils étoient d'humeurs très-différentes. L'un de huit à neuf ans, appellé *Ste.-Marie*, étoit d'une jolie figure, l'esprit assez ouvert, assez vif, étourdi, badin, malin, mais d'une malignité gaie. Le cadet, appellé *Condillac*, paroissoit presque stupide, musard, têtu comme une mule, & ne pouvant rien apprendre. On peut juger qu'entre ces deux sujets je n'avois pas besogne faite. Avec de la patience & du sang-froid peut être aurois-je pu réussir; mais faute de l'une & de l'autre je ne fis rien qui vaille, & mes élèves tournoient très-mal. Je ne manquois pas d'assiduité, mais je manquois d'égalité, sur-tout de prudence. Je ne savois employer auprès d'eux que trois instrumens, tou-

jours inutiles & souvent pernicieux auprès des enfans, le sentiment, le raisonnement, la colère. Tantôt je m'attendrissois avec *Ste.-Marie* jusqu'à pleurer, je voulois l'attendrir lui-même, comme si l'enfant étoit susceptible d'une véritable émotion de cœur ; tantôt je m'épuisois à lui parler raison, comme s'il avoit pu m'entendre, & comme il me faisoit quelquefois des argumens très-subtils, je le prenois tout de bon pour raisonnable, parce qu'il étoit raisonneur. Le petit *Condillac* étoit encore plus embarassant, parce que n'entendant rien, ne répondant rien, ne s'émouvant de rien, & d'une opiniâtreté à toute épreuve, il ne triomphoit jamais mieux de moi que quand il m'avoit mis en fureur ; alors c'étoit lui qui étoit le sage & c'étoit moi qui étois l'enfant. Je voyois toutes mes fautes, je les sentois, j'étudiois l'esprit de mes élèves, je les pénétrois très-bien, & je ne crois pas que jamais une seule fois j'aye été la dupe de leurs ruses ; mais que me servoit de voir le mal sans savoir appliquer le remède ? En pénétrant tout je n'empêchois rien, je ne réussissois à rien, & tout ce que je faisois étoit précisément ce qu'il ne falloit pas faire.

Je ne réuſſiſſois guères mieux pour moi que pour mes élèves. J'avois été recommandé par Madame *Deybens* à Madame de *Mably*. Elle l'avoit priée de former mes manières & de me donner le ton du monde ; elle y prit quelques ſoins & voulut que j'appriſſe à faire les honneurs de ſa maiſon ; mais je m'y pris ſi gauchement, j'étois ſi honteux, ſi ſot, qu'elle ſe rebuta & me planta-là. Cela ne m'empêcha pas de devenir, ſelon ma coutume, amoureux d'elle. J'en fis aſſez pour qu'elle s'en apperçut, mais je n'oſai jamais me déclarer ; elle ne ſe trouva pas d'humeur à faire les avances, & j'en fus pour mes lorgneries & mes ſoupirs, dont même je m'ennuyai bientôt, voyant qu'ils n'aboutiſſoient à rien,

J'avois tout-à-fait perdu chez Maman le goût des petites fripponneries, parce que tout étant à moi, je n'avois rien à voler. D'ailleurs, les principes élevés que je m'étois faits, devoient me rendre déſormais bien ſupérieur à de telles baſſeſſes, & il eſt certain que depuis lors je l'ai d'ordinaire été ; mais c'eſt moins pour avoir appris à vaincre mes tentations que pour en avoir coupé la

racine, & j'aurois grand'peur de voler comme dans mon enfance, si j'étois sujet aux mêmes desirs. J'eus la preuve de cela chez M. de *Mably*. Environné de petites choses volables que je ne regardois même pas, je m'avisai de convoiter un certain petit vin blanc d'Arbois très-joli, dont quelques verres que par-ci par-là je buvois à table, m'avoient fort affriandé. Il étoit un peu louche: je croyois savoir bien coller le vin, je m'en vantai; on me confia celui-là, je le collai & le gâtai, mais aux yeux seulement. Il resta toujours agréable à boire, & l'occasion fit que je m'en accommodai de tems en tems de quelques bouteilles pour boire à mon aise en mon petit particulier. Malheureusement je n'ai jamais pu boire sans manger. Comment faire pour avoir du pain? Il m'étoit impossible d'en mettre en réserve. En faire acheter par les laquais, c'étoit me déceler & presqu'insulter le maître de la maison. En acheter moi-même, je n'osai jamais. Un beau Monsieur, l'épée au côté, aller chez un boulanger acheter un morceau de pain, cela se pouvoit-il? Enfin, je me rappellai le pis-aller d'une grande Princesse à qui l'on disoit

que les payſans n'avoient pas de pain, & qui répondit : Qu'ils mangent de la brioche. Encore, que de façons pour en venir là ! Sorti ſeul à ce deſſein je parcourois quelquefois toute la ville & paſſois devant trente pâtiſſiers avant d'entrer chez aucun. Il falloit qu'il n'y eût qu'une ſeule perſonne dans la boutique, & que ſa phyſionomie m'attirât beaucoup pour que j'oſaſſe franchir le pas. Mais auſſi quand j'avois une fois ma chère petite brioche, & que bien enfermé dans ma chambre j'allois trouver ma bouteille au fond d'une armoire, quelles bonnes petites buvettes je faiſois-là, tout ſeul, en liſant quelques pages de roman. Car lire en mangeant fut toujours ma fantaiſie au défaut d'un tête-à-tête. C'eſt le ſupplément de la ſociété qui me manque. Je dévore alternativement une page & un morceau : c'eſt comme ſi mon livre dînoit avec moi.

Je n'ai jamais été diſſolu ni crapuleux, & ne me ſuis enivré de ma vie. Ainſi mes petits vols n'étoient pas fort indiſcrets : cependant ils ſe découvrirent ; les bouteilles me décelèrent. On ne m'en fit pas ſemblant ; mais je n'eus

plus la direction de la cave. En tout cela M. de *Mably* se conduisit honnêtement & prudemment. C'étoit un très-galant homme, qui sous un air aussi dur que son emploi, avoit une véritable douceur de caractère & une rare bonté de cœur. Il étoit judicieux, équitable, & ce qu'on n'attendroit pas d'un Officier de Maréchaussée, même très-humain. En sentant son indulgence je lui en devins plus attaché, & cela me fit prolonger mon séjour dans sa maison plus que je n'aurois fait sans cela. Mais enfin dégoûté d'un métier auquel je n'étois pas propre & d'une situation très-gênante qui n'avoit rien d'agréable pour moi, après un an d'essai, durant lequel je n'épargnai point mes soins, je me déterminai à quitter mes disciples, bien convaincu que je ne parviendrois jamais à les bien élever. M. de *Mably* lui-même voyoit tout cela aussi bien que moi. Cependant je crois qu'il n'eût jamais pris sur lui de me renvoyer si je ne lui en eusse épargné la peine, & cet excès de condescendance en pareil cas n'est assurément pas ce que j'approuve.

Ce qui me rendoit mon état plus

insupportable, étoit la comparaison continuelle que j'en faisois avec celui que j'avois quitté : c'étoit le souvenir de mes cheres Charmettes, de mon jardin, de mes arbres, de ma fontaine, de mon verger, & sur-tout de celle pour qui j'étois né qui donnoit de l'ame à tout cela. En repensant à elle, à nos plaisirs, à notre innocente vie, il me prenoit des serremens de cœur, des étouffemens qui m'ôtoient le courage de rien faire. Cent fois j'ai été violemment tenté de partir à l'instant & à pied pour retourner auprès d'elle; pourvu que je la revisse encore une fois, j'aurois été content de mourir à l'instant même. Enfin je ne pus résister à ces souvenirs si tendres qui me rappelloient auprès d'elle à quelque prix que ce fût. Je me disois que je n'avois pas été assez patient, assez complaisant, assez caressant, que je pouvois encore vivre heureux dans une amitié très-douce en y mettant du mien plus que je n'avois fait. Je forme les plus beaux projets du monde, je brûle de les exécuter. Je quitte tout, je renonce à tout, je pars, je vole, j'arrive dans tous les mêmes transports de ma première jeu-

neſſe, & je me retrouve à ſes pieds. Ah! j'y ſerois mort de joie ſi j'avois retrouvé dans ſon accueil, dans ſes careſſes, dans ſon cœur enfin, le quart de ce qui j'y retrouvois autrefois, & que j'y reportois encore.

Affreuſe illuſion des choſes humaines! Elle me reçut toujours avec ſon excellent cœur qui ne pouvoit mourir qu'avec elle: mais je venois rechercher le paſſé qui n'étoit plus & qui ne pouvoit renaître. A peine eus-je reſté demi-heure avec elle, que je ſentis mon ancien bonheur mort pour toujours. Je me retrouvai dans la même ſituation déſolante que j'avois été forcé de fuir, & cela ſans que je puſſe dire qu'il y eût de la faute de perſonne; car au fond *Courtilles* n'étoit pas mauvais, & parut me revoir avec plus de plaiſir que de chagrin. Mais comment me ſouffrir ſurnuméraire près de celle pour qui j'avois été tout, & qui ne pouvoit ceſſer d'être tout pour moi? Comment vivre étranger dans la maiſon dont j'étois l'enfant. L'aſpect des objets témoins de mon bonheur paſſé me rendoit la comparaiſon plus cruelle. J'aurois moins ſouffert dans une autre habitation. Mais

me voir rappeller inceſſamment tant de doux ſouvenirs, c'étoit irriter le ſentiment de mes pertes. Conſumé de vains regrets, livré à la plus noire mélancolie, je repris le train de reſter ſeul hors les heures de repas. Enfermé avec mes livres, j'y cherchois des diſtractions utiles, & ſentant le péril imminent que j'avois tant craint autrefois, je me tourmentois de rechef à chercher en moi-même les moyens d'y pourvoir, quand Maman n'auroit plus de reſſource. J'avois mis les choſes dans ſa maiſon ſur le pied d'aller ſans empirer; mais depuis moi tout cela étoit changé. Son Econome étoit un diſſipateur. Il vouloit briller: bon cheval, bon équipage; il aimoit à s'étaler noblement aux yeux des voiſins; il faiſoit des entrepriſes continuelles en choſes où il n'entendoit rien. La penſion ſe mangeoit d'avance, les quartiers en étoient engagés, les loyers étoient arriérés & les dettes alloient leur train. Je prévoyois que cette penſion ne tarderoit pas d'être ſaiſie & peut-être ſupprimée. Enfin je n'enviſageois que ruine & déſaſtres, & le moment m'en ſembloit ſi proche, que j'en ſentois d'avance toutes les horreurs.

Mon cher cabinet étoit ma seul distraction. A force d'y chercher des remèdes contre le trouble de mon ame, je m'avisai d'y en chercher contre les maux que je prévoyois ; & revenant à mes anciennes idées, me voilà bâtissant de nouveaux châteaux en Espagne, pour tirer cette pauvre Maman des extrémités cruelles où je la voyois prête à tomber. Je ne me sentois pas assez savant & ne me croyois pas assez d'esprit pour briller dans la République des Lettres, & faire une fortune par cette voie. Une nouvelle idée qui se présenta m'inspira la confiance que la médiocrité de mes talens ne pouvoit me donner. Je n'avois pas abandonné la musique, en cessant de l'enseigner. Au contraire, j'en avois assez étudié la théorie pour pouvoir me regarder au moins comme savant en cette partie. En réfléchissant à la peine que j'avois eue d'apprendre à déchiffrer la note, & à celle que j'avois encore à chanter à livre ouvert, je vins à penser que cette difficulté pouvoit bien venir de la chose autant que de moi, sachant sur-tout qu'en général apprendre la musique, n'étoit pour personne une chose aisée. En exa-

minant la conſtitution des ſignes, je les trouvois ſouvent fort mal inventés. Il y avoit long-tems que j'avois penſé à noter l'échelle par chiffres, pour éviter d'avoir toujours à tracer des lignes & portées, lorſqu'il falloit noter le moindre petit air. J'avois été arrêté par les difficultés des octaves, & par celles de la meſure & des valeurs. Cette ancienne idée me revint dans l'eſprit, & je vis en y repenſant que ces difficultés n'étoient pas inſurmontables. J'y rêvai avec ſuccès, & je parvins à noter quelque muſique que ce fût par mes chiffres, avec la plus grande exactitude, & je puis dire avec la plus grande ſimplicité. Dès ce moment, je crus ma fortune faite; & dans l'ardeur de la partager avec celle à qui je devois tout, je ne ſongeai qu'à partir pour Paris, ne doutant pas qu'en préſentant mon projet à l'Académie, je ne fiſſe une révolution. J'avois rapporté de Lyon quelque argent; je vendis mes livres. En quinze jours, ma réſolution fut priſe & exécutée. Enfin, plein des idées magnifiques qui me l'avoient inſpirée, & toujours le même dans tous les tems, je partis de Savoye avec

mon syſtême de muſique, comme autrefois j'étois parti de Turin avec ma fontaine de Héron.

Telles ont été les erreurs & les fautes de ma jeuneſſe. J'en ai narré l'hiſtoire avec une fidélité dont mon cœur eſt content. Si dans la ſuite j'honorai mon âge mûr de quelques vertus, je les aurois dites avec la même franchiſe, & c'étoit mon deſſein. Mais il faut m'arrêter ici. Le tems peut lever bien des voiles. Si ma mémoire parvient à la poſtérité, peut-être un jour elle apprendra ce que j'avois à dire. Alors, on ſaura pourquoi je me tais.

FIN.